



SHANNA ABÉ

La reine
des dragons



Shana Abé

La Reine des Dragons

Drakon – Tome 3



Le 12 janvier 1774

Mère, Père,

Je suis consciente, à l'heure où j'écris cette lettre, quelle vous causera une désagréable surprise. Sans doute me croyez-vous encore à l'Institut Wallence pour jeunes filles d'Édimbourg. Cependant, comme Noël vient de passer, peut-être avez-vous compris que je ne suis pas là où je suis censée me trouver. Mon cœur se brise lorsque je pense aux inquiétudes que j'ai pu vous causer. Je vous prie de m'en excuser. Jamais je n'aurais agi de la sorte si les circonstances n'avaient été aussi délicates. La pierre que vous recherchez est neutralisée.

Je mesure la portée de mes actes. J'ai brisé les lois de la tribu plus que personne auparavant. Sachez que je n'ai rien fait à la légère. Je ne suis plus une enfant mais une femme adulte, et l'une des vôtres en tout point. Permettez-moi de répéter : en tout point. À mon retour à Darkfrith, j'accepterai ma punition. Je m'inclinerai devant votre volonté et celle du Conseil.

Je séjourne dans un château, dans la région montagneuse des Carpates, à l'invitation d'une princesse tout à fait extraordinaire qui a eu la bonté d'accepter de vous transmettre cette lettre. Elle aussi est l'une des nôtres. Vous serez sans doute aussi surpris que moi de l'apprendre : il en existe d'autres comme nous, bien que peu nombreux. Ils vivent ici comme des bohémiens, reclus sous le ciel étoilé, dans des villages isolés ou dans cette forteresse. Les nuits sont si calmes et si claires que l'on peut entendre chaque diamant, chaque cristal, chaque pépite d'or roulant dans les ruisseaux. On peut voler jusqu'à l'infini.

*Je suis mariée, à présent. Mon époux est Zane. Pardon.
Avec tout mon amour,*

Lia

Prologue

Il existe un monde au-delà du vôtre. C'est un royaume sauvage et glacé, figé sous la neige, dont les pics montagneux se drapent de brumes émeraude en été et d'or bleuté à l'automne. Là-bas, votre douillette existence disparaît, l'illusion se dissipe. C'est le berceau des comètes ; les étoiles y prennent vie. Les glaciers soufflent leurs vapeurs, les diamants étincellent, l'air vibre de l'imperceptible musique des sphères... et de puissants dragons zèbrent le ciel, soufflant des langues de feu et de lumière.

Ici, toutes les autres créatures se terrent. Vous n'êtes pas les bienvenus, alors n'approchez pas ! Peut-être, en vous voyant, serons-nous assez magnanimes pour vous laisser le temps de faire demi-tour et de vous cacher.

Peut-être pas.

Le royaume des cieux nous appartient. Ces montagnes sont notre sanctuaire.

Nous sommes les *drakons*.

Vous nous craignez. Voilà pourquoi vous nous persécutez depuis la nuit des temps, voilà pourquoi vous continuez à nous harceler en cet âge de lumière et de raison. Autrefois, vous lanciez sur nous vos flèches, vos carreaux d'arbalète, et nous nous envolions plus haut dans le ciel. À présent, vous êtes armés de mousquets et de pistolets. Vous rêvez de nous transpercer proprement le cœur de la pointe d'une élégante épée française. Vous êtes frêles et chétifs, mais au fil des ans, à cause de vous, notre nombre a diminué.

Alors, nous avons appris à vous duper.

Notre beauté est légendaire, mais désormais, nous vous ressemblons. Nous parlons votre langue, portons vos vêtements,

buvons votre vin. Nous respirons le même air que vous, éprouvons des sentiments identiques, subissons comme vous les affres de l'amour. Nous nous marions et élevons nos enfants. Nous saignons. Nous faisons la guerre.

Nous ne vous révélons notre véritable nature que si, dans votre folie, vous nous y contraignez. Cela sera bien entendu votre ultime erreur, car contrairement à vous, nous disposons de multiples dons. Nous entendons le chant du métal et de la pierre. Nous capturons nos proies entre nos serres. Nous nous changeons en fumée. Certains d'entre nous possèdent même le don de la suggestion, celui de vous soumettre à leur volonté.

Bien que considérablement moins nombreux que vous, nous sommes plus rapides, plus forts et plus rusés. Il nous suffit d'un souffle d'air sous votre porte, à travers une serrure, dans un conduit de cheminée pour forcer votre repaire le mieux gardé.

Comprenez-le bien : nous répugnons à combattre les humains. Notre fierté nous commanderait plutôt de vous écraser sans plus de façons, car il n'y a nulle gloire à disposer de la vie d'un être inférieur. D'ordinaire, de telles escarmouches se concluent par une mise à mort rapide et silencieuse.

En revanche, une guerre contre d'autres dragons... voilà qui est digne d'intérêt ! Même les étoiles au ciel en frémissent et versent des larmes.

Pour nous, *drakons*, tout a commencé dans ces montagnes. En des temps immémoriaux, nous sommes venus au monde dans les fulgurances des vents cosmiques et des étoiles filantes, nos écailles luisantes de lave chauffée à blanc, frères vivants du feu, de la fumée et des sombres diamants. Nous sommes nés là, en ce lieu où le ciel et la terre s'entre-dévorent, dans les montagnes des Carpates, bien avant que vous, les Autres, ne fassiez votre apparition.

Nous régnions alors en bons maîtres. Les pierres nous appelaient, et nous leur rendions leur salut. Les métaux chantaient, et nous les exhumions pour les forger en couronnes tressées, en torques, en calices. Nous construisîmes un château de quartz et de gemmes. Nous jetions des sortilèges sans prononcer un mot, et nous percevions l'envoûtement mélodieux du jaspe, du rubis, du diamant. Certaines pierres étaient

favorables, d'autres non, mais nous leur imposons notre loi.

Puis tu es venu, toi, l'Homme. Tu te vautrais dans la boue mais tu levais les yeux vers le ciel, et tout ce que tu voyais, tu le convoitais. Nous étions chamarrés d'or et de cuivre ; tu n'avais que ta peau. Notre gloire resplendissait sur les monts et les forêts : tu nous l'as arrachée. Inlassablement, tu as abattu les arbres, obstrué les ruisseaux, gravi nos pentes comme une lèpre rampante. Nous n'avions d'autre choix que de te combattre.

Ton engeance croissait et se multipliait, tel un essaim de mouches. Ta victoire n'a tenu à rien d'autre.

C'est alors que nous nous sommes divisés. Ce fut la fin de la redoutable union des *drakons* ; au moins as-tu réussi cela. Nous quittâmes presque tous la forteresse, ne laissant que deux des nôtres derrière nous. De ces deux-là naquirent sept autres, puis quinze, puis quarante-deux.

Nous découvrîmes que nous pouvions vous séduire. Exploiter vos peurs. Sous notre apparence humaine, nous nous fîmes guerriers, seigneurs et princes. Nous étendîmes notre ombre sur vos terres, pendant que vous appreniez à trembler devant nous et à nous révéler.

Avec le temps, nous oubliâmes nos ancêtres, oubliâmes que nous avions été plus nombreux. De la même façon, les descendants des exilés oublièrent notre existence.

Il y eut de bonnes années, et de moins bonnes. Des pierres fiables et une maudite – je vous en dirai plus sur celle-ci une autre fois. Nous survécûmes à tout ceci, et les siècles passèrent, bon an mal an. Puis, un jour d'hiver, un nouveau dragon frappa à la porte du château. Une Anglaise, qui apportait dans ses bagages d'incroyables révélations au sujet d'un riche comté perdu dans les brumes, entouré d'épaisses forêts, riche en mines d'argent, et déserté par les Autres à des lieues à la ronde. Une terre uniquement peuplée des nôtres, un sanctuaire secret cerné par les vertes collines et plaines de l'Angleterre.

Elle était accompagnée de l'un des vôtres. Un Autre. Un voleur.

À eux deux, ils ont mis notre royaume sens dessus dessous.

Peut-être cela était-il inévitable. Après tout, nous sommes des dragons. L'inaction nous pèse ; nous rêvons de cieux et de

merveilles, et nous avons le pouvoir de transmuter la matière à partir de la plus infime des molécules.

Vraiment, n'est-il pas surprenant qu'un clan entier des nôtres se terre dans le silence, tel un nid de souris ?

À l'adresse de la princesse Maricara des Zaharen, château de Zaharen Yce des d... s, montagnes des Carpates, Transylvanie

Le 27 mai 1774

Madame,

Comment exprimer dans une simple lettre la stupeur et le plaisir qui ont été les nôtres en apprenant votre existence ? Votre courrier daté de janvier, accompagné de celui de lady Amalia, est arrivé ce soir même et a causé de vives réjouissances ici, dans notre comté. Nous sommes rassurés de savoir une fille bien-aimée de notre clan saine et sauve, et bientôt de retour au pays. En outre, nous sommes fort aises de découvrir que vous êtes l'une des nôtres.

Vous devez comprendre que, jusqu'à ce jour, nous étions persuadés d'être les derniers de notre espèce (pardonnez notre répugnance à nous nommer aussi facilement que vous l'avez fait vous-même. Ici, en Angleterre, un tel mot est difficile à prononcer). Voilà des générations que nous sommes établis à Darkfrith et que nous avons perdu la trace de nos origines.

Nous osons croire que nous sommes parents avec vous et les vôtres. En vérité, nous avons l'espoir que vous nous ferez l'honneur de nous rendre visite, afin de rencontrer vos lointains cousins. Vous serez la bienvenue. Ou bien, avec votre autorisation, nous pourrions venir à vous. Nous attendons vos instructions et, bien entendu, votre consentement.

Pour le compte du marquis et de la marquise de Langford et des membres du Clan, nous demeurons vos obligés,

Kimber Ellery Darce Langford, comte de Chasen, & les membres du Conseil

** **

Au comte de Chasen, Chasen Manor, Darkfrith, York, Angleterre

Le 3 octobre 1774

Lord Chasen,

Messieurs les membres du Conseil,

C'est également un plaisir pour moi de découvrir l'existence de mes cousins d'Angleterre. Je m'abstiendrai de répéter un terme pénible à vos oreilles, mais sachez qu'ici, dans mon pays, notre véritable nature n'est pas un secret. Elle a fondé l'histoire de notre forteresse ; elle est l'étoffe du folklore local.

J'ai le regret de vous informer que tout voyage est impossible en ce moment. Depuis le décès de mon époux l'an dernier, un vent de contestation souffle sur le château – rien de bien alarmant en vérité ; néanmoins, cela requiert toute mon attention. Un nouveau prince a bien entendu été installé sur le trône : mon jeune frère. Étant cependant mieux armée que lui en matière de gouvernance, je me fais une joie d'assumer ses fonctions en son nom, le temps qu'il soit en âge de les assumer pleinement.

Veuillez, je vous prie, transmettre mes salutations à lady Amalia et à son mari.

Sincèrement vôtre,

Maricara des Zaharen

** **

Le 23 février 1775

Madame,

L'idée qu'un quelconque péril puisse vous menacer nous contrarie, et nous tenons à vous offrir notre assistance. Sans mettre en doute votre solidité et vos aptitudes à gouverner, il nous semble qu'une veuve, même princesse de sang, pourrait avoir besoin d'un garde du corps. Nous prenons nous-mêmes de telles mesures pour les nôtres et serions honorés de mettre notre force, si modeste soit-elle, à votre service ainsi qu'à celui de votre frère.

Si telle était votre volonté, nous pourrions être prêts en quelques jours. Votre forteresse se situe bien dans le nord des Alpes ?

Chasen & les membres du Conseil

*
* *

Le 5 janvier 1776

Messieurs,

Je vous remercie pour votre généreuse proposition d'assistance, que je dois cependant décliner avec fermeté. S'il vous plaît abstenez-vous de toute intervention. La présence d'étrangers dans le château en ce moment ne ferait qu'accentuer la tension. Soyez certains que, malgré ma jeunesse, je tiens mon peuple fermement en main. Mes sujets savent qui je suis, et ce que je suis. Les mécontents ne représentent qu'une minorité, et il n'y a eu que très peu de sang versé.

Veillez accepter toute ma gratitude pour votre sollicitude.

Princesse Maricara

*
* *

Le 20 juillet 1776

Princesse,

Pardonnez mon audace. Puis-je vous demander votre âge ?

Kimber Langford

*
* *

Le 18 novembre 1777

Lord Chasen,

J'ai quinze ans.

Maricara

*
* *

Compte rendu de la séance exceptionnelle du Conseil des drakons tenue ce 9 mars 1778 à midi telle que fidèlement

retranscrite par le greffier du Conseil, sir Nicholas Beaton.

Étaient présents : sir Rufus Booke, Calvin Acton, Theodore Henry ; John Chapman, Tamlane Williams, Erik Sheehan, Adam Richards, Anton Larousse,

Claude Grady, Devon Rickman, Kimber Langford, comte de Chasen, lord Rhys Langford.

Excusé : Christoff, marquis de Langford.

(En l'absence du marquis de Langford, son fils aîné lord Chasen préside en tant qu'Alpha.)

La question des drakons Zaharen est de nouveau abordée. Inquiétude réactivée suite à la révélation de l'âge de celle qui se présente comme leur souveraine, Son Altesse la princesse Maricara. À été soulevée par C.G., avec l'appui d'A.R., la question de la situation de S.A. Maricara.

Situation : veuve.

Mue : apparemment positive.

Nature de dragon : apparemment positive.

Âge : quinze ans.

(Du fait de l'absence prolongée de lady Amalia Langford et de son prétendu époux Zane, informations non encore confirmées.)

Proposition présentée devant le Conseil de former une équipe de reconnaissance chargée d'étudier les drakons Zaharen.

Proposition présentée devant le Conseil d'annexer les drakons Zaharen et leurs ressources.

Proposition présentée devant le Conseil de forger une alliance matrimoniale entre S.A. Maricara et l'héritier Alpha Kimber Langford dès que possibilité légale.

Toutes propositions acceptées.

1

Avril 1782, quatre ans plus tard

C'était une nuit sans lune ni étoiles. Sous le ciel bas chargé de neige, il ne voyait ni les ornières de la route ni les dangers qui pouvaient se cacher au-dessus de lui – des dangers peut-être mortels.

Par chance, il n'avait pas réellement besoin de ses yeux pour percevoir une éventuelle menace aérienne. Il lui arrivait parfois d'en capter une, du moins en avait-il l'impression, sous la forme d'une vibration dans l'air, très lointaine. Mais la plupart du temps, elle était si faible qu'il se demandait s'il ne l'avait pas imaginée.

Son vrai problème, c'était le froid. De sa vie, jamais il n'avait connu un printemps aussi glacial. Comment diable pouvait-on vivre dans un tel pays ? Chez lui, cette saison était celle des tapis de crocus jaune tendre et des ruisseaux dont les eaux tiédies se libéraient joyeusement des neiges de l'hiver. Elle ne ressemblait en rien à ce qu'il endurait ici. Et que dire de cette froidure implacable qui traversait son manteau pourtant épais ? Il était transi jusqu'aux os...

Sa monture trébucha, le projetant en avant sur sa selle. Il reprit son équilibre et tenta de calmer l'animal d'une caresse dans le cou, mais celui-ci frissonna à son contact. Il retira aussitôt sa main.

Voyager à cheval n'était pas la meilleure solution, mais il avait eu beau se montrer généreux, aucun cocher n'avait accepté de l'emmener sur ces petites routes de montagne. Tous refusaient de s'aventurer jusque-là.

Ce qui était bon signe, songea-t-il. Cela voulait dire qu'il

touchait enfin au but.

L'animal freina soudain des quatre fers, le faisant de nouveau basculer vers l'avant. Étouffant un juron, il claqua les rênes. La jument demeura immobile. Lorsqu'il enfonça ses éperons dans ses flancs, elle redressa la tête et recula. Il comprit alors qu'il y avait, sur la route devant eux, quelque chose qui l'effrayait. Avec un hennissement d'angoisse, elle se cabra.

Lâchant prise, il tomba à terre. Le souffle coupé, il parvint toutefois à rouler sur lui-même pour se remettre sur ses pieds et essuya la boue de ses yeux. Il entendit sa jument détalier dans un fracas de sabots. Puis ses poils se hérissèrent, tandis qu'un frisson horrifié lui parcourait l'échine. Il mua aussi vite qu'il le pouvait, mais il avait si froid que l'air lui manquait.

De toute façon, il était déjà trop tard.

Maricara commença la journée comme tant d'autres auparavant, recroquevillée sur un épais tapis de paille, les poings serrés, ses cheveux balayés par le vent plaqués sur son visage en lourdes mèches. Même ses orteils étaient repliés. Elle ne portait aucun vêtement. Sous son matelas d'herbes sèches, le dallage de la terrasse, taillé dans la roche pâle de la montagne des siècles auparavant, était aussi brillant et glacé que la neige qui recouvrait les pics montagneux.

Elle avait un goût de cendres sur la langue ; sa chevelure sentait la fumée.

Mari ouvrit les yeux, puis les referma. Au-dessus d'elle, la voûte céleste drapée de rose et d'écarlate était parsemée de nuages moelleux frangés d'or mat. Ce ciel à la beauté sauvage et envoûtante était digne d'une princesse... ou, plus exactement, d'une serve déguisée en princesse.

L'espace d'un instant, avec un bref pincement au cœur, elle imagina qu'elle était encore endormie. Dans un lit, la tête sur des oreillers.

Le vent souffla de nouveau dans ses cheveux, les plaquant brutalement sur son nez. Oui, c'était bien de la fumée de bois.

Avec précaution, elle entreprit de s'étirer. À peine eut-elle déplié ses doigts et ses orteils que les dernières poches de tiédeur qui s'attardaient entre la paille et sa peau s'évanouirent. Rien de cassé, constata-t-elle. Une douleur à la paume gauche,

des écorchures aux premières phalanges, une estafilade sur le ventre... Ce dernier point était ennuyeux. Une blessure à l'abdomen était le signe qu'elle avait volé trop bas, ou trop haut dans le ciel.

Elle s'assit afin d'examiner la plaie, tout en prenant une goulée d'air pour chasser la douleur. Les bords de la coupure étaient nets et peu profonds, comme incisés au rasoir, mais lui donnaient de vifs élancements. Elle allait devoir se laver soigneusement afin d'éviter tout risque d'infection du sang. Ce n'était pas le moment !

Une fois debout, elle épousseta les brindilles qui couvraient sa poitrine, avant de se pencher pour atteindre ses jambes. Puis, rejetant sa chevelure en arrière, elle demanda à l'espace qui s'ouvrait devant elle :

— Où était-ce, cette nuit ?

La voix qui s'éleva dans son dos était plus ténue, plus jeune, et faussement calme.

— Un village à plusieurs lieues d'ici. Deda.

— Deda ? Aussi loin que cela ?

— À ce qu'il semble.

Elle se peigna avec ses doigts et observa ses longs cheveux d'un brun sombre et lustré. Ils avaient tant poussé qu'ils dépassaient ses hanches, à présent. Même en tendant le bras, elle ne pouvait en toucher les extrémités.

« Il faudrait les couper, songea-t-elle. Ils sont trop longs pour être poudrés, trop lourds pour être bouclés. »

— Ai-je tué quelqu'un ? interrogea-t-elle à voix haute.

Comme le silence se prolongeait, elle regarda par-dessus son épaule en direction du garçon adossé à la muraille de la tour est.

— Non, répondit son frère avec un léger haussement d'épaules. Pas que je sache.

Il avait le regard baissé vers le lit de paille, les joues et les lèvres rougies par le vent. Ses yeux étaient ourlés de cils noirs, avec des iris gris aux limpidités de cristal identiques aux siens, mais là s'arrêtait toute ressemblance entre eux. Il était habillé, et avec élégance. D'ordinaire, Sandu préférait les vêtements simples. Elle avait toutes les peines du monde à le convaincre de porter autre chose que des hauts-de-chausses, des bottes et une

chemise. Pourtant, il arborait ce matin l'une de ses plus belles vestes, une perruque, un jabot de dentelle à trois volants, et des talons qui le faisaient paraître plus grand qu'elle. Mari l'examina, pensive. Et tandis qu'elle considérait la terrasse nue balayée de bourrasques glacées, le jeune prince à la silhouette efflanquée vêtu de velours ivoire, elle se souvint de la date.

— Les requêtes, dit-elle.

— Nous allons bientôt commencer.

— Je descends. Dans une demi-heure.

— Je vais le leur dire.

Il pivota sur ses talons. Elle n'attendit pas qu'il ait atteint la porte : des valets de pied étaient postés de l'autre côté. Non seulement elle ne pouvait entrer ainsi vêtue – ou plutôt, *dévêtue* –, mais elle ne voulait pas voir leurs visages. Et surtout, elle refusait qu'ils aperçoivent le sien.

Alors, elle mua en fumée.

La sensation vaporeuse l'envahit, flot léger qui ne requérait ni souffle ni pensée. Toute sa chair humaine avait disparu, ainsi que toute impression de froid ou de douleur, ne laissant que douceur et volupté autour d'elle. Ce don lui était venu à l'âge de huit ans, plus tôt que pour n'importe lequel des *drakons* qu'elle connaissait. Il avait toutefois fallu plus d'un an après cette première expérience pour que se manifestent ses attributs de dragon : griffes, ailes, rapidité fulgurante...

Ce matin, elle se fit fumée, car un nuage de vapeur pouvait aisément rouler le long des murailles du château, frôlant la rugueuse façade de pierre comme on froterait sa main sur du papier de verre, d'un corps sans poids ni chair. Sous cette forme, elle put sans mal s'élancer dans la direction qu'elle voulait, descendre un peu plus bas, traverser en diagonale vers le rempart en se faufilant autour des restes d'un griffon de granit sculpté par quelque lointain ancêtre, puis passer au niveau inférieur, où se trouvait la fenêtre de sa chambre, et se glisser à travers l'infime craquelure qu'elle avait ouverte dans le carreau, des années plus tôt, à l'époque de sa captivité.

Il lui fallait du temps pour franchir l'étroite ouverture dans le verre – une minute et dix-sept secondes. Autrefois, c'était pendant ce laps de temps qu'elle courait le plus de risques d'être

découverte, mais elle n'avait jamais osé agrandir la mince fissure. Par la suite, lorsque cela n'avait plus eu d'importance, elle ne s'en était pas donné la peine. Cela n'aurait d'ailleurs fait qu'affaiblir ses propres défenses.

Elle roula en volutes grises sur le rebord de la croisée, avant de retomber jusqu'au parquet en une cascade de vapeur. Une fois entièrement rentrée dans la chambre, elle mua de nouveau en femme. Elle était nue. Elle réprima un frisson.

Les *drakons* étaient incapables de transformer quoi que ce soit d'autre que leur propre personne au cours de la mue. Ils ne pouvaient changer en fumée ni les bijoux, ni les armes, ni la nourriture, encore moins des vêtements. Par habitude, Mari demeura immobile, cachée dans l'ombre, le temps que ses perceptions humaines lui reviennent – son cœur qui battait, l'odeur de bois poli et de café chaud qui montait à ses narines, l'air glacé qui lui hérissait la peau.

Elle entendit le gémissement du vent dans le conduit de la cheminée, le lent tic-tac de l'horloge en faïence belge sur le secrétaire. Puis un souffle humain, ainsi que le léger froissement de jupes sur le dallage.

Elle tourna la tête. Sur le seuil, ses caméristes, comprenant son signal, s'avancèrent vers elle, apportant ses vêtements, ses fards, ses bijoux.

Les appartements privés de la princesse, luxueux et luisants de dorures, reflétaient l'opulence du château. Le lit était en bois de cerisier tendu de damas, les draps en satin. Il y avait des tapis aux riches nuances bleues paon rapportés de pays exotiques qu'elle n'avait jamais vus, des lambris de bois nobles issus des vastes forêts de Russie, des cabinets d'aisances et des bains turcs. Les incrustations de nacre scintillaient dans la lumière des bougies à la cire d'abeille, et de suaves odeurs de café montaient du service en or massif disposé devant l'âtre. Elle possédait tout cela depuis le jour où, enfant, elle avait posé le pied pour la première fois dans cette chambre. L'unique modification qu'elle avait apportée à l'éblouissante splendeur des lieux était la tapisserie murale... ou, plus précisément, la paroi en dessous.

Le long du mur sud de la chambre, elle avait arraché la soie teinte, puis le bois sur lequel était fixée celle-ci, afin de dénuder

la pierre. Il n'y avait là ni fenêtre ni tableau, rien pour distraire l'attention du quartz nu dans lequel était taillé *Zaharen Yce*. C'était une superbe roche, massive et silencieuse, ce qui était une bonne chose. Car, enchâssés dans le mortier qui scellait les moellons, se trouvaient des diamants d'une époque lointaine, des diamants par centaines, dont le chant la ravissait.

Froids et limpides, ils étaient incrustés dans la muraille qu'ils bosselaient de scintillements irisés. Tous étaient bruts, et chacun murmurait sa lumineuse mélodie. Lorsque Maricara faisait courir ses doigts à leur surface, leur mélodie remontait le long de son bras et gagnait son cœur, emplissait ses oreilles et sa gorge, résonnait dans ses veines. Il y avait eu des jours où leur musique avait représenté son unique réconfort au monde.

C'est sur eux qu'elle concentra son attention, sur leur chant incessant, tandis que, se mordant les lèvres, elle lavait sa plaie au ventre au savon et à l'eau froide.

— Pas de corset, dit-elle sans lever les yeux.

Aussitôt, l'une des femmes de chambre recula vers un angle de la pièce.

Le sang disparut. La blessure cicatriserait. Le temps guérissait tout, Mari le savait.

D'un geste, elle fit signe que l'on pouvait enlever la serviette tachée et la bassine, puis elle s'installa devant sa coiffeuse. Dans le miroir, le reflet du lit situé derrière elle prenait des nuances d'argent. Aucun pli ne froissait les couvertures. Rien n'indiquait qu'elle eût jamais dormi là.

Comme si elle n'existait pas.

Posant les mains sur ses genoux, la princesse Maricara laissa ses femmes de chambre procéder à la transformation de son apparence.

Aucun murmure ne monta de l'assistance lorsque sa sœur entra dans la salle. Certes, la foule était déjà silencieuse, à l'exception d'un chuchotement ici ou là, derrière l'écran d'une main. Pourtant, il semblait à Alexandru qu'une excitation inhabituelle régnait parmi les serfs.

Peut-être se trompait-il. Dans cette salle circulaire, les voix résonnaient fort ; il n'y avait sans doute rien de plus.

Pour passer le temps, il feignait d'étudier les documents

disposés devant lui, chaussant ses lunettes pour mieux lire les requêtes rédigées à son intention par son chambellan et présentées dans l'ordre selon lequel il recevrait chaque plaignant... mais tout cela n'était à ses yeux que peccadilles et griefs sans importance – ce champ-ci, ce champ-là, son cochon, les glands de mes chênes...

Sandu avait quinze ans. Son petit déjeuner était déjà loin derrière lui. Il avait faim, il avait froid, Maricara était en retard, et il se moquait bien de ces maudits glands.

Les lettres commençaient à se brouiller sur le parchemin. Il remonta ses lunettes sur son nez, sans résultat. L'encre noire se teintait de bleu, les couleurs changeaient, les mots se transformaient... Ils disaient quelque chose d'autre, à présent. Quelque chose qu'il pouvait presque comprendre.

« Sois prudent ! ordonna la voix de sa sœur à l'intérieur de sa tête. Tu es l'Alpha. Les soucis de ces gens sont les tiens. »

Il battit des paupières, et sa vision s'éclaircit. Avec un soupir, il se frotta le nez tout en déplorant, pour la centième fois, que la salle d'audience n'ait pas de cheminée. On était à la mi-avril, mais les Carpates étaient encore prises sous les neiges, et ses bas de cérémonie n'étaient pas faits pour tenir chaud.

Les doubles portes situées en face de la table où il se tenait s'ouvrirent en grand. Maricara entra dans la salle, et la température baissa encore de quelques degrés.

Elle était superbe – cela, personne ne pouvait le nier. Les leurs étaient tous beaux, chacun à sa façon, mais chez Maricara, cette qualité était portée à son plus haut degré. Elle était fardée, ses yeux soulignés de khôl, et elle arborait une perruque de lourdes boucles argentées. Le violet de sa robe allumait des étincelles pourpres dans ses iris, mais, de l'avis de Sandu, ces artifices ne servaient qu'à détourner l'attention de sa nature profonde. Car son exceptionnelle aura ne dépendait pas de la pâleur de son teint, de la grâce de son maintien, ni de l'ovale de son visage ; elle ne s'expliquait pas par son élégance, sa silhouette ou sa démarche gracieuse, mais par des raisons plus mystérieuses, sans rapport avec son apparence physique. Maricara était belle pour la simple raison qu'elle *était*. De toutes les femmes des montagnes, elle était la seule à pouvoir muer.

Voilà pourquoi elle avait été élevée au rang de princesse. Voilà pourquoi tout le monde alentour, *drakons* et humains confondus, posait sur elle un regard empli de crainte. Sandu avait compris cela depuis bien longtemps.

Peut-être avaient-ils de bonnes raisons de la redouter. Il n'en était pas certain, à vrai dire. Il espérait que ce n'était pas le cas. Cette beauté surhumaine, cette créature surnaturelle était sa sœur, et il l'adorait... mais il devait admettre qu'elle demeurait un mystère, même à ses yeux.

La salle d'audience était percée sur tous les côtés de hautes fenêtres par lesquelles la lumière du jour pénétrait à flots. Ce vaste espace, qui se déployait sur l'équivalent de quatre étages et occupait une tour entière, était orné de piliers et de dalles de marbre. Le plafond était recouvert d'une délicate fresque représentant la lune et les étoiles, ainsi qu'un bestiaire fantastique aux scintillements argentés – cette salle était manifestement l'une des rares de *Zaharen Yce* à avoir été conçue pour un usage autre qu'humain. Lorsque Maricara entra dans les rayons du soleil matinal, une vive lueur l'auréola, plus brillante encore que celle dont se paraient les dragons peints au-dessus d'eux. Peu importaient à présent son teint, sa coiffure ou ses yeux. Elle n'était plus que grâce féerique, magnétique, sous laquelle couvait une fabuleuse puissance.

Le cœur d'Alexandru se serra. Personne ne le craignait, lui. On l'écoutait parce qu'on y était obligé. Certes, il pouvait muer, mais une bonne vingtaine d'autres hommes ici en étaient également capables. Si on l'appelait « prince », ce n'était qu'à cause d'elle, et parce que chez les leurs, une femme ne pouvait régner, quels que soient ses pouvoirs.

Sans un coup d'œil de côté, elle fendit la foule. Ses iris pâles luisaient de cet éclat un peu distant qui leur était coutumier depuis quelque temps. Sandu se demanda s'il avait le même regard. Maricara ne semblait pas fatiguée, mais il était certain qu'elle l'était. Qui aurait pu deviner, à la voir, qu'elle n'avait pas dormi de la nuit ? Car de cela aussi, il était convaincu.

À son approche, il se leva et s'inclina en une parfaite révérence à la française, comme elle les aimait.

Lorsqu'il se redressa, elle achevait de lui rendre son salut. Il

lui tint son siège – à la gauche du sien, légèrement en retrait – et elle s’y assit dans un doux froissement de soie.

Cette cérémonie, qu’il avait appris à connaître au cours des huit dernières années, était une tradition vieille comme le château, comme les montagnes alentour. Elle marquait l’unique jour de l’année où les *drakons* se mêlaient à ceux qui les servaient. Enfant, Sandu était venu un jour ici avec son père. Il se souvenait encore de l’endroit tout au fond de la salle où ils s’étaient tenus, engoncés dans leurs vêtements grossiers, et du prince, assis sur son trône, aussi glacial et sévère que le gel de l’hiver. Il faisait froid aussi, ce jour-là.

Le chambellan, un humain, s’approcha d’eux.

— Vos Altesses Royales.

Sandu se pencha vers la première page de la liasse. Les plaignants étaient assis selon un ordre strict, du plus âgé au plus jeune. Encore une règle dictée par la tradition...

Il parcourut la page, les yeux plissés, et réprima un soupir de lassitude. Il s’agissait de la querelle au sujet du cochon.

Soudain, le chambellan posté à ses côtés apparut dans son champ de vision et glissa une nouvelle page sur le dessus de la pile. C’était bien la première fois qu’une telle chose arrivait !

Sandu prit la feuille, étonné, et lut ce qui y était écrit.

Livezile :

— Douze moutons ;

— Deux chèvres, une pour la laine, une pour le lait.

Salva :

— Vingt-quatre poulets, vingt poules pondeuses ;

— Quatre porcelets, une truie ;

— Un abri de berger.

Deda :

— Deux moutons ;

— Le beffroi de l’église.

Sandu demeura impassible. Il leva les yeux, non vers sa sœur mais en direction de l’assemblée qui leur faisait face, silencieuse, et remarqua soudain, mal à l’aise, à quel point les Autres étaient nombreux dans cette salle. Il s’expliquait mieux leur agitation, leurs murmures, à présent. Leur tension lui parvenait par bouffées. Une odeur de sueur et de laine rêche flottait dans l’air.

Les événements de cette fameuse nuit, huit ans plus tôt, étaient gravés dans sa mémoire au fer rouge. Les senteurs de poix en fusion et de pin calciné, les clameurs de révolte qui grondaient au loin... Il avait été tiré du sommeil par ses parents qui se réveillaient et par les lueurs orange vif que dessinaient les torches des serfs se découpant sur le ciel nuageux et la muraille du château, visibles à des lieues à la ronde. Puis il avait vu le village se vider de ses habitants à mesure que ceux-ci gravissaient, qui à pied, qui à cheval, la route menant à la forteresse : le souverain Imre, dernier prince *drakon* de sang, venait de trépasser.

Sa jeune épouse, en revanche, était bien vivante.

Maricara avait onze ans ; Sandu, sept. Leurs parents l'avaient enfermé à clé dans la chambre, refusant de le laisser partir, mais dès les premières lueurs de l'aube, sa sœur était venue du château pour le chercher, se faufilant avec aisance entre les lattes disjointes du plafond avant de se matérialiser près de son lit.

— Il n'est plus là. Je t'ai choisi pour régner à sa place.

Encore tout ensommeillé, Sandu n'avait pu que s'exclamer :

— Quoi ?

— Je t'ai choisi, avait-elle répété d'un ton patient. Viens au château. Monte dès qu'il fera jour.

Il avait obtempéré. C'était la dernière nuit qu'il avait passée au village.

Sandu ignorait tout de la façon dont le prince avait trouvé la mort. En cheminant vers la forteresse, toutefois, il avait remarqué les yeux écarquillés d'effroi des paysans, puis les torches éteintes, gisant à terre dans des flaques grasses, çà et là dans la cour du château. Il avait vu Maricara, si menue, si brave, mater d'un simple geste de la main la révolte qui grondait. L'Alpha des *drakons* était mort. Il ne restait de son règne qu'une gamine solitaire qui n'avait pour imposer sa loi que ses dents et ses griffes de dragon.

Depuis, songea-t-il, elle n'avait jamais cessé de montrer les crocs. La force de sa personnalité, sa nature profonde lui avaient permis de conserver sa position... mais celle-ci ne tenait qu'à un fil.

Sandu parcourut de nouveau le parchemin du regard. Il n'était pas au courant, pour le beffroi.

Les moutons et les cochons pouvaient être remplacés, ou plutôt, remboursés. La réfection du clocher, en revanche, risquait d'impliquer l'intervention d'un prêtre. Qui sait ? peut-être un étranger... C'était la porte ouverte aux Autres.

Du coin de l'œil, il vit Maricara se pencher et tourner la feuille afin de mieux la voir. Elle avait tout d'une aristocrate, avec son parfum poudré et sa robe de soie. Son souffle ne se troubla pas pendant qu'elle lisait les quelques lignes. Lorsqu'elle tourna légèrement la tête, les rubis qui brillaient sur sa gorge étincelèrent de mille feux.

— Vos Altesses...

Le chambellan plongea dans une nouvelle révérence tout en effleurant son front de ses doigts.

— Que Vos Altesses me pardonnent. Cette liste indique quelques pertes récentes infligées à des villages alentour. Il n'y a rien de bien grave, comme Vos Altesses peuvent le constater, cependant...

— C'est bon, coupa Sandu, retrouvant la parole, avant de s'éclaircir la voix. Nous le déplorons. Nos sujets ne doivent pas souffrir, quelle qu'en soit la cause. Des compensations seront allouées.

L'homme s'inclina de nouveau. Maricara demeura bien droite sur son siège. Au milieu de l'assemblée, un paysan se mit debout.

— Nobles Seigneurs, dit-il, inclinant à peine la tête. Bien le pardon, mais nous voulons savoir quand cela va s'arrêter.

— Plaît-il ?

— C'était ma plus belle truie. Quatre superbes porcelets. Des cochons de lait. Qui va faire cesser les dégâts ?

Ce fut plus fort que lui, Sandu se tourna vers sa sœur. Celle-ci lui rendit son regard, le visage inexpressif. D'aussi près, ses iris brillaient d'un éclat si intense qu'ils en devenaient transparents... tout en restant parfaitement indéchiffrables.

— Nous n'avons pas d'explication à ces ravages, répondit-il enfin d'une voix lente. Nous ignorons également de quelle façon les bêtes sont mises à mort et les constructions endommagées,

mais nous savons que des meutes de loups ont été signalées...

— Endommagées ? Rasées ! s'exclama un autre homme en se levant à son tour.

Celui-là était plus pâle et plus mince. Sandu percevait une faible pulsation *drakon* dans ses veines.

— Le beffroi a été détruit, Seigneur. De l'intérieur, comme par une énorme bête. Pas par un loup !

— Mes moutons et mes brebis ont été dévorés ! clama un autre d'une voix vibrante.

— Aucun des nôtres ne ferait une chose pareille, déclara Sandu. Vous le savez, cela n'est pas dans nos habitudes.

Aucune voix ne s'éleva pour le contredire ; on n'osait pas. Pas ici, pas encore... Cependant, il lui sembla que tous les regards se tournaient vers la jeune femme assise à ses côtés. La lumière du matin qui emplissait la salle était plus intense que jamais.

Maricara se leva. Sans le frôler, sans un regard vers lui, sans même un mot ni un salut à qui que ce soit dans l'assistance, elle contourna la table d'un pas gracieux et traversa de nouveau la foule, ses jupes dessinant derrière elle un sillage pourpre. Ses pas résonnaient à peine sur le dallage de marbre.

Les valets de pied ouvrirent les portes devant elle, avant de les refermer.

— Des compensations seront allouées, répéta le prince Alexandru dans un silence de mort.

Lorsqu'elle était petite, et installée depuis peu au château, Mari aimait faire semblant d'être l'un des *drakons* qui avaient jadis bâti cette forteresse vibrante de beauté minérale et de puissance animale. Tendant les bras, elle mesurait en nombre de pas les vastes salles du donjon et, feignant de croiser un congénère chaque fois qu'elle voyait un tapis, murmurait pour elle-même :

— Ici, nous placerons les pierres du Sud-Ouest, afin de nous assurer chaleur et sécurité. Là-bas, nous poserons les pierres du Nord, qui braveront les vents les plus terribles. Et là iront les pierres du Milieu, pour le cœur, la touche finale...

Et parce que tous les amis doivent posséder un nom, elle baptisait aussi ces mythiques créatures : Bogdan, Ilie, Lacrimioara, Rada.

La première fois qu'il l'avait surprise à ce jeu, Imre lui avait demandé ce qu'elle faisait. Elle le lui avait dit ; pourquoi cacher la vérité ? D'ailleurs, mentir au prince Imre avait en général de fâcheuses conséquences. Par la suite, lorsqu'il la voyait compter, il se contentait de l'observer avec, sur les lèvres, ce petit sourire condescendant qu'il avait parfois. Les pierres n'étaient pas un danger pour lui ; elles ne menaçaient pas sa supériorité sur Maricara. Du moins le croyait-il.

Mari connaissait chaque recoin de ce château. Elle savait au chiffre près combien de pas séparaient les portes de la salle d'audience de celles de ses appartements privés, et combien d'autres, ensuite, il fallait pour atteindre la fenêtre de son salon, qui donnait sur la cour intérieure et la fontaine d'albâtre.

— Le petit déjeuner, ordonna-t-elle au valet qui l'avait suivie à l'intérieur.

Puis elle s'assit parmi ses coussins. Une fois le garçon parti, elle baissa les yeux sur ses mains.

Elles ne tremblaient pas, constata-t-elle, ou si peu. À peine un léger frémissement.

Elle serra les poings sur ses genoux.

Des moutons. Des porcelets. Fermant les paupières, elle réprima l'étrange petit cri qui s'obstinait à monter de sa gorge.

Comme si elle n'était elle-même qu'un animal, une vile créature en maraude capable de ravager les beffrois et d'assassiner des cochons de lait couinant dans l'obscurité...

Elle poussa une lente expiration. Puis, posant les yeux sur ses ongles dont la base blanchissait sous la pression, elle tenta de se remémorer les détails de la nuit précédente. Les rubans de sa chemise de nuit. La chaleur de la brique chaude glissée dans son lit. La luxueuse douceur des draps sur ses mains et ses pieds nus. La fraîcheur de l'oreiller sous sa nuque. Les nuances de rouille et de bronze poli du baldaquin dans les dernières lueurs du feu. Les embrasses de satin brun qui retenaient les tentures du lit aux montants.

Et ensuite, plus rien. Elle s'était endormie... et s'était réveillée ce matin au sommet du donjon.

Comme chaque jour depuis six mois.

Quand les premiers signes du don s'étaient manifestés en

elle, ses parents avaient été saisis d'effroi. Personne ne savait à quel degré le sang des *drakons* s'était dilué dans les veines du peuple des montagnes. Ici, tous descendaient peu ou prou de sang-mêlé. Tous, sauf Imre. Ni le père ni la mère de Mari ne pouvaient muer. Ses grands-pères en avaient été capables, ainsi que quelques-uns de ses grands-oncles, mais cela faisait partie du passé. Alors, une femme dotée de ce pouvoir... Une fillette qui, boudant devant son assiette de choux bouillis, préférait muer en fumée plutôt que de goûter son plat...

Cela ne s'était pas vu depuis des générations. Les dons se faisaient de plus en plus rares, sans que personne sache pourquoi.

Qu'elle avait été fière, ce jour-là ! Qu'elle avait été heureuse ! Elle n'avait pas mesuré la portée de ce qui lui arrivait. Mais à partir de cet instant, sa vie avait suivi un nouveau chemin – tracé d'abord par son époux, puis, avec résolution, par elle-même. Pendant quelque temps, Mari avait espéré avoir acquis assez de force pour faire face à tout changement. Elle pensait qu'elle était en sécurité, que son avenir était assuré. À bientôt vingt printemps, elle se croyait capable de plier les montagnes à sa volonté.

Jusqu'à ce jour où, six mois auparavant, ses nuits avaient commencé à lui échapper.

Derrière la fenêtre, à perte de vue, le ciel se moirait de lapis-lazuli. La journée promettait d'être ensoleillée. Dans la cour, en contrebas, les amas de neiges étaient si éblouissants que Mari entendit les pas du groupe qui s'approchait avant de le voir. Elle tendit le cou, plissant les yeux, puis mit une main en visière.

Cinq hommes franchissaient le portail, portant quelque chose de sombre. Probablement un cerf ou un sanglier. Avec un soupir, elle ferma les paupières et posa son front contre la vitre. Le spectacle de la mort lui était devenu insupportable. Lorsqu'elle rouvrit les yeux, elle vit que les hommes étaient plus proches... et que, de leur fardeau, dépassait une main pâle qui s'agitait mollement au rythme de leurs pas.

Mari ne fut pas la première à les rejoindre. Quelques gardes s'étaient déjà rassemblés dans la cour, ainsi que deux vachères et quatre palefreniers. Ils reculèrent à son approche, lèvres serrées,

tête baissée. Dans sa hâte, l'une des filles d'étable glissa sur ses sabots de bois. Un peu de lait jaillit du seau posé en équilibre sur son crâne, projetant d'invisibles gouttes sur la neige.

La silhouette sombre était celle d'un homme. Son teint était d'une curieuse nuance grise, ses cheveux d'un blond très pâle, ses yeux grands ouverts mais vitreux. Alors qu'elle s'approchait, la lumière changea, et elle s'aperçut que sa peau n'était pas grise mais couverte de paillettes de gel qui allumaient des étincelles sur ses pommettes, sa barbe et ses cils d'un blond délavé. Son visage agréable lui parut étrangement familier. Il portait un grand pardessus à la mode de Paris, élégant mais déchiré sur toute sa longueur, et des bottes neuves. À sa main brillait une chevalière en or. Visiblement, ce n'était pas un serf.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle en levant les yeux vers les chasseurs.

— Votre Altesse, répondit leur chef en inclinant la tête, le regard baissé. Pardon, mais nous ne le savons pas. Nous l'avons trouvé sur la route avant l'aube. Pas de cheval ni d'attelage, aucun document sur lui.

— Où ?

— Dans les bois, Votre Altesse.

— Où ? répéta-t-elle d'une voix plus tranchante.

— Deda, murmura un autre homme. Près de Deda.

Mari battit brièvement des paupières, mais ce fut tout. D'un geste, elle ordonna aux chasseurs de poser l'inconnu à terre, puis elle s'agenouilla auprès de celui-ci dans le tapis de neige glacial pour ouvrir son manteau. Il était raide de sang, sombre et brillant. Il n'était guère difficile de deviner pourquoi : la lame qui avait fendu son pardessus avait également traversé son manteau et sa veste, ainsi que les vêtements qu'il portait en dessous, révélant la peau nue de son torse... à l'endroit qui avait jadis abrité son cœur.

Mari s'assit sur ses talons. Baissant les yeux, elle vit un flocon de sang gelé sur le devant de sa robe et le chassa d'une pichenette rageuse.

— Ceci est l'œuvre des hommes, dit-elle à voix haute.

Elle leva la tête vers les chasseurs rassemblés autour d'elle, mais aucun ne croisa son regard. Blanche comme un linge, l'une

des filles d'étable observait le pardessus lacéré, des larmes d'effroi brillant dans ses yeux écarquillés.

— Ceci est l'œuvre des hommes, répéta Maricara en se redressant.

Elle dut rester immobile un long moment, le temps de combattre un vertige soudain. Un voile gris était tombé devant ses yeux, et des picotements électriques engourdisaient le bout de ses doigts.

« Ne pas s'évanouir, s'ordonna-t-elle. Ne pas faiblir. Pas ici ! »

Elle serra les mâchoires et, dès qu'elle en fut capable, leva la main d'un geste péremptoire. Sortant enfin de leur léthargie, les chasseurs échangèrent des regards inquiets puis, soufflant devant eux des nuages de vapeur, s'approchèrent de l'homme sans vie. Lorsqu'ils soulevèrent le corps, Mari, prenant sur elle, saisit la main glacée et la replia sur la poitrine de l'inconnu.

La chevalière attira son regard. Lorsqu'elle fit pivoter l'anneau autour du doigt, elle vit apparaître le motif qui l'ornait, gravé dans le métal : un dragon, ses ailes déployées, ses crocs sortis, son corps reptilien enroulé autour de la lettre D.

Elle connaissait ces armoiries. Elle les avait déjà vues trois fois dans sa vie, imprimées dans la cire scellant des plis venus d'Angleterre. Les lettres du comte de Chasen.

Cet homme était anglais. Et c'était un dragon.

Quelqu'un, elle ne savait comment, était parvenu à tuer un *drakon*.

Et si l'inconnu n'était autre que lord Chasen en personne ? s'alarma Mari. Que le Ciel lui vienne en aide !

— Emmenez-le... dans la grange. Vous, allez chercher le prince. Vous cinq, dépêchez ! Entendez-vous ? Vous resterez avec lui jusqu'à l'arrivée de Son Altesse. Ne laissez approcher personne d'autre.

— Bien, madame.

— N'avez-vous pas du travail, vous autres ? Les vaches ne se traient pas toutes seules, que je sache !

Elle regarda le petit groupe se disperser et attendit d'être seule dans la cour, sous le regard aveugle des fenêtres de *Zaharen Yce*. Une longue boucle de sa perruque, poussée par le

vent, caressa doucement son avant-bras. Grise. Comme la peau de l'inconnu.

Mari pouvait entendre le mugissement du vent dans les pins sur la montagne, le bruissement des oiseaux dans leurs nids, et même les légers battements de cœur des petites créatures enfouies dans le sol. Impossible de ne pas distinguer les paroles échangées à mi-voix entre les deux vachères qui s'en retournaient à la hâte vers les étables.

— Comment peut-elle dire que ce sont des hommes qui ont fait cela ? Qu'est-ce qui nous dit que ce n'est pas...

— Parce qu'elle ne se serait pas contentée de son cœur, répondit l'autre sur le même ton. Elle l'aurait dévoré tout entier.

2

Kimber Langford n'avait jamais aimé la cérémonie du *five oclock tea*. Quoi de plus ridicule que d'interrompre ses activités pour s'attabler devant ces cakes minuscules et ces sandwiches fades, devant une tasse de porcelaine qui semblait toujours sur le point de se briser entre vos doigts ? Ce rituel, estimait Kim, était une invention purement féminine, orchestrée par des ladies que l'on aurait pu décrire par ces mots : une volonté de fer sous un déluge de rubans et de dentelles.

Du moins était-ce le cas à Chasen Manor, où, en cet instant précis, ses deux sœurs alliaient leurs forces pour le prendre à revers.

— Enfin, Kimber, le grondait gentiment Joan, tu vois bien que c'est tout à fait irréaliste ! Nous ne savons même pas combien sont ces autres *drakons*. S'ils sont aussi dispersés que le suggérerait la lettre de Lia, nous allons déjà perdre une bonne partie de notre énergie à les localiser.

— C'est déjà le cas, fit remarquer Audrey, tout en buvant une gorgée de sa tasse pour maison de poupée.

— Et pour quel résultat ? reprit Joan, lui donnant la réplique en duettiste consommée.

Kim le savait d'expérience, elles pouvaient continuer sur ce mode pendant des heures.

— Des rumeurs et des on-dit arrachés à une poignée de paysans effrayés à peine capables d'aligner trois mots en français. Pas le moindre château. Aucun moyen de savoir même comment les lettres de cette princesse nous sont parvenues, ni par quel biais elle a reçu les nôtres. À croire qu'elles sont apparues *ex nihilo* !

— Comme un *drakon* d'un nuage de fumée, commenta Rhys

tranquillement, avant de retourner son regard à Joan avec un haussement de sourcils innocent.

Sans un mot, Kimber regarda son frère et ses sœurs. Cela lui faisait sans doute du bien, songea-t-il, d'être ainsi défié, même de cette façon détournée, enrobée de sourires. En tout état de cause, il pouvait compter sur ces mercredis après-midi en famille pour ôter de son esprit toute illusion concernant sa position parmi les siens et lui rappeler sans ménagement que, s'il régnait en maître incontesté sur le Clan, il n'était que le frère de ces trois-là.

Et c'était une bonne chose, se dit-il en regardant le thé de Ceylan qui tiédissait dans sa tasse. Oui, c'était certainement une bonne chose...

Avec mille précautions, il déposa la tasse décorée de motifs floraux sur la table devant lui. Le jaune crème des potentilles peintes sur la porcelaine s'accordait parfaitement aux nuances d'ivoire et de vanille du pourtour du tapis du Westmorland, qu'on retrouvait sur les rideaux ornés de dentelle de Suisse qui encadraient les fenêtres du salon et les portes vitrées donnant sur le jardin. En fait, tout, dans cette pièce, était volontairement assorti, jusqu'aux petits cakes au glaçage jaune piqueté de minuscules roses blanches en pâte d'amande.

Chasen Manor était un modèle d'harmonie, jusque dans les moindres détails.

Kim avait soif d'eau, de vin, de cidre. Il avait faim de pain, de fromage et de viande.

Assise à ses côtés sur le sofa, Joan se pencha pour se servir de thé et déposa un sandwich au concombre près de sa tasse. Dépasant de son bonnet de dentelle, ses boucles scintillèrent dans la lueur des bougies. Comme lui, elle avait hérité des cheveux blond vénitien et des iris verts de leur père. En revanche, contrairement à lui, elle se souciait suffisamment du regard d'autrui pour se donner la peine de se poudrer les cheveux.

— Je suggère seulement, dit-elle, qu'avant de nous engager plus loin dans le projet du Conseil de localiser et de prendre le contrôle de ces Zaharen, nous nous accordions le temps de souffler, si j'ose dire, afin de réfléchir à toutes les implications de

cette décision.

Rhys prit de nouveau la parole.

— À t'entendre, on dirait que Kimber a le choix. Qu'il contrôle le Conseil !

— Il est quand même l'Alpha, depuis le départ de Père, répliqua Joan. Il pourrait ordonner aux Conseillers, dès leur prochaine réunion...

— Leur ordonner quoi ? coupa Rhys d'un ton agacé. D'attendre bien sagement que cette princesse nous fasse assez confiance pour nous donner ses instructions, en espérant qu'aucun de ses sujets ne révélera au monde ce que nous sommes exactement et où nous vivons ? De patienter jusqu'au retour de cette satanée Lia, ou de Père et de Mère, en priant pour que notre secret reste bien gardé ? Le Clan est déjà sens dessus dessous. Tu sais fichtre bien que le Conseil a pris la meilleure décision possible étant donné le...

— Envoyer trois de nos hommes sur le Continent avec pas ou peu d'informations sur la façon de trouver ce château, et en leur interdisant d'utiliser leurs dons pour localiser d'autres *drakons*...

— Nous avons fait ce qu'il fallait pour *survivre* à...

— Tu dis cela parce que *tu* es au Conseil. C'est facile de prétendre que tu sais ce qui est le mieux pour nous tous, mais...

— Arrêtez de vous chamailler, dit Kim.

Il avait parlé d'une voix très calme, mais cela suffit à les faire taire, aussi sûrement qu'un claquement de fouet au-dessus d'eux.

La vie des *drakons*, hommes ou femmes, jeunes ou âgés, était régie par toutes sortes de lois et d'interdits. C'était nécessaire, car leurs nombreux dons étaient synonymes de tentations. S'ils avaient réussi à traverser les siècles sans être anéantis, c'était parce qu'ils avaient appris à se cacher. Ils avaient survécu grâce à la rigidité de leurs préceptes et à la sévérité des punitions qui frappaient quiconque les enfreignaient. Jadis, ils le savaient tous, leur espèce avait failli être décimée. Ils n'avaient connu de nouveau la prospérité qu'après avoir remis de l'ordre dans leurs rangs éparpillés et s'être rassemblés ici, à Darkfrith, où ils avaient bâti leur propre royaume. Ils s'étaient dotés d'un Alpha

pour les guider, d'un Conseil pour les gouverner et de dizaines de lois dont la première, et la plus importante, était : loyauté envers le Clan. Silence. Discrétion.

Ce mode de vie était gravé au plus profond de leur être. Leur isolement était la clé de leur survie. Ils avaient leurs propres fermes et vergers, leurs moulins et leurs forges, leurs écoles, leurs mines d'argent creusées dans les entrailles de la terre. Ils vivaient de leurs récoltes, parfois même les vendait. Ils se mêlaient aux Autres, mais uniquement en cas de nécessité, et n'apparaissaient que comme de simples paysans aux yeux de quiconque ne s'attardait pas à observer cette petite merveille de vie pastorale qu'était le comté.

Certains s'étaient montrés trop curieux. Mais peu, en vérité. Vraiment très peu.

Puis il y avait eu la lettre de Lia – Amalia la fugueuse – ainsi que celle de la princesse. Ce jour-là, le Clan avait compris que tout ce pour quoi il avait travaillé si dur depuis des générations, toutes ces vies d'efforts et de sacrifices, tout cela risquait d'être bientôt réduit à néant.

Il existait d'autres *drakons* dehors, en liberté, sans le moindre contrôle. Il y avait d'autres *drakons*, étrangers et sauvages, et personne à Darkfrith n'en avait jamais rien su.

La nouvelle avait frappé le comté de terreur, comme aucun autre événement dans son histoire.

Deux ans auparavant, au mépris de leurs propres règles, le marquis et la marquise de Langford s'étaient envolés pour le monde des humains à la recherche de leur benjamine, menaçant de briser l'unité du Clan. Avant la découverte des Zaharen, les *drakons* ne connaissaient pas de pire danger que les fuyards. Un *drakon* s'échappant du comté sans permission ne pouvait être qu'un individu instable et désespéré. Il était inconcevable que l'Alpha reconnu du Clan et son épouse puissent agir de la sorte, même pour retrouver leur enfant.

Ceux-ci avaient pourtant laissé derrière eux Kimber, ainsi qu'Audrey, Rhys et Joan. Kim avait pris la place de son père parce qu'il était né pour cela, qu'il avait été élevé dans ce but, et parce que feindre d'ignorer la crise que traversait le Clan était tout simplement inimaginable.

En tant que fils aîné, il s'était vu accorder des droits et des privilèges dont personne, pas même son frère et ses sœurs, ne bénéficiait. Il avait été envoyé à Eton dans son adolescence, puis à Cambridge ; il avait fréquenté des nobles comme des voleurs, et même le roi, qu'il avait vu à cinq reprises, tout cela pour devenir celui qu'il devait être un jour. Il était un chef et un aristocrate, modelé pour ce rôle depuis sa naissance.

L'Alpha dirigeait les *drakons*, et Kimber était le nouvel Alpha. Lorsqu'il parlait, les siens lui obéissaient, car c'était leur coutume.

Joan avait baissé les yeux vers la théière d'un air maussade. Rhys s'était adossé à son fauteuil, ses cheveux bruns en bataille contre l'étoffe damassée, les bras croisés, le regard levé vers les moulures peintes du plafond. Seule Audrey, la jumelle de Kim, dardait sur lui son regard sombre. Les lèvres pincées, elle déclara d'un ton détaché :

— J'ai croisé Zoe Lane au village, l'autre jour.

Zoe Lane. Kim n'avait nul besoin qu'on lui rappelle qui elle était. Jeune. Très belle. Blonde, comme la plupart d'entre eux. Pâle, comme eux tous. Et fiancée à Hayden James. Kim voyait encore son expression stoïque lorsqu'elle avait dit au revoir à Hayden, un an auparavant, dans l'allée qui, partant de Chasen Manor, menait vers le monde extérieur. Il se rappelait également l'avoir croisée quelque temps plus tard à la taverne que tenait sa sœur, et où elle travaillait parfois. Malgré la faible lueur des chandelles, il avait bien vu ses yeux rougis par le chagrin, ce soir-là.

Hayden James avait tout simplement disparu. Tout comme Jeffrey Bochard, l'homme envoyé deux ans avant lui, et Luke Rowland encore avant.

Comme Lia. Comme le père et la mère de Kim.

— Personne ne te blâme, dit doucement Audrey. Ce n'est pas ta faute, bien sûr.

Kim comprit, avant même qu'elle ait fini sa phrase, qu'elle pensait exactement le contraire.

Et elle avait raison.

Il se leva du sofa et s'approcha des portes-fenêtres aux vitres biseautées pour regarder le jardin et les bois épais qui

s'étendaient au-delà.

Chasen Manor était une demeure aussi paisible et raffinée que pouvait le permettre une grande fortune – celle de sa famille était considérable – mais le temps, en revanche, échappait au contrôle des *drakons*. Dehors, le vent soufflait, accompagné d'une averse de printemps qui tombait dru, gorgeant la terre d'eau jusqu'à la rendre noire, piquetant de bijoux lumineux les arbres et arbustes qui n'attendaient qu'un rayon de soleil pour fleurir. Une douce brume bleue roulait au creux des vallons et s'élevait en volutes le long des collines basses qui cernaient le comté.

Kim s'imagina soudain au beau milieu de tout ce brouillard, le respirant, devenant comme lui, nuage de fumée imprégné de vapeurs de pluie...

Il entendit Joan se redresser, puis faire claquer ses escarpins sur le plancher.

— Je dois y aller. Erik ne va pas maîtriser longtemps les jumeaux, et Cook leur donne toujours trop de pudding avant de les mettre au lit.

— Il est temps que je m'en aille, moi aussi, déclara Audrey en se levant à son tour. J'ai promis aux garçons une partie de backgammon. Rhys ?

— Non, merci. J'habite ici, si tu t'en souviens.

— Mon cher, je te demandais seulement de nous raccompagner.

— Pardon ? Il y a des valets de pied, pour ça.

— Tu n'es qu'un grossier personnage.

— Aye, mais moi, je resterai au sec.

Comme ses sœurs s'approchaient de lui, Kim se tourna vers elles pour recevoir sur ses joues de rapides baisers fardés de rouge. Elles retournaient vers leurs foyers, leurs enfants, leurs maris – vers leur vie confortable et bien ordonnée.

— La prochaine fois... dit-il sur une impulsion, tandis qu'elles se dirigeaient vers la porte. Mercredi prochain, nous prendrons le thé dehors, sous le kiosque.

Tout le monde parut surpris, même Rhys. Puis Joan, qui possédait le don de passer des larmes à la joie en un éclair, éclata de rire.

— Enfin, Kimber, nous sommes en avril ! Il pleut sans discontinuer depuis des jours. Quelle idée absurde !

Kim les regarda sans un mot puis, baissant les cils, esquissa un léger sourire, façon de leur faire comprendre qu'il plaisantait. Derrière ses sœurs, Rhys secoua la tête d'un air navré.

À pas lents, Joan et Audrey s'éloignèrent dans l'ombre, main dans la main. Leurs silhouettes – jupes rayées, éventails, châles en cachemire – traversèrent le grand hall, avant de s'élancer sous le déluge.

Les valets de pied ne les accompagneraient pas plus loin que le bout de l'allée ; ensuite, elles retourneraient seules jusque chez elles. Les deux sœurs n'avaient besoin d'aucune escorte. L'idée que quelqu'un, qui que ce fut, ose s'en prendre à elles était si insensée qu'elle en était risible.

Kim les avait vues voler, l'une et l'autre. Il avait vu leurs griffes acérées et connaissait leur intelligence meurtrière. Individuellement, les deux seules femmes du comté capables de muer étaient déjà impressionnantes mais, en tandem, elles offraient un spectacle saisissant.

Rhys attendit qu'elles soient parties et qu'ait retenti le déclic familier des lourdes portes de bois qui se refermaient.

— Elles deviennent infernales, commenta-t-il.

— Je sais.

— Bientôt, elles vont exiger de siéger au Conseil.

— Voilà qui vaudrait le coup d'œil ! s'exclama Kim.

Ils échangèrent un regard. Le Conseil était une assemblée exclusivement masculine – plus toute jeune et peu disposée à l'indulgence, de l'avis de Kim – et il en avait toujours été ainsi. Les femmes n'étaient même pas autorisées à assister aux séances, à la grande irritation de Tess Langford, leur mère. Cependant, de même que tous les autres aspects de leur vie, cette règle était d'airain.

Kim était-il le seul à savoir que Tess avait autrefois l'habitude de tricoter durant les séances du Conseil, installée dans un siège proche de l'âtre du salon bleu, lequel n'était séparé que par une cloison de la salle des délibérations ? Il l'ignorait. Durant son séjour à Eton, il avait trouvé plus d'une écharpe tricotée de travers dans les colis qu'il recevait de Darkfrith, et dans les

lettres maternelles, il avait lu plus d'une allusion ironique aux séances du Conseil.

« Ils auraient mieux fait de l'accepter parmi eux, songea-t-il. Elle ne serait peut-être pas partie. »

À cet instant, la pluie redoubla de violence. Elle frappait les carreaux avant de glisser vers le sol en larmes d'argent, brouillant les contours, changeant la brume, les arbres et l'herbe en taches de couleurs assourdies. Dans un angle de la pièce, la flamme des bougies dessinait un cercle de lumière dorée.

Rhys s'adossa de nouveau à son siège. Âgé de deux ans de moins que Kim, qui se trouvait dans sa trente et unième année, il était beau et auréolé du charme rebelle des cadets de famille, avec la splendide émeraude qui dansait à l'une de ses oreilles et le cœur de pirate qui battait sous la soie d'Italie de sa veste et le lin blanc de sa chemise.

— Dis-leur que je pars, demanda-t-il. Annonce-le au Conseil.

— Non.

— Kimber...

— Je refuse d'avoir une fois de plus cette conversation avec toi.

— C'est pourtant ce que tu es en train de faire. Écoute, je parle le français, l'italien et l'allemand ; je sais manier l'épée et je suis un fin tireur, comme tu le sais. J'ai bien étudié les cartes et je pense avoir une bonne idée de l'endroit où pourrait se situer ce château. Il n'y a qu'un certain nombre de routes qui mènent à...

Kim perdit patience.

— Je t'en prie, ne sois pas idiot. Père et Mère sont partis — le marquis et son épouse, volatilisés, sans un mot ! Leur plus jeune fille s'est paraît-il mariée avec un humain, et elle reste introuvable depuis. Trois hommes du Clan n'ont plus jamais donné de nouvelles. Même si je *voulais* te laisser partir, le Conseil ne le permettrait jamais. À cause de notre charmante petite princesse, nous avons déjà perdu six des nôtres. Je n'ai aucune envie de m'épuiser à convaincre le Conseil que toi, par miracle, tu reviendras.

Le silence s'abattit sur la pièce. Le tambourinement de la pluie s'intensifia, avant de se calmer. Des profondeurs

labyrinthiques du manoir monta l'écho d'une toux.

— Désolé.

Fermant les paupières, Kim se massa le front. Ses doigts étaient raides.

— Je crains que la faim ne m'ait fait perdre mon sang-froid.

— J'avoue que je mangerais bien quelque chose de plus consistant qu'un biscuit pas plus gros qu'une noisette, répondit Rhys avec une légèreté sans doute étudiée.

Kim laissa retomber sa main.

— Allons voir aux cuisines. Je pourrais mâcher du cuir bouilli, rien que pour chasser cet affreux goût de sucre.

Kim attendit la tombée du jour pour s'envoler. Ce ne fut pas facile, car l'envie de jaillir hors de sa forme humaine l'avait démangé toute la journée, se faisant plus insistante à mesure que les heures passaient. Les siens pouvaient muer à n'importe quel moment, bien entendu, mais ils étaient censés attendre la nuit. L'obscurité était leur royaume, avec ses ombres et ses secrets qui trompaient l'œil humain.

Le jour, Darkfrith était d'une trompeuse banalité. La nuit, son ciel scintillait d'écailles...

Cette soirée était idéale. Des nuages bas et lourds flottaient dans l'air, tels des flocons de laine humide, faciles à traverser. Ce serait comme décocher une flèche à travers une couverture.

Depuis le balcon de ses appartements plongés dans la pénombre, Kim observa la voûte céleste. Il vit les hommes du Clan se dissoudre, l'un après l'autre, en volutes de fumée qui s'élevaient des maisons et des fermes, vers les nuées ondulantes dont les langues de vapeur tourbillonnaient avant de se dissiper. Il devinait qu'ils muaient de nouveau une fois parvenus au-dessus du banc de brume, prenant une densité nouvelle. Il pencha la tête et tendit l'oreille pour percevoir le sifflement des dizaines de griffes et d'ailes qui taillaient littéralement le ciel en pièces.

La course de son sang dans ses veines se fit plus rapide. Son cœur se mit à marteler sa poitrine. La bête aux écailles dorées était sur le point de se réveiller en lui.

Il ôta ses vêtements et s'avança d'un pas, fermant les yeux de plaisir, tandis que ses poumons se déployaient à lui faire mal. La

pluie l'imprégnait de ses fragrances, le lavait, ruisselait sur sa peau nue en perles bienfaisantes, avivant son impatience.

Il rouvrit les yeux... et se transforma enfin en fumée.

La première fois qu'il avait effectué la mue, une brûlure fulgurante l'avait transpercé, aussi incandescente que le cœur en fusion de l'astre solaire. L'expérience initiale était toujours la plus risquée – trop de jeunes *drakons* périssaient lors de cette désintégration de tout leur être –, mais même après tant d'années, la joie de se libérer de sa forme humaine n'était comparable à rien de ce que Kim connaissait par ailleurs. Plaisirs de la table ou du lit, ivresse du vin, du pouvoir ou de l'argent... rien ne l'égalait. Absolument rien !

À présent, son corps n'offrait plus aucune résistance à l'eau qui le traversait. Par la seule force de sa volonté, il s'éleva dans les airs, volute d'argent parmi les autres, tourbillon de vapeur montant vers le ciel, jusqu'à ce qu'il égratigne le ventre des nuages. Il appuya contre leur froide épaisseur de saphir, s'y enfonça, se fondit dans sa masse.

Kim n'attendit pas pour muer de nouveau. Encore drapé de vapeur humide, il prit sa forme de dragon au cœur de la nuée, dans un puissant salto qui creusa des tourbillons dans le brouillard. Puis, étirant son échine, déployant ses ailes, il s'élança de nouveau, enfin libre, flèche azur et écarlate à la pointe d'or pur filant vers le zénith.

Les siens étaient déjà là, ondulations sensuelles, éclats d'acier poli, chassant et plongeant dans l'éther. Ils s'écartèrent instinctivement devant lui pour ne pas l'obliger à dévier sa trajectoire.

La lune, perle d'ivoire enchâssée dans son écrin d'étoiles, était plus sensuelle que jamais. Sous les bancs de nuages à la dérive, la terre était douce, vivante... et elle lui appartenait.

Tout, ici, était à lui. Le Clan, son foyer, chaque atome de l'air, chaque battement de cœur.

Il ne pouvait imaginer un monde plus parfait. Pourquoi aurait-il voulu le quitter ?

Retroussant ses babines, il battit des ailes pour monter plus haut, jusqu'à ce que les souvenirs de la journée s'évanouissent et qu'il ne reste plus en lui qu'une douleur âpre, primitive, qui lui

brûlait les muscles et allumait un brasier dans ses poumons.

On retrouva le second corps dans une mine – une galerie que la princesse et tous les dragons de la montagne connaissaient très bien. Le cadavre n'avait pas été traîné très loin vers l'intérieur de la terre, mais l'hiver avait été long, et plus rude que d'ordinaire. Il avait neigé presque chaque semaine de novembre à février, et les rafales avaient poussé de grandes quantités de feuilles et de poudreuse dans chaque faille du paysage. En mai, alors que la neige commençait à céder la place à de fortes pluies de printemps, un petit berger s'était réfugié dans l'entrée de la grotte dans l'espoir d'échapper au déluge.

Cette mine avait autrefois été vaste et prospère, comme toutes celles creusées dans les entrailles des Carpates. Elle avait donné des tombereaux de minerai riche en cuivre, et hommes et dragons avaient uni leurs forces pour la vider de ses richesses. Depuis, des siècles s'étaient écoulés. Ce jour-là, la seule découverte qu'elle offrit au pâtre trempé jusqu'aux os fut la dépouille d'un inconnu avec un trou au niveau du cœur et des cheveux blonds couverts de givre, qui tiédissait lentement dans son linceul de neige.

L'homme portait une bague en or. Une chevalière.

La nouvelle parvint au château dans l'après-midi. À 16 heures, Sandu retrouva Maricara, non pas dans la mine, mais au sommet du pic le plus nu, le plus venteux, le plus solitaire de la montagne, là où les Autres ne pouvaient s'aventurer, plus haut que les derniers arbres, que les hameaux et les monastères, et même que *Zaharen Yce*.

Sa sœur se tenait seule, pieds nus dans la neige, bras repliés sur sa poitrine, observant les éperons de glace et de pierre qui s'étendaient à perte de vue, jaillissant çà et là d'un océan de nuages. Elle ne fit pas un geste, mais il savait qu'elle avait perçu sa présence.

Elle demeura immobile tandis qu'il reprenait sa forme humaine en lui tournant le dos. Aucun d'eux ne pivota vers l'autre.

Qu'il faisait froid, ici ! Et que le vent soufflait fort ! Maricara faisait toujours des choses bizarres, comme en ce moment, où elle se tenait nue dans la neige au sommet d'une montagne.

Parfois, Sandu se demandait si elle n'agissait pas ainsi pour le seul plaisir de le tester, afin de voir jusqu'où il irait pour la suivre.

— La situation est périlleuse, dit-il.

— Oui, je suppose.

— Non, Maricara. Je parle de *notre* situation. Elle n'a jamais été pire. Les Autres sont effrayés, et ils sont en colère. Ils ne se plaignent plus au sujet de leurs moutons ou de leurs cochons. Désormais, ils cachent leurs enfants. Nom de nom, Maricara, même les serfs ont entendu parler de ce qui s'est passé en France !

Poussés par une rafale de vent, les cheveux de sa sœur vinrent lui fouetter le dos. Ils étaient d'un brun si profond qu'ils semblaient noirs. Des flocons de neige voltigèrent avec eux, avant de consteller sa peau.

— Je ne sais comment agir, avoua Sandu, conscient de la note de frustration qui perçait dans sa voix. Dis-moi, princesse, que dois-je faire ?

Elle demeura silencieuse un long moment. Juste au moment où il commençait à penser qu'il ne recevrait pas de réponse, elle déclara :

— Retourne auprès d'eux et dis-leur la vérité. Explique-leur que les hommes ont décidé de nous pourchasser de nouveau. Il faut qu'ils prennent toutes les précautions nécessaires.

— Les hommes ? répéta Sandu.

Surpris, il tourna la tête vers elle.

— Que veux-tu dire ?

Elle lui rendit son regard, l'air grave, les joues rosies par le froid.

— Je n'ai tué personne, en tout cas pas ces deux-là. C'étaient des *drakons*, et ils étaient anglais. S'ils l'avaient voulu, ils auraient pu me tuer, moi, lors d'un combat. C'étaient sans doute des dragons plus grands et plus forts que moi. Seulement, ils sont morts sous leur forme humaine, ce qui signifie qu'ils ont été surpris. Il n'y avait pas de griffures sur leurs corps, juste une plaie à la poitrine.

— As-tu vu le nouveau cadavre ?

— Oui.

Il serra les lèvres tandis que, dans un soupir, elle détournait les yeux.

— Cet après-midi. C'est la première chose que j'ai faite. J'ai volé jusque-là dès que j'ai appris la nouvelle.

— Ah...

Sandu tourna à son tour le visage, les yeux brûlants. Ses pieds étaient engourdis jusqu'aux chevilles. Il croisa les bras et serra ses coudes entre ses doigts pour maîtriser le tremblement qui l'agitait. Maricara, elle, restait immobile comme une statue. Ses longs cheveux vinrent une nouvelle fois s'enrouler autour de lui, telle une cape de soie foncée.

— Je ne pense pas qu'ils me croiront, dit-il doucement, tout en battant des cils pour chasser les larmes salées qui brouillaient sa vision. Je ne sais pas. Je ne sais vraiment pas...

— Alors, ils mourront. Tu en auras bientôt la preuve. Je m'en vais. Si le carnage continue, tu sauras que je n'y étais pour rien.

Dans le secret de son cœur, Sandu s'était préparé à cet instant. Peut-être, d'ailleurs, était-il parti à la recherche de Maricara pour lui demander de s'éloigner, et c'était un soulagement de ne pas avoir eu à le faire. Il se sentit soudain plus léger, bien que partagé entre la gratitude et la culpabilité. La neige, les pics déchiquetés, l'implacable vibration de bleu et de blanc qui dominait ce monde se fondirent soudain pour se cristalliser en une évidence nouvelle. Maricara partait. Tout allait rentrer dans l'ordre.

Sandu poussa une longue expiration et, s'adressant à la neige sur le sol, demanda :

— Où vas-tu aller ?

— Vers l'ouest, je pense, dit Maricara. J'ai un message à délivrer.

— Maricara, je...

— Tu te débrouilleras très bien. Garde la tête haute et ouvre bien les yeux. Tu es le prince, et ton peuple attend de toi que tu te montres sans pitié. Ne l'oublie jamais.

Comment l'aurait-il pu ? À cause d'elle, chaque seconde de sa vie portait le sceau d'une prison dorée nommée Alpha.

3

Ce n'est pas une mince affaire que de nous cacher des Autres. La tentation est partout : dans l'exaltant picotement du ciel sur notre langue, dans l'intense brûlure de nos ailes qui se déploient en claquant, portées par les courants ascendants, dans la volupté de tourbillonner parmi les nuages, ou d'en devenir un nous-mêmes, dans la faculté que nous avons de nous faufiler à l'intérieur des auberges et cafés les mieux fermés, mince volute de fumée, pour y faire ce que bon nous semble...

Les plaisirs de la table sont plus vifs lorsqu'on est dragon. Les couleurs qui vous semblent ternes ou pâles sont à nos yeux plus lumineuses qu'un coucher de soleil. Les odeurs nous enivrent ; nous pouvons détecter à des lieues à la ronde une souris, une fleur de pommier, la larme d'effroi qui perle à vos paupières lorsque vous nous voyez fendre les cieux.

Le froid, le chaud, l'eau, le vent... tout glisse sur nos écailles.

Nous sommes plus beaux que vous, et infiniment plus rusés. Nous nous élançons si haut au-dessus de vos banales petites villes que vous vous persuadez que nous ne sommes que le fruit de votre imagination enfiévrée, d'un excès de bière, du manque de sommeil...

Alors, si une *drakon* aux dons fabuleux était forcée de voyager, se contenterait-elle, à l'instar des hommes, de chevaux, d'attelages puants et de vaisseaux traversant les vastes mers avec une exaspérante lenteur ?

N'ouvrirait-elle pas plutôt ses ailes pour s'envoler ?

Vous savez ce que *vous* feriez, si seulement vous le pouviez...

4

Bien des années plus tard, lorsque sa vie aurait retrouvé un cours plus paisible, Kim se souviendrait de la nuit où son existence si raisonnable, si protégée, avait volé en mille morceaux sous l'effet d'une sensation intense : une bouffée de sueur froide.

De mémoire de *drakon*, ce mois de juin était le plus brûlant que Darkfrith eût jamais connu. L'été était arrivé tôt, en une vague de chaleur qui avait déferlé sur le pays, faisant vibrer l'air, séchant sur pied les tendres tiges des anémones et les herbes des prés, assombrissant le bleu du ciel jusqu'à lui donner une profonde nuance cobalt. Les jeunes pousses encore vertes de seigle et de froment avaient cessé leur rapide croissance, les innombrables ruisseaux qui alimentaient la Fier étaient devenus de minces filets boueux. Seule la forêt était restée intacte, avec ses fougères, ses ormes, ses chênes, ses bouleaux, et les parfums des fleurs sauvages qui l'embaumaient.

Les aînés du village se rassemblaient dans les salons pour bavarder autour d'un jeu de whist et d'une citronnade tiède, vêtus de mousseline et de dentelles, tous volets fermés, les fenêtres entrebâillées. Les jeunes, eux, se réfugiaient dans les bois.

La nuit, ceux qui le pouvaient continuaient à s'envoler dans le ciel afin d'y chercher un peu de fraîcheur, montant jusqu'aux couches les plus hautes de l'atmosphère, faute de nuages derrière lesquels se dissimuler. Même la lune disparaissait dans un faible halo bleuté. À l'exception des cohortes de moustiques qui vrombissaient au-dessus des mares et des étangs, rien ne prospérait.

Dans l'après-midi était arrivée une lettre du marquis et de

son épouse. Postée des Flandres, elle était adressée à Kim. Son contenu tenait en deux phrases.

Les Autres arrivent. Protège le comté.

Étendu sur la courtepointe de son lit en bois d'ébène, Kim réfléchissait à ces mots, tout en suivant du regard un rayon de lune qui caressait le plafond et descendait peu à peu vers le mur. Il avait laissé ouvertes les portes-fenêtres du balcon, sous lequel s'étendaient, deux étages plus bas, des massifs de fleurs et des allées de gravier. Toutefois, les seuls parfums qui montaient jusqu'à lui étaient ceux des pétales desséchés et de la pierre chauffée à blanc. Il n'y avait pas un souffle d'air.

Kim avait effectué une visite d'inspection dans le comté et placé des patrouilles dans le ciel le long de ses frontières, mais il ne parvenait toujours pas à comprendre ce que ses parents avaient voulu lui dire.

Les Autres arrivent ? Bon sang, n'auraient-ils pas pu se montrer plus clairs ? Tous ces mystères, cela ne leur ressemblait pas ! Du moins, pas à son père... Roulant sur le côté, il repoussa ses oreillers, irrité. À l'exception des initiales qui déroulaient leurs arabesques sur le bas de la page, la lettre ne contenait pas l'ombre d'un indice permettant de savoir qui l'avait rédigée.

Il s'endormit au moment où la lune dessinait entre les rideaux de soie grège un simple trait de lumière vertical. Il rêva de flammes, d'eau en ébullition, du reflet du soleil sur la mer... avant de rouvrir les yeux quelques heures plus tard, tous ses sens en éveil.

Quelque chose avait changé. L'air était chargé d'une tension qu'il ressentait jusque dans ses os, et qui lui donnait la chair de poule. Il demeura étendu un long moment, immobile, les draps jusqu'à la taille. Il respirait lentement, afin de mieux percevoir le goût, l'odeur et la nature exacte de la subtile brûlure qui s'attardait sur sa langue, et lui rappelait les senteurs du silex.

Les portes étaient toujours ouvertes sur la chaleur suffocante de la nuit, mais il y avait quelque chose d'autre...

Ou plus exactement, quelqu'un. Un inconnu. Puissant. Un être dont il n'avait jamais senti la présence...

Un *drakon*.

Kim se leva en repoussant les draps et posa ses pieds sur le

marbre tiède. Il n'avait pas l'intention de muer – trop risqué ! – mais cela ne l'empêchait pas de chasser. Dans le calme ou la tempête, dans la touffeur de la nuit la plus obscure, Kimber restait un redoutable traqueur.

En caleçon, pieds nus, ses cheveux retombant en longues mèches sur sa nuque, il se dirigea vers la porte de sa chambre pour l'entrouvrir. Un souffle d'air un peu moins chaud l'enveloppa et rafraîchit sa peau moite. La bête en lui s'étira, allumant des picotements dans ses muscles et dans ses veines, impatiente de jaillir.

« En bas », murmura-t-elle.

Chasen Manor avait été bâti avec un goût très sûr, puis embelli, ruse supplémentaire adoptée par la famille de Kim pour leurrer le monde. Le palier du dernier étage offrait un vaste espace vide dallé de pierres disposées en damier. Percées dans le plafond, des ouvertures vitrées brillantes de propreté éclairaient le couloir. Au-delà s'étirait le ciel nocturne. Évitant les zones les plus éclairées, Kim s'avança furtivement dans l'ombre jusqu'au grand escalier avant de s'immobiliser, l'oreille tendue. On n'entendait rien que de très normal : le ronflement d'un dormeur dans une chambre éloignée, les craquements et gémissements des poutres de bois qui se rétractaient sous l'effet de la relative fraîcheur nocturne...

Cependant, Kim n'était pas dupe. Malgré les gardes en faction, malgré sa vigilance, quelqu'un s'était introduit dans la maison.

« Vas-y ! murmura le dragon qui continuait à se déployer et à grandir en lui. Il est dangereux ! Détruis-le ! »

Sans le moindre bruit, Kim continua sa progression. Ses pieds rencontrèrent bientôt la première marche de l'escalier de marbre blanc, puis la seconde. Il atteignit rapidement le rez-de-chaussée et se fonda de nouveau dans la pénombre.

L'odeur provenait du salon de musique. Une aura de pouvoir émanait de la même direction, se diffusant en ondes successives.

Kim se demanda un instant où était Rhys, et pourquoi son frère n'avait pas perçu la menace, mais il n'avait plus le temps d'aller le réveiller. La vibration semblait avoir pris la formidable charge électrique d'un nuage d'orage se heurtant contre l'éther.

Il s'approcha des portes ouvertes du salon et, le dos contre le battant de bois, regarda à l'intérieur.

La faible lumière de l'astre lunaire qui passait par les fenêtres éclairait par petites touches les meubles sombres. La pièce, d'une élégance un peu formelle avec ses tapis et ses tentures, sa cheminée d'agate claire et son piano, était vide. Dans l'âtre, le feu n'était plus qu'un tas de cendres duveteuses. Aucune poussière ne volait. Le silence n'était troublé que par le tic-tac sonore de l'horloge fixée au mur au-dessus du bonheur-du-jour situé dans l'angle de la pièce, orné d'angelots souriants qui apparaissaient, comme esquissés, dans un trait de lumière bleue aux reflets de métal.

L'air était oppressant, chargé d'électricité. Kim avait chaud ; sa peau était parcourue de picotements. Le brasier qui courait dans ses veines ne tarda pas à l'envahir. Le dragon en lui brûlait de déployer ses ailes. De goûter le sang.

Tous ses sens en alerte, Kim s'obligea à une immobilité totale.

Alors, de l'angle le plus sombre de la pièce, sortit l'intrus dont il avait perçu la présence. Au cœur de l'obscurité, Kim distingua un mouvement fluide, aussi sensuel que la nuit, aussi voluptueux que la soie. Il vit émerger de la pénombre une épaule, un bras blanc et nu, la courbe d'un cou de cygne, puis de hautes pommettes, des lèvres charnues, une masse de cheveux éclairés par la lune... et, enfin, deux yeux d'une extraordinaire clarté, ourlés de cils noirs, limpides comme un torrent de montagne, brillants comme deux étoiles, qui le regardaient sans ciller.

Une femme.

L'énergie du dragon retomba en un souffle de vapeur qui jaillit par les lèvres de Kim en un long soupir.

Dieu du Ciel, comment...

— Je sais qui vous êtes.

Elle avait parlé en français. Sa voix aux inflexions mélodieuses fit courir un long frisson sur sa peau. Elle parut hésiter, puis s'approcha de lui. Lorsque sa silhouette se profila sur les lignes droites du piano, Kim comprit qu'elle était nue.

— Et vous, lord Chasen, savez-vous qui je suis ?

Malgré lui, il avança d'un pas. La réponse à sa question était oui. Il ne connaissait qu'une femme au monde capable de s'introduire chez lui sans être interceptée.

Elle tendit le bras vers lui, poing fermé. Puis, sans le quitter du regard, elle tourna sa paume vers le bas et ouvrit ses doigts. Deux éclats de lumière tombèrent sur le sol, rebondirent sur les motifs floraux du tapis dans un bruit assourdi, avant de rouler sur eux-mêmes puis de s'immobiliser.

Deux bagues.

Des chevalières aux armes du Clan, exactement comme celles qu'avaient portées Jeffrey, Luke et Hayden...

Kim releva lentement les yeux vers elle.

— Je vous ai apporté un cadeau, comme vous le voyez.

La princesse Maricara, car c'était elle, lui adressa un petit sourire glacial avant d'ajouter :

— Mais peut-être pourrions-nous considérer cela comme une monnaie d'échange. N'y a-t-il rien que vous aimeriez me dire ?

Mari n'avait pas une grande expérience des Autres.

Elle connaissait les paysans de son pays – assez bien, même, pour avoir été autrefois l'une des leurs, quoique ses dons l'eussent rapidement éloignée d'eux.

Elle connaissait les missionnaires qui gravissaient parfois sa montagne pour prêcher l'Évangile aux siens. Après avoir affronté quelques semaines les sauvages nuits des hauteurs, les malheureux finissaient toujours par battre en retraite vers leurs chapelles aux murs solides.

Et elle connaissait Zane, le voleur, le mari de la *drakon* lady Amalia. D'accord, elle ne savait pas grand-chose de lui. Elle avait passé peu de temps en sa compagnie, et toujours en présence de Lia, avec qui il partageait des secrets et un langage que Mari ne maîtrisait pas. Toutefois, elle avait conçu une certaine affection pour Lia, ainsi que pour Zane, qui, pour un Autre, était aussi beau que vif d'esprit, et doté d'extraordinaires yeux d'ambre doré.

En vérité, il n'était pas impossible qu'elle ait nourri une secrète attirance pour lui durant le séjour de quelques mois qu'il avait effectué au château.

Seulement, il était follement épris de Lia, qui le lui rendait au

centuple, et Mari, du haut de ses onze ans, avait vu de quoi était fait leur amour : de sang, de sacrifices et d'infinies souffrances endurées avec stoïcisme. Elle avait trouvé tout cela fort noble, et passablement ennuyeux.

Toutefois, le souvenir le plus marquant que lui avait laissé le beau Zane n'était pas son charme ni sa passion pour l'une de ses semblables, mais les derniers mots qu'il lui avait chuchotés alors qu'il s'apprêtait à monter dans son attelage pour disparaître à jamais de sa vie.

Maricara l'avait vu pivoter sur ses talons pour parcourir du regard la petite foule qui s'était rassemblée dans la cour du château afin d'assister au départ des deux étrangers, puis revenir vers elle d'une démarche claudicante. Mari se tenait plus à l'écart que les autres – les chevaux avaient toujours été nerveux en sa présence.

Zane avait pris sa main et esquissé une révérence, alors qu'il lui avait déjà fait ses adieux.

— *Ils vont venir vous chercher*, avait-il murmuré en français.

Mari avait froncé les sourcils, intriguée. Certes, un vent de révolte soufflait sur le personnel depuis la mort d'Imre, mais, tout humain qu'il était, Zane devait comprendre qu'elle était de taille à le calmer !

— Les serfs ? avait-elle demandé dans un filet de voix.

— Non, princesse.

Cherchant son regard, Zane lui avait décoché l'un de ces sourires enjôleurs qui – peut-être – possédait le don de faire battre son cœur un peu plus vite.

— Les *drakons*. Ceux d'Angleterre. Maintenant qu'ils connaissent votre existence, vous allez être bien plus chère à leurs yeux que n'importe quel diamant. Ils viendront, tôt ou tard.

Il avait pressé une dernière fois ses doigts entre les siens, avant de libérer sa main.

— Un petit conseil, même si vous n'en voulez pas, ma poupée. Ils vous courtièseront, vous flatteront, vous feront toutes les belles promesses qu'ils pourront inventer, mais ce serait une folie de leur accorder votre confiance.

Sur ces paroles, il avait fait demi-tour vers l'attelage et s'en

était allé.

Voilà pourquoi, lorsqu'elle parvint enfin aux lisières de Darkfrith – un pays aussi secret et luxuriant que l'avait rêveusement décrit lady Amalia –, Maricara était déjà sur ses gardes et volait bas, tous ses sens en alerte. Elle fut pourtant surprise par le nombre de *drakons* patrouillant dans le ciel de cette mystérieuse région d'Angleterre.

Elle perçut leur présence plusieurs lieues à l'avance. D'abord un, puis trois, et tout à coup, alors que la lune luisait au-dessus de son dos et que les tièdes fragrances d'une rivière montaient vers elle, plus de deux douzaines. Une patrouille, c'était évident. Les gardes volaient selon un ordre bien établi dont ils ne déviaient pas, les uns nuages de fumée, les autres dragons.

Mari se tassa sur elle-même avant d'effectuer un rapide demi-tour pour revenir quelques lieues en arrière afin de dissimuler ses traces, puis elle plongea derrière une colline hérissée d'arbres. La ruse fonctionna : personne ne la suivit. Peut-être leur avait-elle échappé avant que l'un d'eux ne perçoive sa présence.

Elle atterrit dans l'ombre d'un promontoire de granit mangé de lichen, où elle fit une longue halte, songeuse et aux aguets.

Elle ne pouvait muer en fumée dans l'espoir de les dépasser, car cela l'aurait obligée à laisser derrière elle la valise où elle transportait ses effets, de quoi se nourrir, ainsi que quelques-uns de ses bijoux préférés. Il n'était pas question qu'elle s'en débarrasse à cause d'une troupe de sentinelles ! Par ailleurs, elle craignait d'être encore trop loin de Darkfrith pour s'y rendre à pied. Alentour, ce n'étaient que bois et champs. Voilà plus d'une heure qu'elle n'avait plus vu ne fût-ce qu'un simple village.

S'ils contrôlaient le ciel, ils devaient également surveiller le sol. Sa seule chance de leur échapper était de s'approcher le plus possible et de se dissimuler au cœur de leur forteresse.

Mari ne savait pas ce que recherchaient ces dragons anglais, et peu lui importait. Tout son corps n'était que souffrance. De façon générale, les *drakons* étaient d'une exceptionnelle vitalité, mais pour atteindre cet endroit, elle avait voyagé pendant des semaines, poussant son organisme au bout de ses limites. Que ce

serait injuste qu'elle échoue si près du but !

Mari ne pensait pas agir à la légère. Les Anglais lui avaient envoyé plusieurs messagers malgré ses demandes insistantes de ne plus la solliciter. Cela faisait maintenant des années qu'ils s'obstinaient à vouloir pénétrer dans son royaume, et manifestement, ils avaient décidé de se passer de son accord. Cela n'était pas une visite de courtoisie, et elle n'avait pas l'intention de demander une audience à leur Alpha, le dénommé Kimber Langford. Elle devait les prendre par surprise afin de conserver l'avantage sur eux.

Elle enfonça l'une de ses serres dans le granit, pensive. Quelle option choisir ? Sous sa pression, la pierre se fendit.

Elle allait devoir être rapide. Silencieuse. Et voler haut, très loin au-dessus d'eux – assez pour se confondre avec l'éther, au cas où l'un d'entre eux lèverait les yeux. À ce jeu, elle possédait au moins un atout : par un caprice du destin, Maricara était le seul dragon dépourvu de couleur, à sa connaissance. Les créatures qui évoluaient dans le ciel au-dessus d'elle scintillaient comme des rubans aux brillantes couleurs de printemps. Elle, en revanche... Avec ses écailles d'un noir de jais, ses pupilles aux reflets de lune, sa crinière et les extrémités de ses ailes frangées d'argent pur, elle était la fille du ciel et de la nuit.

À l'abri du rocher, elle reprit sa forme humaine pour se restaurer d'une miche de pain et d'un morceau de fromage. Puis, tout en se léchant les doigts, assise contre le roc couvert de lichen, nue comme Ève, elle suivit du regard le vol des patrouilles au loin.

Après une heure d'observation, elle était capable de prédire le trajet qu'ils allaient emprunter – où ils tourneraient ou plongeraient, quel courant ascendant ferait dévier leur course. Ils étaient bien organisés, très unis, mais aucun sentiment d'urgence ne semblait les animer. S'ils chassaient, ils n'avaient pas encore localisé leur proie, et ils concentraient visiblement leurs recherches en dessous d'eux. Parfait. Avec un peu de chance, ils garderaient la tête baissée et le regard fixé vers la terre.

Au moins sa valise était-elle sombre, songea-t-elle. Ce n'était pas un hasard.

Mari se redressa en époussetant les miettes de pain tombées sur son ventre. Après un dernier regard aux *drakons* anglais, elle mua, saisit délicatement la poignée de la valise entre ses dents – son cuir avait désormais un goût familier sur sa langue – et s'éleva dans le ciel nocturne.

L'air était plus lourd ici, en Angleterre, que dans les Carpates, et bien plus humide. Elle battit des ailes et souffla sous l'effort. Ce n'était jamais agréable d'effectuer une ascension à la verticale, mais elle n'avait pas le choix. Elle monta longtemps, jusqu'à ce que ses poumons la brûlent et que ses serres s'ouvrent et se ferment convulsivement sur le vide, déchirant l'air sur son passage.

À une telle altitude, la terre n'était plus qu'une lointaine et sombre étendue à la surface irrégulière, et les dragons des figurines de plomb aux ailes de coton. Mari vida l'air de sa poitrine, se tourna vers son but, replia ses ailes le long de son corps et descendit en piqué.

Elle n'avait pas droit à l'erreur. Il n'y avait qu'une brèche, un étroit pan de ciel non surveillé, entre le flanc gauche d'un dragon à la robe ambrée et l'arrière d'un autre, aux écailles vertes. La faille resterait ouverte pendant une douzaine de secondes.

Si Mari ne l'avait pas franchie dans ce délai, elle serait découverte.

Elle fendit l'espace sans un bruit. En dessous, les Anglais poursuivaient leur ronde au même rythme lent et régulier – le dragon jaune, puis le vert, le dragon jaune, puis le vert... La valise s'était plaquée contre la gorge de Mari, plus lourde qu'une enclume, lui soulevant l'estomac. Parvenue à une demi-lieue de la patrouille, Mari ferma les paupières. Soit elle échouait, soit elle réussissait. Elle n'avait pas besoin de ses yeux pour percevoir la présence de la nuit, l'énergie des *drakons*, la puissante concentration qui émanait d'eux, l'appel d'air de la brèche vers laquelle elle se précipitait. Alors, à quoi bon regarder ?

Elle traversa dans un brouillard. Le vent s'écarta autour d'elle dans un léger sifflement. Le dragon jaune vira vers le haut au dernier moment, avant de se tourner vers sa droite, c'est-à-dire du mauvais côté pour surprendre l'intruse. Trop tard, au

demeurant : Mari avait déjà disparu et mué en fumée à quelques pouces des pointes acérées d'un grand bosquet, laissant choir sa valise. Celle-ci dégringola de branche en branche avant de tomber avec un bruit mat.

Mari, plus légère qu'un voile de brume, s'immobilisa au pied des arbres, s'efforçant de se fondre dans le néant, de n'être plus qu'un courant d'air, ou du moins un élément du paysage, qui ne paraisse ni nouveau, ni curieux, ni déplacé.

Une escouade de dragons s'était réunie dans le ciel et tournait en rond. Deux d'entre eux muèrent en fumée, avant de prendre leur apparence humaine. Ils étaient à moins de trente pas d'elle.

Avec une infinie lenteur, elle remonta le long du sapin, plaquée contre les rugosités de son écorce, en s'efforçant de rester plus transparente qu'un voile. Elle se blottit au premier embranchement que formait le tronc, tandis que les hommes commençaient à explorer le bois.

Sa valise ne s'était pas écrasée au sol, comme elle l'avait d'abord craint. Elle était coincée entre deux solides et hautes branches, dans un if qui se dressait à quelques pas de là. En contrebas, les fougères qui poussaient au pied de l'arbre étaient couvertes de brindilles et d'éclats d'écorce.

Les *drakons* n'étaient pas encore parvenus jusque-là. Ils avaient fait halte et parlaient lentement en anglais, devant quelque chose qu'elle ne pouvait voir. L'un d'eux s'accroupit et passa une main sur le sol.

C'est alors que l'odeur lui parvint. Des déjections de cerf encore fraîches. Du sang sur les épines d'une ronce. Un ruminant s'était aventuré dans ces bois, peut-être même toute une harde. Sans doute au moment où elle plongeait vers la terre.

Multumesc. Cours plus vite, cerf !

Un vent tiède souffla, la poussant loin du tronc. Elle s'agrippa de son mieux à l'écorce tandis que les brindilles tombées au sol se soulevaient, libérant une fragrance qui couvrit celle, riche et lourde, des déjections.

Les hommes dragons discutèrent encore quelques instants, tout en jetant des regards alentour. Finalement, ils muèrent et s'envolèrent vers le ciel étoilé.

Elle attendit encore avant de muer, au cas où ils lui auraient tendu un piège, mais lorsqu'elle déploya ses sens, elle ne trouva nulle trace d'eux dans les parages. Manifestement, ils étaient partis pour de bon.

Elle se laissa glisser vers le pied du sapin, mua et, s'agenouillant, leva le visage vers la brise à la recherche d'une odeur derrière les senteurs des arbres, de l'humus et celle, ténue, du blé qui flottait dans l'air.

Rien.

L'Angleterre n'était que vastes forêts et air surchauffé, pour ce qu'elle en percevait. Elle se massa les tempes et se concentra de nouveau, luttant contre l'épuisement qui menaçait de l'envahir. Ce n'est qu'au moment où elle allait renoncer et chercher un endroit pour se rouler en boule dans les feuilles mortes qu'elle trouva ce qu'elle cherchait. Une bouffée d'or pur, une pincée de safran, le fumet d'un ortolan arrosé d'un grand cru...

C'était là le parfum d'un prince ou, à tout le moins, d'un comte.

Elle mua en fumée pour atteindre sa valise, qu'elle délogea et enterra dans une anfractuosité au pied de l'if. Le bagage, assez volumineux, fut difficile à faire entrer dans le trou, mais elle finit par y parvenir. Puis elle se redressa, rejeta sa chevelure derrière ses épaules et se mit en route, pieds nus.

Il lui fallut une heure pour se faufiler à travers bois et taillis et gagner le manoir baigné par les rayons de la lune.

La demeure, majestueuse, ne ressemblait à rien de ce que Mari avait pu voir en Hongrie, en Autriche, ou à Amsterdam. Taillée dans une pierre sombre aux nuances brun-gris, elle était composée d'un corps central d'où partaient trois vastes ailes. Une seule de ses façades comptait plus de hautes baies vitrées qu'il n'y en avait dans tout *Zaharen Yce*. Un colossal dôme de verre surmontait le bâtiment principal, tel un calice de glace retourné. Une myriade de coupoles et de cheminées hérissaient les toits couverts de tuiles d'ardoise. Des rinceaux de pierre calcaire couraient sur les balcons et s'enroulaient autour des angles avant de s'achever en feuilles d'acanthé, en cascades de roses, ou bien en gargouilles minérales accoudées, pensives,

au-dessus des jardins où flottait une brume bleue aux reflets d'argent.

C'était un endroit destiné aux humains, songea-t-elle, avant d'ajouter en son for intérieur : pour les impressionner. Pour attirer leurs regards... et leur éviter la tentation de lever les yeux vers le ciel.

Ce fut donc ce qu'elle fit, mais elle ne vit rien d'autre que les étoiles et la lune qui roulait vers l'horizon. Alors, avant que le courage lui manque, elle s'élança au pas de course à travers les immenses pelouses. L'herbe épaisse se déroulait tel un tapis de velours sous ses pieds tandis qu'elle se dirigeait vers un bosquet de saules. L'entrée principale n'était plus loin, à présent. Malgré l'obscurité, Mari voyait très clairement les lourdes portes de chêne aux solides ferrures d'acier. Après un bref regard vers le ciel, elle reprit sa course. Elle atteignit enfin les portes et se rua, haletante, sous l'abri qu'offrait l'arche de pierre sculptée.

Dès qu'elle le put, elle posa sa joue sur le panneau de bois, puis une main bien à plat, afin de détecter l'éventuelle présence d'un garde ou d'un valet de pied dans le hall qui se trouvait de l'autre côté.

Rien. Ses doigts descendirent vers le loquet.

Les portes étaient verrouillées, bien entendu. Plus que cela, même... Il n'y avait pas de serrure, aucun orifice de quelque sorte que ce soit dans l'épaisse porte ! Toute l'entrée était hermétiquement fermée, aux hommes comme à la fumée. Même les poignées étaient solidement soudées au bois.

Très bien. Au moins, Mari était certaine d'être au bon endroit.

Elle pivota sur ses talons et regarda de nouveau les pelouses tout en faisant jouer ses doigts pour en chasser le froid de l'acier. Il ne restait donc plus que les fenêtres. Si les portes étaient aussi bien protégées, il devait en aller de même des cheminées. Le verre, lui, pouvait être brisé.

Elle dut longer le bâtiment jusqu'à une aile éloignée avant de trouver une fenêtre ouverte. En fait, elle était tout juste entrebâillée, comme si celui qui était en train de la refermer avait été interrompu.

Cela lui suffisait. Elle mua en fumée, se faufila par l'étroite

ouverture et se retrouva dans un salon de musique très semblable à celui qu'elle avait chez elle, avec un piano et une lyre dorée posée dans un angle, de jolies chaises à dossier ouvragé, des couleurs apaisantes aux murs. Elle redevint femme dans le coin le plus sombre, près des rideaux.

Il n'y avait personne dans les parages, elle en était certaine. Elle percevait l'odeur et l'énergie des *drakons* tout autour, si intenses qu'elles saturaient l'air, l'écho de leur présence dans des pièces éloignées, leur souffle sonore, leurs murmures, le frottement de couvertures de laine, mais ce salon était bel et bien désert, apparemment depuis un certain temps. Même le piano au bois poli paraissait abandonné.

Quel endroit ! Elle ferma les paupières pour mieux s'imprégner de l'atmosphère du lieu, et sa première impression se confirma. Le plancher était en hêtre sur un sol calcaire, le plafond était couvert de plâtre, et elle était seule. Elle revint vers la fenêtre, qu'elle poussa, mua de nouveau en fumée et passa au-dehors avant de descendre se poser en douceur vers le parterre de pensées au pied du mur.

Il y avait quelques inconvénients, songea-t-elle, à voyager avec des affaires qui ne pouvaient muer en même temps que soi.

Elle ramassa les chevalières qu'elle avait laissées dehors, les lança à l'intérieur de la pièce, mua en fumée et revint dans le salon où, de nouveau femme, elle les cueillit dans sa paume avant qu'elles ne tombent sur le tapis.

Puis elle resta immobile dans l'obscurité, savourant sa victoire.

Dans une autre vie, encore enfant, elle avait pris des leçons de piano, mais c'était la harpe qui avait éveillé son intérêt. Cet instrument, avec ses cordes solidement tendues au chant mystérieux, ses délicates harmonies qui n'attendaient que d'être révélées, était rapidement devenu le préféré de la jeune princesse. C'était le seul qui lui évoquait, même de façon imparfaite, la musique des diamants.

Les bagues toujours au creux de sa main, Maricara s'assit devant la lyre, plus petite et moins majestueuse qu'une harpe, mais tout aussi attirante avec ses cordes brillantes et la promesse de son doux chant nostalgique. L'un de ces *drakons*

anglais en jouait-il seulement ?

Tendant la main vers l'instrument, elle fit courir un doigt le long du bois, puis sur une corde, longue et bien tendue, savourant la note endormie qui ne demandait qu'à s'éveiller.

C'est à cet instant, le bras en l'air, le dos tourné à la porte, qu'elle perçut une présence.

En apparence, rien n'avait changé. Aucune ombre n'avait jailli de l'obscurité, aucun souffle n'avait troublé le silence. Elle n'entendait même pas un battement de cœur, ce qui était le plus surprenant, car jamais elle n'avait croisé quiconque, homme ou dragon, que son cœur n'ait trahi, ne fût-ce que par la plus infime pulsation.

En l'occurrence, elle ne ressentait rien d'autre qu'un changement. Une subtile modification de l'air autour d'elle, à la lisière de ses perceptions. Une vibration qui venait heurter sa peau nue, une onde en expansion continue qui l'enveloppait tout entière, corps et âme, et la sondait jusqu'au plus profond de son être.

Une onde animale.

Magnétique.

Infiniment virile.

Elle tourna la tête sans bouger le reste de son corps et vit ce qui lui avait échappé jusqu'alors : une silhouette qui s'encadrait dans l'ouverture de la porte, telle celle d'un fauve aux aguets. La pulsation *drakon* continuait à faire trembler l'espace qui les séparait, si puissamment que Mari en avait le vertige.

Il fit un pas vers elle. Elle demeura immobile, le souffle coupé. Ce n'est que lorsqu'il avança de nouveau qu'elle le vit pour de bon.

Les *drakons* étaient dotés d'un physique séduisant. Chacun d'entre eux, du nouveau-né jusqu'au vieillard, était beau, car cela faisait partie de leurs dons. Sous leur forme de dragons, ils étaient souples et gracieux ; sous leur apparence humaine, ils possédaient de semblables qualités, avec leur teint d'albâtre, leur chevelure et leurs yeux dont les nuances éclatantes reflétaient les couleurs de la nature – or ou cuivre, chêne ou acajou, bleu ciel ou vert noisette. Même chez certains serfs ordinaires, le souvenir d'une lointaine ascendance *drakon* se

manifestait parfois, par une carnation parfaite, une ossature délicate ou des lèvres d'un parfait incarnat.

Mais chez cet homme, il n'y avait rien d'abâtardi. Il possédait les cheveux dorés et la peau claire qu'elle avait déjà remarqués chez certains des siens. Sa musculature était solide, alors qu'Imre, son époux défunt, était de constitution fragile ; sa carrure était large et haute, tandis qu'Imre avait l'inconsistance d'un nuage de brume dans la nuit.

Telle une statue, il l'observait de ses yeux de jade luisants d'hostilité. Elle comprit alors que – nouvelle différence avec Imre, qui fuyait en général toute confrontation – non seulement il ne refusait pas le combat, mais qu'il le déclencherait s'il la considérait comme une menace. Sans atermoiement ni état d'âme.

À présent, son odeur lui parvenait. Un parfum de nuit étoilée, de vin délicat et de sueur musquée, relevé d'une touche de safran.

Il laissa échapper un long soupir... et l'atmosphère changea du tout au tout. Son expression se fit plus dure, presque carnassière. Le chasseur en lui avait cédé la place au prédateur.

Maricara eut l'impression de sombrer dans un lac aux eaux troubles, et mesura soudain l'erreur qu'elle avait commise. Ils continuèrent à se défier du regard tandis que la tension entre eux se faisait si lourde que c'en était presque insoutenable. Le parfum de musc qui émanait de lui, la peur qui courait dans ses veines, la clarté irréelle de la lune s'alliaient pour allumer dans son cœur un feu glacial.

Il la parcourut d'un regard étincelant, électrique, qui suffit à la consumer tout entière.

En définitive, les avertissements de Zane – qu'ils lui semblaient lointains, en cet instant ! – avaient été vains.

Maricara s'était jetée dans la gueule du loup, et il était trop tard pour faire marche arrière.

5

Il était assez instructif de noter qu'en dépit de ses longues années d'études et de ses coûteux voyages, en dépit du temps passé à Eton, à Cambridge et à Londres, en dépit des bonnes manières qu'on lui avait inculquées et de sa connaissance de l'étiquette, à la fois chez les humains et chez les *drakons*, Kim ignorait comment se comporter face à une princesse nue, apparue à l'improviste dans son salon de musique.

Non seulement nue, mais belle comme le jour... ou plutôt, comme la nuit.

— Veuillez m'excuser, dit Kim, lui aussi en français. Désirez-vous vous asseoir ?

Elle fronça les sourcils.

— Ce que j'aimerais, c'est que vous m'expliquiez ceci.

Kimber ignore les chevalières qu'elle avait jetées entre eux, s'interdit de remarquer l'éclat de son bras à la peau laiteuse lorsqu'elle désigna les bagues... et surtout, évita prudemment de laisser ses yeux s'aventurer plus bas que son menton – il ne commettrait plus cette erreur ! En revanche, il étudia son visage.

Il connaissait son âge, mais elle lui semblait plus jeune, peut-être à cause de la lueur de la lune qui adoucissait sa peau ou de la brillante cascade de cheveux qui – Dieu merci ! – dissimulait presque son corps. Elle lui paraissait familière, mais pas tout à fait. *Drakon*, mais plus que cela. On rencontrait chez les femmes du Clan toutes les nuances de blond, depuis la couleur des blés pâles jusqu'aux tons cuivrés les plus chauds. Mais rares étaient les membres du Clan à être dotés d'une chevelure aussi sombre, et, quoi qu'il en soit, aucun ne possédait de tels yeux, à l'envoûtante clarté d'opale.

« Alpha », murmura en lui le dragon qui continuait à

trépigner d'impatience. De fait, Kim percevait, de toutes les fibres de son être, la force des dons de la princesse, alliés à son délicat parfum de femme. Oui, elle était bien une Alpha. Tout comme lui. Quelques instants auparavant, elle n'était rien qu'un nuage de fumée. Pourtant, il savait avec quelle puissance elle avait mué. Pour preuve, ce délectable picotement, cette fragrance de silex porté à incandescence qui flottait encore dans l'air, affolant ses sens au point de l'enivrer...

Aucune de ses sœurs ne possédait de tels dons. Peut-être même pas Tess, leur mère.

Bonté divine ! Lorsque le Conseil s'apercevrait qu'elle était là...

— Vos hommes sont morts, dit-elle tandis qu'il la dévorait du regard.

— Oui, répondit-il lentement. J'ai compris.

— Je ne les ai pas tués.

— Je n'ai pas dit que c'était le cas. Avec votre autorisation, je crois que je vais m'asseoir, même si vous préférez rester debout.

Il se dirigea vers le fauteuil Hepplewhite tapissé de satin aux subtiles nuances pêche, celui qu'il choisissait toujours car il était le plus près de la porte. L'étoffe fraîche et rigide le rappela inconfortablement à la réalité. Au prix d'un gros effort, il posa ses mains sur ses cuisses en une attitude volontairement nonchalante, sous le regard de la princesse toujours immobile.

— Vous ne semblez pas très surpris par ce que je vous apprends, dit-elle en le scrutant d'un œil impassible. Vous m'avez envoyé deux hommes, lord Chasen. Je suis venue vous annoncer qu'ils ont péri de mort brutale, une mort que je ne tolérerais même pas pour la créature la plus vile.

— Trois, rectifia Kim.

— Pardon ?

— J'ai expédié trois des miens à votre recherche, expliqua-t-il d'un ton calme.

— Oh.

Cela sembla la surprendre, du moins un peu. Elle fronça les sourcils puis, baissant le visage, s'approcha du piano. Sa silhouette se fonda doucement dans la pénombre.

— Pourquoi ?

— Vous me demandez pour quelle raison je vous les ai envoyés ?

— Oui.

Les lèvres de Kim s'étirèrent en un sourire sans joie.

— Nous sommes parents, vous et moi. Les membres d'une même famille devraient être proches. Cela favorise... la solidarité.

— Et c'est en dépêchant des espions chez moi, alors que je vous avais formellement demandé de n'en rien faire, que vous comptiez gagner ma confiance, lord Chasen ?

— Nous autres, *drakons*, constituons une espèce à part. N'êtes-vous pas de cet avis ?

Sans répondre, elle posa une main à plat sur le clavier. À présent que la vision de Kim s'était accoutumée à l'obscurité, il discernait mieux sa silhouette — la cambrure de ses reins derrière sa cascade de mèches brunes, les rondeurs de ses hanches, sa poitrine qui se soulevait et s'abaissait au rythme de sa respiration...

— Les forts dévorent les faibles, murmura-t-elle en redressant la tête. Voilà ce que me disait mon époux. En va-t-il ainsi chez vous ?

— Non. Nous ne sommes pas des loups ; nous protégeons les plus fragiles.

— Je ne suis pas fragile. Et je n'ai pas besoin de votre assistance.

Le sourire de Kim se fit plus ironique.

— On dirait, en effet. Vous avez trompé la vigilance de mes meilleurs hommes. J'aurais plutôt tendance à croire que c'est moi qui ai besoin d'être protégé de vous.

Elle considéra ses doigts bien étalés sur le piano, puis hocha la tête.

— Plus que vous ne le pensez.

Kim laissa se dissiper l'écho de ses paroles en s'efforçant de ne pas se trahir. S'interdire toute respiration trop profonde, tout geste trop rapide, songea-t-il. Ne pas écouter son instinct qui lui criait de la neutraliser au plus vite...

— Dites-moi lesquels de mes hommes ont été tués, s'enquit-il.

— Je n'ai pas pu découvrir leurs noms. Aucun document n'a été retrouvé sur eux. Ils n'avaient rien d'autre que les vêtements qu'ils portaient, et ceci.

Elle désigna les bagues.

— C'est ce qui m'a guidée jusqu'ici.

— Où se trouve votre escorte ? demanda Kim d'un ton patient.

Elle laissa échapper un petit soupir d'amusement, ou de contrariété.

— Vous ne croyez tout de même pas que je vais vous le dire ?

— Je ne suis pas votre ennemi, madame.

— Ah, non ?

— Aucun de mes hommes ne l'était non plus.

— Je vous ai dit...

— Ce n'est pas vous qui les avez tués, je sais, mais pour l'instant, je n'ai aucune autre preuve que votre parole qu'ils sont morts. Allez chercher ceux qui vous accompagnent. Demandez-leur de venir ici dans un esprit de paix, sans armes, et nous discuterons de toute cette affaire. Ne faisons pas couler le sang.

Elle tourna son visage vers le sien. Sa silhouette qui se découpait contre le piano était celle d'un elfe des bois, d'une apparition surnaturelle. Elle le sonda longuement, d'un regard aux reflets de glace qui le transperçait jusqu'au plus secret de son âme.

— J'ai commis une erreur, murmura-t-elle finalement. Je m'en aperçois, à présent.

Kim referma ses mains sur les accoudoirs de son siège.

— Je vais vous conduire à une chambre, proposa-t-il, et vous faire donner quelques vêtements...

— Non, merci.

Il aurait pu la maîtriser, il en était à peu près certain. Elle était plus petite que lui, moins forte par nature, même si elle était princesse. Pourtant, il ne bougea pas et garda son regard rivé sur le sien, lui adressant une prière muette pour qu'elle lui apporte la preuve de ce qu'il pressentait, de ce que le dragon en lui avait compris et criait de tout son être sous sa carapace d'homme.

Elle rayonnait de jeunesse, de puissance et d'une féminité brûlante, et Kim éprouvait les plus vives difficultés à rester sagement assis sur son siège.

— Maricara, dit-il, si vous partez maintenant, vous savez que je n'aurai d'autre choix que de vous ramener de force. Nous devrions pouvoir employer de façon plus productive le temps que nous avons à passer ensemble.

C'était une provocation délibérée, mais elle n'y répondit que par un dédaigneux haussement de ses sourcils délicatement arqués.

— Je ne me rappelle pas vous avoir autorisé à m'appeler par mon prénom, répliqua-t-elle.

Puis, sans prévenir, elle mua, passa par la fenêtre entrouverte avec la fluidité de l'onde et disparut dans la nuit.

Sous les paumes de Kim, le bois des deux accoudoirs céda dans un craquement.

Ainsi, tout était vrai. La lettre de Lia, les *drakons* des Carpates... Tout !

Il détacha un à un ses doigts du siège brisé, tourna les yeux vers les chevalières qui jetaient leurs faibles lueurs dans la pénombre et les ramassa.

Deux de ses hommes étaient morts. C'était une certitude. Jamais ils n'auraient donné leurs bagues. Ces bijoux étaient traditionnellement offerts aux jeunes gens du comté lorsque ceux-ci accomplissaient leur première mue. Signes de maturité et marque d'appartenance au Clan, ils faisaient la fierté de leur propriétaire. D'une certaine façon, ils acquéraient le statut d'objets sacrés ; certains hommes les utilisaient comme alliance, et les veuves les portaient au cou, suspendu à une chaînette.

Les *drakons* qu'il avait envoyés à la recherche de *Zaharen Yce* et de la princesse étaient plus que des hommes de confiance, plus que de simples amis. C'étaient les siens. Ils étaient morts avec leur chevalière au doigt.

Par une ironie du sort dont Kim goûtait toute l'amertume, ils avaient payé de leur vie l'honneur de faire venir sa fiancée jusqu'à lui.

Un anneau d'or mat aux formes solides et masculines enserrait son doigt : sa propre chevalière, réplique exacte des

deux autres qui se trouvaient au creux de sa paume.

Kimber ferma les yeux. Du métal tiède et lourd sur sa peau montait un chant assourdi. Il referma les doigts avec force.

Il était temps d'aller réveiller les autres.

Ce matin-là, dans les heures qui précédèrent le lever du soleil, un dragon noir apparut au plus haut du ciel, si loin que même les étoiles ne s'y aventuraient pas. Sa danse était puissante et nerveuse, tout en gracieuses ondulations.

Lorsque les membres du Clan l'aperçurent et se lancèrent à sa poursuite, il disparut, ombre chinoise sur ciel d'encre, ne leur laissant que l'aube pour toute proie.

En temps normal, les fenêtres de la salle du Conseil étaient hermétiquement fermées. La pièce exposée au nord était l'une des plus sombres du manoir, mais les bougies qui brûlaient dans les chandeliers fixés au plafond chassaient les ombres des angles de la pièce.

Malgré la chaleur étouffante qui y régnait aujourd'hui, les membres du Conseil observaient comme toujours le strict protocole qui régissait leur assemblée – perruques, cravates et longues vestes étaient de rigueur. Ce rituel commençait à peser à Kim, qui suffoquait littéralement. Après quarante minutes d'un calvaire qui semblait ne jamais devoir finir, il quitta son fauteuil et alla ouvrir les fenêtres. Aucune protestation ne s'éleva de la rangée de Conseillers accablés par la chaleur.

Au demeurant, l'essentiel de ce qui allait être dit ici ne resterait pas secret bien longtemps.

Le Conseil était au courant de l'arrivée inattendue de la princesse, le village également. La moitié du Clan l'avait vue, tôt ce matin-là, évoluer dans le ciel du comté, et tout le monde attendait la suite des événements.

Difficile, dans la lumière du jour, de se souvenir d'elle cette nuit, de convoquer en esprit son visage et sa silhouette. Elle était très belle – cela, il ne pouvait l'oublier. Belle à couper le souffle. Certains détails s'étaient imprimés avec force dans son esprit. L'éclat de son teint laiteux dans la lueur de la lune. La cascade de ses cheveux ruisselant sur ses épaules. Le timbre chaud et feutré de sa voix. Son parfum de fleurs, de soleil et de silex brûlant.

Il retourna à son fauteuil et s'y assit paresseusement, tout en

pianotant sur sa cuisse d'un geste pensif. D'une oreille distraite, il écouta les débats, le regard tourné vers le ciel, perdu dans ses souvenirs. Dans l'éclat aveuglant de l'astre solaire, les couleurs du jour étaient pâles, délavées... mais Kim ne voyait qu'un dragon couleur de nuit, aux yeux d'opale et aux ailes délicatement frangées d'argent, qui filait vers l'infini du cosmos au mépris de toute prudence.

Les dragons de Darkfrith étaient si raides, si guindés ! Même lorsqu'ils chassaient ou qu'ils volaient pour le simple plaisir, chacun de leurs mouvements semblait réfléchi, étudié, contrôlé. En regardant Maricara évoluer dans le ciel, il avait eu l'impression de voir un cerf-volant libéré de ses attaches. Jamais, jusqu'à présent, il n'avait remarqué à quel point lui et les siens étaient sérieux et appliqués.

La princesse paraissait n'éprouver aucune crainte. Elle volait avec la témérité de qui n'a rien à perdre. Jamais Kim n'avait assisté à un spectacle aussi fascinant.

Peut-être s'agissait-il d'une provocation. Pour quelle autre raison se serait-elle ainsi élancée vers le ciel après leur brève rencontre ? Elle ne pouvait ignorer qu'il avait posté la plupart de ses hommes aux alentours et qu'ils scrutaient le ciel et la terre du comté à sa recherche.

— ... ne peuvent pas être plus d'une vingtaine, une trentaine au maximum, était en train de dire l'un des membres du Conseil. Car où seraient-ils donc ? Manifestement pas dans les environs de Darkfrith ; nous aurions perçu la présence d'un si grand nombre de dragons. En vérité, nous aurions décelé même un seul d'entre eux, s'ils se trouvaient aussi près d'ici.

— Elle a échappé à notre vigilance, *elle*, souligna Rhys, déclenchant des murmures de protestation.

Kim reporta son attention sur le Conseil. Dans l'air lourd et moite, la tension croissante était perceptible.

La pièce était meublée en son centre de quatre tables rectangulaires disposées en carré. Le greffier et les Conseillers étaient assis face à face de part et d'autre, tandis que Kim occupait un siège — plus grand et d'un style plus ornementé que les autres — à l'écart, vers le côté ouest, d'où il pouvait voir tout le monde. C'était le père de son père, le premier marquis de

Langford, qui avait instauré cette organisation, dans le but de faire passer un message bien précis : ceci n'était pas la table ronde du roi Arthur. Les membres du Conseil votaient des lois pour le bien du Clan, lois auxquelles l'Alpha se conformait... dans la mesure où cela lui convenait. Car, en dernier ressort, il demeurait souverain, solitaire, différent.

Toujours différent.

En tant que second fils du marquis, Rhys avait été élevé pour tenir sa place au Conseil, et en général, Kim s'en réjouissait. Sous ses manières nonchalantes, son cadet était un garçon intelligent et réaliste, sur qui il avait pu compter plus d'une fois pour ramener à la raison ceux des Conseillers qui manquaient de mesure dans leurs propositions. Aujourd'hui, pourtant, son vernis commençait à se craqueler. Ses mèches étaient en désordre sous sa perruque grise, une barbe naissante assombrissait son visage. Comme tout le monde dans cette pièce, il était debout depuis le milieu de la nuit... et comme tout le monde, il avait assisté aux évolutions de la princesse dans le ciel matinal.

Cela n'avait duré que quelques instants – une poignée de minutes durant lesquelles ils l'avaient tous vue, silhouette sombre aux yeux scintillants, exécuter son envoûtante chorégraphie tout en sauts et en boucles virtuoses. C'était une chose d'apprendre par lettre que l'une des leurs était capable de muer, c'en était une autre de la voir de ses yeux, de ressentir dans toutes les fibres de son être la sensualité qui émanait de cette radieuse créature aux courbes noires et lustrées, si différente de ses sœurs dragons.

Si délicieusement, si dangereusement féminine.

Aye ! Et chaque individu mâle du Clan l'avait remarqué, songea Kim.

Il avait dit la vérité à Maricara, cette nuit. Ils n'étaient pas des loups. Mais s'ils n'étaient pas des bêtes sauvages, ils ne ressemblaient pas non plus aux humains. À sa façon, le Clan était une meute, une société aux liens inextricables au sein de laquelle on se mariait et élevait ses enfants, sans jamais chercher un compagnon à l'extérieur des limites du comté. Certes, c'était arrivé à l'occasion – le grand-père maternel de Kim était gallois,

comme en témoignaient la chevelure sombre de Rhys et les yeux bruns d'Audrey –, mais de telles transgressions étaient punies, et le bannissement de la communauté n'était pas la sanction la plus lourde. La grand-mère de Kim était morte veuve, dans la plus grande solitude. Mieux valait rester entre soi.

Lorsque deux *drakons* s'unissaient, c'était pour la vie. Pour eux, c'était une évidence. D'un homme et d'une femme naissait toute une génération qui porterait l'avenir du comté. Il était vrai que les jeunes gens bénéficiaient d'une grande liberté et goûtaient, tout comme les humains, aux jeux du flirt et de la tentation. Le village résonnait de l'écho des premiers émois et des premières larmes ; les filles étaient amoureuses de garçons épris d'autres filles. Ici comme ailleurs tournait la ronde sans fin des amours et des déceptions... et Dieu sait que Kim, à l'adolescence, avait exploré à l'envi les clairières les plus accueillantes des bois alentour.

Les vœux nuptiaux mettaient un terme à cette licence. À peine les nouveaux époux avaient-ils échangé le baiser rituel dans le sanctuaire de la chapelle de Darkfrith que leurs vies étaient indissolublement liées. Dès cet instant, la fidélité était gravée dans leurs cœurs aussi sûrement que dans le marbre.

Malgré sa jeunesse, Maricara était déjà veuve... mais elle aurait beau s'envoler aussi loin qu'elle le pourrait, elle n'avait pas la moindre chance de le rester bien longtemps.

Elle était destinée à Kim depuis qu'elle était enfant. Peu importait qu'elle n'en ait pas été informée : Kim le savait, ainsi que le Conseil et tout le reste du Clan, et cela suffisait. Les Alpha étaient faits pour s'unir. Parce qu'elle possédait les dons qui étaient les siens, la princesse accédait à ce statut, quelles que soient ses origines.

Autrefois, chaque *drakon* développait ses propres talents. Tous, mâles et femelles, déployaient leurs ailes à l'adolescence. Hélas ! D'une génération à l'autre, les dons s'étaient inexplicablement raréfiés, au point que presque aucune jeune fille n'avait été capable de muer depuis... eh bien, depuis très longtemps.

Et Rhys Langford, tout comme Kimber, était fils ou frère des quatre seules femmes qui le pouvaient.

Sous ses paupières mi-closes, Kim observa son cadet. Ce dernier s'en aperçut. Il lui décocha un regard intense, avant de revenir à son vis-à-vis. Puis, se penchant vers la table, les mains négligemment posées l'une sur l'autre, il reprit :

— Elle a réussi à passer à votre insu, Rufus, alors que *vous* étiez de garde.

Il y avait dans sa voix une tension que Kim n'avait jamais entendue.

— Elle s'est jouée de votre impressionnant dispositif de surveillance, poursuivit Rhys, et s'est introduite dans Chasen Manor aussi facilement que dans une taverne. Le seul d'entre nous à avoir décelé sa présence est l'Alpha.

— Pas du tout ! protesta aussitôt un autre Conseiller.

Anton Larousse. Bel homme. Célibataire.

— J'ai perçu son intrusion, poursuivit-il en se penchant à son tour, les mâchoires serrées et l'air belliqueux, mais j'étais au moulin, à des lieues d'ici. Impossible de la localiser.

— Moi aussi, déclara Claude Grady, un autre cœur à prendre. J'étais en patrouille, et j'ai remarqué quelque chose d'anormal.

Rhys émit un petit rire sec.

— Balivernes ! Elle vous a tous dupés. Je suis prêt à parier que ses hommes et elle se cachent quelque part juste sous notre nez.

— Impossible, décréta Grady.

— Absolument, approuva un troisième Conseiller.

John Chapman – la soixantaine bien sonnée, un physique replet, et tout ce qu'il y a de marié, lui – passa un doigt sous le col froissé de son jabot. Son cou était rouge et ruisselant de transpiration.

— Même dans les bois, reprit-il, un tel groupe de *drakons* ne pourrait pas passer inaperçu. Peut-être ont-ils pris leur apparence humaine, auquel cas il est possible qu'ils se cachent dans une ville proche – Durham ou Ripon, par exemple. Quoi qu'il en soit, une cité assez vaste pour qu'ils puissent y établir une base arrière sans se faire remarquer. La princesse a bien plus de chances de rester anonyme dans une agglomération que dans n'importe quel coin de campagne. Les paysans remarquent les étrangers.

— Surtout ceux qui ne parlent pas anglais, renchérit Kim. Je pense que John a raison. Il faut étendre nos recherches.

Rhys desserra ses mains, mais le timbre de sa voix demeurerait inhabituellement tendu.

— Je m'occupe de Durham. Il me faut quatre hommes qui ne verront pas d'inconvénients à...

Kimber ne l'écoutait plus. En l'espace d'un battement de cœur, il avait perçu un changement dans l'air, aussi intense que soudain. Du regard, il parcourut le petit groupe, les ombres à la matité d'étain, la brillance des tables de bois ciré, les éclats de cristal que projetait le chandelier au-dessus d'eux... et, tournant la tête, il vit le léger souffle qui venait de gonfler le rideau de velours bleu pâle de la fenêtre opposée. Un nuage de fumée, tout juste perceptible, se mit à se former là-bas. Prenant peu à peu de la densité, il laissa apparaître une jambe féminine, puis une main qui se referma sur l'étoffe couleur de dragée pour la plaquer sur une gorge ronde, et enfin un visage. *Son* visage, tourné vers lui.

Kim cligna des yeux, perplexe. Était-il plus fatigué qu'il ne l'avait cru ? Après une nuit presque blanche, en venait-il à *imaginer* ses courbes affolantes, là-bas, derrière la tenture ? Maricara, détournant son regard de lui pour observer le reste de la pièce, laissa échapper un petit soupir. Un silence étonné s'ensuivit. Tout le monde avait entendu son souffle.

— Madame, la salua-t-il tout en bondissant sur ses pieds avant qu'un autre, s'arrachant à la torpeur générale, ne commette une bêtise.

Il esquissa une rapide révérence et poursuivit, toujours en français :

— Ravi de vous retrouver.

— Lord Chasen, répondit-elle avec un gracieux hochement de tête, le bas de son visage souligné de velours bleu pâle. Je suis venue afin de vous épargner de partir à ma recherche, mais je vois que vous êtes occupé.

Il devait agir à l'instinct. Faire comprendre à ses hommes ce qu'il attendait d'eux sans un seul regard dans leur direction.

Pas un geste ! Que personne ne s'avise de faire le moindre mouvement !

Il étira ses lèvres en un sourire suave.

— Je crains que votre arrivée n'ait semé un certain trouble parmi nous. Nous nous inquiétions pour votre bien-être.

— Désolée de vous avoir causé du souci. Je vous assure que je vais très bien.

— Tant mieux, tant mieux...

Risquant un coup d'œil vers les Conseillers, il remarqua leur expression menaçante et leur attitude nerveuse. Il adressa un nouveau sourire à la princesse.

— Et votre escorte ?

— En parfaite santé.

— Nous n'avons pas vu vos gardes avec vous ce matin. Ils vous autorisent donc à aller et venir sans protection ?

Il ne s'attendait guère à recevoir de réponse, et de fait, elle se contenta de lui offrir un visage aussi lisse et inexpressif que celui d'une poupée de porcelaine. Cependant, une lueur passa dans ses yeux d'opale – inquiétude ou consternation, il n'aurait su le dire – avant de disparaître aussitôt.

Peut-être avait-elle espéré se glisser dans la salle sans être aperçue. Elle était si vive, et capable de s'évanouir si vite dans l'éther, qu'elle pouvait fort bien avoir compté les épier en toute discrétion.

— L'aube a été superbe, déclara-t-il d'un ton placide.

— Je vole à ma guise, répondit-elle finalement. Mes gardes n'ont rien à m'autoriser : je suis la princesse.

Du coin de l'œil, Kim vit Anton Larousse – *maudit soit-il* ! – repousser sa chaise pour se lever. Immédiatement, Maricara se tourna vers lui.

— Votre Altesse, dit-il en s'inclinant. Votre présence nous honore. Je vous en prie, ne restez pas deb...

Larousse parut alors remarquer qu'elle était dans le plus simple appareil et ne pouvait donc aller s'asseoir comme si de rien n'était. Sous le regard de Kim, il sembla enfin prendre la mesure de la situation : l'aisance avec laquelle Maricara s'était glissée dans la salle du Conseil sans être remarquée, sa nudité, même s'ils n'en voyaient rien d'autre que ses courbes voluptueuses, que les plis du rideau soulignaient plus qu'elles ne les dissimulaient... Peu à peu, les joues du Conseiller

s'empourprèrent.

— Je ne vous dérangerai pas plus longtemps, dit Maricara de sa voix mélodieuse. Vous avez sans doute toutes sortes de questions urgentes à débattre : espions à recruter, trahisons à fomenter, etc.

— Oh, seulement le dimanche ! ironisa Kim. Nous sommes jeudi ; aujourd'hui, c'est la meilleure manière de voler les bonbons des enfants du comté qui est à l'ordre du jour.

Elle ne lui rendit pas son sourire. Les doigts de sa main droite retenaient toujours avec délicatesse le pan de velours qui la drapait.

Ne comprenait-elle pas quels dangers la menaçaient ? Une femme seule, dans cette salle silencieuse et pleine de mâles qui contenaient mal leur impatience... Elle devait bien mesurer les risques qu'elle courait, et cependant, elle les considérait d'un air poliment ennuyé, comme si elle était venue prendre le thé, et non affronter les douze braves qui présidaient à huis clos aux destinées du Clan !

Kim fit glisser sa veste de ses épaules. C'était un plaisir en soi de se dévêtir par cette chaleur, mais cela lui fournissait aussi un excellent prétexte pour s'approcher de Maricara et s'interposer entre elle et les autres *drakons*. Tournant le dos aux Conseillers, il lui offrit le vêtement, pans ouverts. Elle lui décocha un long coup d'œil méfiant – qu'il se sentait vulnérable sous ce regard aux insondables reflets qui, Dieu l'en préserve, semblait le transpercer jusqu'à l'âme ! – et mua en fumée.

Kim ravala un juron.

N'osant se tourner vers ses hommes pour les avertir du regard, il leur adressa un ordre muet. *Du calme !*

Ce n'était pas la première fois qu'il la voyait muer, mais il ne s'accoutumait pas aux sensations que cela éveillait en lui, aussi troublantes que la vision de sa jambe nue tout à l'heure, ou que celle de sa silhouette drapée de velours pâle. Bon sang, elle avait la capacité de muer ! Que pouvait-on imaginer de plus désirable chez une femme ?

Elle avait déjà accompli l'exploit de s'introduire dans Chasen Manor et de s'en échapper. Y parviendrait-elle cette fois encore ?

Quelque part dans la salle, une chaise se cogna contre une

table. La tenture bleue retomba en place dans un froissement tandis que, juste devant lui, la princesse se matérialisait de nouveau, mince silhouette de fumée qui s'engouffrait dans la coquille de brocart corail du vêtement, l'emplissait jusqu'aux manches, avant de se matérialiser telle qu'il l'avait vue la nuit précédente, tout en rondeurs féminines et en parfums enivrants, vibrante de puissance contenue, si proche de lui que sa nuque était presque à portée de ses lèvres...

Il lâcha le lourd vêtement comme s'il venait de se brûler. La veste tomba sur les épaules de Maricara, se plaquant sur sa longue chevelure. D'un geste sensuel, elle baissa la tête et passa une main sous ses cheveux pour les dégager du col. Dans la lumière du jour, il vit que ceux-ci n'étaient pas noirs mais du brun le plus sombre qu'on puisse imaginer. Puis elle s'écarta d'un pas.

C'était bien la première fois que Kim se réjouissait que l'étiquette l'oblige à porter une veste de cérémonie pour présider le Conseil ! Le vêtement, long et un peu passé de mode, descendait jusque sous les genoux de la princesse, plus petite que lui, et bien plus menue.

— Merci, murmura celle-ci.

— Tout le plaisir est pour moi, répondit-il sur le même ton, avant de reculer d'un pas.

Puis, désignant sa chaise vide d'un geste de la main, il ajouta à haute voix :

— Je vous en prie, prenez place.

Sans un bruit, elle traversa la pièce sur ses pieds nus. Lorsqu'elle s'assit, les basques de la veste remontèrent jusqu'à ses cuisses. Kim, détournant les yeux, prit une longue inspiration et attendit que ses poumons le brûlent pour relâcher son souffle.

Dans les éclats de lumière arc-en-ciel que projetaient les pampilles de cristal du chandelier, tous les regards étaient rivés sur elle... en particulier celui de Rhys, qui l'observait d'un air mécontent sous ses cils mi-clos.

Une soudaine sensation de froid courut dans les veines de Kim, aussi déplaisante que douloureuse.

— J'ai pensé que vous aimeriez savoir comment ont péri vos

hommes, déclara la princesse en croisant les chevilles sous son siège. Je me suis aperçue cet après-midi seulement que nous n'en avions pas parlé.

— Non, en effet.

— Ils sont tombés dans des embuscades. J'en suis persuadée. Les Autres les ont trouvés et leur ont arraché le cœur.

Pas un soupir, pas un mouvement ne troubla le calme qui régnait dans la salle. Seule la voix de Kim rompit le silence.

— Pardon ?

— Les Autres. Les humains. Ils ont pris leur cœur.

Kim avait rapporté aux Conseillers les paroles qu'elle avait prononcées la nuit précédente. Il leur avait montré les chevalières et les avait laissés tirer leurs conclusions. Il ne possédait aucune preuve – en vérité, jusqu'à ce que la princesse dragon apparaisse à l'aube dans le ciel de Darkfrith, il n'avait même pas eu la certitude absolue que Maricara des Zaharen existât réellement – hormis ces bagues, et le fait que trois de ses meilleurs hommes avaient disparu de la surface de la Terre.

— N'y a-t-il pas de chasseurs, dans ce pays ? demanda la princesse.

Rhys se pencha de nouveau en avant, l'air intrigué.

— Que voulez-vous dire ?

— Chez nous, on les appelle *sanf inimicus* ; je ne connais pas de terme équivalent en français. Ce sont des traqueurs. Des hommes qui pourchassent les *drakons*.

— Nous n'en avons plus, répondit Kim. Depuis plusieurs générations.

— Nous, si, dit-elle simplement.

Il lui décocha un regard incrédule. Pour la première fois, il ne voyait en elle ni la belle aux charmes étourdissants ni la bête à la puissance extraordinaire, mais une simple femme tranquillement assise sur un fauteuil, énonçant d'une voix paisible des vérités inconcevables.

— Si vos hommes ont parlé avant de rendre le dernier soupir, poursuivit-elle, s'ils portaient sur eux des documents mentionnant votre nom ou celui de cet endroit, les *sanf* sont à présent au courant de votre existence.

Non ! songea Kim. Ce n'était pas possible. On n'était plus au

Moyen Âge mais à l'époque des Lumières, dans l'Angleterre moderne ! Il leur avait fallu des siècles pour en arriver là, pour s'enraciner dans la sécurité de Darkfrith. Personne n'oserait venir les défier au-delà de ces frontières.

Ils étaient d'ici, à présent. Ils y avaient leur place légitime. C'était leur foyer.

Les Autres arrivent.

Kimber songea au village, si vulnérable. Aux femmes incapables de muer ou de voler, aux enfants *drakons* qui s'ébattaient par monts et par vaux. Il songea aux forêts touffues, au manoir, et à tous les leurres patiemment élaborés pour protéger le Clan au cœur de cette nature idyllique...

Il songea à Hayden, à Jeffrey, à Luke. Au chagrin de Zoe Lane.

Une bouffée de rage monta en lui avec la force d'un ouragan.

Maricara décroisa les chevilles et se mit debout. Comme un seul homme, tous les Conseillers bondirent sur leurs pieds, faisant grincer leur chaise sur le sol. Du plat de la main, elle lissa le devant de sa veste.

— Au fait, demanda-t-elle, vous n'auriez pas quelque chose à manger ? J'ai une faim de loup.

6

Ce n'est pas moi qui devrais vous parler de votre propre histoire. Vous la connaissez sans doute bien mieux que moi, qui en ai tout juste glané des bribes au cours d'effrayantes conversations, dans des circonstances terribles.

Depuis qu'il y a des dragons, ou presque, il y a eu des hommes pour les chasser. Vous êtes faibles, jaloux et bouffis de vanité. Voilà des siècles, lorsque nous avons pris conscience que vous n'étiez pas qu'une poignée de serfs et de nobliaux obtus, que vous étiez organisés, que vous étiez brutaux, nous vous avons inventé un nom. *Sanf inimicus*. Ennemis à la peau tendre. Vous l'avez arraché de nos lèvres pour le porter en étendard, avec une fierté idiote.

Je le sais, vous avez vos traditions, votre société secrète, presque aussi confidentielle que la nôtre, menée par un chef dont les pouvoirs ne sont pas négligeables. Notre splendeur est innée, elle se transmet d'une génération à l'autre, alors que vous, vous recrutez vos éléments chez les plus vils d'entre vous – et d'entre nous. Je suppose que cela exige un certain effort de persuader n'importe quel être humain d'intelligence moyenne de partir à la chasse au dragon. Cependant, vous ne renoncez pas.

Je comprends la rage, l'envie, la froide terreur que nous vous inspirons. Je comprends même votre désir de nous faire du mal. Je reconnais qu'autrefois, dans un lointain passé, certains d'entre nous appréciaient le goût de votre chair, quoique, pour ma part, je supporte à peine votre puanteur. Me nourrir de votre viande serait, au mieux, répugnant.

Je me suis longtemps demandé pourquoi, après nous avoir mis à mort, vous nous arrachiez le cœur. Était-ce pour étayer

l'illusion de votre suprématie ? Pour célébrer votre pitoyable victoire sur une créature mille fois supérieure à vous ?

Voici ce que je crois, et en vérité, ce ne serait pas surprenant : vous aimeriez être faits à notre image. Dans la noire et froide caverne qui vous tient lieu d'âme, vous vous imaginez compenser votre faiblesse en nous dévorant le cœur, cet organe vital où bat notre puissance.

Mangez donc ! Cela ne vous empêchera pas de perdre...

Chasen Manor était aussi vaste que mystérieux. La demeure, étincelante de cristal de roche et de métaux précieux, recelait toutes les séductions d'un opulent palace. Il y avait là d'innombrables peintures à l'huile représentant des villas antiques, de fabuleux trois-mâts ou d'augustes aïeux à la mine grave, des bustes taillés dans le jaspe, l'albâtre ou l'onyx aux sombres brillances, des statues de déesses brandissant arcs et flèches, et même deux lions en bronze massif montant la garde au pied du grand escalier.

Et l'endroit était peuplé de *drakons*.

À *Zaharen Yce*, le sang d'ancêtres dragons avait beau couler dans les veines de tous ceux que l'on croisait, nobles, hommes libres ou serfs, peu nombreux étaient ceux chez qui les dons s'étaient manifestés avec autant d'éclat que chez Maricara. Avec le temps, le nombre d'habitants du château avait décru ; la plupart d'entre eux étaient désormais plus humains que *drakons*. Certes, ils vivaient et travaillaient à la forteresse, mais s'ils étaient liés à cette terre et à cette principauté, ce n'était plus que par un glorieux passé commun dont l'écho allait en s'affaiblissant. Ici, en revanche, tous ceux dont Maricara percevait la présence – dans les couloirs, dans les salons à l'élégante décoration, au-dessus de sa tête, mais aussi loin sous ses pieds, dans ce qui lui semblait être de profondes caves – étaient auréolés de la puissante vibration des *drakons*.

Ces gens n'étaient pas des serfs. Lorsqu'elle posait les yeux sur eux, ils lui rendaient fièrement son regard, hommes et femmes confondus. Leurs cheveux étaient poudrés et bouclés avec soin, ou coiffés d'une perruque de véritables cheveux et non de crin. Ils scintillaient des mille éclats que projetaient leurs

épingles de cravate, leurs sautoirs, leurs pendants d'oreilles qui fredonnaient chacun leur mélodie, d'une voix plus suave et plus envoûtante à mesure qu'elle s'approchait d'eux, avant de décroître lorsqu'elle s'éloignait.

Ici, pas de diamants incrustés dans les murs. À quoi bon ? Les habitants de cet endroit ruisselaient littéralement de pierres précieuses. Jamais Mari n'avait vu cela ! Les poignets et le plastron de la veste du maître des lieux étaient rebrodés d'une large bande de perles. Tout en arpentant les vastes salles, Mari les avait caressées du bout des doigts pour s'enivrer de leur doux murmure.

La nuit précédente, elle avait dormi d'un sommeil profond. Après être retournée dans les bois sans qu'on la suive – apparemment, le comte ne s'était même pas donné la peine d'essayer –, elle avait retrouvé l'arbre au pied duquel était cachée sa valise. Sur le trajet qui l'avait amenée jusqu'en Angleterre, Mari avait fait étape dans toutes sortes d'endroits, caves humides ou greniers déserts. Une fois, elle avait même dormi dans une fabuleuse chambre tapissée de glaces au cadre d'argent et ornée de chrysocale, avec un lit au matelas de plumes plus douillet qu'un nuage. Ce soir-là, les rayons du soleil couchant étaient venus se refléter sur les miroirs, et la pièce avait soudain baigné dans une vive lueur d'ambre et de rose, révélant les motifs du papier peint orné du sol au plafond de bouquets de lavande.

C'était à Beaumont-sur-Vesle. La France semblait regorger de propriétés désertées.

La nuit précédente, Mari s'était endormie sur une couche de feuillages, blottie contre les grosses racines noueuses de l'if, et s'était réveillée quelques heures plus tard au même endroit, toujours enveloppée de la couverture qu'elle avait emportée avec elle. Personne ne semblait l'avoir trouvée, et il ne lui était rien arrivé de fâcheux, à l'exception d'un bleu à la hanche dû à la présence d'un caillou enfoncé dans le sol.

Cela ne l'avait pas empêchée de s'envoler avant l'aube. Lord Chasen l'affirmait, et elle n'avait aucune raison de ne pas le croire. Même ici, même dans un état de fatigue tel qu'elle n'avait pas été gênée par le dur contact de la terre sur son visage, elle

s'envolait dès qu'elle pouvait s'étendre et fermer les yeux.

Pas étonnant que, malgré un réveil tardif, elle ait eu l'impression d'être plus épuisée que jamais !

Elle ne découvrit ses ecchymoses qu'au moment où, seule dans les appartements privés d'une inconnue, elle prit dans une malle de cèdre l'une des robes de l'occupante habituelle des lieux pour en couvrir sa nudité. Lord Chasen le lui avait proposé, et cette fois-ci, elle n'avait pas refusé. Elle ne pouvait tout de même pas rester jusqu'au soir vêtue d'une simple veste de brocart !

Mari choisit la tenue la plus simple, ayant décliné l'offre de lord Chasen d'envoyer chercher des caméristes. C'était une toilette un peu démodée, avec sa jupe à paniers en lieu et place de drapé à la polonaise, mais elle lui allait bien. La robe de dessus, en mousseline ivoire rebrodée de tiges de lavande, lui rappelait ce château abandonné en France.

En outre, mieux valait cette tenue que la veste de lord Chasen. Si les hommes continuaient à la regarder, du moins ne loucheraient-ils plus vers ses jambes nues.

Des bas de soie, une paire d'escarpins de satin, des cerceaux, un corset qui lui coupait le souffle, un ruban ivoire pour ses cheveux... Que c'était étrange de se parer de nouveau comme une vraie femme ! Elle avait passé trop de temps sous son apparence de dragon, ou blottie sous une couverture. Levant le poignet, elle regarda le volant de dentelle de sa manche qui retombait presque jusqu'à la jupe. Ces Anglais ne faisaient rien à moitié !

Ici, il n'y avait pas de judas dans les murs. Elle avait sondé la cloison ornée de moulures roses, mais n'y avait décelé aucun creux. Derrière les hautes fenêtres se déployait un magnifique pan de ciel bleu au-dessus de collines vertes. Dans la serrure de la porte se trouvait une clé en cuivre brillant.

Elle percevait des éclats de voix, des bruits de pas, le craquement des lattes de plancher... ainsi que son prénom, que tout le monde murmurait sans cesse, et dont l'écho se répercutait à l'infini, telles les vagues à la surface de l'océan.

Mari demeura longtemps devant la fenêtre, le regard perdu dans l'immensité vide et brûlante du ciel. Lentement, elle leva les bras pour couvrir ses oreilles de ses paumes.

C'est dans cette position que le comte la trouva.

Cette fois, elle perçut sa présence. Il était là, tout près. La porte s'ouvrit. Comme elle ne se tournait pas vers lui, il effectua quelques pas dans sa direction, troublant l'air d'une subtile vibration qu'elle ressentit dans tout son corps. Il fit halte à ses côtés, les mains jointes dans son dos, évitant de lui frôler le bras. Sa veste corail était sur le lit, là où elle l'avait jetée. Il portait un gilet de la même nuance, ainsi qu'une chemise au volant de dentelle à peine plus court que celui de sa propre robe.

Il lui décocha un regard en biais. Ses yeux étaient d'un vert de jade.

— Est-ce efficace ? s'enquit-il.

Elle laissa retomber ses bras.

— Non.

— Dommage. Quelle joie ce doit être que le silence absolu !

— Je ne pense pas que cela existe.

— En effet... du moins, pas pour nous.

Il demeura silencieux, apparemment absorbé dans la contemplation du paysage. Il sentait à présent la coriandre et le pain tout juste sorti du four. Mari pria pour que son estomac ne se mette pas à crier famine. Elle ne pouvait quand même pas demander à manger encore une fois !

— Il y a un oiseau par là, dit-elle. Vers l'est. Il chante.

Il se tourna vers le bois, sourcils froncés. Maintenant qu'elle s'habitua à sa présence, elle pouvait percevoir ses sens qui se focalisaient, au-delà de la forêt de grands arbres, sur l'espace au loin, en direction des notes d'une émouvante pureté qui s'élevaient dans l'air. Depuis la dernière fois qu'elle l'avait vu, il avait ôté sa perruque et attaché ses cheveux en arrière. Dans la lumière qui pénétrait par la fenêtre, elle remarqua des mèches cuivrées parmi ses boucles d'or mat.

— C'est une grive.

— Une grive, répéta-t-elle en savourant le nom anglais du volatile, qui roulait agréablement sur la langue. Elle est très loin.

— Oui.

Sa voix avait pris des intonations un peu sèches.

— Les oiseaux ne s'approchent jamais, ajouta-t-il.

— Chez moi, c'est pareil.

Tous les animaux se tenaient à distance de *Zaharen Yce* et de ses abords, se réfugiant au sommet des montagnes ou au cœur des forêts, au creux des vallées ou le long des défilés balayés par les vents. Mari avait dû attendre sa quatorzième année pour voir son premier daim vivant. Ce devait être encore pire ici, avec tant de splendides dragons à visage humain qui hantaient les parages !

— Son chant est magnifique, reprit-elle.

— Oui, répondit de nouveau le comte.

Puis, passant du coq à l'âne, il déclara :

— Cette chambre était... est celle de ma sœur Amalia.

— Oh.

— Comme vous pouvez le constater, elle n'en a pas l'usage. Pourquoi ne pas vous y installer ? Je pense qu'elle ne s'en formalisera pas.

— Je vous remercie, mais ce n'est pas nécessaire.

— Nous pouvons aussi loger vos hommes. Cette maison est assez grande.

— Je n'en doute pas, mais mieux vaut que nous restions à l'écart.

— Maricara...

— Non, coupa-t-elle d'une voix plus ferme. Je dois décliner votre invitation, lord Chasen.

Il parut sur le point d'argumenter encore, mais, sans un mot, détourna les yeux d'un air impassible. En tant qu'Alpha, il n'avait manifestement pas l'habitude qu'on lui oppose un refus ou qu'on lui résiste. Toutefois, il n'insista pas et reporta son regard au-dehors, comme s'il n'avait rien de plus important à faire qu'apprécier la beauté du panorama.

Malgré tout, elle devinait le combat qui se livrait en lui, et la force brute qui couvait sous ses manières policées.

— Le dîner est servi, dit alors une voix derrière eux.

Dans un même mouvement, ils pivotèrent sur leurs talons. L'homme nonchalamment appuyé contre l'encadrement de la porte n'était pas un domestique mais un aristocrate, de toute évidence. Il portait au cou une somptueuse cravate, et à son oreille pendait une superbe émeraude à peine plus sombre que le vert de ses yeux.

— Madame, murmura Kimber, puis-je vous présenter mon frère, lord Rhys Langford ?

Elle tendit une main vers le nouvel arrivant, qui s'écarta de la porte pour venir s'incliner devant elle. Il ne baisa pas ses doigts mais une brûlure courut sur la peau de Mari là où ses lèvres auraient dû se poser.

Elle se rappelait l'avoir vu à cette réunion, parmi tous ces hommes au visage écarlate, et se souvenait de l'impact de son regard pénétrant.

Le comte esquissa un imperceptible mouvement. Aussitôt, lord Rhys lâcha la main de Mari.

— J'espère que vous aimez la truite, déclara-t-il d'un ton enjoué en regardant son frère. Mac et ses gars sont allés au lac ce matin ; ils en ont pêché des caisses entières. Nous aurons de la chance si nous les finissons ce soir : je n'ai pas une passion pour la truite au petit déjeuner.

Mari détestait le poisson presque autant que le chou bouilli.

— Ce sera parfait, déclara-t-elle en prenant le bras que lui offrait le comte pour la guider hors de la chambre.

Si lord Chasen sentait le pain encore chaud, c'est qu'il devait être allé faire un tour aux cuisines. Au menu, il y avait non seulement du pain et du beurre parfumé aux herbes, mais aussi des pommes de terre en sauce, une salade de légumes verts, du cheddar, ainsi que des pommes au four. La salle à manger était plus luxueuse encore que les autres pièces que Mari avait vues. Des pans entiers de murs étaient couverts de panneaux d'ambre et de malachite, le plafond était orné de représentations d'animaux sur fond de nuages et de soleil couchant, fresques dont les ors et les verts se fondaient dans la pierre taillée. C'était également l'endroit le plus frais du manoir. Dans les angles, d'immenses chandeliers de fer forgé piqués de dizaines de bougies éteintes dégoulaient de larmes de cire au parfum de miel, figées en volutes blanches ou ivoire.

Du vin blanc avait été versé dans les verres ; les assiettes de porcelaine au liséré d'argent attendaient qu'on les remplisse. Mari prit le siège qu'on lui désignait, à la gauche de lord Chasen. Le frère de celui-ci s'assit en face d'elle. Le long du mur opposé étaient alignés plusieurs valets de pied et grooms en livrée.

Aucun des membres du Conseil n'était présent.

Le vin avait des arômes de poire mûre et d'automne. L'étau de la nostalgie se resserra soudain autour de la poitrine de Mari. Qu'elle regrettait son château, ses montagnes, et ses vignes qui taillaient dans les collines des escaliers de géant !

— Veuillez pardonner la simplicité de ce repas, dit le comte dans son français impeccable.

Il n'avait pas l'accent parisien, songea-t-elle, mais plutôt celui d'Angers, ou bien des bords de la Loire, où, disait-on, on parlait le français le plus pur.

— Comme nous vous recevons à l'improviste, j'ai supposé que vous préféreriez un repas en toute intimité.

— D'habitude, nous sommes plus nombreux, ajouta Rhys en dépliant sa serviette d'un geste sec et élégant. Il y a aussi nos deux sœurs. En fait, elles sont trois, mais... enfin, vous êtes déjà au courant.

Mari leva les yeux du plat de filets de poisson fumant posé sur une petite desserte à côté de la table.

— En effet. Lady Amalia m'a dit le plus grand bien de vous quatre.

— Vraiment ? fit Rhys en échangeant un regard avec son frère. Incroyable !

À ses côtés, elle vit Kimber pincer imperceptiblement les lèvres.

— Rhys.

— Désolé, dit celui-ci en prenant son verre. Comment allait-elle, la dernière fois que vous l'avez vue ?

— Très bien. Elle était assez rêveuse, mais heureuse. En tout cas, lorsqu'elle était auprès de son mari.

— Ah, son *mari*. Ce Zane !

— Vous n'approuvez pas le choix qu'elle a fait, commenta-t-elle, sans surprise.

Dans la pénombre qui régnait autour de la table, Rhys esquissa un haussement d'épaules indifférent.

— Je n'ai rien à approuver ou non. C'est un voleur et un humain. Où qu'elle soit à présent, elle a choisi son camp.

— Elle est à Bruxelles.

Les deux hommes la dévisagèrent avec stupeur. Le regard de

Mari passa de l'un à l'autre.

— Du moins, elle s'y trouvait il y a deux semaines. Vous ne le saviez pas ?

— Non, répondit le comte après un silence. Voici des années qu'elle ne nous a pas donné de nouvelles. Depuis la lettre qu'elle nous a envoyée avec la vôtre.

— Oh.

Baissant les yeux, Mari posa les mains sur ses genoux.

— Que fait-elle à Bruxelles ? demanda Rhys.

— Je l'ignore. Je ne l'ai pas vue ; j'ai seulement perçu sa présence en passant.

— Vous avez perçu sa présence en passant, répéta Kimber.

Ses lèvres s'étirèrent en un sourire imperceptiblement sarcastique.

— Dans une aussi grande cité ?

— En vérité, je n'ai pas traversé la ville. J'ai pris par Schaerbeek, c'était plus direct.

Rhys secoua la tête d'un air incrédule.

— Vous n'étiez pas à proximité, mais vous avez tout de même capté ses vibrations ? Aussi simplement que cela ?

— Oui. Les dons de lady Amalia possèdent une résonance bien particulière.

Rhys laissa échapper un éclat de rire.

— Merveilleux ! Eh bien, j'espère qu'elle en fait bon usage à Bruxelles, pendant que Père et Mère s'épuisent à la rechercher de par le monde ! Qu'elle ne s'avise pas de rentrer ici avec son sale petit...

— Rhys, coupa le comte d'une voix très calme.

Avec un nouveau haussement d'épaules, son cadet se tut.

— Humain ou non, dit Mari, c'est un homme respectable.

D'un signe de tête, Kimber indiqua au majordome qu'il pouvait les servir.

— Je n'en doute pas, répondit-il.

— Il est charmant, intelligent, et très attentionné.

— Bref, un bon toutou, ricana Rhys.

Mari posa ses mains bien à plat sur ses jupes, avant de déclarer :

— Je ne vous épouserai pas, lord Chasen.

Rhys s'étrangla. Le majordome faillit laisser tomber la cuillère de service. Kimber, qui venait de porter son verre à eau à ses lèvres, s'immobilisa quelques instants, avant de le reposer sur la table avec une parfaite maîtrise.

— Pardon ?

— Je ne vous épouserai pas. Je tiens à ce que ce point soit très clairement établi entre nous.

— Je vous donne ma parole, Altesse, que...

— Je sais très bien qui nous sommes, Kimber.

Elle le vit tressaillir en l'entendant l'appeler par son prénom. Exactement ce qu'elle souhaitait.

— Je sais comment nous raisonnons. Vous êtes l'Alpha, vous ne portez pas d'alliance, et on ne m'a présenté aucune lady Langford. Vous pensez que je suis également une Alpha, et vous avez raison. Seulement, je ne suis pas l'un de vos sujets. Je dirige une principauté, même si elle est loin d'ici. Je suis seule maîtresse de mon destin, et je ne serai pas votre épouse.

Kimber baissa les yeux. Il encercla le rebord du verre de ses doigts avec une délicatesse nonchalante.

— Vous ne vous êtes jamais remariée ?

— Non.

— J'avais cru comprendre que votre frère dirigeait *Zaharen Yce*.

— Officiellement. En mon absence.

Il darda sur elle ses yeux d'un vert étincelant.

— Votre peuple se laisse donc gouverner par une femme ?

C'était un piège, songea-t-elle. Si elle acquiesçait, il croirait les *Zaharen* affaiblis, et leur château une place à annexer... mais qu'elle réponde par la négative, et il la soupçonnerait de lui avoir menti auparavant.

Maricara ne voulait plus être une monnaie d'échange. Plus jamais.

Elle adressa un signe de tête au majordome, qui se hâta de venir déposer dans son assiette un filet de poisson dégoulinant de beurre fondu. Sans attendre que les autres soient servis, elle prit ses couverts, porta une bouchée à ses lèvres et l'avalait tout rond.

— Nos royaumes ne se ressemblent pas, reprit-elle, le regard

baissé vers son assiette. Nos liens de famille remontent si loin dans le temps qu'ils sont presque inexistants. Vous trouveriez sans doute très curieux la plupart de nos us et coutumes, de même que les vôtres me sont tout à fait étrangers.

— C'est possible, répliqua Kimber sans se laisser décontenancer, mais je me ferais un plaisir de célébrer nos différences, madame.

— À votre guise, tant que vos espérances en restent là.

— Voilà un début prometteur !

— Ou une conclusion logique, répondit Mari avant de s'obliger à avaler un autre morceau de poisson.

La princesse utilisait sa fourchette à dessert pour le poisson et sa fourchette à poisson pour la salade. Elle mangeait par minuscules bouchées presque craintives, comme si chacun des mets était nouveau pour elle et qu'elle devait en explorer la texture, le goût et les parfums avant de passer au suivant. Pendant tout le repas, elle conserva une expression distante, ses longs cheveux bruns attachés sur sa nuque par un simple ruban, comme une fillette *drakon* partant à l'école du village. La plupart du temps, elle garda les yeux baissés, ses longs cils noirs dessinant des ombres sur ses joues. Comme Kim semblait lui aussi absorbé par ce qui se passait dans son assiette, Rhys eut tout le loisir d'étudier leur invitée.

Comment aurait-il pu résister à la fascination qu'elle exerçait sur lui ? Avec ses manières abruptes, sa fierté à fleur de peau et ses yeux d'opale au fond desquels il lisait de secrètes souffrances, elle ressemblait à une princesse de conte de fées prisonnière d'une coque de glace.

Rhys jeta un regard en direction de son frère. Et pour la première fois de sa vie, il regretta de n'être pas plus que ce qu'il était.

De n'être pas l'aîné.

Après le dessert, Maricara exprima le désir de faire quelques pas dehors. L'instinct de Kim lui dictait de refuser. En vérité, il lui criait d'enfermer la belle, de la garder pour toujours à Chasen Manor, et de laisser le dragon en lui faire régner sa loi. Cela s'était déjà vu. On connaissait de terribles exemples de *drakons* devenus dangereux. Kim ne se laissait pas berner par l'apparent

détachement de la princesse ; il connaissait la beauté de son autre apparence, et la puissance de son être animal. En cas de menace, elle pouvait muer à la vitesse de l'éclair.

Le Conseil s'était réuni pour une messe basse pendant qu'elle allait s'habiller. Par moments, n'osant même plus murmurer – ils ignoraient à ce moment-là avec quelle acuité elle entendait, et à la lumière de ce qu'il savait à présent, Kim se félicitait de cette précaution –, ils avaient communiqué par messages écrits, à l'aide de plumes et de flacons d'encre trouvés ici et là dans le manoir. Cette grive dont elle avait entendu le chant se trouvait à des lieues de là. La princesse n'avait pas besoin de comprendre l'anglais pour reconnaître son propre prénom.

Il lui avait fallu trois feuilles entières et toute son autorité pour les convaincre que la solution n'était pas de la prendre au piège... du moins, pas encore. S'ils la faisaient prisonnière, qui savait de quoi ses gardes seraient capables ? Mieux valait pour l'instant faire preuve de diplomatie. Les enjeux étaient trop élevés pour prendre le risque de la faire fuir ou de provoquer d'inutiles affrontements. Ils avaient trop besoin d'elle.

Il avait trop besoin d'elle... pour certaines raisons que quelques phrases griffonnées à la hâte sur un parchemin n'auraient pu expliquer.

Enfin, au terme d'une interminable dizaine de minutes, il avait arraché aux Conseillers un accord unanime. Si éblouis qu'ils aient été par la princesse, aucun d'entre eux n'avait oublié ses révélations, ni les chevalières qu'elle avait apportées...

Aussi s'était-il contenté d'un hochement de tête poli lorsqu'elle avait dit, tout en chipotant avec ses fraises à la crème, qu'elle aimerait voir le ciel nocturne. Il avait suggéré qu'ils se rendent dans le jardin situé sur l'arrière du manoir, où ils trouveraient des arbres, une fontaine, et la fraîcheur humide de l'ombre.

Ils sortirent donc, dans la chaleur toujours accablante. Kim ôta de nouveau sa veste pour la suspendre au bras d'un angelot de pierre taillée posté à la limite du labyrinthe de verdure.

Rhys était resté à l'intérieur. Il n'avait même pas attendu que son frère lui jette un regard sévère pour déclarer qu'il ne se joindrait pas à eux.

La princesse n'avait pas d'éventail. Kim avait omis ce détail lorsqu'il lui avait proposé de se rendre dans la chambre de Lia pour y choisir une robe. Une dame avait besoin d'un éventail. D'un chapeau. De gants. Maricara avait traversé la journée sans aucun de ces accessoires, arborant un air de suprême indifférence. Les rayons du soleil déclinant jouaient dans sa chevelure, révélant des nuances de cuivre et d'acajou dans les longues mèches qui retombaient en cascade jusqu'à ses reins. Dans la moiteur ambiante, le nœud de son ruban, tout à l'heure pimpant, commençait à se flétrir.

Ses bras, son cou, les rondeurs de sa gorge, toute sa peau était d'une blancheur de neige, éclatante de jeunesse, comme insensible à la chaleur qui régnait. Tandis qu'ils cheminaient, Kim se surprit à observer la finesse des mains de la princesse, le jeu de ses doigts fuselés, la délicatesse de ses poignets. Elle ne portait ni bague ni bracelet, aucun bijou de quelque sorte que ce soit. Pourtant, à ses côtés, elle scintillait comme un diamant.

La fontaine, au centre du labyrinthe, était facile à trouver. Quelques branches des haies montaient jusqu'à la hanche de Kim, mais la vasque était plus haute que deux hommes. Sculptée dans du marbre de Botticino, elle était ornée de lys et de frondes de palmier en relief. Au sommet, une nymphe tenait un grand coquillage où bouillonnait une eau claire qui retombait en éclaboussant les marches de la cascade située en dessous. Ses parents, se souvenait-il, l'avaient fait venir d'Italie avant sa naissance. Sa mère aimait entendre sa douce musique lorsqu'elle venait tailler les rosiers.

La chaleur qui montait de l'allée de gravier semblait faire onduler l'air. Maricara mit une main en visière devant ses yeux et leva la tête.

— Me voilà votre captive, on dirait, fit-elle remarquer d'un ton tranquille.

Dans le ciel jusqu'alors d'un bleu immaculé venaient d'apparaître une douzaine de petits nuages qui semblaient poussés par un invisible zéphyr.

D'autres étaient postés dans les bois. En fait, Kim le savait, il y avait des *drakons* partout alentour, surveillant leurs moindres faits et gestes.

Il avait le pouvoir de leur interdire de la faire prisonnière, mais non celui de juguler leur curiosité, cet instinct presque primitif de la voir, de prendre acte de sa présence. À présent, il n'était plus un mâle dans le comté qui n'eût perçu sa vibration.

— Mon invitée, rectifia-t-il d'une voix onctueuse.

— Lord Chasen, j'ai déjà été mariée. Je sais très bien ce que c'est que d'être en prison.

Elle fit halte à un tournant de l'allée et le scruta d'un air pensif. Un parterre d'anis les entourait de son brûlant parfum de réglisse.

— Pensez-vous que je pourrais m'échapper ?

Il laissa échapper un soupir.

— Eh bien ? insista-t-elle. Vous pariez ?

— Non.

— Vous ne pariez donc jamais, vous autres Anglais ?

— Pas quand il s'agit des choses du cœur.

— Comme c'est joliment tourné ! Un Français n'aurait pas dit mieux.

La voix de Kim descendit d'une octave.

— Vous devez bien comprendre, Maricara, ce que vous représentez pour nous.

Il écarta les mains, paumes levées.

— Il n'y a jamais eu quelqu'un comme vous ici. Jamais nous n'avons vu de *drakon* qui ne soit pas du Clan. Vous possédez une valeur inestimable aux yeux de tous les miens.

— Je parie que je peux vous échapper, ainsi qu'à vos hommes là-haut. Je parie même que je peux y arriver pendant toute une journée. Si je gagne...

— Madame...

— Nous nous promenons sans escorte, reprit-elle.

Kim marqua une pause, plus intrigué qu'il ne voulait le montrer.

— Et si vous perdez ? Si je parviens à vous retrouver ?

Elle leva la tête. L'ombre de ses cils voila ses iris.

— Dans ce cas, demanda-t-elle, quel prix réclamerez-vous ?

Il ne put retenir un sourire.

— Oh, dit-elle. Je vois.

Le sourire de Kim s'évanouit.

— Si je gagne, dit-il, je veux que vous reconsidériez la possibilité d'une union entre nous. Ou, à tout le moins, que vous demeuriez ici, à Chasen Manor.

— Choisissez, lui ordonna-t-elle.

« Le mariage ! » faillit-il s'écrier.

— La promesse que vous resterez à Darkfrith, dit-il, se rattrapant à temps.

— Oh, répéta-t-elle, cette fois avec un sourire radieux. Je veux bien m'y engager sur-le-champ, si c'est là tout ce que vous exigez.

— Non.

Kim prit sa main pour la porter à ses lèvres. Tout compte fait, la belle Maricara ressentait autant que lui les effets de la chaleur. Sa peau était brûlante, et aussi soyeuse qu'il l'avait imaginé. Il s'aperçut soudain que jusqu'à cet instant, pas une fois, même par inadvertance, il ne l'avait effleurée. Elle pressa légèrement ses doigts entre les siens, comme pour le faire revenir sur sa réponse.

— Non, répéta-t-il d'une voix presque rauque. Je veux aussi que vous le fassiez de votre plein gré.

Elle leva les yeux vers lui... et tout à coup, sans prévenir, elle mua, puis disparut, ne laissant derrière elle qu'un nuage de fumée dans la paume de Kim, et une robe vide qui tomba sur le gravier, suivie d'un ruban qui flotta un instant dans l'air avant de se poser sur le sol dans une élégante arabesque de soie ivoire.

*

* *

The Morcambre Courant
Vendredi 28 juin 1782

Une bête féroce dévore le bétail

Maître John Wilcox, de Hetton-le-Hole, a déclaré la perte de deux de ses plus belles vaches charolaises blanches suite aux attaques surnois de fauves carnassiers à une heure indéterminée, dans la nuit sans lune de mercredi dernier.

Dame Edith Shelby, de Hought-le-Spring, a rapporté les

mêmes événements concernant son cochon tacheté médaillé, qui avait remporté voici deux ans le prix du plus beau porc à la Foire de printemps de Sunderland.

Ces animaux paissaient dans les champs. Il n'en est resté que les os, et des vaches, une seule corne. Les profondes traces de griffes sur les dépouilles trahissent la force phénoménale des prédateurs.

Aucun loup n'a été signalé dans notre comté depuis un siècle au moins. On suppose que la meute, venue des terres sauvages d'Écosse, est fort rapide, pour avoir effectué en si peu de temps le trajet entre Hetton-le-Hole et Hought-le-Spring.

Des chasseurs ont été diligentés en grande hâte afin de l'abattre.

Nos lecteurs de toutes régions sont instamment priés de rester chez eux à la nuit tombée avec leurs petits enfants et leurs animaux de compagnie, jusqu'à ce que les Créatures aient été éliminées. Il est vivement conseillé aux bergers de se munir d'une arme.

8

— Quelqu'un peut-il m'expliquer, demanda Kim de sa voix la plus patiente, comment une femme qui ne pèse pas plus de cinquante kilos et ne m'arrive pas au menton — une étrangère, qui plus est — réussit à échapper à un Clan réunissant les meilleurs chasseurs qui soient, et ce depuis huit jours ?

— Croyais-tu, demanda Audrey d'un ton suave, qu'elle serait plus facile à retrouver parce qu'elle est une femme ?

— Non.

Kim posa sa main à plat sur le journal froissé ouvert devant lui, sur son bureau.

— Je pensais qu'elle serait vite localisée parce qu'elle est une *drakon*.

Son père, le marquis de Langford, avait toujours tenu à être abonné à tous les journaux susceptibles de diffuser des nouvelles concernant Darkfrith, ainsi qu'à la plupart des hebdomadaires londoniens. « Mesures préventives, avait-il expliqué à son fils. Ne laissez jamais le douillet confort du comté vous endormir. Ayez toujours une longueur d'avance sur le monde extérieur. »

Le *Morcambre Courant*, le *Durham Chroniclet* le *York Afternoon Advertiser* : les trois quotidiens locaux faisaient état de la mystérieuse meute qui massacrait au cœur de la nuit vaches et cochons — et même, selon l'un des articles, un troupeau entier d'oies bien grasses —, ne laissant derrière elle que quelques os rongés.

Le pire, et de loin, était un entrefilet paru dans le *Whitby Daily News*, lequel rapportait les déclarations d'un Tsigane et de sa famille affirmant avoir vu un gigantesque « serpent du Diable » ailé dans le ciel, vendredi soir, alors qu'ils campaient près des marais au nord de York.

Il n'était pas question de loups, encore moins de chiens errants – ce genre de créature ne se déplaçait pas d'une ville à l'autre d'un battement d'ailes. Ces maudits bohémiens savaient bien de quoi ils parlaient !

Il ne pouvait s'agir que de la princesse, ou de son escorte. Encore une provocation ! Kim ne comprenait pas pourquoi Maricara prenait de tels risques en s'exposant de la sorte, mais comme elle l'avait elle-même formulé, ils n'avaient pas les mêmes coutumes. Les dragons des Carpates sillonnaient peut-être le ciel telles de vulgaires corneilles, mais ici, dans ces campagnes reculées...

Elle mettait son peuple en danger ; elle menaçait Darkfrith tout entier. Et cela pour un stupide pari !

Ces journaux dataient d'au moins quatre jours, et Kim pouvait s'estimer heureux qu'ils aient atteint le comté aussi rapidement. En général, il fallait une bonne semaine pour que même le *Morcambre Courant* franchisse enfin, au terme d'un long trajet, le grand portail de Chasen Manor.

Le huitième jour de la traque s'achevait. En compagnie de ses hommes, Kim avait cherché la princesse nuit et jour, flairant sa trace, suivant sa piste, revenant sur ses pas, essayant toutes les routes. En vain. C'était à croire que Maricara était capable, comme par magie, d'effacer tout signe de son passage ! Il vibrait toujours de son électrisante présence, il en était conscient. Il lui suffisait de fermer les paupières pour revoir son visage, sa silhouette, le modelé de sa main... et aussitôt, l'énergie qui émanait d'elle lui revenait avec force, faisant courir sur sa peau de longs frissons d'impatience.

Hélas ! À l'exception d'une fugace réminiscence de son passage près d'un vieil if dans les bois de Blackstone, la belle n'avait laissé aucun indice derrière elle. En outre, on n'avait pas trouvé trace d'une escorte, ni même d'un seul garde du corps. C'était tout bonnement inexplicable. Pire : c'était humiliant.

Kim était rentré au manoir dans l'après-midi, dans l'espoir qu'il y aurait eu du nouveau entretiens. Chaque jour arrivaient d'autres journaux... et d'autres raisons de s'alarmer. Après le massacre des vaches, des moutons et de ce cochon primé, les hommes s'étaient armés.

Kim pressa les mains sur ses yeux et se frotta les paupières jusqu'à en avoir des éblouissements. Les flots de lumière qui entraient obliquement par les fenêtres Tudor derrière lui tombaient sur ses épaules, diffusant sur sa peau une tiédeur apaisante. Il avait besoin de se raser, de manger, de prendre un peu de repos. Et surtout, il avait besoin de chasser l'inquiétude qui l'étreignait, éveillait une sourde irritation dans tous ses membres, faisait résonner des murmures alarmés dans son esprit. Quelque chose n'allait pas, il en était sûr. Maricara avait rencontré un obstacle imprévu – un fermier équipé d'une arme à feu et sachant s'en servir, un groupe d'humains en colère bien décidés à lui arracher le cœur...

Il la voyait blessée. Il l'imaginait, atteinte d'un tir en plein vol, tournoyant vers le sol, les ailes déchirées, le corps brisé.

Kim commençait à éprouver un violent dégoût pour la presse.

— Tu vas la retrouver, affirma Joan.

Sa sœur s'assit négligemment sur le coin du bureau d'acajou et posa une main sur la sienne.

— Toi, ou Rhys, ou l'un des Conseillers. Je suis certaine qu'elle n'attend que cela. Pour elle, ce n'est qu'un jeu. Elle finira bien par s'en lasser. Patience !

Ses deux sœurs avaient, bien entendu, pressenti son retour. Elles l'avaient trouvé dans le cabinet de travail du marquis – le sien, désormais –, regardant sans la voir une pile en désordre de journaux et de courrier, les coudes sur la table, en train de se masser le crâne.

— La patience est un luxe que je ne peux pas me permettre.

Il se frotta de nouveau les yeux – avec pour seul résultat d'accentuer la douleur qui les tenaillait – et s'adossa à son fauteuil, irrité.

— Je ne peux pas attendre qu'elle se déclare victorieuse.

D'un geste de la main, il désigna la liasse de périodiques.

— Pour l'amour de Dieu, Joan, tu n'en as donc lu aucun ?

— Si, tous. Elle a passé les bornes. Nous avons décidé de nous joindre à vous.

Intrigué, il leva les yeux.

— Ah, oui ? Et qu'en dit Erik ?

— Erik, répondit Joan d'un ton pincé, m'a embrassée sur la joue ce matin en me souhaitant bonne chance. Que croyais-tu donc ?

— Rien, rien, marmonna-t-il.

Malgré lui, Kim esquissa un sourire. Joan avait un tempérament de feu, à l'exact inverse d'Audrey, calme et posée. À elles deux, elles formaient un redoutable duo. Il tourna son regard vers Audrey, sa sœur jumelle.

— Et toi ?

— J'en suis aussi, bien sûr. Je ne vais pas rester en arrière. On dirait que tu as besoin de toute l'aide possible. Qui sait ? Nous qui sommes les deux autres femmes capables de voler, nous verrons peut-être clair dans son jeu...

— Grâce à notre intuition féminine, précisa Joan en lui décochant un sourire entendu.

Audrey l'imita aussitôt.

— Absolument, renchérit-elle.

— Tout ce qu'il me faut, répliqua Kim, c'est une piste, mais la bonne.

Audrey hocha la tête.

— C'est exactement ce que nous allons chercher.

Elle se leva et, nouant ses doigts, étira les bras devant elle, puis au-dessus de sa tête. Kim s'aperçut alors que ses longs cheveux auburn retombaient librement sur ses épaules, et qu'ils n'étaient même pas bouclés. Nulle part ailleurs qu'à Darkfrith elle n'aurait pu se permettre une telle liberté.

Joan se mit à son tour sur ses pieds et entreprit d'ôter ses bagues.

— Oh, dit Kim d'une voix impassible. Vous comptez vous mettre en chasse sur-le-champ ?

— As-tu une meilleure suggestion ?

— Eh bien... non.

La vérité, c'était qu'il était recru de fatigue et que cela le mettait mal à l'aise de les voir se préparer à muer. Il ne pouvait chasser de son esprit l'image de la robe de Maricara, de sa chemise et de son corset retombant sur le sol, soudain vides.

Appuyant de nouveau son front entre ses mains, il posa les yeux sur le coin d'une enveloppe qui dépassait de sous le

Chronicle, tandis que Joan retirait ses escarpins.

« Seaham », lut-il sur le tampon. Bizarre... Il ne connaissait personne à Seaham. Machinalement, il prit le pli, le décacheta avec son pouce et commença à le lire.

— De qui est-ce ? demanda Audrey en baissant les mains vers ses jupes.

— Vous pouvez vous rhabiller, dit-il lentement. Elle a pris la suite royale du *Bell and Stat* à Seaham.

— Pardon ? Comment le sais-tu ? Elle ne t'a tout de même pas écrit pour te l'annoncer ?

Une main toujours posée sur son front, il leva la lettre afin de la placer dans la lumière de juillet.

— Pas tout à fait, mais elle a eu la bonté de me faire adresser la note.

Comme tous les peuples du monde, les *drakons* avaient leurs légendes.

Il y en avait, naturellement, au sujet des diamants. Ceux-ci étaient liés depuis la nuit des temps à l'histoire du Clan, qui avait possédé plus d'une pierre mythique. Drako, Dramada, Eloquise... chacune avec son histoire sombre et mystérieuse, chacune conservée dans les recoins les plus secrets du manoir, chacune chérie comme le plus précieux des trésors.

Et il y en avait au sujet des dragons, de ces chefs qui, dans un lointain passé, avaient emmené le Clan depuis son berceau perdu dans les brumes de la mémoire pour le guider jusqu'ici, dans le comté, et avaient combattu pour que les *drakons* aient tous un foyer.

Nadus, tout d'abord, le puissant Alpha aux cheveux roux qui, le premier, avait posé la patte sur la terre qui deviendrait Darkfrith ; par la seule force de sa volonté, il avait arraché la tribu au Continent et l'avait menée jusqu'à cette île sauvage et inconnue.

Illan, qui avait capturé la princesse celte qu'il aimait et l'avait faite sienne.

Clarimonde, dont les dons, disait la légende, agissaient sur l'eau et le feu et qui, un jour, avait charmé toute une légion de soldats humains qui avait fait vœu de l'assassiner.

Theodus le Mystique.

Kieran l'Infortuné.

William le Bienheureux.

De tous ces fameux dragons, les plus renommés étaient peut-être les deux qui étaient encore en vie. Christoff, marquis de Langford, et le Voleur de Brume, son épouse, la belle Clarissa Tess.

Le roi et la reine d'Angleterre n'étaient pas plus vénérés par leurs sujets ! Kim avait grandi dans l'ombre de Christoff et de Tess, mais ce n'était qu'après leur disparition qu'il avait pris conscience de tout ceci – de la grandeur et de la force qu'ils avaient mises au service du Clan, combat après combat, année après année, maîtrisant chaque départ d'incendie, contenant chaque nouvelle menace...

Il ne s'en était rendu compte qu'après que ses parents les eurent abandonnés, lui et les autres.

Parfois, il s'asseyait au bureau de son père en se demandant s'il pourrait accomplir ne fût-ce que la moitié de ce que celui-ci avait réalisé. Il était respecté par les siens, il le savait. Il détenait le titre et occupait sa place légitime selon l'ordre des choses. Pourtant, les *drakons* se divisaient un peu plus chaque jour, et il lui semblait que, quoi qu'il fît, il ne pourrait l'empêcher tout à fait.

C'était comme si, en s'enfuyant, ses parents avaient ménagé une ouverture vers l'extérieur et que de plus en plus de membres du Clan s'en approchaient pour observer les Autres en se demandant : « Et si... »

Maricara, si jeune, si indisciplinée, née de l'autre côté des murs invisibles du comté, avait ouvert cette porte à la volée, et tout le monde s'y pressait pour voir dehors.

Il devait la refermer à clé avant qu'il ne soit trop tard.

Les Anglais vivaient dans un monde aux couleurs pastel. C'était ce que Mari avait remarqué en premier, avec la chaleur suffocante qui régnait ici : les couleurs. Les murs, les meubles, les robes et les hauts-de-chausses, même les bijoux, tout était pâle, délavé, aussi fade que le porridge du matin. En Transylvanie, et même en Autriche et en Hongrie, on n'avait pas peur du grenat, du turquoise, du noir. La mode s'affirmait joyeuse et sensuelle, les couleurs vives chantaient un hymne à la

vie. Dans sa robe de satin fluide aux sages nuances gris perle, parée de bracelets de saphirs, des diamants jaunes dans ses boucles non poudrées, Mari paraissait, telle une panthère, dans le jardin de l'hôtel peuplé de pigeons placides.

Bien entendu, aucun des clients autour d'elle ne savait qu'elle était un fauve en liberté. Aucun, sauf l'homme qui venait de franchir les portes vitrées ornées de dorures qui donnaient sur le patio.

Celui-ci s'immobilisa quelques instants tandis qu'un groom s'approchait de lui et le saluait. Du rivage en contrebas monta une brise chargée de sable et d'iode qui souleva les pans de sa veste vert-de-gris et fit danser ses mèches d'or sur sa cravate. Tout comme elle, il n'avait pas jugé utile de s'encombrer d'une perruque.

Le beau Kimber Chasen tendit ses gants et son tricorne au domestique sans lui accorder un regard. Ses yeux semblèrent traverser les palmiers et les plantes grimpantes arrangées avec goût dans de grands pots de terre cuite pour se poser sur Mari. Celle-ci était confortablement étendue sur une chaise longue, sous un parasol rayé de blanc et d'écru dont l'ombre la protégeait, ainsi que la petite table chargée de mets raffinés installée près d'elle, de l'ardeur du soleil de midi.

Elle sourit à Chasen en lui adressant un signe de la main. À son poignet, ses saphirs scintillèrent, leurs facettes projetant leurs lueurs bleutées.

Contournant les autres clients, Chasen se dirigea vers elle. Tandis qu'il marchait, elle vit les regards – masculins et féminins – converger vers lui. Des murmures s'élevèrent dans son sillage. Même le violon du trio à cordes qui exécutait une sonate dans un angle de la terrasse joua quelques notes à contretemps sur son passage. Avec sa rayonnante beauté et l'aura de richesse qui émanait de lui, même parmi cette clientèle élégante et aisée, il offrait l'incarnation idéale de l'aristocratie anglaise. Les dames se mirent à agiter leurs éventails devant leurs visages brûlants, les messieurs à taper impatiemment du pied sous les tables de fer forgé, le torse bombé, tels des paons faisant la roue.

En vain, songea-t-elle. Kimber Langford les éclipsait tous

sans même avoir à s'en donner la peine.

— Bonjour, lui dit-elle en français, toujours souriante. Bel après-midi, n'est-ce pas ? J'ai découvert que j'aimais beaucoup l'océan.

— Madame, répondit-il en lui adressant une révérence qui eût fait honneur à une princesse de sang. C'est un plaisir de vous retrouver.

— Vous êtes bien aimable. Je vous en prie, asseyez-vous donc. Une tasse de thé ?

Il prit place sur la chaise qu'elle lui désignait, mais son beau visage demeura impassible. Ses yeux verts lançaient de froids éclairs.

— Non.

— Comment, non ? J'ai commandé la plupart de ces plats pour vous, et laissez-moi vous dire qu'en français, cela n'a pas été facile. Ces gens sont d'un provincial ! J'ai peur que le caviar à lui seul vous coûte au moins quatre livres. Avouez que ce serait dommage de le gâcher...

Il lui adressa un sourire glacial.

— Pour moi ? Voilà une délicate attention... bien que fort improbable puisque vous n'étiez pas informée de ma venue.

— Lord Chasen, le gronda-t-elle gentiment, voilà plus de trois heures que je perçois votre présence qui s'approche de moi. Êtes-vous sûr de ne pas vouloir de thé ? Moi qui étais si fière d'avoir prévu le moment de votre arrivée ! Il est encore chaud, savez-vous ?

Elle tendit une main vers la théière Maricoline et, avec toute l'élégance que lui avait enseignée la gouvernante russe d'Imre, referma ses doigts sur l'anse de porcelaine ornée de fruits et de feuilles. Comme le comte ne répondait rien, elle versa le thé, une infusion sucrée et parfumée à la menthe aux puissants arômes. Malgré sa pose à la Cléopâtre, Mari n'en renversa pas une seule goutte, même lorsqu'elle se pencha pour tendre à Chasen sa tasse sur sa soucoupe.

Leurs doigts se frôlèrent. Mari se félicita d'être déjà assise. Ils s'étaient tout juste effleurés, mais il lui avait semblé qu'un éclair la traversait tout entière.

— Merci.

— Je vous en prie.

Il ne porta pas sa tasse à ses lèvres. La sonate s'acheva sur une ultime note plaintive, et aussitôt, le trio entama un menuet.

Mari se servit une tasse qu'elle garda dans sa main. La vapeur qui en montait vint lui caresser le visage.

— Je crois que je commence à comprendre pourquoi vous aimez tant cette boisson, vous autres Anglais. Au début, je la trouvais tout à fait insipide, mais lorsqu'on cesse de s'attendre à un bon café ou à un vrai chocolat chaud, le thé peut être presque aussi agréable.

Elle sirota une gorgée et reposa la tasse sur sa soucoupe fleurie.

— Il est parfait avec ce gâteau-là... Comment l'appellez-vous, au fait ?

— Un scone.

— Voilà, un scone. Un vrai délice ! Il faudra que j'en rapporte la recette à *Zaharen Yce*.

— Que faites-vous dehors, madame ? demanda abruptement Kimber. Croyez-moi, nous serions mieux à l'intérieur, dans un salon privé, pour discuter en toute tranquillité.

D'un geste léger, elle désigna la vaste terrasse, avec ses palmiers en pot, sa balustrade de granit rose, et la ligne bleu marine de l'océan aux flots puissants au-delà.

— Cet endroit est tellement plus amusant ! Vous voyez ce monsieur là-bas, par exemple ? Celui en veste verte, avec la perruque de travers ? Voilà une bonne demi-heure qu'il rêve de laisser là sa fade épouse pour venir me rejoindre.

— Vous lisez dans les pensées, commenta Chasen d'un ton dénué d'émotion.

Surprise, elle éclata de rire.

— Non. Ce serait un don extraordinaire, mais je ne le possède pas. J'ai simplement remarqué que ce brave homme ne parvenait pas à détacher les yeux de mes bijoux.

Elle marqua une pause pour couper un scone en deux.

— À moins que ce ne soit de mon décolleté, ajouta-t-elle.

L'ombre d'un sourire étira les lèvres de Chasen.

— Des deux, je dirais.

Elle pencha la tête de côté. Elle n'était pas assez naïve pour

croire à la sincérité des sourires de Chasen. Il y avait chez lui une réserve, une dureté, une froide détermination qu'il semblait peiner à contrôler. En cet instant précis, elle n'aurait pour rien au monde quitté cette terrasse ouverte à tous pour un tête-à-tête en compagnie du comte de Chasen. Dieu seul savait ce qu'il aurait pu tenter !

Elle avait attendu cet instant trop longtemps pour précipiter le cours des événements. Se doutait-il seulement des efforts qu'il lui fallait déployer pour rester ainsi étendue sur cette chaise longue, à jouer les panthères ?

— Ma foi, si vous êtes certain de ne rien vouloir de tout ceci, déplora-t-elle dans un soupir, je suppose que nous allons devoir en faire cadeau aux oiseaux. Le maître d'hôtel m'a dit de prendre garde aux mouettes, bien qu'elles semblent rester à distance tout à fait prudente.

— Je vous en prie, commencez sans moi.

— À vrai dire, je n'ai pas très faim. Allez savoir pourquoi, j'ai peu d'appétit, ces jours-ci.

Cette pique atteignit son but. Voyant les beaux yeux de Kimber se plisser, elle se hâta de poursuivre :

— Si vous invitiez vos amis à se joindre à nous ? Vous savez, ceux qui attendent dans le hall de l'hôtel ? Ils sont trois, si je ne m'abuse, et votre frère est parmi eux. Sans parler de... voyons... cinq, non, six autres *drakons* dehors dans la rue, près de l'attelage. Les pauvres ! Qu'ils doivent avoir chaud !

Le comte laissa échapper un long soupir, le regard toujours braqué sur elle. Une soudaine bourrasque d'air marin fit claquer le volant du parasol, soulignant d'un subtil jeu d'ombre et de lumière ses sourcils, ses pommettes, ses joues ornées d'une barbe de trois jours, et l'arc sensuel de ses lèvres. Il rapprocha sa chaise de la sienne, rentrant dans la pénombre, et se pencha vers elle, ses avant-bras sur ses genoux. De nouveau, ses longues mèches dorées vinrent frôler la ligne de ses mâchoires.

— Qui d'autre percevez-vous ? demanda-t-il d'une voix calme.

— Presque tout le monde, certains plus facilement que d'autres.

— Et moi aussi ?

— Oui.

Elle tourna les yeux vers lui.

— Sans le moindre problème.

Il recula, l'expression toujours impénétrable. Après quelques instants, elle le vit choisir un roulé au fromage et le couper en deux d'un geste délicat.

— Il est intéressant de constater que *je* ne perçois *vos* gardes nulle part, en revanche.

— Peut-être parce que vous n'êtes pas aussi doué que moi, mon cher.

De nouveau, un léger sourire éclaira le visage de Kimber.

— Possible, répondit-il sans la regarder. Quoi qu'il en soit, vous m'avez placé dans une situation délicate. Nous avons fait un pari, que, manifestement, vous avez gagné. Cependant, je ne puis vous laisser ici.

Mari poussa une soucoupe sous les mains de Kim pour retenir un nuage de miettes.

— Vraiment pas ?

— Vraiment pas. Le Conseil a été catégorique sur ce point. La presse est trop bavarde, princesse.

— Les journalistes sont des ignorants.

— Le danger est trop grand, insista-t-il.

Il leva les yeux vers elle et la transperça de son regard vert.

— Les humains ont organisé une milice afin d'abattre les fauves qui ravagent la campagne. Vous seriez surprise de voir combien ces gens sont attachés à leur bétail.

— Pour quelques vaches de plus ou de moins...

— Maricara, coupa-t-il dans un murmure aux inflexions implacables, vous avez délibérément brisé la majeure partie de nos lois les plus sacrées. Dans le passé, des *drakons* ont été mis à mort pour bien moins que cela. Vous êtes apparue publiquement sous votre forme de dragon, et cela à plusieurs reprises. Vous avez ostensiblement volé dans le ciel, et nous avons une chance folle que les seuls à vous avoir aperçue jusqu'à présent soient des Tsiganes que personne ne croira. Je ne parviens pas à comprendre ce qui vous est passé par la tête. Si votre but était d'attirer mon attention, ma chère, c'était déjà chose faite. Nous n'avons pas pour habitude de nous exhiber de la sorte. Nous ne

sommes pas à *Zaharen Yce*. Ce pays n'est pas le vôtre.

Mari détourna les yeux vers l'éclat aveuglant de l'océan et le fixa, immobile, jusqu'à ce que sa vision se brouille.

— En effet, dit-elle. Je le sais...

— Chaque fois que vous enfoncez une règle, à chacune de vos incursions dans le monde des Autres, que ce soit sous votre apparence de dragon ou de fumée, vous mettez en danger tous les miens. Je suis désolé, mais le Conseil exige votre retour, et je suis de son avis.

— Je n'appartiens pas à votre Clan, lord Chasen.

— Si, ma belle, répondit-il avec un peu plus de douceur. J'ai bien peur que si.

Elle tourna son regard vers lui. Difficile de se méprendre sur le sens de ses paroles. Pour lui, elle était sienne ; il l'avait déjà enfermée et couverte de chaînes, affublée d'un nouveau titre, noyée sous la chape de ces maudites interdictions qui frappaient les *drakons* anglais ! Son regard se posa sur la main gauche de Kimber, sur son doigt auquel ne brillait aucune alliance, puis sur son propre annulaire qui portait toujours la légère marque de son propre anneau, telle une blessure qui ne guérirait jamais.

— Vous êtes opiniâtre, dit-elle sans émotion. Je le vois bien. Seulement, je le suis autant que vous. Vous ne me convaincrez pas.

— Il ne s'agit pas de vous convaincre, madame. Il s'agit de reconnaître notre nature profonde. De mesurer ce que nous sommes vraiment. Nous ne pouvons rien changer à cela.

— J'ai dit opiniâtre ? J'aurais dû dire têtu comme une mule !

Kimber se pencha un peu plus vers elle.

— Maricara... commença-t-il, avant de s'interrompre.

Quelqu'un s'était approché de leur table.

— Ah, vous voilà !

Manifestement, Rhys s'était lassé d'attendre dans le hall. Mari le vit prendre une chaise et s'y asseoir avec un soupir de bien-être. Deux jeunes femmes élégamment vêtues le suivaient, *drakons* elles aussi. Les sœurs Langford, sans nul doute. Leurs robes, aux reflets d'argent pour la première et d'or pour la seconde, les faisaient ressembler à deux précieuses babioles sorties d'une cassette à bijoux.

Mari les ignora superbement et concentra son attention sur le comte.

— Ici, vous ne pouvez rien contre moi, déclara-t-elle d'un ton doux et tendre. Et aucune de vos belles paroles ne m'obligera à me lever de ce siège pour vous suivre. Vous êtes effectivement dans une situation délicate, lord Chasen. Je vous ai attiré ici en toute honnêteté. Je ne suis pas à vos ordres, et je n'obéirai pas à vos lois. Ni moi ni mes hommes ne vous avons fait de mal. Nous pouvons encore être amis, vous et moi, selon ce que vous déciderez. Je puis me montrer conciliante, ou non. La prochaine fois, je vous suggère aimablement de réfléchir avec le plus grand discernement avant d'agir. Je ne vous laisserai pas me manquer de respect et, quoi qu'il arrive par la suite, je n'oublierai rien.

Lorsqu'elle eut fini de parler, l'une des femmes, après une légère hésitation, s'assit sur une chaise, bientôt imitée par sa sœur. Elles étaient très belles, avec leur teint de rose et d'albâtre, et toutes deux ses aînées de plusieurs années. Elles étaient coiffées de somptueuses perruques, fardées avec soin, parées de pierres magnifiques. Celle en robe argentée avait de grands yeux bruns et une mouche au coin de la lèvre supérieure. Tout en lui souriant, elle prit la théière et commença à remplir les tasses.

— Je suis désolée que nous n'ayons pas encore été présentées. Je suis Audrey, et voici Joan. C'est un insigne honneur de faire enfin votre connaissance, Votre Altesse.

Sans se départir de son sourire, elle versa du thé dans la tasse de Maricara, avant de reprendre, cette fois-ci en anglais :

— Ce ne sera pas long, Kimber. Nous avons un bandeau pour les yeux et un capuchon, ainsi qu'un grand chapeau pour cacher son visage. Tout ce qu'il nous faut, c'est quelques instants en tête à tête avec elle.

— Il n'y a pas moyen d'avoir une conversation en privé avec elle, répondit celui-ci.

— Il y a toujours un moyen, murmura l'autre sœur, dont les yeux étaient aussi verts que ceux de ses frères.

— Absolument, approuva Mari... également en anglais. Par exemple, vous pourriez crier : « Au feu ! » à la cantonade. Les humains ont tendance à être saisis de panique à ces mots. Vous m'auriez aussitôt toute à votre disposition. Bien sûr, ce serait

dommage de gâcher cette délicieuse collation. La tarte aux framboises est si appétissante !

Un silence médusé tomba sur la fratrie. Les cris des mouettes au-dessus des vagues leur parvinrent, assourdis et lointains.

— Seulement, poursuivit Mari, vous devriez déjà avoir compris que je n'hésiterai pas un instant à muer ici, devant tous ces gens à l'esprit si borné, si un seul d'entre vous tente le moindre geste vers moi. Que dira votre Conseil de cela ?

Le comte se ressaisit le premier.

— Vous parlez anglais.

Mari tapota d'un doigt impatient le rebord de sa soucoupe.

— Bien entendu ! J'ai eu des années pour l'étudier. N'en auriez-vous pas fait autant, à ma place ?

Rhys étouffa un rire, avant de laisser libre cours à son hilarité. Sa joie éclairait son visage d'un charme ensorcelant. Lorsqu'il rejetait la tête en arrière, les muscles de son cou se tendaient, l'émeraude à son oreille brillait comme l'œil d'un chat. Puis, reprenant son sérieux, il se massa le front d'un geste pensif et demanda à Kimber et à ses sœurs :

— Aucun d'entre vous n'avait envisagé cela ?

— Apparemment, non, répondit Maricara.

Elle finit son thé, déposa la tasse sur sa soucoupe et se leva de sa chaise. Aussitôt, les deux hommes bondirent sur leurs pieds. Leurs sœurs, elles, ne bougèrent pas.

— Tant pis pour ce festin, nous nous sustenterons plus tard, dit Maricara en parcourant les plats d'un bref regard. Il y a quelque chose que j'aimerais vous montrer, de toute façon.

Kimber s'était de nouveau figé, le regard fixé sur elle. Il n'était pas le seul, loin de là : la moitié des hommes présents sur la terrasse semblaient avoir été frappés de paralysie dès l'instant où elle s'était éloignée de la table.

Kim toussota pour s'éclaircir la voix.

— Maricara ? Que diable portez-vous ?

— Oh, vous aimez ?

Levant les bras, elle décrivit une rapide pirouette. Autour de ses pieds, le bas de la robe prit la forme d'une cloche étroite.

— On appelle cela une robe-chemise. Aucun cerceau ; on y est libre de ses mouvements. Le modèle fait fureur à Paris.

— J'adore, commenta Rhys.

— Tais-toi donc ! s'écria sa sœur aux yeux bruns avant de s'approcher de Maricara avec une élégance toute maîtrisée.

Les deux femmes se firent face. Toutes deux portaient des talons et se dressaient de toute leur hauteur, les épaules rejetées en arrière. Par le plus grand des hasards, elles étaient exactement de la même taille.

— Votre Altesse, dit Audrey d'une voix étranglée, nous vous suivons.

— Allons-y ! répondit Mari.

9

Toutes les créatures ont leur talon d'Achille. Le lapin agile, avec sa queue blanche qui s'agite derrière lui comme un fanion ; le rusé renard, avec son manteau roux si voyant ; le gros poisson dans le ruisseau peu profond ; les passereaux au vol lent ; les clams qui ne peuvent s'enfoncer loin dans le sable sous peine de suffoquer.

Les *drakons*, eux, doivent voir pour muer. Ôtez-nous la vue, et nous demeurons figés sous notre apparence humaine. Capuchons, bandeaux et autres tisons brûlants sont pour nous autant d'armes fatales. Même le grand âge peut nous perdre ; lorsque notre vue baisse, c'en est fini de nos échappées parmi les étoiles.

Sous notre forme de dragons, nous devenons muets. Nous ne pouvons alors communiquer que par le langage du corps. Quand nous nous battons, nous fondons sur l'ennemi sans faire plus de bruit que la neige tombant du ciel, et seul le sifflement de l'air autour de nous trahit notre fureur.

Et vous, vous nous guettez avec vos pistolets chargés, vos couteaux, vos capuchons... Vous commencez à comprendre, n'est-ce pas ?

10

Mari emmena les frères et sœurs Langford vers ses appartements. Prenant bien soin de ne pas passer la première, elle leur indiqua le chemin dans le large corridor où flottait un parfum d'iode et s'attarda derrière leur petit groupe.

Sous le dôme de verre qui surmontait le hall de l'hôtel, elle s'était retournée pour tendre sa clé à lord Chasen, qui l'avait prise au creux de sa paume en lui jetant un bref coup d'œil par en dessous.

Le hall, bien que spacieux, fourmillait d'Autres qui se bousculaient autour d'un véritable point d'eau installé en son centre, couvert de nénuphars et rempli de vigoureuses carpes orange.

— Après vous, avait-elle murmuré.

Le comte lui avait adressé l'un de ces irritants petits sourires dont il avait le secret, et ses doigts, effleurant à peine la paume de sa main, s'étaient refermés sur la clé.

De nouveau, elle avait ressenti cette sensation fugace, presque électrique, irrésistiblement charnelle... et plus forte encore que la fois précédente.

Cela avait éveillé en elle d'inavouables images. Les longues mèches d'or de Kimber libérées de leur catogan, le jeu de sa mâchoire carrée sous la caresse de ses doigts, la brûlure de ses lèvres sur les siennes...

Soulevant ses paupières, il avait dardé sur elle un regard aux froids éclats de jade. Aussitôt, elle avait reculé d'un pas.

— Princesse, avait-il simplement murmuré avant de reprendre son chemin, fendant la foule de dandys qui agitaient leur mouchoir en guise d'éventail dans la chaleur suffocante.

La suite royale occupait tout le troisième étage de

l'établissement. Luxueuse et hors de prix, elle offrait ce que l'hôtel proposait de mieux en matière de services. Mari laissa ses visiteurs entrer avant elle afin qu'ils jugent par eux-mêmes des précautions qu'elle avait prises. Les rideaux étaient tirés et retenus par leurs lourdes embrasses de soie céladon ; les fenêtres grandes ouvertes, laissant entrer une légère brise marine qui faisait danser les glands de satin suspendus aux angles de la courtépointe sur le lit, dans la chambre attenante. Mari s'attarda dans le vestibule tandis que les autres se regroupaient dans le salon en jetant autour d'eux des regards circonspects – quatre *drakons* rivalisant d'élégance parmi les draperies en pongé et les meubles au plateau de marbre. Dans un vase en émail cloisonné, un somptueux bouquet de lilas et de roses thés mêlait ses effluves capiteux à la senteur salée de la mer.

Ç'aurait été facile de muer, de disparaître en un clin d'œil. Mari ne le savait que trop bien : pas une nuit n'était passée sans qu'elle le fasse.

Pas une seule nuit ! Chaque soir, elle allait se poster devant les fenêtres anciennes et faisait courir sa paume sur les vagues qui déformaient le verre. Puis, fermant les yeux, elle humait le doux parfum de l'océan et du jasmin à la floraison nocturne qui poussait à l'état sauvage dans les dunes en contrebas. Alors, elle songeait à ses chères montagnes en se demandant quel spectacle elles offraient en cet instant même, avec le vent qui allumait d'étranges scintillements sur leurs pentes vertigineuses dans la clarté de la lune, et les myriades d'étoiles qui semblaient vous cligner de l'œil dans le ciel.

Elle ne regardait jamais derrière elle, vers le lit en bois de rose, de peur de céder à l'appel des draps frais et du moelleux édredon brodé d'oiseaux et de pervenches.

Tout la retenait ici, dans ces pièces, mais chaque nuit, aussi tard qu'elle le pouvait, elle les quittait.

Non loin à l'intérieur des terres se trouvaient un prieuré à l'abandon. Lumineuse princesse le jour, elle se transformait à la nuit tombée en créature de l'ombre. Elle avait installé des couvertures et un oreiller dans une ancienne cellule de moine. Là, elle regardait fixement le mur de pierres rongées par le

temps, jusqu'à ce qu'elle sombre dans le sommeil avec, au fond de l'œil, l'image persistante des grossiers rectangles taillés dans la roche, tout en priant pour que *cette* nuit-là, enfin, elle dorme jusqu'au matin.

Puis elle se réveillait... Elle se réveillait en des lieux si effrayants...

— C'est idéal, n'est-ce pas ? lança-t-elle en rejoignant ses visiteurs. J'aime particulièrement toutes ces fenêtres.

— Que vouliez-vous nous montrer ? demanda le comte.

D'un geste sec, il frappa sa cuisse avec ses gants. De nouveau, elle perçut l'agacement contenu qui émanait de lui. Dans son regard, il lui sembla apercevoir le fauve en cage qui s'agitait, impatient.

— Oh, ce n'est pas ici. Vous allez devoir muer et me suivre, pour le voir.

Kimber laissa échapper un petit rire sans joie.

— Il n'en est pas question.

— Allons, seulement en fumée. Aux yeux de tous ces gens, là-bas, nous ne serons qu'une bande de brouillard qui passe.

— Par une telle chaleur ? s'étonna Rhys.

— Alors, des nuages. Des dragons. Enfin, ce que vous voulez. Que vous me suiviez ou non, et que vous soyez d'accord ou non, j'ai bien l'intention de muer. Et je crois que vous devriez me suivre...

Redressant le menton, Mari défia Kimber du regard.

— ... dans l'intérêt de votre Clan, lord Alpha.

Le regard tourné vers leur frère, les trois autres gardèrent le silence. Kimber demeurerait immobile, appuyé sur l'une de ses jambes solidement musclées, son tricorné sous le bras. On n'entendait plus que le claquement assourdi de ses gants qui frappaient sa cuisse en cadence. Dans le rayon de soleil qui révélait le relief du passepoil de satin ornant sa veste et la brillance des boucles de ses souliers, on aurait pu le prendre pour un humain – un très beau spécimen de mâle humain –, n'étaient les ondes de puissance typiquement *drakon* qui émanaient de toute sa personne, et cette lueur prédatrice au fond de ses iris d'un vert lumineux.

— Très bien, madame, décida-t-il après un long silence, tout

en ponctuant ses paroles d'un rapide hochement de tête. Mais permettez-moi d'être très clair : nous ne nous déplacerons que sous notre aspect de fumée. Sous aucun prétexte nous ne muerons en quoi que ce soit d'autre à proximité d'humains.

— Naturellement, approuva Maricara en français, avant de se tourner vers le reste de la fratrie Langford. Mon coffre-fort se trouve derrière l'armoire. Je le mets à votre disposition pour y déposer vos bijoux.

Le coffre, presque aussi volumineux que le secrétaire disposé dans l'angle de la pièce, était en acier peint. Sa clé était cachée dans le cabinet de toilette, sous une tuile disjointe.

Sans bouger de sa place, Chasen se tourna vers l'objet.

— Vous êtes venue de Transylvanie avec ceci ?

— Pas exactement, répondit-elle. Vous devriez bientôt recevoir la note, je pense. Le serrurier de la ville m'a assuré que vous régliez vos factures rubis sur l'ongle.

Mari les avait prévenus : une fois parvenus à leur destination, ils ne devraient pas toucher le sol. Après avoir jaugé la vitesse du vent et estimé l'angle des rayons solaires, Chasen et elle étaient tombés d'accord : le plus sage était de conserver une apparence aussi fine que possible, afin d'apparaître à quiconque aurait l'idée de lever les yeux comme de minces lambeaux de brume de chaleur scintillant faiblement dans le ciel bleu. Ils progresseraient avec lenteur. Leur but n'était pas très éloigné, leur avait-elle expliqué, mais le trajet prendrait un peu de temps.

Elle les guida vers l'arrière-pays, laissant toujours plusieurs lieues entre son antique prieuré et eux, et mit le cap au sud-ouest, presque dans la même direction que les vents, si bien qu'ils avaient à peine à dévier leur trajectoire. Le plus difficile, songea-t-elle, était de résister à la tentation de s'élancer à toute vitesse.

La fumée constituait l'un de leurs meilleurs déguisements. C'était le don le plus indiqué pour leurrer l'œil humain. Sous cet aspect, ils pouvaient se glisser dans des lieux où n'entrait aucun humain, se faufiler à travers un trou de souris, les fentes d'un volet, tel un fil passant dans le chas d'une mince aiguille. Bien des humains, dans les temps anciens, avaient cru, à tort, la fumée qui entourait les dragons née d'un feu mortel qu'ils

crachaient – mais la fumée *drakon* était bien la marque de leur férocité, du moins envers l'ennemi.

En dessous d'eux, le paysage prit une apparence nette et distante, aussi parfaite et joliment brossée qu'une aquarelle. Des bois, des collines, des routes, des haies, des maisons de briques et de tuiles bâties le long de cours d'eau, des églises, des moulins, un groupe d'hommes en manteau rouge chassant la caille... Leurs chiens aboyèrent lorsque Mari et les autres les survolèrent.

Chasen la talonnait de près, au point que, parfois, leurs bords se frôlaient. Jamais elle n'avait connu pareille expérience avec un autre *drakon*. Les dragons Zaharen s'étaient toujours écartés sur son passage lorsqu'elle s'élançait vers le ciel ; même son frère se tenait à distance.

Kimber, lui... Kimber était un voile de brume nacrée, un écho d'elle-même. Il se penchait en même temps qu'elle, prenait de la hauteur à l'instant précis où elle s'élevait dans les airs. Les trois autres s'étaient laissé distancer, mais Kimber calquait son rythme et ses mouvements sur les siens. Il la suivit même lorsqu'un courant d'air brûlant s'engouffra soudain entre eux deux.

Entraînés par cet élan, ils décrivirent une boucle identique. Mari roula sur elle-même avant de s'aplanir de nouveau et s'aperçut que Kimber en avait fait autant. C'est à ce moment qu'il la toucha pour la première fois, éveillant en elle une ineffable volupté. À ce contact, elle se fit nuage de soie, souffle de vie, étincelle de félicité... Prise d'un vertige, elle perdit son chemin, l'espace d'une seconde. Il l'effleura de nouveau, cette fois avec une lenteur délibérée. Elle se rétracta, plus émue qu'elle ne voulait le montrer, puis hâta l'allure, jusqu'à ce que prairies et frondaisons se fondent en une rapide succession d'ombre et de lumière.

Il bondit à sa suite.

À présent, ils étaient presque parvenus au terme de leur expédition. La ferme, située à l'écart de tout village ou hameau, était composée d'une maison au toit de chaume et de deux granges, d'un enclos de brebis aux grands yeux curieux, et de nombreux champs de froment aux pousses vert tendre.

Maricara les mena au-delà, jusqu'à une clairière boueuse proche d'un moulin à vent dont les ailes tournaient lentement en émettant des craquements dans la faible brise de l'après-midi. De l'eau en sortait en un filet régulier qui sourdait d'une fissure et s'écoulait dans un bassin en fer-blanc, baignoire idéale pour un troupeau d'oies domestiques.

C'était là, près du bassin, qu'elle s'était réveillée au cœur de la nuit. Elle était revenue à elle dans cet endroit inquiétant, totalement désorientée, frissonnante et nue, de la boue entre les orteils. L'odeur du sang des oies se mêlait à celle du fumier. À ses pieds, dans une flaque sombre, la lune se reflétait. Tout autour d'elle gisaient des plumes d'une blancheur angélique, tandis que d'autres voletaient en larges arabesques avant de tomber sur le sol.

Elle entendait encore – elle l'aurait juré – l'écho de l'ultime cri étranglé de la dernière oie lorsque, se pliant soudain en deux, elle avait rendu son monstrueux festin nocturne, à quatre pattes dans les immondices qui lui souillaient les cheveux, des larmes brûlantes ruisselant sur ses joues et coulant de son menton.

L'un des angles de la clairière était encore parsemé de plumes. Maricara flotta jusque-là, en restant toutefois à une distance prudente, et attendit que les autres la rejoignent. Elle leur laissa alors quelques minutes pour qu'ils comprennent. Son odeur était toujours présente, ainsi que celles des oies mortes et du bassin rouillé. Le comte la quitta. Elle le regarda s'approcher de la boue. Il ne se donna pas la peine d'imiter la nature – aucun nuage ne se déplaçait à une telle vitesse –, mais il n'y avait pas d'humains dans les parages, elle en était certaine.

Il scintilla dans la lumière. Puis elle le vit changer de place, s'épaissir, s'aplatir de nouveau, avant de remonter vers l'endroit où elle l'attendait, voile de vapeur accroché à l'extrémité du moulin. À peine l'eut-il rejointe qu'elle s'élança comme une flèche vers le ciel.

Le second lieu, peu éloigné du moulin, se trouvait plus au nord. Ils survolèrent d'autres fermes, d'autres champs, d'autres routes à péage datant de l'occupation romaine, d'autres arbres dissimulant les secrets de ce pays sous leur manteau de feuillage. Elle perçut la présence de daims, de hérissons, de pinsons,

d'écureuils, de chouettes assoupies. Puis, à l'approche de la deuxième ferme, une autre présence. Celle d'un bœuf, attaché à un chêne dans l'un des pâturages les plus éloignés. Moins d'une semaine auparavant, il y avait aussi des vaches dans cette prairie, mais c'était avant la venue de Mari.

Deux vaches. Elle n'avait gardé de cette nuit-là que de vagues impressions. L'herbe grasse, les flaques de sang, les os lourds et massifs. Et le bœuf qui se plaquait de toutes ses forces contre une barrière de bois branlante, le regard fixé sur elle dans l'obscurité, trop effrayé pour trembler.

Il était à présent couché sur la terre nue, les pattes de devant repliées sous lui, paisible. Lorsqu'elle fut assez proche de lui pour voir ses yeux, l'animal leva la tête d'un geste surpris et bondit sur ses pattes.

Les hommes qui l'avaient attaché là étaient rentrés dans la ferme. L'un d'eux était resté en arrière – ils n'auraient pas laissé un tel appât sans surveillance –, mais il s'était aventuré dans les bois qui bordaient le pré – il y subsistait des relents de mauvaise bière et d'urine. Quelle ironie ! Cet homme capable de tuer de sang-froid et en plein jour avait besoin d'intimité pour se soulager...

Mari ne comprenait pas les Autres. Sans doute n'y parviendrait-elle jamais !

Toutefois, elle ne s'approcha pas plus. Le vigile serait bientôt de retour. Cette fois, Kimber demeura à ses côtés, et les trois autres restèrent à proximité.

Elle regrettait de ne pouvoir leur révéler ce qui se tramait au-dessous d'eux, la menace qui rôdait dans ce pré. Comme elle aurait voulu leur expliquer, ou au moins leur montrer ! Mais elle ne pouvait qu'attendre qu'ils comprennent par eux-mêmes.

Kimber commença à se rapprocher du sol. Aussitôt, elle s'élança à sa suite, plongea pour s'enrouler autour de lui et l'obliger à remonter. S'il était tout de soie et de velours sous son aspect de brume, sa volonté restait d'acier. Il la contourna et reprit sa descente.

Elle fit une nouvelle tentative. Cette fois, il roula avec elle avant de décrire une vaste boucle, de sorte que, l'espace de quelques secondes, ils s'élevèrent ensemble dans les airs. Puis il

disparut en un éclair, fondit vers la terre tel un mince tourbillon et s'approcha du bœuf, avant de muer pour prendre sa forme humaine.

L'animal roula des yeux fous et poussa un beuglement d'effroi, tout en tirant frénétiquement sur sa longe.

Mari se laissa tomber, mua à son tour, et son cœur se remit à battre dans sa poitrine dans un douloureux hoquet. Elle prit Chasen par le bras en murmurant d'une voix véhémence :

— Avez-vous perdu la tête ? Sauvez-vous ! Vous ne percevez donc pas l'Autre ?

— Si, répondit-il avec un calme olympien.

Il posa sa main sur la sienne.

— Je devine sa présence, mais il est encore loin.

— Je vous avais dit de ne pas toucher le sol ! Je voulais seulement vous montrer cet endroit !

— Désolé, princesse. Au risque d'aggraver ma réputation de tête de mule, sachez que je tiens à rester maître de mes mouvements.

Il ne la regardait pas. Pensif, les sourcils froncés, il considéra le bœuf, puis les bois, tandis que l'animal, qui tremblait à présent de tous ses membres, tirait de plus belle sur sa corde, manquant de s'étrangler en essayant de se libérer de son licol.

Mari remarqua alors que Kimber était nu. Certes, elle le savait déjà, et elle l'était d'ailleurs elle-même, mais c'était une chose de le savoir, une autre de voir les rayons du soleil caresser sa peau claire et souligner la toison dorée qui recouvrait sa poitrine... À l'image de son bras dur comme l'acier sous sa paume, tout en lui n'était que fermeté et détermination, à l'exception de sa main, posée sur la sienne avec la délicatesse que l'on a pour tenir une fleur.

— Veuillez m'excuser, intervint Rhys, qui venait de les rejoindre, mais que faisons-nous ici ?

Kimber jeta un regard par-dessus son épaule en direction de son cadet. Ses doigts se crispèrent.

— Nous réglons un petit problème, répliqua-t-il en levant son visage vers le ciel.

L'un des petits nuages de brume descendit aussitôt. Un instant plus tard, Maricara vit Audrey se matérialiser tout près

d'elle.

— Pour l'amour du Ciel, Rhys, regarde ailleurs ! s'écria-t-elle en passant un bras autour des épaules de Mari pour l'approcher d'elle.

Ses cheveux étaient presque aussi longs que ceux de Maricara. Dans son mouvement, ils vinrent frôler leurs tailles.

Mari s'écarta.

— Nous devons partir, insista-t-elle en voyant Chasen se diriger vers le bœuf. Ils ont peut-être des mousquets, ou des flèches.

— Très bien.

Il fit un détour devant l'animal terrorisé et, tendant la main, s'empara de la longe. Le bœuf poussa de nouveau des beuglements d'effroi, tout en bondissant dans l'espoir de se libérer, mais Kimber ne fit que prendre la corde, qu'il tendit entre ses deux poings avec une grimace d'effort. La fibre se rompit dans un sourd craquement.

Lâchant les deux extrémités de la longe, Kimber recula d'un pas. Le bœuf, sur une ultime ruade, s'élança et fonça dans un roulement de tonnerre qui fit trembler la terre.

— Maricara a raison, dit une autre voix, celle de Joan, sur sa gauche. Il est temps de partir. On nous voit depuis l'étage de la ferme, et il y a des hommes qui se dirigent vers nous.

Sans un mot de plus, Kimber mua, aussitôt imité par ses frères et sœurs. Mari fut la dernière à s'en aller, toujours nauséuse, tandis que le bœuf, dans un fracas assourdissant, s'éloignait à travers les prés baignés de soleil.

Cette fois-ci, ils mangèrent. Kim avait trop faim pour se passer de repas, et au moins, dans ce confortable hôtel qu'avait choisi Maricara, il savait où elle se trouvait. Cela lui importait plus que tout.

— Ils sont au courant, maintenant, dit-elle d'un air dépité, tout en dardant sur lui un regard accusateur.

Derrière ses cils longs et fournis, ses iris rayonnaient d'une pâle clarté lunaire.

— Si vous n'aviez pas brisé cette corde, si vous n'aviez pas libéré cet animal, les chasseurs auraient pu ne jamais découvrir notre présence et...

— Ils savaient déjà, coupa-t-il en prenant une nouvelle bouchée de rôti. Ce bœuf était un piège grossier ; mon geste n'a rien changé.

— C'est *vous* qui aviez dit de ne pas muer !

— À proximité d'humains, précisa-t-il.

Maricara marmonna quelque chose dans une langue qu'il ne comprit pas, mais il ne jugea pas utile de lui demander le sens de ses propos. Puis elle se mit à couper la pièce de viande dans son assiette, les sourcils froncés comme si le rosbif saignant et les asperges poêlées l'indisposaient autant qu'il l'avait fait lui-même.

Kim avait exigé l'unique salon privé de l'établissement pour le dîner. Il lui avait fallu mettre dans la balance tant le poids de ses titres de noblesse qu'une somme extravagante pour pouvoir profiter de cette salle aux vitres fumées, dont le directeur de l'hôtel lui avait assuré qu'elle était réservée des mois à l'avance, mais il ne le regrettait pas. Ils avaient tous les cinq besoin de se restaurer, et leur conversation n'était pas destinée à des oreilles étrangères.

Il n'avait toujours aucune idée de l'endroit où se trouvait l'escorte de Maricara. La sienne était dans la grande salle ouverte adjacente au salon, en train de manger un repas strictement identique... et sans doute considérablement moins coûteux. Ses hommes étaient de robustes guerriers, et le fait de savoir une bonne partie de la famille de leur Alpha dans ce salon privé ne pouvait que les inciter à redoubler de vigilance.

De temps à autre, une servante en coiffe de dentelle suivie de deux valets de pied entraient par les portes donnant sur le hall pour apporter de nouveaux mets. Par habitude, Kim et ses frères et sœurs se taisaient chaque fois qu'ils apparaissaient. Quant à la princesse, elle n'était jamais très prolixe, quelle que fût la situation.

Des bougies avaient été allumées devant chacun des miroirs qui tapissaient les murs. La lueur des chandelles semblait provenir d'une caverne, voire de quelque lointain et formidable brasier. Leurs flammes prenaient une teinte sépia, tandis que des ombres aux nuances de cuivre terni dansaient entre elles.

Maricara coupa une pointe d'asperge. Elle portait de nouveau

cette petite chose de satin qu'elle osait appeler une robe. Dans ses cheveux, les diamants captaient la faible lumière ambiante pour la refléter en éclats assourdis. Elle s'était assise au bout de la table, près d'une fenêtre ouverte, loin d'eux quatre. Sans doute craignait-elle toujours qu'ils ne la capturent ou ne la piègent, bien qu'ils soient dans un espace presque public. Kim devait l'admettre : elle n'avait pas tout à fait tort. Il se trouvait à l'autre extrémité de la table. Entre elle et lui, sur la nappe en drap de Hollande immaculée, étaient disposés les plats contenant le rôti encore fumant, les pommes de terre et les carottes bouillies. L'image n'était pas sans lui évoquer le tableau qu'ils formeraient un jour dans la salle à manger de Chasen Manor...

Lorsqu'ils seraient mari et femme.

Il la regarda porter à ses lèvres une bouchée qu'elle mâcha prudemment. Elle semblait épuisée. Derrière la beauté de ses traits, l'éclat de ses diamants et la fureur de son expression, il discernait les marques de la fatigue qui ralentissait ses gestes. Des ombres violettes qu'il n'avait jamais remarquées auparavant lui cernaient les yeux.

Peut-être n'était-ce qu'un effet de l'éclairage. Il faisait noir comme dans une tombe, ici.

Le visage toujours baissé, elle leva les yeux vers lui et croisa son regard. Pris au piège d'un rayon couleur d'opale, Kim tressaillit. Quelque chose dans sa poitrine se contracta douloureusement.

« Oui ! murmura le dragon de glace tapi au fond de son cœur. Elle est Alpha, elle est sauvage, et elle est à toi. »

Il savait que cela, de toute évidence, devait advenir. Cependant, lorsqu'elle le considérait de cet air soudain si vulnérable, lorsque son vernis de perfection commençait à se craqueler...

Il n'aimait pas l'idée de lui faire du mal ou, pire, de la forcer. Il détestait la voir ainsi aux aguets, obsédée par la fenêtre ouverte derrière elle, par les hommes en armes, par son envie de se débarrasser de lui. Et, par-dessus tout, il refusait de la laisser s'approcher de nouveau du bétail.

Le monde offrait aux siens une fabuleuse palette d'arômes plus capiteux les uns que les autres, parfois si nombreux que

même le plus averti des *drakons* pouvait s'y perdre, mais Kim avait appris, avec les années, à en distinguer les nuances les plus subtiles. Il connaissait la différence entre l'eau de la rivière et celle de l'étang, entre le vol d'une chouette et celui d'un faucon, entre le passage d'un papillon de jour parmi les fleurs et celui d'un papillon de nuit dans les feuillages.

Autour du moulin, il avait senti la puanteur du sang, les puissants effluves d'une peur animale ancestrale, auxquels se mêlait le parfum de Maricara. Elle était déjà venue ici, il n'avait aucun doute sur ce point. Les senteurs de la boue, des bêtes et de sa délicate personne étaient si intenses qu'elles avaient failli en couvrir une autre, pourtant plus importante : l'odeur écœurante des humains. De nombreux humains. Il en avait également perçu une autre, qu'il n'avait pas reconnue. Jamais il n'avait rien humé de la sorte, et il n'avait aucune idée de ce dont il pouvait s'agir.

Les fumets qu'il avait identifiés sur le bœuf étaient essentiellement ceux de la terre, de l'herbe et de la terreur. Puis, de nouveau, il avait reconnu la fragrance de Maricara. Ensuite, l'odeur du chêne, tout à fait caractéristique, de même que celles de la prairie et du tas de fumier un peu plus loin. La différence, c'était que cette fois-ci, il avait immédiatement remarqué la puanteur des Autres – les mêmes humains que ceux du moulin, ce qui semblait pourtant hautement improbable. Ici, leur trace était bien plus fraîche. Moins de deux heures auparavant, quelqu'un s'était écorché la main sur le nœud rugueux de la longe – peut-être l'homme dans les bois. Kim avait humé une odeur de peau sur la fibre de chanvre, ainsi qu'une infime trace de sang humain. Il avait perçu aussi des émanations d'acier martelé – alors qu'il ne voyait aucun objet métallique à la ronde –, de coton trempé dans de la teinture, de cuir, de sueur et de salpêtre en quantité, ainsi que de pierre à briquet.

Et toujours cette indéfinissable odeur, à la fois familière et inconnue...

Kim frotta sa lèvre inférieure d'un geste pensif.

— C'était une prise de risque aussi stupide qu'inutile ! lui reprochait sa future femme.

— La marque d'une tête de mule, concéda-t-il.

— Parfaitement. Je ne vous ai emmenés là-bas que pour vous montrer ce qu'avaient fait les chasseurs. S'ils avaient été plus près...

— Ils ne l'étaient pas. Il n'y avait que cet homme, et il traînait dans les bois. De toute façon, ils ne peuvent pas nous suivre. Nous nous en sommes très bien sortis.

— Et leur appât également ! s'écria-t-elle, tandis que le rouge de la colère lui montait au visage. Ils attendaient un *drakon*. Vous auriez aussi bien pu leur laisser une carte de visite !

— Rien ne vous permet d'affirmer qu'il s'agissait d'un piège pour *drakon*, protesta Joan.

— Détrompez-vous.

— Les journaux parlaient de loups.

— La presse, intervint Rhys, qui en était à son troisième verre de vin, est dirigée par des sots imbibés de gin. Ils ne vont tout de même pas imprimer le mot « dragon » !

Audrey prit la parole avant que Joan ait eu le temps de répondre.

— Pourquoi avoir libéré ce bœuf, Kimber ?

Kim haussa les épaules, indécis. Sa jumelle n'aurait-elle pas pu garder le silence ? Elle était probablement la seule à avoir compris qu'il n'avait aucune raison logique d'agir ainsi.

L'animal était terrorisé ; rien d'autre n'avait motivé son geste. Kim n'aurait peut-être pas dû muer, mais il l'avait fait. Dès lors, rien ne s'opposait à ce qu'il brise les liens de la pauvre bête.

Celle-ci n'avait rien fait de mal. Son malheur avait été de venir au monde sous une mauvaise étoile, et on l'avait sciemment menée à une mort certaine.

— Aurais-tu été pris de tendresse pour un vulgaire bestiau ? ironisa Rhys.

Son frère avait trouvé l'unique endroit du salon plongé dans l'obscurité. Les ombres dansaient autour de lui, le drapant de leurs voiles de ténèbres. Depuis son siège, Kim ne pouvait distinguer les traits de son visage, mais il discernait une inflexion particulière dans sa voix, une dureté qui éveillait en lui un signal d'alarme.

— Au bout du compte, dit-il, nous appartenons tous au règne

animal.

Le silence tomba. Il fallut un long moment avant que le cliquetis de l'argenterie sur la porcelaine résonne de nouveau. Lorsque Kim releva les yeux, il croisa le regard de Maricara, qui l'observait sans ciller.

— À propos d'animaux... reprit Rhys.

Il leva son verre, faisant danser les dentelles immaculées du poignet de sa chemise.

— Quel est donc le nom que vous avez donné à ces hommes, l'autre jour, princesse ? Vous savez, devant le Conseil ? Vous aviez un terme pour désigner ces chasseurs humains...

Elle détourna les yeux. Le charme était rompu.

— *Sanf inimicus*.

— Ce qui signifie ?

Avec un soupir las, Maricara examina la pointe d'asperge piquée sur sa fourchette.

— Quelque chose comme « tendre ennemi ».

Elle remit le légume dans son assiette sans y goûter.

— Certains d'entre nous préfèrent les appeler *delis inimicus*.

— Délicats ? demanda Joan.

— Délicieux, plutôt.

Comme tout le monde autour de la table retenait son souffle, elle leva les yeux.

— Oh ! Je n'y ai jamais goûté, en ce qui me concerne.

— Vous n'avez pas d'escorte, comprit soudain Kim.

Il posa ses couverts, avant d'ajouter :

— N'est-ce pas ?

Elle haussa les sourcils.

— Quelle perspicacité, lord Chasen ! Il vous a fallu tout ce temps pour vous en apercevoir ?

Audrey laissa échapper un petit cri de stupeur.

— Vous êtes venue en Angleterre sans être accompagnée ?

— Pourquoi pas ?

— Pourquoi pas ? Parce que vous êtes une princesse, pour commencer. Du moins, c'est ce que nous nous sommes laissé dire.

Dans un murmure, Kimber rappela sa jumelle à l'ordre, mais celle-ci ne fit que hausser le ton.

— Ah, non ! protesta-t-elle. Je veux savoir ! Elle s'introduit chez nous, elle nous met tous en danger... De quelle façon avez-vous réservé votre place sur le bateau ? Comment avez-vous fait, sans camériste ? Qui s'est occupé de votre couvert et de votre gîte ? Qui a pris soin de vos vêtements et de vos bijoux ? En vérité, je doute fort que vous ayez pu accomplir tout cela sans aide. Quel âge avez-vous ? Dix-neuf ans ? Vingt ? Il ne s'est donc trouvé personne parmi votre suite pour vous suggérer que ce n'était peut-être pas une bonne idée de mettre le pays à feu et à sang ?

— Ni bateau, ni camériste, ni escorte, répondit la princesse. Je suis venue seule. Par les airs.

Joan posa son verre sur la table dans un bruit mat. Le riesling lança des éclaboussures, tel de l'ambre liquide.

— En... volant ?

— Oui.

— Merveilleux ! s'écria Rhys, toujours dans l'ombre.

— Tu veux dire que c'est complètement délirant !

Oubliant les convenances, Joan posa ses coudes sur la nappe. Des mèches de sa perruque vinrent frôler son assiette.

— Vous avez traversé des *pays* entiers en volant, sous votre forme de *dragon* ? Et si on vous avait vue ? Si on vous avait tiré dessus ? Je ne peux pas croire qu'on vous ait autorisée à quitter votre pays sans escorte !

— Eh bien, c'est ce qui nous différencie. Vous autres, Anglais, avez des règles qui vous enferment. Pour ma part, ma seule loi est de vivre libre.

— Bravo ! s'écria Rhys.

— Libre de massacrer du bétail, rétorqua Audrey avec un geste d'irritation. Libre de dévorer de malheureuses oies !

— Cesse immédiatement, siffla Kim.

Aussitôt, ses sœurs et son frère retombèrent dans le silence.

Maricara posa sa serviette sur la table. Kim sursauta, prêt à bondir de sa chaise, mais elle ne se leva pas, ne tenta pas de muer. Elle se contenta de prendre une profonde inspiration qui tendit le corsage de sa robe, faisant briller l'étoffe de satin.

— Maricara, dit-il avec douceur, la journée a été longue pour nous tous...

— Non, lui répondit-elle avant de se tourner vers les autres. Elle a raison. Ce n'était pas une bonne idée de ma part.

Elle haussa les épaules dans un geste fataliste avant d'esquisser un petit sourire tendu, regard baissé.

— En plus, je n'aime pas l'oie.

La porte battante s'ouvrit dans un craquement, poussée par la servante qui portait une soupière d'où montaient des effluves d'agneau au curry. Comme un seul homme, tous se remirent à manger — même Maricara, que Kim vit cependant glisser un regard en biais vers le ciel nocturne, par la fenêtre.

La servante emplît leurs assiettes sans un mot, faisant douloureusement résonner aux oreilles de Kim sa louche contre la porcelaine. Une fois que la fille eut quitté la pièce sur une courbette, Maricara brisa le silence d'une voix extrêmement calme.

— À cause des massacres et de la publicité que la presse leur a donnée, les *sanf* ont retrouvé le dernier endroit où j'ai séjourné. Ils ont installé un appât, tendu leur piège, et je ne doute pas qu'en ce moment ils soient en embuscade avec un autre bœuf, ou une vache, ou un cochon. Pour ces mêmes raisons, nous savons qu'ils sont en Angleterre et qu'ils nous cherchent.

Kim observait la princesse, son regard baissé, les ombres qui cernaient le modelé de son visage. Pourtant, sur une intuition, il se tourna brusquement vers Joan. Celle-ci était livide. Inutile de savoir lire dans les pensées pour comprendre ce qu'elle avait en tête ! Sa sœur cadette avait un mari handicapé, incapable de voler, et deux petites filles. Quant à Audrey, mère de trois fils et d'une fillette tous aussi intrépides qu'elle, elle était encore plus pâle, si c'était possible.

Il les avait avertis. Il avait prévenu tout le monde, mais jusqu'à cet après-midi, on ne l'avait pas entendu. Jusqu'à ce que le regard fou de terreur du bœuf réveille le spectre des massacres sanglants, personne ne l'avait cru.

— Les *drakons* que vous m'avez envoyés portaient-ils sur eux quoi que ce soit qui provienne de vous ? demanda Maricara. Des billets à ordre, des lettres de créance ?

— Non.

Kim but une gorgée de vin. La boisson était froide et acide.

— Nous ne savions rien de votre situation ni de votre réputation. En général, nous ne prononçons jamais à haute voix le mot qui nous désigne. Je ne pouvais prendre le risque de coucher quoi que ce soit par écrit. J'ai supposé que l'apparence physique et la nature profonde de mes émissaires serviraient de lettre d'introduction.

— Donc, les *sanf* ne sont pas encore ici ? poursuivit Audrey d'une voix étranglée. Ils n'ont pas atteint Darkfrith ?

Kim voulut lui répondre. Il prit son souffle pour arrondir ses lèvres autour d'un solide et rassurant « non », un mot qu'il pouvait prononcer avec toute la fermeté d'un chef incontesté, de sorte qu'il résonne comme l'absolue vérité, mais il demeura muet. Imité par Rhys, Audrey et Joan, il tourna les yeux vers Maricara. Celle-ci baissa de nouveau la tête et, saisissant sa cuillère à soupe, examina le rebord de son assiette dans lequel se reflétaient les faibles lueurs des chandelles.

— Eh bien ? insista Audrey. Qu'y a-t-il encore ?

— Chez moi, bien des gens se souviennent qu'il y a un peu moins d'une dizaine d'années, un dragon étranger, venu du nord de votre pays, est arrivé et a semé le trouble parmi mes sujets. C'était votre sœur Lia, et elle a séjourné dans mon château durant huit mois. On ne faisait pas mystère de son véritable nom, aussi n'était-il guère difficile de comprendre d'où elle venait, ce me semble. Tout ce qu'il fallait, c'était une connaissance rudimentaire de l'anglais, et une bonne carte de l'Europe.

Pinçant les lèvres, elle tapa légèrement sa cuillère contre le bord de son assiette.

— Voilà. Je suis venue vous en avertir.

— Seigneur ! murmura Audrey, qui avait encore pâli.

— Aye, répondit la princesse.

— Pourquoi ne pas l'avoir fait plus tôt ? Pourquoi avoir attendu aujourd'hui pour...

— Je n'ai pas attendu. Dans l'ensemble, ils nous ont laissés tranquilles jusqu'à présent. Voilà plus d'un siècle qu'ils ont cessé de nous pourchasser, depuis l'époque de mes grands-parents. J'ignore pourquoi ils ont brisé la trêve.

— Nous pouvons encore rentrer chez nous ce soir, déclara

Joan d'un ton résolu : Il faut faire quelque chose !

— Ils ne sont pas là-bas, répondit Maricara en cherchant le regard de Kim. C'est ici que les *sanf* ont installé leur piège.

Joan posa un poing sur sa poitrine.

— Qu'est-ce qui vous dit que...

— Je le *sais* ! Ils sont ici, parce qu'ils croient que nous y sommes. Du moins, parce qu'ils pensent que j'y suis. Restons là. C'est la meilleure façon de détourner leur attention de Darkfrith.

— Tout de même...

— Des escadrons composés de nos meilleurs éléments patrouillent au-dessus du comté, intervint Kim dans un souffle, en se penchant pour être entendu malgré le brouhaha qui montait de la salle de restaurant voisine. Nos pièges sont en place, et le comté abrite les plus redoutables créatures qui aient jamais existé. Les nôtres défendront Darkfrith. À n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, plus d'une trentaine de *drakons* sillonnent le ciel, et deux autres douzaines sont postés au sol, dans le village, tous sur leurs gardes et conscients de la nécessité de protéger le Clan. Quant à nous... n'oubliez pas qui nous sommes. *Ce que* nous sommes. Je me fiche de ce que ces fameux *sanf* s'imaginent qu'ils peuvent nous infliger. S'ils entrent dans le comté, tant pis pour eux. Nous ne ferons pas de quartier !

Un nouveau silence tomba sur le petit groupe. Un courant d'air venu de la fenêtre ouverte fit monter d'une bougie un tourbillon de fumée qui flotta au-dessus de la table tel un long serpent noir.

Rhys s'agita sur sa chaise.

— J'ai une question. Qu'y avait-il, tout à l'heure, dans ces deux fermes ? Quelle était cette présence dont on devinait le fumet sous celui des humains ?

Maricara inclina la tête sur le côté.

— Cette présence ? répéta-t-elle.

— Il y avait une odeur. Ni humaine ni animale. Je n'avais jamais senti cela.

— Exact, confirma Joan en se redressant. Moi aussi, je l'ai perçue. C'était comme un parfum, mais pas tout à fait. De quoi s'agissait-il ?

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, dit Maricara.

— Vous n'avez rien remarqué ? s'étonna Audrey, dont la voix, trop haut perchée, n'avait pas encore retrouvé son timbre normal. N'auriez-vous pas légèrement surestimé vos dons ?

— Cela sentait le *drakon* ! s'exclama Kim dans un éclair de lucidité.

Maricara continuait de dévisager ses sœurs sans comprendre. Cela faisait un moment qu'il la regardait, observant le jeu de la lumière sur son visage, les ombres qui creusaient ses joues, les insondables profondeurs de ses iris. Lorsqu'elle battit des paupières et se tourna vers lui, l'impact de ses propres paroles le frappa. Le... *drakon* ?

Il se composa un masque impassible, comme s'il l'avait toujours su. Comme s'il ne venait pas d'en prendre conscience à l'instant même avec horreur. Il était l'Alpha. Il était le fils de son père. Bien sûr qu'il savait. Mais que le vin était soudain amer à son palais !

Il déglutit.

— C'était l'odeur des *drakons*, n'est-ce pas ?

— Oui.

Maricara esquissa un geste de perplexité.

— Naturellement, reprit-elle. C'est ce qui me permet d'affirmer que c'étaient des *sanf*, et non des humains ordinaires. Vous ne les aviez jamais sentis ?

— Je ne crois pas.

— Comment est-ce possible ? s'écria Audrey. Ils n'ont rien à voir avec nous !

— C'est vrai. Ce ne sont que des Autres, alors ils font appel à des gens qui ont une ascendance *drakon*, mais pas trop puissante, juste assez pour nous identifier, nous retrouver... et nous tuer. Ils ont toujours agi de la sorte.

— Ces *drakons* dénaturés sont-ils victimes, demanda Kim, ou complices ?

— Les deux. L'un ou l'autre. Les *sanf inimicus* ne s'en soucient guère.

Joan porta de nouveau sa main à sa gorge.

— Qui a dans ses veines un tel sang ? Personne dans le comté n'est abâtardi au point que nous ne puissions déceler qui il est.

— Ah ? Il n'y a personne comme cela, chez vous ?

— Non, répondit Kim. Certains d'entre nous sont plus forts que d'autres, mais, à un degré ou à un autre, nous possédons tous des dons. C'est pour cela que nous nous unissons entre nous. Pour préserver avec soin nos lignages.

— Oh !

La princesse reprit sa cuillère et en frotta le côté sur le bord de son assiette. Puis ses lèvres s'étirèrent en un petit sourire tendu qui durcit son expression.

— Eh bien, je peux vous dire que d'où je viens, les sang-mêlé courent les rues.

11

Il allait pleuvoir. Elle le sentait jusque dans ses os, en particulier l'auriculaire de la main droite. Elle s'était cassé ce doigt l'année de ses dix ans, mais il s'était ressoudé avant que le médecin, un humain, ait eu le temps de gravir la route qui menait au château, depuis son hameau situé à trois jours de marche de *Zaharen Yce*. L'os s'était remis bien droit et la fracture n'avait laissé qu'un imperceptible relief, mais son doigt l'élançait parfois, douleur fantôme qui venait rappeler à Mari ce que c'était que d'avoir dix ans, d'errer seule dans un palais résonnant de mille échos ou dans des appartements tapissés d'or et de diamants, toute jeune épouse d'un homme qui vous grondait pour avoir tenté de lui fermer la porte de votre chambre à coucher.

Dehors, de sombres nuages se bousculaient au-dessus de l'océan. L'air était si saturé d'humidité qu'elle avait l'impression que sa peau et ses cheveux étaient collants. Maricara était une fille des sommets montagneux au climat sec et frais. La douceur océanique n'était pas son élément.

— Vous devriez rester ici pour la nuit, dit-elle à Chasen !

Celui-ci, qui l'avait suivie jusqu'à l'entrée de sa chambre, se tenait dans l'encadrement de la porte, les bras croisés sur sa poitrine. Les bougies des appliques de verre ornant les murs baignaient la pièce d'une tiède et calme lueur.

Kimber se tenait à l'écart de la lumière. Était-ce délibéré de sa part ? Mari se demanda s'il commençait à se douter qu'elle pouvait lire bien des choses dans son regard.

Elle se dirigea vers la coiffeuse, à laquelle elle s'appuya pour ôter ses escarpins. Rhys et ses sœurs, installés dans le salon adjacent, semblaient attendre que les nuages cèdent sous leur

propre poids et libèrent sur le monde leur formidable masse d'eau.

— Vous êtes bien aimable, répondit Kimber.

En français comme dans sa langue maternelle, il s'exprimait avec une élégance naturelle. À croire que les mots n'avaient été inventés que pour être formés par ses lèvres et portés par sa voix au timbre chaud et puissant...

— De toute façon, les routes seront trop boueuses pour voyager, ce soir.

Elle retira sa chaussure droite, tendit le bras pour conserver son équilibre, puis se débarrassa de la gauche.

— Le lit est grand et confortable. Vous devriez pouvoir y tenir tous les quatre.

Il haussa un sourcil amusé.

— Ce n'est pas exactement ainsi que je voyais les choses.

— Ma foi, si vous êtes assez gentleman pour céder votre place à vos sœurs...

Son visage s'encadra dans le petit miroir bordé d'étain posé sur la coiffeuse. Elle commença à retirer les diamants qui brillaient dans ses cheveux.

— Franchement, le courant ne passe pas, entre celle aux yeux bruns et moi.

— Audrey.

— Oui. À votre place, je la laisserais dormir sur le plancher.

Le miroir était trop petit pour qu'elle aperçoive son visage, aussi ne put-elle voir s'il riait, mais elle percevait sa présence, aussi intense que d'ordinaire, malgré la moiteur suffocante.

Kimber était en train d'envisager toutes les conclusions possibles à cette conversation. La tempête qui montait de l'océan affûtait encore ses sens déjà en alerte — sur ce point, il était semblable à elle : il ne pouvait s'empêcher d'absorber l'énergie qui flottait dans l'air.

La lumière des appliques, la disposition de la chambre, le lit si accueillant, les pierres lourdes et brillantes qu'elle arborait — tout contribuait à donner sa couleur si particulière à l'instant présent... et à celui qui suivrait.

Maintenant qu'elle ne portait plus ses talons, le bas de sa robe retombait sur ses pieds en plis désordonnés, entravant ses

chevilles. Avec précaution, elle pivota et se dirigea vers Kimber, une main tendue. Sans un commentaire, celui-ci prit les pinces ornées de diamants qu'elle déposait dans sa paume – une véritable fortune, même pour un baron, qui ruissela en une cascade chantante et lumineuse dans sa main. Tandis qu'un long roulement de tonnerre résonnait au loin, elle ôta ses bracelets, l'un après l'autre, sans détourner un instant les yeux de son visage.

— Et où comptez-vous dormir, madame ? demanda-t-il.

Elle lui sourit, puis, penchant la tête sur le côté, déposa les bracelets dans l'autre main de Kimber.

— Vous avez deviné où je cachais la clé de mon coffre, n'est-ce pas ? La serrure est ce que l'on fait de plus simple. Je suis sûre que vous saurez vous débrouiller.

— Ne vous imaginez pas, répondit-il d'un ton courtois, que vous pourrez quitter l'établissement toute seule.

— Essayez de dormir tête-bêche. C'est comme ça que nous faisons, quand j'étais petite, à la montagne. De cette façon, on fait tenir plus de personnes sur le matelas.

— Charmant. Je m'en souviendrai la prochaine fois que je ne pourrai pas m'offrir une chambre d'hôtel. Ma chère enfant, vous devez bien comprendre que, dès que vous aurez mué, je serai sur vos talons.

— Oui, mais vous ne m'attraperez pas, lord Chasen. Jusqu'à présent, vous avez échoué.

Il lui décocha un sourire étincelant et glacial... un sourire de prédateur qui alluma au fond de ses iris verts des éclats inquiétants.

— Maricara ? Ne jouez pas à me provoquer, ce soir.

— Je n'y pense même pas. Tout ce que je vous demande, c'est de rapporter mes affaires avec vous à Darkfrith, demain. Je vous y rejoindrai. C'est promis, ajouta-t-elle comme il conservait la même expression fermée. Vous ne croyez tout de même pas que je vous laisserais me voler mes plus beaux bijoux ?

— Ce ne serait pas à proprement parler un vol, puisque vous me les donnez.

— Nuance. Je vous les confie, avec la certitude de les récupérer très bientôt.

Alors, sans ajouter un mot, Chasen écarta les doigts. Une pluie scintillante de saphirs et de diamants tomba à ses pieds.

— Des monstres rôdent alentour, reprit-il, très calme. Je préférerais ne pas les affronter pour l'instant. Ne vous sauvez pas, princesse. Restez ici, vous y êtes en sécurité.

— Si vous saviez comme je le voudrais !

Elle mua avant qu'il en dise plus, avant qu'il ait le temps de refermer ses mains autour de sa taille... avant d'avoir la tentation de fermer les yeux pour poser sa tête sur son épaule et de croire aux mots « restez » et « sécurité », même s'il les prononçait admirablement.

Bien entendu, il s'élança à sa suite. Sans même prendre le temps, pour ce qu'elle put en juger, d'alerter Rhys et ses sœurs. Il mua en fumée, tout comme elle. Seulement, Mari connaissait les environs bien mieux que lui. Elle avait repéré les moindres coins et recoins du toit, les zones de courants ascendants, les allées les plus longues et les plus sombres, les combles déserts.

Elle savait également qu'il était capable de percevoir sa présence, mais elle se faisait fort de se montrer plus audacieuse que lui. Aussi s'élança-t-elle vers la place de la ville, sur les pavés de laquelle claquaient les sabots des chevaux, et où l'on trouvait des attelages à toute heure du jour et de la nuit. Un carré de lampes à huile fixées au sommet de poteaux jetaient leur lumière sur une statue de Poséidon installée en leur centre. Lorsque Mari s'enroula autour du trident, puis de la barbe du dieu de la mer, les chevaux qui passaient à proximité furent pris de tremblements et dévièrent leur course. Tirant sur les rênes, les cochers se mirent à crier.

Au-dessus d'elle planait un fin voile gris. Chasen. Elle avait vu juste : il ne s'aventurerait pas si près du sol.

Elle, si. Au pied de la statue, un caniveau menait à un tunnel creusé vers l'océan. Le boyau était sombre, répugnant, encombré d'immondices. Elle le remonta aussi vite qu'elle le put, louvoyant entre des végétaux décomposés, des coquilles d'huîtres, un douteux tas brunâtre, croisant un rat qui se retourna pour la fixer de ses yeux rouges en poussant un cri d'effroi. Enfin, elle émergea tel un boulet de canon sur le rivage et traversa le brouillard en direction des premières gouttes de

pluie qui commençaient à tomber du ciel.

Elle poursuivit son chemin. Chasen, à présent distancé, ne la menaçait plus. S'enfonçant dans le flanc d'un nuage ventru gorgé d'iode qui lui offrait un abri idéal, elle se laissa dériver vers les terres, poussée par la tempête qui se formait.

— Ils ne sont plus là, dit soudain Joan en levant la tête.

Elle somnolait dans un fauteuil près de lâtre, les jambes tendues, les chevilles croisées, une joue calée sur un poing. Elle se redressa brusquement et regarda autour d'elle.

— Ils viennent de muer. Vous n'avez pas remarqué ?

— Si, répondit Audrey, assise en face d'elle, avant d'ajouter dans un murmure : Les écervelés !

Rhys feignait de dormir, étendu sur le plancher près de la cheminée, un coussin glissé sous la nuque. Il avait déboutonné sa veste mais gardé ses bottines, et noué ses mains sur son ventre.

Oui, ils avaient mué. Cela ne lui avait pas échappé. Avant même qu'elle ne passe à l'action, il avait pressenti l'intention de Maricara, sa hâte à se changer en fumée. La sensation avait couru dans ses veines en ondes puissantes et voluptueuses, telle une gorgée d'alcool ou une dose de laudanum. Il s'était figé, immobile, se refusant à briser la magie de l'instant, même si le départ de Maricara en était la cause.

Joan rajusta sa perruque, agacée.

— Il ne manquait plus que cela ! Qu'allons-nous faire, à présent ?

Audrey se mit sur ses pieds.

— Vous, je ne sais pas, mais moi, je prends le lit.

Et, enjambant les pieds bottés de Rhys, elle se dirigea vers la chambre en bâillant, ses jupes balayant le plancher derrière elle.

Maricara avait mis le cap vers l'intérieur des terres ; de cela au moins, Kim était certain. Il avait capté la légère vibration de sa présence vers le sud, aussi se laissait-il flotter dans cette direction en luttant pour ne pas céder à la panique, à la colère, ou à l'inquiétude qu'il ressentait pour elle et qui vibrait dans toutes les fibres de son être, tels des atomes magnétisés par l'orage.

La pluie se mit à tomber doucement. Ce fut d'abord un

brouillard humide, puis un crachin, à travers lequel Kim n'éprouvait aucune difficulté à se mouvoir. Cette bruine impalpable était plus une caresse qu'un obstacle, surtout lorsqu'il ne tentait pas de la combattre. Il pouvait s'aplatir ou se rétracter, jouer en finesse ou passer en force : l'ondée lui dictait ce qu'il avait à faire.

Il laissa derrière lui les dernières rues de la ville baignées de lumière jaune, dépassa des cottages et des vergers plongés dans l'obscurité, survola des champs gorgés de vapeur qui, vus du ciel, se fondaient avec des tourbières et des landes couvertes de fleurs sauvages.

La pluie se renforça ; son doux frôlement céda la place au picotement de mille petites aiguilles, mais Kim demeura fumée.

Exactement comme Maricara. Il la percevait.

Le tonnerre roula avec plus de force. Des éclairs zébrèrent le ciel couleur d'améthyste. Le vent crépitait d'électricité et de l'écho du passage de Maricara, lui disant : « Oui, tu brûles ! » ou : « Non, tu refroidis, elle a fait demi-tour. »

Il y avait des fermes en contrebas. Il les devinait à la faible vibration des humains endormis, à celle des vaches, taureaux et chèvres blottis dans les granges ou sous le couvert des grands arbres.

Il ne remarqua pas la présence ténue des étrangers au sang *drakon*. Ce n'était pas l'endroit, ni le moment.

Et soudain, il la perdit.

Cela arriva brusquement. Il y eut un éclair, une violente bourrasque contraire, et toute trace de sa présence se volatilisa.

Kim se contracta. Luttant contre la tempête, il fit du surplace, cherchant une nouvelle piste. En vain. Il n'y avait plus que l'averse, l'herbe, la boue, les feuilles lavées de leur poussière de chaleur. De la cheminée de la dernière ferme qu'il avait survolée lui parvenait une odeur de tourbe brûlée – il la sentait encore, alors qu'il l'avait dépassée depuis plus de six lieues.

Où était passée Maricara ?

Le vent redoubla de fureur, menaçant de le disperser. Kim lutta encore une longue minute, puis mua en dragon. Il était fou de rage, trempé jusqu'aux os, ballotté sans ménagement par la puissance de l'ouragan.

Il plongea vers le sol. L'eau ruisselait de ses écailles et des barbes acérées de ses ailes jusqu'à ses griffes. Aveuglé par les paquets de pluie, il plissa les paupières. Ses longs cils frangés d'or le protégèrent un peu de la colère des éléments.

Il décrivit une lente boucle au-dessus de la lande. S'il y avait eu quelqu'un alentour, cela aurait été du suicide – il était paré de couleurs intenses et volait à portée de fusil –, mais il ne décelait aucun Autre dans les parages, aucun *drakon*... et pas de Maricara.

Il continua de chercher. Bois, prairies, mares agitées de vagues, roseaux battus par le vent le long de leurs rives, aulnes, chênes dont les feuilles étaient toutes à l'horizontale, poussées par la tempête... Vint le moment où Kim commença à se demander quelle distance il avait parcourue depuis le rivage. Huit lieues ? Dix ? En tournant la tête, il constata que les gouttes de pluie étaient toujours chargées de sel. L'océan était donc derrière lui. Tout allait bien.

Alors, il reprit ses recherches, inlassablement. Pas question de renoncer ! Cependant, le doute s'était insinué en lui. Et si elle avait atterri depuis longtemps pour se cacher dans une grange ou dans un silo vide ? Si elle était revenue vers Seaham ou une autre ville de la côte ? Si elle avait un autre hôtel, un autre lit ? Si...

C'est alors qu'il capta sa présence. Son corps, qui l'avait compris avant son esprit, s'était déjà penché sur le côté pour plonger en ligne droite afin de réduire sa résistance à l'air. Ses ailes encaissèrent la puissance du virage dans un douloureux effort. La brûlure du vent lui arracha des larmes.

Puis une onde de tiédeur lui parcourut l'échine. Une senteur de fleurs blanches et de silex – son odeur ! – emplit ses naseaux.

Elle était là. Son parfum lui parvenait, aussi réel que celui de la terre, du cuivre, du bois, de l'argile ou du quartz. Elle se trouvait devant lui, dans son essence la plus sauvage, fulgurante vibration qui déferlait sur lui et faisait vibrer ses sens, filait telle une étoile vers l'Orient, tel un dauphin sur l'océan.

Il l'aperçut enfin dans une explosion de lumière aveuglante, minuscule dragon dont la silhouette se profilait contre la formidable barrière nuageuse et fendait la pluie. Puis l'obscurité

retomba et il ne la vit plus, mais peu lui importait. À présent, il savait qu'elle était là, juste au-dessus de lui, déchirant les nuées de ses crocs et de ses serres.

N'écoutant que son instinct, il se lança à sa poursuite. La pluie redoubla de violence, le transperçant de myriades de pointes acérées, mais il ne dévia pas sa trajectoire. Dans les lueurs intermittentes des éclairs, Maricara lui apparut telle une succession d'esquisses tirées des planches d'une encyclopédie illustrée – ailes déployées ou repliées, s'élevant dans les airs ou plongeant vers le sol. Elle chevauchait les vents comme personne d'autre, se jetant tête la première dans les rafales, se laissant emporter à une vitesse prodigieuse, tournant sur elle-même en pirouettes plus audacieuses les unes que les autres. En s'approchant, Kim put distinguer l'eau qui ruisselait sur ses écailles et frappait la membrane de ses ailes avec furie.

Il continua son ascension. Tout à sa sauvage chorégraphie, elle ne parut même pas le remarquer. Ses yeux en amande aux reflets argent croisèrent les siens sans ciller. Elle ne tenta pas de fuir, ni de muer, et poursuivit son corps à corps endiable avec l'orage. Puis elle se laissa filer sur son erre pendant quelques instants, avant de virer sur sa droite en une lente descente, une aile repliée.

Kimber la suivit.

Bon sang, comment faisait-elle ? À la voir, cela semblait facile ! Tout en elle n'était que tension, à l'exception de sa crinière qui lui battait le cou, fouettée par la rapidité de son plongeon. Puis elle s'éloigna devant lui, et il ne vit plus que les extrémités aux pâles nuances métalliques de ses ailes, pointes d'argent soulignant sa fine ossature et la délicatesse de ses attaches.

Les ailes de Kim commençaient à le faire souffrir. Le sol se rapprochait à une vitesse folle, mais Maricara gardait le cap. D'un même mouvement, ils tombèrent en larges spirales, jusqu'à ce qu'une nouvelle bourrasque le projette violemment sur le côté, l'obligeant à se ramasser sur lui-même tandis qu'il décrivait un tonneau, puis à battre frénétiquement des ailes pour recouvrer son équilibre. Lorsqu'il fut d'aplomb, elle était de nouveau au-dessus de lui, filant vers l'éther en une longue

courbe ascendante. Soufflant un nuage de vapeur, Kim repartit à sa poursuite.

Elle disparut derrière un banc de brouillard. Il était juste derrière elle, enveloppé de nuées opaques qui le faisaient suffoquer. À chaque inspiration, sa gorge se nouait, ses poumons se bloquaient, cherchant désespérément un peu d'air sec.

Maricara l'avait trop distancé, il l'avait perdue de vue. S'il muait en fumée, il s'épargnerait la souffrance de respirer, mais en restant dragon il irait plus vite. Et au moins, les vents ne le déchireraient pas en lambeaux.

Pas question de la perdre de nouveau ! Kim ferma les paupières pour faire toute sa place à l'animal en lui, laisser le dragon prendre les rênes.

Là ! Il claqua des dents et serra ses griffes. Le dragon qu'il était savait comment agir, comment ralentir les battements de son cœur et filtrer l'air, comment filer à travers le cumulo-nimbus en se laissant porter par ses courants d'air chaud, toujours plus vite, toujours plus haut, vers le point où Maricara avait disparu.

Elle qui lui était destinée. Elle si délicate, si féminine...

Elle n'était plus loin. Kim n'eut pas besoin de rouvrir les yeux pour la voir de nouveau, claire vision dans son esprit, point sombre sur l'horizon. Il gagnait du terrain.

Autour de lui, l'atmosphère commençait à se modifier. Un picotement électrique courut sur ses écailles, et bientôt, la pression s'accrut jusqu'à devenir insupportable. Enfin, l'éclair déchira le ciel en une violente déflagration ; sa colossale énergie fendit l'air à quelques pieds de Kim, lui brûlant les ailes, le consumant jusqu'au cœur. Le roulement du tonnerre retentit, si puissant qu'il l'engloutit tout entier, disloqua jusqu'aux fibres de son être, l'arracha presque à lui-même.

Kim perdit connaissance et tomba en chute libre. Lorsqu'il revint à lui, les nuages formaient un mur au-dessus de sa tête, le vent soufflait à ses oreilles, son corps était secoué de tremblements... et il poursuivait sa mortelle descente.

Non !

Dans un sursaut, il pivota sur lui-même pour se rétablir, tanguant dangereusement. Un éclair révéla la terre et le ciel,

aussi noirs l'un que l'autre, et Kim comprit qu'il avait frôlé l'anéantissement. Il pouvait déjà voir la lande piquetée de fleurs roses et mauves...

Une rafale de pluie lui battit le visage. Serrant les dents, il se rétablit et entama une difficile ascension. Peu à peu, la douleur qui courait dans ses veines devint son alliée, car elle réveillait chacun de ses muscles, chacun de ses nerfs. Il n'échouerait pas.

Il s'enfonça dans le ventre d'un nuage, creusa un passage dans l'épais brouillard. Tandis qu'il prenait de la vitesse et de la puissance, un nouvel éclair se forma, faisant courir une onde magnétique jusqu'aux extrémités de ses griffes.

Kim redoubla d'efforts. S'il l'avait pu, il aurait rugi, mais l'air résonnait déjà du vacarme de l'orage, des roulements du tonnerre, du fracas des éclairs.

Il jaillit du plancher nuageux... et se retrouva soudain entouré d'un calme irréel. Ici, dans un silence d'étoiles et de paradis, le ciel n'était qu'un paisible océan de fraîcheur nocturne. Les oreilles de Kim se mirent à bourdonner.

Puis il la vit. Elle flottait dans l'éther baigné de clarté lunaire, abandonnée, comme si elle l'attendait. Comme si le monde en dessous n'était pas un assourdissant chaos zébré de langues de feu.

Elle ne tourna pas les yeux vers lui. Il s'approcha, mais elle ne fit pas mine de s'éloigner. Sous ses paupières à demi closes, ses iris scintillaient doucement. À cette altitude, la lumière était d'une intensité inconnue sur terre, pure de toute pollution humaine ou météorologique. La clarté des étoiles dessinait avec netteté chaque écaille le long de son corps, chaque mèche de sa crinière, chaque cil qui ourlait ses paupières. Son souffle se ralentit peu à peu. Lorsqu'elle respirait, de mouvantes brillances d'ivoire et d'argent couraient sur sa robe de jais, qui se détachait alors comme une gemme parfaite contre l'écrin de velours du ciel nocturne.

Par-dessus le fracas du tonnerre qui grondait en contrebas, les pulsations de son cœur parvenaient à Kim, puissantes et régulières. Jamais il n'avait entendu chant plus envoûtant.

Toute son inquiétude, toute sa colère, toute sa douleur fondirent soudain. Maricara releva la tête pour jauger le vent,

puis elle décrivit une boucle paresseuse, lui laissant entrevoir son ventre lisse et ses serres tout aussi noires que ses écailles, avant de se rétablir, les paupières toujours à demi fermées.

Il réduisit encore la distance qui les séparait, s'approchant d'elle autant qu'il le pouvait sans la toucher, dans l'espoir qu'elle tournerait la tête vers lui pour croiser de nouveau son regard, mais elle n'en fit rien. Alors, d'un coup d'ailes, il s'éleva au-dessus d'elle d'un mouvement fluide, avant de redescendre pour lui effleurer l'échine de la pointe de ses serres.

Elle le laissa faire, imprimant seulement une légère résistance à la pression. Mais elle ne manifesta aucune autre réaction, et ils poursuivirent leur vol dans une synchronisation parfaite.

Jamais il n'avait évolué ainsi dans le ciel, encore moins avec une femme. Lorsque les hommes du Clan sillonnaient les airs, ils recherchaient en général la solitude, sauf s'ils étaient en patrouille. Quant aux jeunes *drakons*, il leur arrivait parfois de voler ensemble ou bien de s'amuser à mimer des scènes de combat, mais jamais personne ne s'adonnait à ces jeux exquis, à ce ballet où tout l'art était de régler son pas sur celui de sa partenaire...

Elle était chaude. Elle était belle. Et si elle possédait des dons qu'il ne s'expliquait pas, Kim avait une certitude : Maricara lui était destinée. En cet instant cristallin, sous l'irréelle clarté des étoiles, cela lui suffisait.

Il était partagé entre l'envie de redescendre avec elle et celle de rester ici. À cette altitude vertigineuse, ils étaient seuls, comme jamais ils ne le seraient dans le monde d'en bas. Il s'accorda égoïstement le plaisir de rêver à ce que ce serait de poursuivre cette valse aérienne, de la laisser l'entraîner jusqu'à l'astre lunaire, ou bien vers des nuages des tropiques teintés de rose et de rouge, en des lieux où n'existaient ni orages ni chasseurs. Pourquoi fallait-il briser cet instant magique ?

Hélas ! Maricara se libéra de sa prise. Il ne tenta pas de la retenir et continua d'évoluer juste au-dessus d'elle. Lorsqu'ils redescendirent au niveau du plancher nuageux, ils volaient toujours côte à côte, et elle n'avait aucunement tenté de lui échapper. Elle progressait maintenant à un rythme régulier et ne

tarda pas à l'entraîner à travers le brouillard jusqu'au cœur de l'averse, dont les gouttes s'abattirent sur leurs dos avec fureur.

Elle semblait se diriger vers un lieu bien précis, mais Kim ne voyait au-dessous d'eux qu'une étendue infinie de champs, ainsi qu'un pré où des arbres laissés à l'abandon poussaient de façon anarchique, sans doute un ancien verger. Lorsque l'éclair suivant frappa le sol, Kim aperçut leur but : un bâtiment en ruine, peut-être celui d'une abbaye, dont la moitié du toit de pierre s'était effondré et dont les hauts murs effrités encadraient des chambres d'herbes folles jonchées de vitraux brisés.

Maricara mua en fumée. Avec un indicible soulagement, il s'empessa de l'imiter. À présent que la pluie le traversait, il n'avait plus besoin de lutter pour emplir ses poumons d'air. Passant sous une arche, Maricara traversa une alcôve ouverte dont le plafond voûté était supporté par des colonnes miraculeusement intactes, puis entra dans la pièce suivante, également couverte. Sur le dallage en roche calcaire se trouvaient une lanterne éteinte, des couvertures et un oreiller.

Là, elle retrouva sa forme humaine. Kim, indécis, s'attarda près du vitrail qui ornait la fenêtre. Non seulement Maricara ne le regardait pas, mais elle se comportait comme si elle n'avait pas remarqué sa présence. Il la vit se diriger vers les couvertures, s'en draper et s'étendre sur le sol. Puis elle s'empara de ce qu'il avait d'abord pris pour un lambeau de couverture – peut-être en était-ce un –, long et assez mince.

Comme un bandeau.

Elle le plaça devant son visage, en couvrit ses yeux et en noua les extrémités derrière son crâne.

Ensuite, elle roula sur le côté, la tête sur l'oreiller et, dans un long soupir, se détendit soudain.

Il fallut quelques instants à Kim pour comprendre qu'elle avait sombré dans les bras de Morphée. Il reprit alors son apparence humaine et se tint sans un bruit dans l'angle de la chambre. Maricara ne bougeait pas. Sa respiration était régulière, ses lèvres entrouvertes, ses cheveux retenus par le bandeau étalés sur l'oreiller en une masse sombre et lustrée. Elle avait glissé ses deux mains sous sa joue.

Kim s'assit sur ses talons sans la quitter des yeux. Lorsque le

froid de la nuit le gagna enfin, il s'approcha à pas de loup, s'étendit derrière elle avec mille précautions et, soulevant les couvertures, se glissa contre elle. Il passa un bras sous sa nuque et posa son autre main sur sa taille pour la plaquer contre lui, le dos de Maricara touchant son torse. Elle laissa échapper un nouveau soupir mais ne le repoussa pas. Sa peau nue était accueillante et douce comme de la soie.

Quelques instants plus tard, toute somnolente, elle marmonna :

— Cela ne change rien.

— Non, mentit Kim dans un murmure.

Puis, nichant son visage dans sa chevelure, il ajouta :

— Je sais.

Elle sombra de nouveau dans le sommeil.

Kim resta éveillé, le corps brûlant, son souffle réglé sur le sien, tandis que la pluie martelait la pierre et la terre.

Des oiseaux chantaient. Mari les écouta, émerveillée. À part les rares aigles et faucons qui tournoyaient autour des pics montagneux dans ses Carpates natales, elle ne connaissait rien aux volatiles. Elle n'avait presque jamais entendu leurs trilles de sa vie, mais elle comprenait qu'ils étaient au moins deux, dont les voix s'élevaient et vibraient, se répondant en puissantes harmonies d'une émouvante beauté. Cette musique était bien différente de celle des pierres, songea-t-elle. Elle était plus intense, plus vivante. Et certaines notes étaient si suaves qu'elles lui brisaient le cœur...

Elle commençait même à connaître certains chants. Elle avait déjà entendu cet oiseau-là, récemment. Comment s'appelait-il ? Une pirouette ?

Non, une alouette.

Au même instant, elle réalisa qu'elle était étendue sur le sol, dans l'odeur de la pluie, de la mousse gorgée d'eau... et d'un homme qui la tenait entre ses bras.

Elle s'assit brusquement et porta les mains à son visage. Lorsqu'elle eut arraché son bandeau, elle regarda son compagnon, incrédule. Leurs hanches et leurs cuisses se touchaient encore, diffusant en elle une agréable tiédeur. Kimber Langford leva les yeux vers elle, l'enveloppant de son calme regard vert, puis il noua les doigts derrière sa tête.

— Bonjour, dit-il.

Muette de stupeur, elle baissa les yeux vers le bandeau qu'elle tenait toujours entre ses mains, comme si cela pouvait l'aider à comprendre. Les oiseaux continuaient à chanter.

— Je vous demanderais si vous avez bien dormi, reprit-il, si je ne le savais pas déjà.

Mari se rappelait parfaitement avoir quitté Chasen à l'hôtel.

Elle était partie, il avait tenté de la suivre mais elle l'avait rapidement semé, était venue jusqu'ici, et...

— Eh bien ! s'exclama-t-il d'une voix paresseuse. Si on m'avait dit que je verrais un jour une femme aussi horrifiée de me trouver dans son lit !

Il souleva un genou et considéra d'un air navré la couverture de laine brune qui les recouvrait.

— Enfin, son lit... Façon de parler !

— Que faites-vous ici ? s'écria-t-elle, une octave trop haut.

— Ce que je fais ? Je déplore l'absence de matelas, figurez-vous. Vous ne pouviez pas en emprunter un, en même temps que l'oreiller ? Ce dallage est terriblement inconfortable.

S'apercevant que la couverture avait glissé jusqu'à sa taille, Mari la remonta sur sa poitrine, avant de bondir sur ses pieds... dénudant aussitôt son compagnon, qui ne parut guère s'en émouvoir.

Tournant la tête, elle vit derrière elle la seconde couverture, qu'elle poussa vers lui de la pointe du pied. Il la prit d'une main et la posa sur son corps, un léger sourire aux lèvres, tandis que la brûlure de la confusion montait aux joues de Mari.

— Non ! s'écria-t-il lorsqu'elle laissa échapper un soupir.

Puis, d'un ton plus grave, il ajouta :

— Ne muez pas, Maricara. S'il vous plaît.

Il y avait soudain dans sa voix une note différente, aussi douce que le chant des oiseaux. Décontenancée, elle hésita, le regard baissé vers lui.

Le jour s'était levé, baignant la cellule monastique de lueurs fantastiques. Il manquait deux losanges à l'élégant vitrail, mais les autres pans de verre coloré se détachaient sur la paroi de roche calcaire, intenses et lumineux avec leurs éclatantes nuances d'or et de grenat. Une longue flèche écarlate projetait une ligne sur la jambe du comte, avant de se teinter de miel au niveau de ses chevilles. Chasen s'assit à son tour, et son corps nu prit aussitôt des reflets de topaze et de rubis. Il se mouvait avec prudence, comme s'il craignait de la voir s'enfuir au moindre mouvement un peu brusque.

Il n'avait pas tort...

— Avez-vous quelque souvenir de la nuit passée ? lui

demanda-t-il.

Mari ne répondit pas. De l'autre côté de la petite fenêtre, on entendait le doux bruissement des feuilles d'un sycomore, dont les minces branches balayaient un pan de vitrail fêlé et un autre en bon état, allumant des étincelles de cuivre et d'émeraude à la lisière de son champ de vision.

Elle se sentait à la fois brûlante et transie ; la laine rugueuse de la couverture contre sa peau nue était un exquis tourment.

— Vous ne vous souvenez de rien, n'est-ce pas ? insista-t-il.

Cette fois, elle parvint à maîtriser sa voix.

— Me suis-je... donnée à vous ?

Il baissa les paupières, tandis que l'ombre d'un sourire désolé passait sur ses lèvres.

— *Cela*, j'espère que vous vous en souviendriez.

Puis, levant la main en signe de paix, il poursuivit :

— Tranquillisez-vous. Vous tombiez littéralement de sommeil, et pour tout dire, j'étais moi-même assez fatigué. Mais maintenant que vous avez pris du repos... Allons, je plaisante. S'il vous plaît, ne partez pas.

Il poussa un soupir.

— Pardonnez-moi. Vous pouvez rester là où vous êtes si vous préférez, ou même vous placer là-bas, dans le couloir, mais nous devons avoir une petite conversation, vous et moi. Je promets de ne pas tenter de vous séduire. Je dois être capable de me contenir, tout de même.

Elle recula d'un pas, un seul, et il hocha brièvement la tête.

— Depuis combien de temps muez-vous pendant votre sommeil ?

De nouveau, les joues de Mari la brûlèrent. La lumière qui entraît par la fenêtre était si intense que c'en était douloureux.

— C'est ce qui s'est passé ? Vous m'avez retrouvée. ... pendant que je volais ?

— Oui, j'ai fini par y arriver. Croyez-moi, vous m'avez bien fait courir, au début. Je suis passé par quelques moments assez déconcertants. Je vous avoue que je me suis découvert à cette occasion une tendance à rester calfeutré, de préférence caché sous un meuble, par temps d'orage ; je m'en souviendrai lors de la prochaine tempête.

Mari baissa les yeux vers sa couverture, d'où dépassaient ses pieds nus. À quelques pas d'elle, sous la fenêtre, une flaque d'eau moirait le dallage de pierres fendillées.

— Vous êtes stupéfiante, poursuivit Chasen d'une voix plus posée. En avez-vous conscience ? Je vole depuis mon enfance, j'ai évolué dans le ciel avec les meilleurs du Clan, mais vous... Honnêtement, je ne connais personne qui possède de tels talents. Vous maîtrisez des figures que je croyais impossibles à réaliser.

Elle le regarda, surprise. Il ne souriait pas. Son intonation n'était ni moqueuse ni sarcastique. Son visage affichait une expression de calme courtoisie, comme s'il venait de la complimenter sur sa coiffure ou sa façon de composer un bouquet de fleurs. La flèche grenat caressa son bras musclé avant de se changer en ombre au niveau de son abdomen, tandis qu'une tache de lumière topaze éclairait ses longues mèches en désordre.

— Ah, dit-elle simplement.

— Accepterez-vous un jour de partager quelques-uns de vos secrets avec moi ?

— Je n'en ai aucun.

— Oh. Dans ce cas, voulez-vous entendre certains des miens ?

Mari se mordit nerveusement la lèvre inférieure. Chasen se pencha un peu, les coudes sur les genoux.

— J'ai peur de perdre, princesse. Je déteste ça, même si cela m'est rarement arrivé. Comprenez-vous ce que je veux dire ? Bien sûr, aucun homme ne supporte l'échec, je suppose. Nous n'aimons pas décevoir ceux qui comptent sur nous — nos épouses, nos parents, nos enfants... Mais un roi doit accepter de porter des poids bien plus lourds que cela. Par sa naissance, par sa nature, il est responsable non seulement de sa famille mais de son peuple. Voilà ce que nous sommes tous les deux, Maricara : des souverains. Lorsque j'échoue en tant que chef, lorsque je perds, ce n'est pas uniquement moi qui en paie les conséquences. C'est le Clan. Ce sont tous ceux qui sont plus faibles que moi, moins doués. Chacun d'entre eux est infiniment cher à mon cœur. Tous se tournent vers moi pour trouver force et conseil, et Dieu sait que je fais de mon mieux pour eux, mais...

Sa voix se brisa. Il secoua la tête, les lèvres serrées.

— C'est difficile, dit-elle.

— Oui.

Elle tira sur les brins de laine de la couverture plaquée sur sa cuisse.

— Ils n'ont pas les mêmes capacités ni les mêmes devoirs que vous. Comme ils n'ont pas ces responsabilités-là, ils ne vous comprennent pas toujours. Il est même possible... qu'ils vous craignent un peu.

— C'est probable.

— Pourtant, vous les protégez. Vous vous inquiétez pour eux.

— Exact.

Après une hésitation, elle se laissa tomber sur le sol en plaquant la couverture sous ses genoux.

— Alors, vous avez peur des *sauf* ?

— Tout semble prouver que j'aurais tort de les sous-estimer.

— Ce ne sont que des Autres. Jusqu'à présent, ils n'ont pas réussi à nous faire disparaître.

— Maricara, dit-il sans émotion apparente, si ces Autres-là venaient à Darkfrith, s'ils franchissaient les frontières de mon pays, s'ils s'en prenaient à un seul de mes *drakons*...

Elle attendit pendant qu'il cherchait ses mots, son corps puissant et délié toujours drapé de topaze et de grenat.

— J'ai peur pour les miens, reprit-il, peur de ce qui pourrait leur arriver. Si les *sanf* nous déclarent la guerre... il est hors de question que je la perde.

— Oui, dit-elle en hochant la tête. Je comprends.

— Je sais.

Sans hâte, il tendit la main vers la sienne, lui laissant tout le temps de s'écarter. Elle n'en fit rien. Il glissa ses doigts sur les siens en une légère caresse aussi douce que la brise d'été qui faisait danser les feuilles du sycomore. Comme elle avait déjà levé la main, leurs doigts se croisèrent.

— Que feriez-vous, demanda-t-il, si vous étiez à ma place ?

Mari songea à ce qu'elle avait fait : elle avait alerté son frère et fui le château. Sur le moment, cela lui avait paru le plus sage. Malgré ses efforts, malgré les années, son peuple ne l'avait jamais vraiment acceptée. Elle avait tenté de le diriger et de le

protéger, de se comporter comme l'avaient toujours fait les princes de *Zaharen Yce*, guidés par l'absolue certitude que les Zaharen valaient mieux que toutes les faibles créatures qui grouillaient sur terre. N'étaient-ils pas les *drakons* ? Les dragons de la montagne méritaient le meilleur. Et qu'avaient-ils eu en guise de souveraine ? Une pauvre gamine solitaire. Une petite paysanne qui se parait de rubis et de robes venues à grands frais de Paris et s'envolait chaque nuit, en proie à de terribles cauchemars !

Mari n'avait éprouvé aucune difficulté à s'en aller. Si elle avait été une princesse, une vraie, elle serait restée, même si les siens l'avaient rejetée.

— N'importe quoi, répondit-elle, le regard rivé sur leurs mains jointes. Je ferais n'importe quoi pour sauver les miens, quelle que soit la menace. Si j'étais à votre place, précisa-t-elle en levant les yeux vers lui.

Chasen la considéra avec gravité. Pendant qu'ils parlaient, le soleil avait tourné, le baignant presque entièrement dans sa lueur dorée. Ses iris brillaient d'un étrange éclat qu'elle ne leur avait jamais vu. Peut-être était-ce l'effet de la tension, du soulagement ou de l'attente. Peut-être n'était-ce rien de plus que le jeu de la flaque de lumière topaze qui tombait de l'ouverture en forme de trèfle, teintant de bronze ses yeux de jade.

Il allait l'embrasser. Elle le savait. Pourtant, elle demeura figée, incapable de réagir.

Chasen se pencha vers elle. Ses doigts se refermèrent sur les siens.

— Vous avez promis... protesta-t-elle sans conviction.

Elle n'avait pas vraiment envie qu'il s'arrête, en vérité.

Son visage était si proche du sien, à présent, qu'elle ne distinguait plus ses traits. Il se rapprocha encore. Ses lèvres frôlèrent sa joue, brûlantes et douces, tandis qu'il murmurait d'une voix à peine audible :

— Je ne vous force pas.

Très lentement, sa bouche vint se poser sur la sienne en un long frôlement sensuel, langoureux.

— J'essaie seulement de vous séduire.

Mari s'aperçut qu'elle retenait son souffle depuis une

éternité.

— Je ne...

Il posa de nouveau ses lèvres sur sa joue, tout en faisant courir le bout de ses doigts sur l'épaule de Mari, puis dans le creux de son cou. Malgré elle, elle ferma les yeux et rejeta la tête en arrière, envahie par une vague de plaisir inattendue.

— Je ne vois pas la différence.

— Ah ?

Son autre main courut sur la peau de Mari pour se glisser en coupe derrière sa nuque. Ses jambes s'enroulèrent autour des hanches de la jeune femme, ses lèvres frôlèrent son oreille. Mari frémit au rugueux contact de sa barbe naissante sur son cou.

— Sachez, murmura-t-il dans un souffle rauque, que dans le premier cas... on ne prend pas le temps... de faire la conversation à la dame.

Et il lui mordilla le lobe de l'oreille, si doucement que, loin de lui faire mal, il éveilla en elle un long frisson de volupté qui l'incita à offrir un peu plus sa gorge. Puis, plongeant ses deux mains dans sa chevelure, il l'attira à lui pour l'embrasser avec une fièvre soudaine. Son corps était vibrant d'ardeur, brûlant de passion... et tout juste séparé d'elle par une mince couverture. Sans relâcher la pression de ses paumes sur le visage de Mari, il baisa ses lèvres jusqu'à ce qu'elle soit prise de vertige.

Jamais Mari n'avait connu une telle expérience. Jamais on ne l'avait embrassée de la sorte. Et jamais elle n'aurait imaginé qu'un simple baiser pouvait allumer dans ses veines les délicieuses sensations de bien-être et d'excitation qui déferlaient en elle... L'odeur enivrante de son compagnon l'enveloppait toute, imprégnant sa peau, lui faisant tourner la tête. Les mains de Kimber, largement ouvertes pour mieux l'attirer à lui, dansaient sur sa peau un ballet incessant, parcourant sa nuque, son dos, ses reins. Le cœur battant la chamade, Mari posa la main sur son bras. Sous ses doigts, elle perçut le jeu de ses muscles qui roulaient, dégageant une telle impression de force qu'instinctivement, elle se plaqua contre lui, peau contre peau. Sans qu'elle s'en aperçoive, les couvertures avaient glissé de côté.

Kimber enlaça sa langue avec la sienne. Il avait un goût

d'homme et de fumée. Puis il abandonna sa bouche, avant de revenir y poser les lèvres en une lente et délicieuse friction. Le dragon en elle frémit d'une joie sauvage, allumant dans son sang des étincelles de lumière et de feu aussi légères que des papillons partout où leurs peaux se touchaient, et dans les points les plus sensibles de son corps. Avec un gémissement qui montait de sa gorge, Kimber referma les bras autour de sa taille...

... et Maricara mua en fumée.

Elle n'en avait pas eu l'intention. Cela s'était produit sans qu'elle le veuille. L'instant d'avant, elle était encore auprès de lui, le cœur battant, la peau parcourue de délicieux petits frissons, et voilà qu'elle se retrouvait sous la voûte du toit, sans corps et sans émotions, simple nuage de vapeur diaphane contre la pierre rugueuse.

Au-dessous d'elle, Chasen était toujours assis sur le sol, jambes repliées autour de l'espace qu'elle avait occupé. Après un long moment, il leva les yeux vers elle, puis se mit sur ses pieds.

— Revenez, dit-il.

Il n'y avait dans sa voix ni colère ni accusation, tout juste une impalpable tension, et son visage aux traits ciselés ne révélait que cette patience polie qu'il lui avait manifestée jusqu'à ce que leurs lèvres se frôlent.

Cela suffit à la convaincre de se laisser couler vers le sol pour emplir de nouveau sa forme humaine.

Elle se baissa pour ramasser la couverture, dans laquelle elle se drapa étroitement, sans prendre le temps d'en dégager sa longue chevelure. Chasen, à présent dans l'ombre, resta immobile, les mains sur les hanches, le regard attentif.

— Je suis désolée, dit-elle précipitamment.

— Il me semble plutôt que c'est ce que *je* suis censé dire, ma chère ! Nous faisons tout à l'envers. D'habitude, on s'embrasse avant de dormir ensemble.

D'un geste plus vif que nécessaire, il passa une main dans ses longues mèches pour les ramener en arrière.

— Tout compte fait, j'avais dépassé le stade de la tentative de séduction. Je vous présente donc mes plus humbles excuses, Votre Altesse Royale.

Écartant les mains en signe de bonne volonté, il exécuta une

impeccable révérence, que rendait toutefois assez surréaliste son absence totale de vêtements, la couverture ayant glissé de ses hanches... et révélant sa virilité dans toute sa gloire.

Mari détourna les yeux.

— Je ne... bafouilla-t-elle, les joues de nouveau brûlantes. Je ne l'ai pas fait exprès. Je ne voulais pas vous offenser.

— Eh bien, me voilà rassuré ! N'ayez crainte, ma belle, j'ai le cuir épais. J'ai essuyé des rebuffades bien pires de la part d'autres que vous.

Mari n'avait pas envie de s'attarder sur ses paroles, ni de se demander ce qu'il entendait par « pires » ou qui était ces « autres ». Elle n'avait pas plus envie de songer au passé de Chasen, ou à l'image qu'il offrait à présent, éblouissant de charme, nu comme Adam mais apparemment aussi à l'aise dans le plus simple appareil à l'intérieur de cette petite cellule au sol tacheté de lueurs vives que dans un salon, paré de poudre, de velours et de perles, tel le comte qu'il était. Et elle avait encore moins envie de réfléchir à ce qu'il lui avait fait éprouver, de s'avouer le trouble qui s'était emparé d'elle – la brûlure dans ses veines, les papillons sur sa peau...

Pourtant, presque malgré elle, elle reprit la parole en se tordant nerveusement les mains.

— Vous savez, un jour, j'ai...

— Je vous en prie, princesse, coupa-t-il en secouant la tête, de nouveau très calme. Oublions cela. Tenez, avez-vous remarqué l'angle des rayons du soleil ? Il doit être au moins midi. Si nous ne nous dépêchons pas de rentrer, Audrey va se lancer à notre recherche, au risque de terroriser tous les paysans du coin.

— Oui, très bien.

Ils demeurèrent pourtant immobiles, les yeux dans les yeux.

Ce fut Mari qui rompit le charme. Elle se pencha, ramassa l'autre couverture, prit l'oreiller par un coin et déposa le tout près de la lanterne, contre le mur, hors de vue. Remarquant le bandeau qu'elle avait essayé pour la première fois cette nuit-là, elle le froissa entre ses mains, un peu gênée, avant de le jeter sur le reste de ses affaires.

Elle avait cru que cela l'aiderait de ne rien voir, de ne pas

pouvoir ouvrir les yeux pendant qu'elle rêvait...

— Je suppose que je reviendrai chercher tout ceci plus tard, murmura-t-elle, sachant qu'elle n'en ferait rien.

Puis, sans se tourner vers lui, elle ajouta :

— Bien. Allons-y.

— Maricara, demanda-t-il d'une voix atone, quel âge aviez-vous le jour de votre mariage ?

Elle ferma les paupières. Il ne pouvait voir son visage, donc peu importait, mais elle le fit tout de même.

— Neuf ans et onze mois.

Il y eut un silence. Dehors, dans la chaleur et l'intense lumière du jour, les feuilles continuaient à faire entendre leur doux bruissement, les oiseaux leurs chants cristallins.

— Vous a-t-il fait mal ?

— J'étais vierge, répondit-elle en s'efforçant de maîtriser sa voix. Les hommes ne font-ils pas tous mal à leur épouse ?

— Non, répondit-il. Pas tous.

Après un nouveau silence, il demanda :

— Voulez-vous rentrer avec moi à Darkfrith ?

— Oui.

— Tant mieux. Vous y trouverez quelque chose qu'à mon avis, vous devriez apprécier.

Tournant alors la tête, elle lui lança un bref regard par-dessus son épaule.

— De quoi s'agit-il ?

Kimber lui adressa un sourire – un vrai –, et Maricara crut voir le soleil s'élever dans un ciel radieux au-dessus des pics enneigés.

— D'un lieu où vous pourrez dormir en sécurité.

Mari se rendrait à Darkfrith par la voie des airs. Rien de ce que put dire Kimber ne la convainquit de réintégrer son apparence humaine pour s'enfermer dans un carrosse pendant toute la journée que devait durer le voyage de retour à Chasen Manor, surtout en compagnie des deux sœurs du comte. À la rigueur, elle aurait pu emprunter l'autre attelage, celui qu'ils avaient loué pour la transporter en toute discrétion, mais la seule pensée d'être emprisonnée dans un si petit espace, ballottée pendant un jour entier au gré des ornières et des

nids-de-poule, lui faisait horreur.

Il était bien plus simple de voler. Chasen en était conscient. Devant son frère et ses sœurs, il tenta bien de la convaincre, mais une fois en tête à tête avec Maricara dans le salon de sa suite, tandis que les autres les attendaient en bas, il renonça à discuter et, haussant les épaules d'un geste fataliste, entreprit doter ses vêtements. Cela devenait une habitude...

Naturellement, il refusa de la laisser faire seule le trajet.

Comme si elle n'avait pas été solitaire toute sa vie ! Comme si elle n'avait pas traversé l'Europe entière sans la moindre compagnie, bien éveillée ou dans la clarté lunaire du monde des rêves ! Un seul coup d'œil au regard résolu de Chasen suffit cependant à Mari pour comprendre qu'il ne transigerait pas sur ce point.

— Les *sanf* sont aux aguets, dit-il d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

— Je ne m'approcherai pas d'eux. Ils rôtiront dans la chaleur qui règne au sol pendant que je passerai bien loin au-dessus d'eux.

— Avec moi à vos côtés.

— Ce n'est absolument pas nécessaire.

— S'il vous plaît. Je vous le demande comme une faveur. Réfléchissez à tout ce que vous pourrez exiger de moi en retour !

Il affichait un air de si parfait détachement que Mari n'avait vraiment aucune raison de poser les yeux sur ses lèvres en frémissant au souvenir de leur douceur soyeuse – un souvenir si enivrant qu'il l'emplissait d'une délicieuse et inquiétante fébrilité.

— Je vous promets que vous ne le regretterez pas, ajouta-t-il d'un ton presque enjôleur.

— Encore une promesse ! rétorqua-t-elle, les lèvres sèches.

— Aye. Et si je la brise... ma foi, vous saurez peut-être faire preuve de miséricorde. Je ne suis qu'un homme, après tout.

Mari avait entendu parler des caméléons, ces étranges petites créatures qui ressemblaient tant aux dragons et avaient la faculté de changer de peau pour se fondre dans n'importe quel environnement. Dans les ors et les moulures de cette luxueuse petite station balnéaire, Kimber Langford, comte de Chasen,

venait d'accomplir le même exploit. Pendant le bref laps de temps qu'il lui avait fallu à elle-même pour broser ses cheveux et s'habiller d'un simple peignoir – puisqu'elle était bien décidée à muer, quoi qu'il en dise –, il avait totalement changé d'apparence. Il s'était rasé, avait dompté ses cheveux en un sage catogan et endossé une veste de soie impeccablement repassée qui fleurait bon la myrrhe, ou quelque autre fragrance aux entêtantes notes musquées. Même les coutures de ses bas étaient bien droites. Il avait retrouvé son apparence de riche aristocrate, étincelant jusqu'aux boucles d'argent de ses chaussures.

Seul l'éclat de ses iris trahissait le fauve en lui. Parfait contrepoint à l'élégance un peu surannée de ce salon, ses yeux dardaient une froide lumière d'un vert presque phosphorescent.

Mari le fixa sans ciller.

— De toute façon, vous aviez l'intention de rentrer par la voie des airs. Je vous ai entendu le dire à votre frère.

Pinçant les lèvres, il déposa sa veste sur une petite console.

— Vous ne manquez pas de ressources. Vos parents ne vous ont jamais dit que c'était très vilain d'écouter une conversation qui ne vous était pas destinée ?

— Qu'auraient-ils pu y faire ? J'entends tout ce qui se passe autour de moi.

Elle esquissa un geste las.

— Cela ne dépend pas de ma volonté. Et je ne peux pas m'empêcher de me demander pourquoi vous prenez un tel risque, étant donné votre crainte d'être vu en plein ciel sous votre apparence de dragon.

— J'estime plus prudent que vous soyez escortée pour ce voyage.

— Votre frère pourrait s'en charger, ou l'un de vos hommes.

— Certes, répondit-il, mais ils ne sont pas moi.

Mari se dirigea vers le fauteuil à oreillettes disposé devant l'âtre vide et rassembla les pans de son peignoir de satin marron avant de s'asseoir, comme si elle n'était absolument pas pressée de s'en aller.

— Vous comptez partir vous-même à la chasse aux *sanf*, n'est-ce pas ? demanda-t-elle en appuyant sa tête contre le

dossier.

— Pas dans l'immédiat.

— Tant mieux, parce que c'est ce qu'ils espèrent. Ils seront à l'affût.

— Je m'en doutais un peu.

— S'ils découvrent l'endroit exact où vous vous trouvez...

— Maricara, j'aimerais vous persuader que le plus sûr moyen de rentrer à Chasen Manor est d'y aller en carrosse, bien à l'abri à l'intérieur de la voiture, avec mes gardes et ma famille. Voilà tout. Comme je n'ai manifestement aucune chance de vous faire entendre raison, je suis en train de chercher le trajet le plus sûr pour revenir par les airs, et le plus éloigné que possible des lieux où nous avons perçu la présence des chasseurs. Je n'ai aucune envie de les croiser aujourd'hui, a fortiori si cela doit vous mettre en danger.

— Tant mieux. Il est préférable de les laisser mijoter ici, répondit-elle.

— Oui.

Il s'écarta d'elle et, tel un fauve en cage, s'approcha de la fenêtre, dont il tapota la vitre de deux doigts impatients.

— Vous reviendrez plus tard, lorsque vous serez prêt à les affronter, reprit-elle. Ils ne renonceront pas de sitôt. Ils devraient s'attarder dans les parages pendant quelques jours.

Comme il gardait le silence, elle ajouta :

— Je vous accompagnerai, ajouta-t-elle. Nous chasserons ensemble.

— En souverains, murmura-t-il sans se retourner. Ses iris projetaient sur la fenêtre leur lueur verte, qui se fondait dans le bleu intense du ciel.

— Oui.

— Les rois intelligents laissent leurs paysans se battre à leur place, fit-il remarquer d'un ton désabusé.

— Cela tombe bien, je suis née serve.

— Un point pour vous, madame, commenta-t-il. Mari appuya sa joue contre le damas frais du dossier.

— Nous sommes donc d'accord, lord Chasen ? Aujourd'hui, nous suivrons les attelages sous notre apparence de fumée, ce qui fera deux gardes dans les airs au lieu d'un seul. Demain...

nous serons de nouveau roi et reine.

Chasen approuva d'un hochement de tête. Il capitulait, mais un sourire sardonique tempérerait sa défaite.

— Magnifique ! Je suis impatient de voir la réaction de mes sœurs.

— Et de votre Conseil.

— Cela va de soi. Je suppose qu'ils vont nous accueillir avec des banderoles et des chansons.

Il se tourna pour la regarder. L'éclat phosphorescent de ses iris commençait à s'atténuer.

— Vous êtes sacrément obstinée, grommela-t-il. Mari croisa sa jambe gauche sur la droite en maintenant chastement les pans de son peignoir sur ses genoux.

— Vous n'agiriez pas autrement, si vous étiez à ma place.

— Tête de mule ! marmonna-t-il.

— Tout à fait.

Ainsi en fut-il décidé. Ils rentrèrent par la voie des airs, telles deux impalpables nuées d'argent voguant côte à côte dans le ciel, luttant ensemble contre les rafales, se rapprochant si souvent qu'ils finirent par ne faire plus qu'un.

À l'âge respectable de treize ans, Rhys était tombé amoureux pour la première fois de sa vie.

Elle s'appelait Zoe, et elle était la fille de la couturière du village. Elle avait d'extraordinaires yeux noirs, des cheveux blonds plus pâles que l'ivoire, et même s'il la connaissait depuis sa plus tendre enfance – ils avaient eu la même nourrice, étaient allés à l'école ensemble –, il s'était aperçu un beau matin de printemps qu'il était follement épris d'elle.

La belle n'avait rien voulu entendre.

Rhys se plaisait à croire qu'il n'était pas vilain garçon. L'homme qu'il devait devenir commençait déjà à se manifester en lui et, jusqu'alors, il n'avait pas eu à se donner grand mal pour enflammer les cœurs des jeunes filles du comté... sauf, peut-être, lorsqu'on le comparait à son frère. Hélas ! Zoe Lane avait résisté à tous ses stratagèmes. S'il lui apportait des roses, elle répondait qu'elle aimait mieux les fleurs des champs. S'il allait lui en cueillir un bouquet, elle répliquait qu'elle préférait les voir encore sur pied, dans les collines.

S'il lui apportait du sucre, elle voulait du sel. S'il proposait de lui lire de la poésie – de la *poésie* ! -, elle rétorquait qu'elle avait plutôt envie d'aller nager dans le lac.

Avec les autres garçons.

Cet été-là, il avait vécu un enfer, enduré tous les tourments du désir qui s'éveillait en lui et que rien ne venait apaiser. Il avait tenté tout ce qui était en son pouvoir – se montrer tour à tour gentil et arrogant, prendre ses distances avant de la suivre sans repos... Un soir, alors qu'il rôdait sous sa fenêtre en mangeant des myrtilles dont il léchait le jus sur ses doigts tout en mettant au point sa prochaine offensive, il avait vu apparaître à la croisée son visage à l'ovale parfait, encadré par ses cheveux plus pâles

encore que son teint de lys.

Ils s'étaient dévisagés un long moment. Elle était la plus jolie fille qu'il ait jamais vue. Il lui suffisait de la regarder pour sentir son esprit s'égarer.

— Tu ne vas pas renoncer comme cela, on dirait ?

Elle avait parlé à voix basse car sa mère, Rhys le savait, dormait juste à côté.

— Non, avait-il simplement répondu.

Elle avait hoché la tête, avait disparu, puis était revenue. Comme elle lui faisait signe, il avait trotté vers elle, plus docile qu'un petit chien.

— Pique le lobe de ton oreille avec ça, lui avait-elle ordonné, très calme, en lui tendant une aiguille qu'elle tenait entre le pouce et l'index. Perce-le. Alors, je croirai que tu m'aimes.

Les conséquences ne s'étaient pas fait attendre, et elles avaient été catastrophiques. Rhys était censé être dans sa chambre, où il était consigné de 20 heures à 8 heures du matin. En outre, la mère de Zoe s'étant plainte plus d'une fois de le voir tourner autour de sa fille, le marquis avait formellement interdit à Rhys d'adresser ne fût-ce qu'un seul mot à Zoe pendant tout un mois. Hélas ! Comment aurait-il pu cacher le flot de sang qui avait tout à coup jailli de son oreille, inondant ses vêtements par vagues successives, répandant son odeur métallique comme la plus redoutable des alarmes ?

Hasard ou non – il ne l'avait jamais su –, Rhys avait croisé Kimber dans le grand hall en rentrant à Chasen Manor.

Il se souvenait encore de l'expression de Kim, de la façon dont ses yeux s'étaient agrandis de stupeur au moment où, contournant l'escalier, il avait vu son jeune frère en train d'essayer de se faufiler discrètement à l'intérieur. D'un même mouvement, ils avaient fait volte-face vers leur père qui sortait de son cabinet de travail.

Une ligne rouge pointillée suivait Rhys, telle une piste tracée sur le plancher. Il s'était dirigé vers le bureau, pinçant son oreille entre ses doigts dans l'espoir d'endiguer le flot qui menaçait de maculer le tapis.

Sans un mot, son père l'avait longuement dévisagé, le surplombant de sa haute taille, l'écrasant de son autorité

presque effrayante, tandis que les flammes des chandeliers derrière lui dansaient leur sarabande endiablée. Cela avait duré une éternité. Rhys, l'esprit occupé à formuler des excuses et les doigts dégoulinants de sang, avait toutes les peines du monde à contenir son agitation.

— C'est à cause d'une aiguille... commença-t-il.

Le marquis l'avait interrompu avec une douceur trompeuse.

— Il me semblait vous avoir formellement interdit de tourner autour de cette fille.

Derrière lui, Rhys avait alors entendu son frère prendre son souffle.

— S'il vous plaît, monsieur. Tout est de ma faute.

Le regard de leur père s'était vivement tourné vers lui.

— Je l'ai mis au défi de se percer l'oreille, avait menti Kimber, l'héritier à qui tout souriait, le futur Alpha.

Rhys s'était mordu les lèvres et avait pris une expression innocente.

— Puis-je savoir pour quelle raison ? avait interrogé leur père.

— Je m'ennuyais. J'ai eu envie de voir à quel point cela lui ferait mal.

De fait, c'était terriblement douloureux... mais pas autant que de voir Kimber puni à sa place, consigné dans sa chambre, au pain et à l'eau pendant trois jours, et sommé de lui présenter des excuses écrites pour son ignoble forfait.

Lorsque Rhys avait tenté de lui faire passer en cachette un peu de viande, son frère avait refusé.

— Ils vont le sentir, bêta ! avait-il murmuré à travers la porte.

Et à Rhys qui lui demandait, dans un murmure, pourquoi il avait agi ainsi, Kimber avait répondu un laconique « parce que ».

Parce qu'il était Kimber, futur chef du Clan, et qu'en tant que tel, il protégeait les autres, quel qu'en soit le prix. Parce que chaque fois que Rhys était tombé — amoureux, par terre, dans les pièges les plus affreux —, Kimber avait été là pour le secourir.

Rhys aurait aimé l'admirer.

De sa place à l'avant de l'attelage qui les ramenait à Darkfrith, il pouvait voir la princesse évoluer au-dessus d'eux,

fin nuage contre le ciel d'été, image de la grâce légère et de la beauté absolue qui étaient la marque des plus superbes créatures parmi les leurs. Et Kimber, toujours lui, flottait juste à côté d'elle.

Son cœur se serra en un pincement désormais familier.

Il avait beau être aveuglé par le soleil, Rhys ne parvint pas à détourner le regard.

Kim avait envoyé un homme en avant pour prévenir le Clan de leur arrivée et apporter la nouvelle que l'ennemi rôdait. Il n'en avait pas dit plus, refusant de parler au garde des *sanf inimicus*. Inutile de semer la panique dans le comté tant qu'il n'était pas sur place pour maîtriser la situation.

La tension était palpable depuis le début de l'été, mais elle avait pris naissance longtemps avant. Elle remontait à une période antérieure à l'arrivée de Maricara, et même au départ de Tess et Christoff. Le vernis du Clan avait commencé à se fissurer avec la lettre de Lia, dans laquelle celle-ci évoquait un château lointain, des pierres précieuses, des dragons qui vivaient, libres, sous les étoiles.

Elle aussi est l'une des nôtres.

Depuis, plus rien n'avait été comme avant. Perdus, la sécurité, le bien-être de Darkfrith ! La chaleur oppressante de l'été n'avait fait qu'exacerber les passions. Les provocations fusaient plus rapidement et dégénéraient plus fréquemment en rixes. Soir après soir, la taverne du village ne désemplissait pas. Kim voyait de nobles combattants, des créatures nées pour régner sur le ciel, s'abrutir de gin et s'épuiser en vaines chamailleries. Il devait arbitrer des querelles toujours plus nombreuses, bien souvent pour une borne déplacée dans un champ ou une parole mal interprétée, mais parfois pour des crimes plus graves, tels que le vol, le vandalisme... voire l'évasion pure et simple.

Chaque mauvaise nouvelle, chaque tentative de fuite ne faisait que conforter dans leurs certitudes les anciens du Conseil, recroquevillés dans leurs confortables sièges de bois sculpté, engoncés dans leurs costumes solennels et leur respect absolu de la loi. La coutume était la coutume, point final. Rien ne devait changer, le Clan devait se plier aux lois, cela ne souffrait aucune

discussion. On avait toujours fait ainsi, et tel était l'héritage que l'on transmettrait aux générations à venir. De mémoire de *drakon*, la stricte observance des traditions avait toujours amplement suffi, elle était donc le seul choix raisonnable. La loyauté envers le Clan avant tout !

Certains soirs, Kim s'endormait la tête serrée entre les mains, maudissant pêle-mêle ses parents, son titre, les circonstances, Lia et les Zaharen. Puis, le matin venu, il se levait, s'habillait et retournait affronter les difficultés. S'il ne s'en chargeait pas, qui le ferait à sa place ?

À la réflexion, songea-t-il, le seul aspect positif de ce désastre, la seule petite flamme à briller encore dans les ténèbres qui se refermaient peu à peu sur Darkfrith, c'était Maricara, sa jolie princesse dragon qui s'envolait pendant son sommeil...

En l'état actuel des choses, elle représentait leur unique source d'information. Hélas ! elle était aussi la seule que le Clan associait spontanément aux *sanf*. Elle était issue d'une tribu étrangère, les chasseurs de *drakons* également. D'épouvantables catastrophes étaient sur le point de s'abattre sur le comté, et par qui la menace était-elle arrivée ? Kim n'imaginait que trop bien l'accueil que le Conseil lui ferait !

Vous avez attiré notre ennemi héréditaire jusqu'à Darkfrith. Vous avez causé la perte d'au moins trois de nos meilleurs hommes. Vous vous êtes exhibée dans le ciel sous votre aspect de dragon. Vous avez foulé aux pieds nos lois et nos traditions. Vous avez mis en péril notre existence... Au fait, bienvenue dans votre nouveau foyer. Nous nous occupons des préparatifs de la noce. Si vous voulez bien vous donner la peine d'entrer dans la Chambre des Morts...

Ou, pire encore :

Plaît-il, madame ? Lord Chasen vous avait promis un endroit sûr où dormir ? Mais comment donc ! Voyez, nous vous avons même installé un grand lit, pour tous les deux.

À ce moment-là, mieux vaudrait être là, avec elle.

Voilà pourquoi, lorsque le manoir fut enfin en vue, Kim ne s'étonna guère de l'absence de chanteurs et de banderoles. Même les fleurs et les buissons, qui flétrissaient et se racornissaient de jour en jour sous l'impitoyable brûlure du

soleil, ne semblaient pas avoir le cœur en fête. En guise de comité d'accueil, une dizaine d'hommes à la mine grave se tenaient devant la porte d'entrée. Ignorant les deux attelages qui remontaient la large allée sinueuse, ils avaient tous le visage levé vers le ciel. Et tous étaient coiffés de leurs perruques. Malgré la canicule, l'étiquette était respectée.

Si Kim l'avait pu, il aurait soupiré. Il se frotta une dernière fois contre les flancs veloutés du gracieux nuage qui flottait à côté de lui et réintégra sa forme humaine dans la pénible chaleur de la terre.

Le soir tombait. Mari admirait le crépuscule depuis le banc où elle était assise, sous le bosquet de saules où elle s'était déjà réfugiée le jour où elle s'était rendue pour la première fois dans la maison de Kimber. Il lui semblait qu'une éternité s'était écoulée depuis. De l'endroit où elle se trouvait, la demeure n'était que murs imposants percés de hautes fenêtres et pierres lisses d'où montait une douce mélodie, dans l'ombre immobile des feuillages qu'aucun souffle d'air n'agitait.

Elle était seule. Kimber n'était pas loin, son frère non plus ; ses sœurs, elles, étaient parties chacune de leur côté. Elle pouvait capter l'écho de milliers de battements de cœur, de milliers de souffles, de toute la vie qui animait la communauté des *drakons*, et dont la pulsation hypnotique traversait le crépuscule de Darkfrith par ondes successives.

Parfois, elle apercevait un passant au-delà du berceau de saules, des silhouettes dans les bois, des visages aux aguets derrière les croisées aux vitres biseautées. Sans parler des dragons dont les souples silhouettes se découpaient, étincelantes, sur le ciel aux nuances assourdies d'émeraude, de turquoise et d'améthyste, faisant scintiller les étoiles sur leur passage.

Elle n'était pas fatiguée... du moins, pas assez. Elle avait fait un copieux dîner, s'interdisant toutefois de toucher au vin, puis avait demandé à rester seule pour assister au lever de la lune.

Des grillons se mirent à chanter, cachés en petits groupes dans les bois alentour. L'astre lunaire apparut, spectre drapé de gaze blanche sur l'horizon noir moutonnant. Et partout, griffant la page du ciel de leurs gracieuses calligraphies, des dragons

volaient.

L'endroit où Kimber voulait qu'elle dorme était appelé la Chambre des Morts. Elle avait entendu deux valets en répéter le nom avec des murmures étonnés. Tout ce que Chasen lui en avait dit, c'était qu'il s'agissait d'une pièce située à l'intérieur du manoir, hermétique à toute fumée, destinée à accueillir les drakons et à les y garder en toute sécurité.

La Chambre des Morts. Ni mystère ni subtilité. Finies, les simagrées. On ne copiait plus les humains ! Mari savait très bien à quoi s'en tenir au sujet de cet endroit.

Elle suivit du regard la lune qui s'élevait dans le ciel. L'astre brillait comme une goutte de crème ronde et luisante, un peu brumeux sur les contours, et infiniment plus doux que quand elle le regardait de ses montagnes. Ici, en Angleterre, *tout* était plus doux : l'air, le parfum des fleurs des champs, les senteurs des sous-bois, le bleu indigo de la nuit... Même elle, songea Mari, s'était adoucie. Si elle avait eu une once de bon sens ou de volonté de se protéger, elle aurait mué et quitté ce bosquet pour s'envoler très haut, très loin, et fuir toutes les prisons où l'on voulait enfermer les siens.

Kimber avait affirmé qu'elle volait fort bien, mais elle ignorait dans quelle mesure elle pouvait le croire. Elle volait depuis qu'elle était enfant, où elle voulait, quand elle voulait. Elle réussirait sûrement à semer ces *drakons* curieux et méfiants qui évoluaient au-dessus d'elle. Après tout, elle ne devait rien au Clan de Kimber. Elle avait fait tout ce qui était en son pouvoir, accompli ce pour quoi elle était venue jusqu'ici, à Darkfrith. À présent, ils savaient qu'ils étaient chassés, et par qui. Elle n'avait plus aucune raison de s'attarder.

Elle pouvait voyager à sa guise, sillonner le globe sans plus jamais rendre de comptes à qui que ce soit, ni être liée à aucun lieu sur terre. Désormais, elle était totalement libre.

Sauf de lui.

Sauf de ses baisers, des étincelles qu'il avait allumées sur sa peau, du frôlement de ses doigts sur son bras nu...

Mari ferma les paupières. Dans une lente expiration, elle descendit en elle-même pour venir au contact de ses perceptions de dragon.

Le temps ralentit sa marche. La pression de l'air se fit plus forte sur sa peau moite. Les couleurs pâlissantes du crépuscule retrouvèrent leur intensité, mais elles étaient à présent pure énergie, mélodieux écho de lumière qui faisait vibrer toutes les fibres de son être – longs roulements du rubis, staccatos du lapis-lazuli, trilles de la topaze... Le chant des grillons, assourdissant, s'était fait rugissement de lion. Les pierres enterrées sous ses pieds l'appelaient, gémissaient, imploraient sa caresse. Le ballet des *drakons* dans le ciel s'imprimait sur sa rétine, sous ses paupières closes, en ondes concentriques scintillantes reliées les unes aux autres tels les maillons d'une chaîne céleste.

Kimber était dans le manoir, seul. Dans le petit salon de musique où elle l'avait vu pour la première fois.

Elle concentra son attention sur cette pensée — Kimber, le salon de musique – et laissa s'évanouir tout le reste, rythmes, murmures, bruissements. La lune disparut, les étoiles s'effacèrent, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que lui, son souffle paisible, le froissement de ses vêtements, le frottement de ses semelles sur l'épais tapis de laine...

Elle entendit une note, une seule, monter de la lyre. La vibration se répéta, assourdie, comme s'il n'avait pas eu l'intention de pincer la corde, mais que ses doigts l'aient fait tinter malgré lui.

Le son s'éleva de nouveau à plusieurs reprises, un ré, étrange et solitaire, toujours le même.

Mari rouvrit les paupières. Elle se leva du banc et, après un dernier regard en direction de la lune en goutte de crème, s'engagea dans la petite allée qui menait au manoir.

La princesse se tenait près de la porte de métal, immobile. Dans sa robe à l'anglaise bleue ornée de larges rubans de dentelle, elle paraissait infiniment vulnérable, mais ses mâchoires serrées et ses mains croisées sur sa poitrine dénotaient aussi une certaine méfiance. Kim se trouvait à ses côtés, une paume contre le battant pour le retenir, attendant qu'elle entre dans la chambre.

Il connaissait bien l'aspect de cette pièce : Spartiate, froide comme une caverne... en contraste total avec l'élégant mobilier

qu'on y avait installé à la hâte – lit, fauteuil Chippendale, secrétaire en bois de satin, tapisseries murales représentant des licornes et des vierges. On avait également apporté la valise de la princesse, ainsi que son coffre-fort, sur lequel était posé le chandelier du salon bleu. Sur leur socle d'argent, les sept bougies avaient été allumées, et leurs flammes faisaient danser des ombres sur les murs alentour.

En fait de chambre, il s'agissait plutôt d'une geôle aux murs en gigantesques pierres de taille. Aussi large que longue, elle mesurait environ sept pieds de côté, et son plafond avait été doublé de plaques d'acier. Pas de fenêtre, aucune aération, pas la moindre faille. La porte massive se bloquait de l'extérieur par une lourde barre. Une fois refermé, le battant s'ajustait si étroitement au chambranle que l'on n'aurait pu y glisser un cheveu. Mis à part son mobilier raffiné, ce lieu était d'une simplicité austère, pour ne pas dire sinistre. Jusqu'à ce jour, il n'avait été équipé que d'une méchante pailasse et d'une lanterne, au mépris du confort de ses occupants, des *drakons* hors-la-loi qui venaient y passer leurs dernières heures avant leur mise à mort.

Sous le parfum de miel des bougies de cire, Kim pouvait presque distinguer l'âcre odeur de la sueur et de l'angoisse. Derrière les lourdes tentures qui couvraient par endroits la roche nue étaient gravées des inscriptions – ultimes paroles de condamnés, adieux, imprécations – parfois tout juste lisibles, qu'il savait par cœur depuis bien longtemps pour les avoir déchiffrées, enfant, avec des frissons d'effroi. À sa connaissance, le sang n'avait pas coulé sur ce sol depuis qu'il était né, mais il ne lui fallait guère d'efforts pour en percevoir les senteurs métalliques.

Sur le seuil, Maricara parcourut la chambre du regard. Quelles que fussent ses pensées, elle ne les trahit pas.

Kim sentait sur ses épaules le poids de l'impatience des siens. Les membres du Conseil, priés de rester à l'écart, attendaient. Les domestiques, qui se trouvaient avec eux dans les couloirs, attendaient. Tout le monde attendait que cette femme s'avance d'un pas, d'un seul petit pas.

— Lord Chasen, dit-elle sans détourner les yeux de la cellule.

— Madame ?

— Je vais vous demander plus qu'une promesse, à présent. Je veux un serment.

— Lequel ?

— Celui de me rendre ma liberté demain matin.

— Entendu.

— Jurez-le sur la vie de vos sujets, poursuivit-elle d'une voix égale, les yeux tournés vers le lit. Sur l'avenir de votre Clan. Sur la tête de vos futurs enfants.

— Je vous le jure, répondit Kim. Vous avez ma parole.

Ici, le couloir était également en pierre brute. Kim entendit sa voix se répercuter le long des parois, puis disparaître dans le néant. Maricara redressa légèrement la tête pour lui lancer un bref regard. L'espace d'un instant, il plongea dans les insondables profondeurs de ses yeux. Dans la faible lumière du chandelier, ses iris semblaient transparents.

— Autrefois, quelqu'un m'a dit que ce serait de la folie de vous faire confiance.

— Qui était-ce ?

— Un homme qui vous connaissait.

Kim laissa sa main retomber de la porte.

— « Autrefois » est un mot trompeur, madame. Il sous-entend que les choses ne peuvent changer, mais c'est faux. Je vous libérerai demain.

— Puis-je vous croire ? murmura-t-elle. Dois-je me fier à vous à ce point ?

— Si vous en doutez, je vous tiendrai compagnie. Je dormirai dans le fauteuil.

Il la vit étirer imperceptiblement les lèvres, puis baisser les cils.

— Cela risque d'être assez inconfortable.

— J'admets que le lit me conviendrait mieux.

— Je ne vous demanderai pas un tel sacrifice. Dormez dans le vôtre, et revenez ouvrir cette porte demain matin.

— Comme vous voudrez, répondit-il.

Étrangement, à présent qu'il l'avait amenée en ce lieu, là où il fallait qu'elle soit, Kim éprouvait une déraisonnable envie de rester avec elle. Il la libérerait le lendemain matin, il en avait la

ferme intention, mais l'idée de la savoir ici, enfermée dans cette cellule, étendue seule sur ce lit, alors qu'il l'avait serrée dans ses bras toute la nuit, qu'il avait réchauffé son corps contre le sien, embrassé son épaule dans son sommeil...

— Bonsoir, dit Maricara.

Et, d'un pas décidé, elle franchit le seuil de sa prison.

Kim ne bougea pas. Il regarda sa traîne caresser la dalle de pierre telle une vague de soie bleue. Maricara s'arrêta au pied du lit, le visage tourné vers lui, la tête légèrement penchée. Sans un mot de plus, elle entreprit de dénouer le corsage de sa robe, saisissant délicatement le ruban entre le pouce et l'index pour tirer dessus.

Kim referma la porte. Il poussa dans son logement la lourde barre de métal qui barrait le battant sur toute sa largeur, puis tourna la clé dans la serrure.

— Bonne nuit, murmura-t-il.

Ils avaient eu tort d'apporter toutes ces jolies choses ici. C'était une erreur de vouloir faire ressembler cette prison à ce qu'elle n'était pas.

Mari s'assit au bout du lit et considéra le fauteuil de bois finement sculpté.

Le siège volerait en éclats.

Le chandelier ? Elle l'aplatirait d'un coup. De la cire giclerait sur les murs.

Les tapisseries ? En lambeaux. Le petit secrétaire ? En mille morceaux.

Seul le coffre-fort était à sa place, ici. D'une épouvantable laideur, c'était la boîte d'acier la plus lourde, la plus massive qu'elle avait pu trouver. Lui seul avait des chances de survivre à cette nuit.

Mari avait mal au dos, ses pieds la faisaient terriblement souffrir, et les flammes lui donnaient des éblouissements.

Elle alla se poster devant le chandelier, dont elle souffla toutes les bougies, sauf une. Puis elle mua quelques secondes en fumée pour se débarrasser de sa robe, trop épuisée pour dénouer son corset et défaire tous ses liens. Le vêtement tomba en un tas soyeux sur le sol tandis que, réintégrant sa forme humaine, elle ouvrait sa valise pour y prendre sa chemise de

nuit, qui glissa sur sa peau tel un nuage blanc.

Pieds nus, elle pinça la dernière flamme sans réfléchir... et s'aperçut alors que les Anglais étaient moins naïfs qu'il n'y paraissait. Sans la lueur des bougies, la Chambre des Morts était plongée dans une nuit absolue.

Elle pourrait marcher dans son sommeil, elle pourrait enrager, mais elle ne pourrait muer.

Un petit rire douloureux monta de sa poitrine et s'étrangla dans un sanglot assourdi. Elle enfouit son visage entre ses mains pour contenir son émotion.

Après avoir traversé la pièce à tâtons, elle trouva le lit et s'y étendit. Il n'était pas aussi confortable qu'elle l'avait cru de prime abord. Les draps étaient de coton et non de satin, et l'oreiller dégageait une désagréable odeur de poussière.

Mais cela n'avait pas grande importance, en vérité. Mari ferma les yeux et s'abandonna à la bienfaisante obscurité.

Elle dormait d'un sommeil paisible. Il percevait son immobilité, son calme parfait, et le linceul de nuit qui l'enveloppait. La Chambre des Morts se trouvait trois étages en dessous de ses propres appartements, bien plus loin dans cette aile du manoir, à l'écart des lieux les plus fréquentés de Chasen Manor. Située au cœur de la vaste demeure, elle était enfouie dans le sol ; la pièce d'accès libre la plus proche était la cave à vins. Le corridor qui y menait conduisait aussi à une porte de service qui ouvrait sur l'arrière de l'immense bâtiment et donnait sur un sentier. Quiconque empruntait celui-ci s'engouffrait dans les bois et parvenait, après environ une heure de marche, à une clairière où reposaient les restes des *drakons* bannis : leurs ossements calcinés et enterrés loin du Clan.

Dans cette crypte peuplée de fantômes, la princesse reposait, drapée d'une aura de paix qu'il ne comprenait pas. Il l'imaginait, étendue sur ce lit qu'il avait aidé à installer, entre ces draps qu'il avait lissés de ses propres mains...

Rhys s'agita sur son lit, le corps et l'esprit en feu. Sous ses reins, le matelas de plumes était brûlant. Comment pouvait-elle être aussi tranquille ?

Levant les yeux au plafond, il se prit à rêver de sombrer dans la même inconscience que la princesse – ou que les *drakons*

hors-la-loi.

Dans un cas comme dans l'autre, la torture qu'il endurait prendrait alors fin.

14

Il n'y a pas de guerres fratricides dans nos légendes. Peut-être notre peuple n'en a-t-il pas connu. Ou peut-être, s'il y en a eu, ont-elles engendré des conséquences trop terribles pour être gardées en mémoire. Notre magie réside dans les mots, dans les chants, et dans le vol. Notre sauvagerie pourrait déchirer l'étoffe même du ciel, faire voler au loin le soleil et toutes les brillantes constellations, tel le trésor d'un pirate se déversant dans une mer d'écume blanche.

Nous ne sommes pas faits pour nous entre-tuer, ni pour mésuser ainsi de nos Dons.

Seulement, pour les Autres, quel meilleur usage faire de notre puissance que de la retourner contre nous ? Sans les *drakons*, à eux les pierres précieuses, les filons d'or, les richesses de la terre, la promesse du paradis aux reflets irisés !

Ces êtres sont si petits, si amers... Je me demande en quoi ils sont délicieux.

Le premier enfant disparut cette nuit-là. À l'exception des fermes, la plupart des foyers du Clan étaient situés à l'intérieur du village, ou du moins à proximité. Cœur du commerce et de la vie sociale, celui-ci avait pris une telle ampleur qu'il aurait à présent mérité l'appellation de ville, mais il était nommé « le village » depuis si longtemps que même s'il venait à rivaliser en taille avec Londres, on continuerait sans doute encore à le désigner ainsi.

La fille s'appelait Honor Carlisle. Son père, Gervase, dirigeait l'exploitation des mines d'argent auxquelles le comté devait une bonne partie de sa fortune. Kim connaissait Gervase depuis toujours. Les Carlisle vivaient dans la vaste demeure en brique rouge de style élisabéthain qu'avait autrefois occupée le garde-chasse, et qui se trouvait à l'écart du village. Honor était leur unique enfant.

Selon tous les témoignages que Kim avait pu réunir, il s'agissait d'une jeune fille sage, studieuse et obéissante. Ses rares amis avaient affirmé ne pas l'avoir vue. Toujours selon eux, elle n'avait pas de petit ami, *drakon* ou autre – autrefois, l'idée qu'une adolescente du comté pût nouer de tendres relations avec un humain était inconcevable, mais au rythme où les traditions se perdaient, Kim ne devait pas négliger cette piste.

Darkfrith n'avait pas vu une goutte de pluie depuis des semaines. Cependant, ce matin-là, le soleil s'était levé dans un ciel vapoureux, et la terre était couverte de rosée. Les empreintes de la fille Carlisle révélaient qu'elle était sortie par la porte d'entrée et qu'elle avait traversé, seule, le terrain en pente qui menait à la route. Dans les herbes hautes aux pointes fragiles et cassantes, il avait été facile de suivre sa trace.

Dans un sens, la chaussée menait vers le village et, au-delà, à Chasen Manor ; dans l'autre, vers les rives de la Fier, la large rivière poissonneuse qui charriait de la vase et des tourbillons de feuilles jusqu'à la lointaine mer du Nord, à des lieues de là.

La jeune fille avait laissé des traces olfactives de son passage jusqu'aux berges... ensuite, la piste s'arrêtait. Honor avait disparu.

À vrai dire, elle n'était plus exactement une enfant. À presque quinze ans, elle était parvenue à l'âge de muer... à condition que le Ciel lui accorde cette bénédiction. Pendant que Kim suivait ses traces aussi loin qu'il le pouvait et multipliait les discussions avec le Conseil, avec les Anciens et avec Gervase et son épouse, bouleversés, Maricara frappait à coups redoublés contre l'épaisse cloison de métal qui fermait la Chambre des Morts, en un martèlement aussi lugubre que le glas, et dont l'écho se répercutait dans tout le manoir.

Personne d'autre que Kim ne détenait la clé. Il n'en existait qu'une, que l'Alpha portait à un anneau fixé à une chaîne autour de sa taille.

Au moment où il franchissait le seuil de Chasen Manor, l'horloge du grand hall se mit à sonner midi. Quelle que soit la façon dont on la remontait, elle avait toujours quatre secondes d'avance. Elle fut aussitôt suivie par toutes les autres pendules de toutes les autres pièces, une quarantaine au bas mot, qui se déclenchèrent l'une après l'autre. Depuis des années, Kim insistait pour en enlever quelques-unes, mais ses sœurs ne voulaient rien entendre. Les domestiques y étaient habitués ; Chasen Manor était le siège d'une famille de la meilleure aristocratie ; tous les gens comme il faut possédaient des horloges. Mieux valait soigner les apparences, à plus forte raison depuis le départ du marquis et de la marquise.

Le joyeux tintamarre de toutes ces mécaniques continuait donc à rythmer le quotidien de Chasen Manor, se répercutant bruyamment sur les murs et les sols de marbre, à intervalles réguliers de trois heures.

Le vacarme que faisait Maricara sur la porte de métal les couvrait presque.

Kim vit le majordome traverser à la hâte le dallage noir et

blanc dans sa direction, tête baissée.

— Milord, nous avons tenté de vous joindre...

— Possible. J'étais hors du comté.

— C'est en effet ce qu'on nous a dit. Veuillez nous pardonner, milord, mais nous n'avions pas d'instructions précises au sujet de Son Altesse. Nous avons ordre de la laisser strictement seule, et comme nous ne disposions d'aucun moyen d'ouvrir la porte...

— Vous avez bien fait, je vous remercie.

Kimber s'interdit de courir. De nombreux domestiques l'observaient avec attention, et un Alpha ne se précipitait pas. Il choisit toutefois le plus court chemin, peignant ses longues mèches avec ses doigts tout en marchant, avant de lisser sa veste du plat de la main pour en ôter une feuille morte.

Tiré de son lit à l'aube, il avait enfilé les premiers vêtements qu'il avait trouvés, dans la pénombre, sans réveiller son valet, et avait passé la matinée à arpenter le comté à la recherche de la disparue. Il fut presque surpris de constater qu'il avait enfilé une paire de chaussures assortie à sa tenue.

Plus il approchait de la chambre souterraine, plus la sourde vibration des coups sur la porte se faisait forte. Pour un peu, il se serait attendu à trouver le battant tout bosselé par les poings de Maricara, mais même le plus puissant des *drakons* aurait eu bien du mal à traverser cette cloison de cinquante pouces d'épaisseur. En revanche, pour ce qui était de la paroi intérieure, il ne jurait de rien.

D'un geste résolu, il fit coulisser la lourde barre, prit la clé, l'inséra dans la serrure – un dernier coup résonna dans le silence soudain – et ouvrit la porte.

Les cheveux en bataille, les joues rouges de colère, les yeux étincelants de rage, Maricara se tenait sur le seuil de la chambre, bien campée sur ses deux jambes... et nue comme Ève sous une vaporeuse chemise de mousseline blanche. Malgré lui, Kim parcourut du regard ses courbes affolantes, les pointes sombres de ses seins, le triangle brun entre ses cuisses. Puis il remarqua, dans sa main, ce qui restait du pied élégamment tourné du fauteuil, cassé net à la jointure.

— Bonjour, dit Kim. Que diriez-vous de partager mon petit déjeuner ?

Elle prit une longue inspiration et, levant le menton, se mit à vitupérer dans cette langue à la fois fluide et nerveuse qu'il ne comprenait pas.

— Je peux vous proposer du hareng fumé. Et des œufs au plat, si vous aimez. Oh, et je pense qu'il devrait aussi y avoir du saumon poché.

— Sale menteur !

Cela, c'était de l'anglais.

— Je vous faisais confiance ! ajouta-t-elle.

— Allons, la matinée est tout juste entamée et...

— Tout juste ? Voilà des heures que j'essaie de sortir d'ici !

Kim leva les mains en signe de paix.

— Veuillez accepter mes excuses. Je suis sincèrement désolé. Si vous voulez muer en dragon pour me mordre, faites donc. Je vous demande seulement de ne pas me frapper avec ce pied de fauteuil, j'ai eu... une matinée difficile.

Il recula d'un pas pour qu'elle constate par elle-même que le couloir était vide et qu'elle était libre. La lueur qui parvenait du corridor principal soulignait les failles et éraflures de la pierre.

L'attitude de la princesse se fit un peu moins hostile. Peu à peu, son bras s'abaissa, jusqu'à ce que son arme de fortune frôle sa jambe.

La lumière du jour peinait à percer l'épaisse obscurité qui régnait dans la Chambre des Morts. Tout, derrière Maricara, était d'un noir d'encre – le lit, les tapisseries, le sol. Dans sa chemise légère, auréolée de sa chevelure en désordre, avec son visage au teint de lys qui captait toute la luminosité, elle était d'une pâleur surnaturelle.

— Ou alors, poursuivit-il comme elle ne réagissait pas, et peut-être aussi parce qu'il avait besoin de chasser une folle envie de la prendre dans ses bras, si vous devez vraiment me frapper avec ceci, allez-y, mais de grâce, pas au visage.

Maricara fit la moue. Diable ! Elle semblait envisager la chose avec le plus grand sérieux. Kim tourna brièvement le regard en direction de la porte. À l'intérieur, la surface était couverte de nombreuses bosselures qui semblaient récentes.

Après un silence, Maricara déclara simplement, d'une voix plus calme :

— Je ne voyais pas l'intérêt d'abîmer mes mains.

— Vous avez raison, elles sont très jolies.

— Où étiez-vous ?

Kim secoua la tête et baissa les yeux vers ses chaussures. Des brins d'herbe étaient encore collés au cuir.

— Voulez-vous partager mon petit déjeuner ? J'aurais bien besoin de vos conseils. Entre souverains.

Un long moment passa. Relevant la tête, il croisa son regard. Avec un soupir fataliste, elle jeta le morceau de bois, qui roula au sol avec fracas.

— Entendu.

Elle pivota sur ses talons pour se diriger vers le mur du fond de la pièce, contre lequel se trouvait sa valise. D'un geste vif, elle en sortit une robe. Un éclair rouge vermillon jaillit dans la pénombre.

— Pas de poisson, dit-elle en lui lançant un regard par-dessus son épaule.

— Promis. Moi aussi, je préfère la viande.

— Attendez-moi dans le couloir. Et ne fermez pas cette porte.

Il obtempéra. S'adossant à la muraille, il ferma les paupières pour mieux savourer le doux bruissement de la soie tandis qu'elle s'habillait... Hélas ! Sous ses paupières closes apparurent de nouveau les visages ravagés par le chagrin des époux Carlisle qui le suppliaient de leur ramener Honor saine et sauve.

Comment oublier le tremblement qui parcourait Gervase lorsqu'il prononçait le prénom de sa fille ? Et le regard bleu que sa femme dardait sur Kim, brillant des larmes qu'elle ne versait pas ?

Il avait tout essayé. Il avait fait des promesses imprudentes. *Ne vous inquiétez pas, elle va bien, nous allons bientôt la retrouver.* Il avait battu le rappel de ses hommes et fouillé le comté de fond en comble. Et il avait bien l'intention de recommencer.

Il n'était pas Christoff, le légendaire Christoff, ni l'audacieuse Tess. Il n'était que leur fils, qui faisait tout son possible pour contrer la vague de folie, immense et ténébreuse, qui menaçait de déferler sur son Clan.

« Du nerf ! murmura le dragon en lui. Ne les trahis pas ! »

Elle lui avait demandé où il était allé, mais elle le savait déjà. Tout en lui respirait le grand air – les boucles dorées qui s'échappaient du ruban de son catogan, les couleurs qui s'attardaient sur ses joues comme la dernière caresse d'une amante, la rosée qui couvrait ses vêtements, ses chaussures, sa cravate au nœud défait. Il ressemblait aux corsaires des livres de contes, aussi espiègle, aussi séduisant... et aussi peu recommandable.

Seulement, quelque chose n'allait pas. Un pli inquiet, qu'elle n'avait jamais remarqué, durcissait son sourire. Des ombres nouvelles cernaient son regard.

Dans le silence de son cœur, elle en était bouleversée, comme elle l'aurait été devant un animal pris au piège et qu'elle n'aurait su comment libérer. Elle l'avait vu dans ses moments de bonté, elle l'avait vu pétri d'arrogance... mais jamais ainsi désespéré.

Un inhabituel élan de compassion monta aussitôt en elle. Le désespoir était un sentiment qu'elle ne connaissait que trop bien.

Ici, les couloirs étaient plus étroits que dans le reste du manoir. Le comte la précédait de quelques pas, se retournant de temps à autre, comme pour s'assurer qu'elle était toujours là. Pourtant, il devait être pleinement conscient de sa présence derrière lui.

Elle était assez voyante, dans sa robe vermillon ! Mari était lasse de l'obscurité et des atmosphères confinées. Elle était affamée de couleurs, comme elle était assoiffée de ce parfum d'air frais qui flottait dans le sillage de Chasen. Voilà pourquoi, au moment où ils passaient devant des portes qui menaient au jardin, elle se dirigea droit vers celles-ci pour les ouvrir et sortir dans la lumière du jour.

Il n'y avait pas un rayon de soleil. Dans le ciel bas et lourd, les nuages offraient une étrange palette de bleu porcelaine, de pourpre fuligineux et de gris ardoise. Un fin brouillard imprégnait l'air, annonciateur de crachin et de pluie.

— Nous pouvons prendre le petit déjeuner ici, dit Mari en tendant une main vers la brume.

— Oui, répondit Chasen sans montrer la moindre surprise. Bonne idée.

Un kiosque aux allures de temple grec découpait sa silhouette au sommet d'une éminence à quelques pas de là, encadré par un écrin de bois épais et mystérieux. Ses minces colonnes de marbre étaient tapissées de lichen, et sous sa coupole, des bancs avaient été installés. En s'approchant, Mari vit que le plafond était entièrement recouvert de petits carrés en pâte de verre. Il y en avait des milliers ! Comme elle levait la tête, un rai de lumière passa sous la voûte, révélant des coloris que ni le temps ni les éléments n'avaient ternis. C'était une mosaïque représentant les quatre saisons.

Mari s'assit sous l'Automne, qui offrait la meilleure vue sur la forêt.

Chasen était resté en arrière ; elle le vit donner des ordres à l'un des valets qui les avait suivis. Puis il gravit la volée de marches menant au kiosque et prit place à son tour, sous l'Hiver, juste à côté d'elle.

Ils restèrent silencieux un long moment. Mari s'enivrait de lumière et d'air pur, soulagée d'être enfin libérée du poids qui l'oppressait depuis qu'elle s'était réveillée dans les ténèbres les plus épaisses, seule au monde, sans personne pour entendre ses cris ni répondre à ses appels.

Elle allait déjà mieux. Elle pouvait dénouer ses doigts, détendre ses épaules contractées par l'angoisse. Elle avait retrouvé le jour.

On n'entendait plus le chant des grillons, les oiseaux s'étaient envolés, et aucun dragon ne sillonnait le ciel, comme si la nature entière était aux aguets. Une paix surnaturelle flottait dans l'air.

Chasen avait croisé les bras sur sa poitrine. Son profil se découpait nettement sur la lumière indécise aux reflets vert-de-gris qui régnait sous la coupole. Les sourcils froncés, les lèvres serrées en une moue de contrariété, il fixait un point au-delà de la forêt, immobile. Seules ses mèches rebelles dansaient dans les premières rafales de la pluie qui se formait à l'horizon. Il semblait à la fois ouvert à l'instant présent, et totalement ailleurs. Puissance faite homme, il était beau comme seuls certains individus peuvent l'être, sans fards ni bijoux, sans épaulettes pour rehausser sa prestance naturelle. Il possédait la solidité de ces colonnes de marbre et l'éclat de cette lumineuse

mosaïque. Tout au fond d'elle-même, Mari savait qu'il était également doté de l'impénétrable mystère de l'immense forêt qui encerclait son pays. Son cœur lui aussi était sauvage et libre. Bien cachée derrière la façade lisse et opulente de cet endroit, la créature qui vivait en lui évoluait très loin du monde civilisé, au-delà de la lune et des étoiles. Comme chaque fois que Mari le regardait, une douce pulsation monta de quelque endroit secret d'elle-même.

Prudente, elle détourna les yeux vers la pelouse que d'énormes ombres traversaient par vagues, au rythme de la course rapide des nuages dans le ciel.

Elle songea alors que, bien qu'elle eût volé et mué en compagnie de Kimber, bien qu'elle eût dormi à ses côtés, jamais elle ne l'avait vu sous son aspect de dragon. Lui la connaissait déjà dans cette apparence, mais en ce qui la concernait, elle n'avait de souvenirs de lui que sous sa forme humaine, ou en tant que nuage de fumée. Elle fronça les sourcils, fouillant sa mémoire, mais tout ce qui lui revint fut un étincelant regard vert. Celui d'un homme ou d'un dragon ? Elle n'aurait su le dire.

— Je me demande... dit-il soudain en croisant les jambes d'un geste élégant. Maricara, souveraine des Zaharen, qui percevez-vous dans le comté, en cet instant précis ?

— Pardon ? demanda-t-elle, arrachée en sursaut à ses rêveries.

Rejetant en arrière une mèche qui lui chatouillait la nuque, elle reprit :

— Que voulez-vous dire ?

— Pouvez-vous capter la présence de tout le monde ?

— Comment pourrais-je le savoir ? S'il y a quelqu'un dont la vibration m'échappe...

— Oui, je comprends.

D'une énergique pichenette, il chassa une herbe collée à sa chaussure.

— Ce que je me demande, c'est s'il vous est possible de localiser une *drakon* que vous n'avez jamais rencontrée. De la retrouver.

— De *la* retrouver ? répéta-t-elle avec un désagréable pincement au cœur.

— Une jeune fille d'une quinzaine d'années. Elle a disparu de chez ses parents la nuit dernière.

— Oh... Mais êtes-vous certain que ce qui vous intéresse, ce n'est pas plutôt de savoir si les *sanf* sont ici ?

— Ils n'y sont pas. Aucun humain ne se trouve dans le comté. J'en suis sûr.

Elle leva le visage vers le ciel, paupières closes.

— C'est exact, confirma-t-elle. Ni Autres ni animaux. Même l'alouette s'en est allée.

— Et pas de jeune *drakon* disparue, ajouta Chasen.

— Pouvez-vous me la décrire ?

— Grossièrement. Je l'ai déjà vue, mais il y a tant de jeunes filles dans le comté ! Voyons... Cheveux blond-roux, jolie frimousse, un peu ronde. Yeux bleus, comme sa mère. En fait, c'est surtout son odeur que je connais. Tenez.

Tout en parlant, il avait sorti de sa poche une pièce d'étoffe qu'il lui tendit. Mari la prit entre ses mains. C'était un mouchoir pour jeune fille, du modèle le plus ordinaire – un simple carré de batiste bordé de dentelle. Les initiales de sa propriétaire n'étaient même pas brodées dans un angle, comme cela se faisait parfois. Les côtés étaient tout froissés, sans doute parce que Honor l'avait porté, glissé dans sa manche, le jour précédent.

— J'ai ordonné à mes hommes de fouiller le comté de fond en comble, expliqua Chasen. J'ai envoyé Rhys et les membres du Conseil dans les villes les plus proches, mais je me demandais si...

Mari appliqua le mouchoir contre son nez et pinça les narines, tout en regardant son compagnon par-dessus le carré de tissu.

— Elle aime la vanille !

— Oui, j'avais remarqué.

Les nuages gris, l'humidité de l'air, la lumière du jour... En surface, tout semblait normal. La vibration des *drakons* dans le comté, la chaleur moite d'un soleil invisible, les pierres et les métaux de Chasen Manor, le sol sous ses pieds... L'odeur un peu écoeurante de la vanille la submergea, lui demandant un intense effort de concentration pour passer outre à ses effluves sirupeux en quête d'autres fragrances plus discrètes... Là ! Une odeur de

très jeune fille. Un parfum d'amidon et de virginité. Et puis...

Fermant les paupières, Mari leva le menton. L'espace d'un instant, une infime fraction de seconde, il lui avait semblé distinguer un son inattendu. Une note infiniment ténue, à la fois étrange et familière... Une personne ? Une pierre ? L'écho l'avait traversée telle l'ombre d'un elfe entrevu dans les bois, éveillant en elle une douloureuse nostalgie. Lorsque Mari leva la tête dans l'espoir de l'entendre de nouveau, il avait disparu, aussi vite qu'il était venu. Elle tenta d'en retrouver la subtile vibration, en vain.

Quant à l'adolescente qui avait porté ce mouchoir, Mari n'en détectait nulle trace. Soit celle-ci se cachait si bien qu'elle avait même travesti son odeur, soit elle s'était bel et bien volatilisée.

Mari secoua la tête en éloignant le mouchoir de son nez.

— Je suis désolée, mais je ne pense pas qu'elle se trouve dans les parages. Elle doit être à des lieues d'ici.

Lord Chasen hocha poliment la tête et se leva. Il demeura immobile quelques instants, le regard toujours fixé sur quelque mystérieux point à l'horizon, puis, se baissant, il se tourna vers le lourd banc de marbre derrière lui, le prit à pleines mains... et le lança contre le plus proche pilier.

Le siège se fracassa dans un vacarme effroyable, emportant la base de la colonne sur son passage. Puis tout se brisa en une myriade de particules nacrées qui furent projetées alentour, atteignant Mari aux bras et à la poitrine. Mais celle-ci ne laissa pas échapper un cri, n'esquissa pas un mouvement, se contentant de protéger son visage derrière ses mains.

Lorsque le calme revint, elle écarta les doigts et leva les yeux vers la coupole. Le kiosque semblait stable. Elle ne voyait pas de fissure, n'entendait aucun craquement suspect. Le dôme était encore soutenu par les sept autres colonnes.

La poussière retomba autour d'eux dans un irréel scintillement de neige, puis le silence revint, pesant.

— Imre était d'une nature colérique, commenta Mari sur le ton de la conversation, en frottant ses jupes pour les épousseter. Il aimait particulièrement fouetter les serfs, pour chasser ses accès de mauvaise humeur.

Kimber étira les lèvres en un rictus froid et laissa échapper un petit rire sans joie.

— Charmant garçon. Je suis sûr que nous aurions eu beaucoup en commun.

— À part moi, je ne vois pas.

Il darda sur elle un regard un peu trop vert, un peu trop sauvage. Derrière sa haute silhouette sombre, la brume s'épaissit, et les premières gouttes de pluie se mirent à tomber en lourdes perles bleu acier. Au même instant, une file de valets de pied sortit du manoir, portant une table, des paniers et des plats d'argent munis de couvercles, et se dirigea vers la petite colline d'un pas résolu, telle une colonne de fourmis poudrées de gris.

— Sans doute cette fille est-elle partie de son plein gré, dit Mari. Elle est jeune, probablement jolie ; ses plus belles années sont encore devant elle. Qui connaît les secrets de son cœur ? Peut-être est-elle partie rejoindre un amoureux.

— Peut-être, acquiesça Kimber, comme l'averse se mettait à tomber à grosses gouttes.

Mais aucun d'eux n'y croyait.

Trois jours durant, une pluie diluvienne s'abattit sur le comté, effaçant toute éventuelle empreinte de pas dans le sol ou sur l'herbe des prairies, noyant toute senteur *drakon* sous les puissants effluves du bois mouillé et de la terre gorgée d'eau. Cependant, les températures n'en furent guère affectées. L'averse se transformait en vapeur, comme si, par quelque caprice du destin, Darkfrith s'était soudain trouvé au cœur d'une mystérieuse zone équatoriale – sans doute, quelque part vers la zone médiane du globe terrestre, un morceau de jungle bénéficiait-il en ce moment même du doux climat anglais aux journées claires et aux nuits paisibles...

Ces jours et ces nuits, Kim les vivait avec intensité. Chaque adulte bien portant du comté participait aux recherches afin de retrouver la jeune disparue. Tous comprenaient la valeur du trésor qu'on leur avait ravi et qu'il fallait rendre aux siens. On travaillait par équipes, les hommes dans le ciel, les femmes sur terre, tandis que les enfants et les vieillards restaient en sécurité dans les maisons, avec des gardes postés dans les rues.

Seules Audrey, Joan et Maricara, faisant exception à la règle, partaient en expédition en compagnie des mâles du Clan.

Chaque soir, la princesse se retirait dans sa chambre souterraine. Celle-ci ne pouvant être ni ouverte ni fermée de l'intérieur, Kim l'escortait, la remerciait pour son aide et lui souhaitait chastement le bonsoir. Il ne l'embrassait pas. Elle le dévisageait de ses grands yeux étincelants, avec sur le visage un air si résolu qu'il n'y songeait même pas... mais lorsqu'il sombrait enfin dans les bras de Morphée, l'image qu'il emportait avec lui était celle de son regard grave et profond. Puis il rêvait de ses lèvres douces sur les siennes, de son souffle tiède sur sa

peau, de son corps abandonné entre ses bras. À son réveil, il brûlait d'un tel désir pour elle que cela confinait au supplice.

Chaque matin, à 8 heures précises, il interrompait ses activités, qu'il soit en train de voler, de discuter ou de marcher, l'esprit embrumé par l'épuisement, et allait la libérer. Un simple salut, un bonjour courtois... mais pas de baiser.

Il ne voulait plus jamais l'effrayer, ni s'abaisser à la violence sans y être provoqué, encore moins attenter à sa pudeur. Il n'était pas son premier époux, mais le prochain. Et, pour elle, un modèle de vertu et de chasteté.

En dehors de Chasen Manor, il s'efforçait de ne pas faire trop souvent équipe avec elle. Elle lui avait clairement signifié qu'elle était habituée à chasser seule, et le seul objectif de Kim était de retrouver la jeune disparue. Malgré tout, il s'arrangeait, sans toutefois se montrer trop présent, pour rester non loin d'elle. C'était plus fort que lui. Elle s'élançait dans le ciel, d'abord fumée, puis dragon, et les mâles du clan muaient à sa suite. Quelle que soit la direction qu'elle prenait, elle entraînait dans son sillage une nuée d'admirateurs respectueux, comme une comète et son halo de poussière d'étoile.

Hélas ! Elle ne trouvait rien, pas le moindre indice. Il ne restait plus une piste, plus une seule trace. Il n'y avait que la pluie. La pluie sous la lune, la pluie sous le soleil, toujours la pluie ! Si des *sanf* ces étranges semi-dragons, rôdaient dans les parages, aucun membre du Clan ne détectait leur présence, pas même Maricara.

Kim avait envoyé les plus fiables de ses hommes en mission dans les villes alentour. Au quatrième jour, l'un d'entre eux revint de Harrogate sous sa forme de fumée et annonça avoir flairé une présence là-bas, peut-être celle d'une jeune fille dragon. Vivante.

Dénommé Rufus Booke, il était l'un des compagnons de route du père de Kim. Solide et intelligent, Booke n'était pas porté à l'exagération. Kim partit sur-le-champ avec lui.

Le soleil commençait à descendre, traçant un trait de soufre sur la page humide du ciel, frontière irréaliste entre le monde d'en haut et celui d'en bas. Ils n'avaient pas parcouru une lieue dans les airs qu'une nuée de vapeur les rejoignit.

Kim la reconnut tout de suite. Il n'ignorait rien de ses courbes, de sa façon de se laisser porter par les vents, de ses souples ondulations, infiniment féminines en dépit de son apparence de simple voile de fumée. Car malgré la peur panique qui menaçait l'unité du Clan, malgré ses propres craintes au sujet de l'adolescente disparue, des *sanf inimicus*, du possible anéantissement des siens, Maricara était toujours avec lui... en pensée quand ce n'était pas en chair et en os.

Toute sa vie, Kim avait été Alpha, et depuis des années, les spéculations sur le choix de sa future épouse allaient bon train. Les jeunes filles du comté lui lançaient des regards effrontés sous leurs sages bonnets de dentelle, toutes séduisantes, toutes semblables à lui, toutes désireuses de régner. Avec leur flamboyante beauté et leur fausse candeur, elles l'avaient toujours un peu intimidé, ce qui ne l'avait pas empêché de profiter de leur compagnie – bien longtemps avant que la lettre de Lia n'arrive à Chasen Manor, il avait cessé de compter ses bonnes fortunes. Mais flirter ne signifiait pas aimer, encore moins épouser. Or, lorsque ses conquêtes gémissaient de tendres encouragements à ses oreilles, Kim n'entendait que trop clairement leur invitation à officialiser au plus vite leur union.

Peut-être était-il resté trop longtemps à l'écart du comté. Toutes ces années d'études, ces séjours à Londres où, en compagnie de ses parents, il avait découvert les fastes et les misères de la société humaine... Et que dire des jeunes filles du beau monde qui gloussaient derrière leurs éventails et trébuchaient sur d'invisibles obstacles dans le seul but qu'il les retienne de sa poigne virile !

Au moins les demoiselles de Darkfrith lui épargnaient-elles ces simagrées. Elles lui lançaient des invitations muettes au milieu de salles bondées, le retrouvaient dans l'ombre propice des bosquets, le suppliaient de muer afin de le chevaucher pour une balade dans le ciel nocturne et se serraient contre lui en refermant autour de son cou leurs jambes tièdes et fuselées. Elles étaient toutes aussi appétissantes les unes que les autres, ces filles dragons aux yeux étincelants et aux lèvres gourmandes ! Kim tombait à leurs pieds, ébloui par leurs charmes, fou de désir... et incapable de s'éprendre d'une seule

d'entre elles.

Il avait pourtant essayé. Il connaissait son devoir, et pendant des années, il avait espéré. Devant chaque nouveau visage, sous chaque nouvelle caresse, il s'était demandé : « Est-ce elle ? »

Jamais son cœur n'avait répondu. Alors, il repartait, poursuivant sans fin sa quête, éternel solitaire.

L'irruption de Maricara dans sa vie l'avait libéré de ce poids, et il en avait été sincèrement soulagé. L'affaire était entendue. Il n'avait plus besoin de feindre des sentiments qui lui étaient étrangers. L'amour romantique, c'était pour les autres. Lui, il devait épouser une princesse. C'était son destin – *leur* destin. Ils consacraient leur vie à guider leur peuple, à élever leurs enfants et à consolider la puissance des *drakons* pour les générations à venir. Là était la seule voie possible, pour lui comme pour le Clan. Aussi n'avait-il trouvé aucun argument à opposer au Conseil lorsque celui-ci, évoquant ses futurs liens matrimoniaux, avait exprimé son accord par un vote à l'unanimité.

Maricara des Zaharen.

À cette époque, elle n'était qu'un nom au bas d'une lettre. Il n'avait aucune idée de son apparence physique, de sa couleur préférée ou du timbre de sa voix. Lui eût-on suggéré « yeux d'opale », « bleu roi » ou « brûlant et sensuel », que ce ne serait resté que des mots.

Ce qu'elle était réellement, il fallait le chercher ailleurs. Maricara échappait à toute tentative de description. Ou alors, il aurait fallu parler des sensations qu'elle éveillait en lui. Du désir qu'elle lui inspirait, effrayant, puissant comme une lame de fond.

Elle ne serait pas l'une de ces filles assises sur ses épaules, riant de joie tandis qu'il s'élançait dans le ciel nocturne. Elle serait la bête qui chevaucherait les vents à ses côtés, lui enseignerait de nouvelles figures aériennes et verrait le monde par des yeux identiques. Elle serait son égale. Sa compagne. Sa reine.

Kim faisait une expérience inédite : il commençait à se comprendre lui-même. Avant la nuit de leur première rencontre, sa poitrine ne contenait qu'un vide immense. Puis Maricara

avait jailli de l'obscurité, et une grande flamme l'avait envahi, chaude et claire. Enfin, son cœur avait répondu : « C'est elle ! »

Le miracle s'était accompli. Elle était là ; il pouvait la voir, la toucher. C'était une princesse, et elle avait des ailes pour voler... Oui, c'était un vrai miracle.

En vérité, selon les plus anciennes lois du Clan, elle était déjà son épouse – une Alpha pour l'Alpha – et la cérémonie nuptiale ne serait qu'une formalité. C'était pour cette raison que Rhys demeurait en retrait et que tous les mâles du Clan, malgré leur manifeste attirance pour elle, se tenaient soigneusement à l'écart. Kim tendait à croire qu'elle le savait aussi. C'était pour cette raison qu'elle l'avait laissé l'embrasser... et qu'elle lui refusait à présent ce droit.

Pour l'instant, ayant sans doute perçu son impatience, elle fendait les airs à ses côtés dans le crépuscule, toute de vapeur et de sensualité, filant vers le sud au même rythme que lui. Elle se fit plus fine à mesure qu'ils prenaient de la vitesse, jusqu'à n'être plus qu'un impalpable voile de brume dans l'éther de velours et d'indigo.

Suivant Booke, qui ouvrait la marche, Kim vit s'éteindre le dernier rayon du soleil. Loin au-dessous d'eux, les reliefs s'aplatirent, les contours devinrent flous. La vaste forêt céda la place à une succession de prairies et de champs, de villages serrés autour d'un clocher, de moulins et de ponts enjambant des cours d'eau qui prenaient des reflets d'argent lorsqu'ils les survolaient. Parfois, ils croisaient un troupeau de moutons blottis les uns contre les autres sous l'averse.

Harrogate apparut enfin à l'horizon tel un brouillard scintillant, un fin halo lumineux qui prit bientôt de la netteté pour devenir un réseau de ruelles médiévales ponctuées ici et là de bâtiments modernes. Des lieues à l'avance, Kim perçut une odeur de rouille et de métal, aussitôt suivie de celle du soufre. Harrogate était une station thermale à la mode où se pressait une clientèle fortunée attirée par ses bains turcs et ses étuves. Kim connaissait plus d'un aristocrate susceptible d'y séjourner. Il lui faudrait se montrer prudent s'il voulait éviter d'y être reconnu... d'autant plus qu'il serait dans le plus simple appareil.

De même que sa fiancée.

Booke les amena dangereusement près de la place centrale, envahie de cavaliers malgré la pluie qui tombait à verse. Les vitrines brillamment illuminées attiraient le chaland. Sous la puanteur soufrée, Kim distinguait les odeurs caractéristiques des hommes – vêtements mouillés, thé, gin, pâtés à la viande. Il entendit des éclats de rire, des notes de violon, le claquement de cartes à jouer que l'on abattait sur les tables.

Les trois compagnons descendirent avec lenteur, nuages de fumée qui entraient progressivement dans la pleine lumière des lanternes. Juste en dessous d'eux, des chevaux se mirent à frémir, projetant des gouttes d'eau autour d'eux. Des piétons, capuche sur la tête, se hâtaient le long des trottoirs, courant d'un auvent à l'autre. Des valets trempés jusqu'aux os convoyant des chaises à porteurs, casquette bas sur le front, fendaient la foule au petit trot. Personne ne levait les yeux.

Booke, passant à l'écart d'un large boulevard, survola un luxuriant square fleuri. Juste en face d'eux, de l'autre côté du jardin, se trouvait un bâtiment – l'un des établissements thermaux, comprit Kim. L'hôtel avait des allures de palace oriental, avec ses parements d'un blanc immaculé, ses innombrables piliers de marbre sculpté, ses moucharabiehs et l'extraordinaire dôme en forme de bulbe qui le surmontait. De hautes statues encerclaient la coupole, représentant des dieux antiques ou des empereurs romains, il n'aurait su le dire.

Les fenêtres inférieures diffusaient alentour la tiède lueur des bougies. En s'approchant des vitres, on pouvait voir les clients se presser dans différents espaces – la grande buvette où l'on dégustait l'eau minérale, une élégante salle à manger un peu plus loin, des vestiaires, puis les bains eux-mêmes, installés sous le dôme. Sur tout son pourtour, l'énorme coupole était striée à sa base de fenêtres hautes et étroites, dont le verre était tout embué par la vapeur qui montait des bassins.

Elle était également ceinte, à l'extérieur, d'une galerie circulaire ouverte, sur laquelle Booke reprit forme humaine. Ce chemin de ronde, fort étroit, était plus ornemental qu'utilitaire. Personne d'autre qu'eux ne s'y trouvait, aucune lanterne n'y brillait. Il n'y avait que quelques petits braseros, tous éteints. Kim vit Booke s'abriter derrière l'une des colossales statues, le

regard tourné vers le nuage ruisselant de gouttes d'eau qu'était Maricara.

Kim mua avant elle, marcha jusqu'à la statue suivante – une magnifique Athéna – et leva un bras pour que la princesse se glisse le long de son corps. Maricara réintégra son apparence humaine derrière la déesse de pierre ; sa main se matérialisa sur celle de Kim, avant de s'en détacher. Puis elle sortit la tête de l'ombre de la statue pour les voir, Booke et lui. La pluie s'abattit sur elle, imprégnant aussitôt sa longue chevelure, dont les mèches sombres collèrent à ses joues.

— Quel est cet endroit ?

— Un hôtel excessivement malodorant. Sir Rufus pense avoir détecté Honor Carlisle ici, expliqua Kim.

Puis, se tournant vers son homme de confiance, il demanda :

— Booke ?

— C'était là, en dessous, milord. Dans les bassins, je suppose.

Kim essuya la pluie qui ruisselait sur ses yeux et réfléchit. L'endroit ne semblait guère approprié pour y cacher un otage, a fortiori une jeune fille de bonne famille victime d'un rapt... Y avait-il des salons discrets ? Des cryptes naturelles ?

— En êtes-vous sûr ?

— Aye. Je ne la perçois pas pour l'instant, mais tout à l'heure, elle était là, c'est certain.

Kim se pencha, dans l'espoir de capter la présence de l'adolescente, en vain. Il chercha alors la trace d'une présence *drakon*, quelle qu'elle soit. L'air était saturé de lourdes senteurs métalliques... de la vibration des humains qui grouillaient en dessous de lui, les uns se baignant, les autres buvant ou discutant, un verre à la main, de leurs voix haut perchées à l'accent raffiné... du chant de centaines de gemmes et pierres précieuses, certaines petites, d'autres plus volumineuses, toutes d'une étincelante clarté... d'une énergie plus atténuée en dessous de tout ceci – les employés de l'établissement, les vastes bassins aux flots agités, les canalisations qui charriaient l'eau, le sol rocheux, les fissures qui menaient vers les entrailles de la terre !...

— Non, dit-il dans un soupir. Je ne la détecte pas. Maricara ?

Celle-ci fronça les sourcils. Son regard se brouilla, soudain

absent. Des gouttes de pluie tombaient de son menton en un mince filet. Elle referma la main sur les plis de la tunique de marbre. Kim vit ses ongles blanchir sous la pression qu'elle exerçait. La pierre se fendilla.

D'une caresse légère, il effleura ses doigts. Dans un battement de paupières, elle parut revenir à la réalité. Ses cils épais étaient brillants et humides. Elle laissa retomber son bras.

— Je ne sais pas, dit-elle d'un ton hésitant. Il m'a semblé percevoir...

— Les *sanf* ? demanda vivement Kim.

— Non. Des notes indistinctes... presque surnaturelles.

— C'est tout ? s'exclama Booke, lui aussi ruisselant derrière sa statue de dieu antique. Nous entendons tous le chant des pierres, ma belle !

— Ce chant-là, je l'ai déjà perçu lorsque vous m'avez montré le mouchoir de Honor Carlisle, lord Chasen.

Kim hocha la tête et se tourna de nouveau vers l'un des panneaux de verre embués. Il se pencha pour passer la main sur sa surface emperlée de gouttes de pluie et observa le jeu des couleurs et des ombres mouvantes en contrebas.

— Entrons, dit-il.

Ce fut Mari qui eut l'idée d'« emprunter » des vêtements. Les bains en eux-mêmes étaient opaques de vapeur, mais pour le reste, l'établissement était un vaste et luxueux bâtiment aux plafonds vertigineux, aux murs ornés de fresques d'esprit Renaissance et de moulures de plâtre baroques rehaussées d'or. De beaux messieurs et des dames du meilleur monde, tous vêtus avec un goût exquis, arpentaient les salles de l'hôtel, une tasse de thé ou un verre de vin de Porto à la main, leur perruque collante d'humidité.

Trois visiteurs dans le plus simple appareil ne passeraient pas inaperçus, fit-elle remarquer. Trois nuages de fumée non plus. Au-delà des bassins se trouvait un large couloir bordé de part et d'autre de cabines – ladies sur la gauche, gentlemen sur la droite. Pourquoi ne pas y entrer sous forme de vapeur, et en ressortir habillé comme tout un chacun ? Cela ne devrait pas être difficile.

Ils en débattirent quelques instants, tous trois immergés

dans la partie la plus profonde de la piscine. Un muret bas carrelé séparait la partie réservée aux femmes de celle des hommes, aussi Mari n'avait-elle pas besoin d'élever la voix pour être entendue de ses deux compagnons, qui se trouvaient juste de l'autre côté. Ils échangeaient donc des murmures et se comprenaient parfaitement. Toutefois, Mari commençait à s'attirer des regards intrigués de la part des baigneuses alentour.

De l'autre côté du bassin, deux matrones au teint rougeaud, sanglées dans d'imposants costumes de bain noirs, l'observaient avec curiosité. Il était peu probable qu'elles l'aient vue se matérialiser quelques instants auparavant – la piscine était vaste et mal éclairée –, mais Maricara plia un peu plus les genoux afin que ses épaules nues n'émergent pas des flots.

— Vous savez que c'est très mal, de voler, chuchota Chasen d'un ton sérieux.

— La belle affaire ! grommela Booke. Il ne s'agit que d'un emprunt.

— À tout à l'heure ! dit Mari en français, avant de s'immerger jusqu'au sommet du crâne.

L'eau dégageait une odeur insupportable, mélange de répugnants effluves de fer, de sel et de soufre. Comment pouvait-on avoir envie de s'y plonger, et à plus forte raison de la boire, comme on le faisait dans d'autres salles de l'établissement ? Mari se dépêcha de muer sous la surface des flots épais avant de jaillir de l'élément liquide pour s'élever vers le dôme, de nouveau sous sa forme aérienne, paresseuse volute de vapeur parmi toutes celles qui montaient de la piscine.

Elle se dirigea vers les cabines, survolant des jeunes filles qui semblaient s'ennuyer ferme, assises sur des chaises le long du bord du bassin, puis passant au-dessus des valets un peu trop corpulents et ruisselants de transpiration postés devant les piliers qui marquaient l'entrée des bains. Elle s'étira ensuite pour se faire aussi fine que possible et se glissa entre la porte et le chambranle de la première cabine.

Elle en sortit quelques instants plus tard vêtue d'un élégant ensemble de soie gris tourterelle bordé de perles de jais, les cheveux hâtivement relevés en un chignon instable sur le sommet de son crâne et maintenus par les quelques épingles

qu'elle avait pu trouver. Ses escarpins étaient un peu trop grands pour elle. Elle n'avait pris ni la perruque ni les bijoux – une montre, une alliance et une broche d'argent – car un panneau accroché à la cloison de la cabine avertissait : « Les métaux plongés dans les eaux thermales sont définitivement ternis », mais sa tenue suffirait à faire illusion.

Elle espérait que la propriétaire de cette toilette appréciait la puanteur du soufre.

Chasen l'attendait déjà dans l'ombre des piliers, à quelques pas des valets, vêtu d'une veste et d'une culotte noires à reflets fauves, de bas rayés et de souliers de cuir sombre. Les yeux plissés, il darda sur elle un regard qui lui fit monter le rouge aux joues. La robe un peu trop ajustée pour elle l'obligeait à retenir son souffle afin de ménager les coutures du corset.

Chasen la dévisagea quelques instants, avant de baisser les yeux avec une lenteur délibérée vers son décolleté.

— Je retire ce que j'ai dit. Nous devrions jouer plus souvent les cambrioleurs.

Mari tira sur le bas du corsage.

— En choisissant des victimes plus corpulentes, précisa-t-elle.

— Ou plus au fait des usages vestimentaires.

Chasen lui adressa un sourire mi-figue, mi-raisin, avant de poursuivre :

— Je ne suis pas un expert en matière de mode féminine, madame, mais n'y a-t-il pas d'ordinaire un foulard drapé devant l'échancrure d'un corsage ? Je crois qu'on appelle cela une modestie. La propriétaire de votre toilette ignorait-elle cet usage ?

— Elle me grattait, répliqua Mari.

De la pénombre où il se tenait, à la fois homme et dragon, il commenta, un ton plus bas :

— Vous m'en voyez fort aise.

Une vive chaleur envahit Mari tandis que les lourdes odeurs qui l'assaillaient devenaient plus âcres encore, menaçant de la faire suffoquer. Elle détourna le visage et porta une main à son cou. Sa peau était brûlante.

— Vous ne devriez pas me conter fleurette ici,

marmonna-t-elle.

— Il ne tient qu'à vous que je le fasse ailleurs, princesse. Allons, pourquoi ce regard meurtrier ? Si vous saviez l'effet que cela... mais peu importe. Il ne nous manque plus que sir Rufus... Ah ! Vous voilà ! Eh bien, ne dirait-on pas que nous avons vécu ici toute notre vie ? Une petite promenade ?

Sur ces mots, il les entraîna à sa suite.

L'établissement était bondé. Ils décidèrent d'explorer tout d'abord la buvette, où se pressait une foule nombreuse. Chasen marchait aux côtés de Maricara, et l'homme qu'il appelait sir Rufus les suivait. Malgré ses efforts, Mari ne parvint pas à détecter la présence de la jeune Honor, ni à retrouver la vibration sonore aux échos surnaturels. Elle n'avait pourtant pas rêvé ! Il y avait quelque chose qui n'allait pas, ici.

Son compagnon la guidait d'une main légère mais ferme sous son coude. Il semblait à son aise dans cet environnement somptueux, dans lequel il déambulait d'un pas aussi nonchalant que les dandys et les élégantes qui paradaient autour d'eux dans leurs plus beaux atours. De temps à autre, il répondait d'un hochement de tête poli ou d'un sourire énigmatique au salut d'un Autre qui l'appelait par son nom. Certains étaient manifestement tentés de faire halte pour lui parler plus longuement — Mari, les voyant loucher sur son décolleté, regrettait amèrement d'avoir laissé le foulard dans la cabine — mais Kim, sans se départir de son expression courtoise, poursuivait son chemin. Raffermissant sa prise sur le bras de Mari, il l'entraînait d'un pas lent mais décidé le long des salles et des couloirs sans laisser à quiconque le temps d'adresser la parole à sa compagne. Personne n'eut l'audace de demander le nom de Mari, du moins devant Chasen... car dans leur sillage, des murmures curieux s'élevaient, toute discrétion oubliée.

Dans sa robe volée, elle avait l'impression que tous les regards étaient braqués sur elle. Impossible d'ignorer la façon dont les femmes lorgnaient ses mèches en désordre et son visage dénué de maquillage, et la manière dont les hommes louchaient sur l'échancrure de son corsage. Mari n'en doutait pas : porté par sa légitime propriétaire, cet ensemble gris tourterelle devait être des plus convenables. Sur elle, il prenait une tout autre

dimension. L'étoffe aux reflets argentés qui lui collait à la peau l'obligeait à marcher à petits pas, lui coupait douloureusement la respiration et lui interdisait de se pencher dans quelque direction que ce soit, ou même de lever les bras. Et à chaque balancement de ses hanches, son fragile édifice capillaire menaçait de s'effondrer pour retomber en cascade sur ses reins.

— Bon sang, marmonna Chasen, le regard fixé droit devant lui, tandis qu'ils traversaient une grande flaque de lumière. Cessez immédiatement, sinon je vous traîne de force dans le premier salon privé venu.

— Cesser quoi ?

— De retenir votre souffle. Cela fait outrageusement gonfler votre poitrine. Veuillez avoir l'amabilité d'arrêter sur-le-champ.

— Enfin, je ne le fais pas exprès ! Je peux à peine inspirer.

— Alors, la prochaine fois, répondit-il d'un ton doucereux, ayez la bonté de voler une robe plus grande. Ou de mettre cette fichue modestie.

Ils avaient atteint l'entrée de la buvette, une vaste salle au centre de laquelle se trouvait une fontaine en forme d'immense coquillage. Du conduit de bronze planté au cœur du bassin, l'eau jaillissait dans un joyeux glouglou. Une dizaine de petites bonnes en coiffe amidonnée et tablier blanc se tenaient tout autour et proposaient des verres emplis du liquide trouble à toute une foule de clients qui se pressaient autour de la vasque, les mains tendues.

Les tables recouvertes de nappes en dentelle et ornées de fleurs fraîches étaient presque toutes occupées par des convives qui riaient fort et parlaient haut. Des domestiques à la mine compassée allaient et venaient, portant des tasses de thé, des verres de vin et des assiettes fumantes. Leurs boutons de cuivre brillants et leurs souliers bien cirés reflétaient les lueurs des lustres. Inévitablement, des flaques d'eau tachaient par endroits les superbes tapis disposés sur le plancher de chêne. L'odeur qui montait de la laine mouillée couvrait les senteurs, pourtant agressives, du fer et du soufre.

— Il y a une table libre, là-bas, dit l'homme de Chasen, toujours sur leurs talons.

Mari secoua la tête.

— Je refuse de boire de cette eau.

— Entendu, acquiesça le comte. Inutile de nous empoisonner si ce n'est pas utile. Toutefois, nous ne pouvons pas rester ici, sous peine d'être remarqués. Allons nous asseoir. Nous en profiterons pour faire le point.

Un valet se dirigeait déjà vers eux. Il les salua d'une courbette et les invita à le suivre. Chasen prit de nouveau le bras de Mari pour l'entraîner.

La table était proche de la fontaine aux eaux méphitiques. À peine y eurent-ils pris place que l'une des petites bonnes s'empressa de leur apporter trois verres. Chasen et son compagnon la remercièrent d'un hochement de tête tandis qu'elle leur faisait une révérence, mais Mari repoussa le gobelet loin d'elle.

— Essayons de ne pas nous faire remarquer, lui rappela le comte avec un sourire enjôleur, tout en ramenant le verre dans sa direction. Vous n'êtes pas obligée de le boire, mais essayez de ne pas avoir l'air de vouloir me le jeter à la figure. Je connais une dizaine de couples dans cette salle, et ils donneraient tous une guinée pour une anecdote savoureuse à rapporter à Londres.

— Quelque chose me dit qu'ils l'ont déjà, fit remarquer l'autre *drakon* en plongeant le regard dans le gobelet qu'il tenait en coupe entre ses mains.

— Exact. En général, les dames qui dînent en ma compagnie n'affichent pas un air aussi meurtrier.

— Nous perdons notre temps, ici, répliqua Mari. Nous devrions être en train de chercher la petite.

— C'est ce que nous faisons.

Chasen posa un bras sur le dossier de la chaise voisine de la sienne, révélant un gilet bleu roi.

— Vous êtes à présent assise au centre de l'établissement. Si elle se trouve bien ici, ceci est le meilleur endroit pour la localiser. Percevez-vous quelque chose ?

— À part un début de migraine, rien du tout. Cet endroit est nauséabond et le vacarme qui règne ici me...

— Mon amour, coupa-t-il d'une voix de velours. Ma princesse, je vous en prie. Essayez.

Mari se mordit les lèvres et tourna les yeux vers l'autre

homme. Celui-ci semblait plus que jamais absorbé dans la contemplation du contenu de son verre, et ses joues engoncées dans les flots de dentelle de son jabot d'emprunt s'étaient soudain couvertes d'une vive rougeur. Puis elle revint à Chasen, qui l'observait en silence, attentif et immobile, le visage grave.

Mari se redressa. Elle parcourut d'un lent regard la bruyante assemblée, s'imprégnant de chaque visage, de chaque couleur, de chaque texture, de chaque voix afin d'en capter la fréquence, les éliminant les uns après les autres de son champ d'exploration jusqu'à ce qu'il ne reste que ce qu'elle cherchait : l'écho de ces notes surnaturelles. Celles-ci semblaient à présent si proches d'elle que...

— Le voilà ! C'est lui, là-bas, près de la fontaine !

Le cri était si fort qu'il avait couvert le brouhaha ambiant. Dans l'état d'intense concentration qui était le sien, Mari le ressentit comme un coup de couteau dans la poitrine. L'homme qui avait hurlé de la sorte se tenait à l'entrée de la salle, vibrant de colère. Un peu enrobé, seulement vêtu de culottes de drap sombre et d'une chemise trop étroite, il tendait un doigt accusateur vers Chasen.

Ou plutôt, vers l'autre. Booke.

— Ce ruffian m'a volé mes vêtements !

Il jeta un regard furieux aux deux hommes qui l'accompagnaient, apparemment des responsables de l'établissement.

— Eh bien, faites quelque chose ! J'exige réparation ! Vous, là-bas ! Oui, mon ami, vous ! Où vous sauvez-vous comme cela ?

Il se mit à trotter dans leur direction, les deux autres sur ses talons, mais Booke était déjà loin et courait avec une agilité surprenante vers le mur percé d'une double porte de verre qui donnait sur un patio à ciel ouvert.

— Enfer ! s'exclama Chasen.

Repoussant sa chaise, il tendit une main vers Mari.

— Non ! s'écria celle-ci.

Elle bondit à son tour sur ses pieds et s'élança de l'autre côté. Autour, des gens commençaient à se lever. Le client furieux essayait à présent de rattraper Kimber dans un rugissement de rage.

— Il y aura des chambres vides au dernier étage, tout au bout du couloir, reprit Mari, sachant que son compagnon pouvait l'entendre malgré le vacarme.

— Comment diable...

— Il y en a toujours.

Prenant ses jupes à pleines mains pour louvoyer entre les tables, elle contourna d'un pas rapide les domestiques qui tentaient de lui parler, mais s'interdit de courir. Pour l'instant.

— Sinon, il reste le grenier. Ne vous faites pas prendre. Allez !

Elle avait presque atteint les portes de verre. La confusion régnait parmi les valets. Un nombre croissant de clients derrière elle la dévisageaient en la montrant du doigt. Le vacarme était à présent effroyable ; des vociférations montaient de la foule. Et soudain, elle l'entendit de nouveau. L'étrange vibration musicale était là, infiniment douce et nostalgique, tout près... si près qu'elle aurait pu la toucher.

Surprise, elle tourna la tête et croisa le regard d'une femme blonde aux yeux sombres qui la suivait. Elle avait le port altier des *drakons* et un visage que Mari reconnut aussitôt.

La femme la prit par la main et l'entraîna vers les portes ouvertes sur la nuit.

Il est temps que je vous parle de *Draumr*, Enfants de la Boue. Certains d'entre vous en ont déjà entendu parler, naturellement. Il en est parmi les vôtres qui sont versés dans la connaissance de nos traditions, et à leurs oreilles, le nom de *Draumr* rime avec « protection ». Du moins l'espèrent-ils.

Le diamant-qui-rêve, la pierre bleue perdue ! Pendant des siècles, il a hanté notre esprit, lui qui, comme nous, naquit du magma et des étoiles filantes, aux confins des plus hautes montagnes et du ciel immense. Fatal contrepoint à notre pouvoir, *Draumr* était une abomination rejetée par le cosmos jusque dans la terre, une goutte de pure malédiction cristallisée dans sa perfection de glace, vibrante d'échos ensorcelés. Jamais il n'aurait dû être.

Car il était l'unique pierre assez puissante pour nous asservir.

Oui, vous avez bien lu. *Draumr* possédait effectivement ce pouvoir. Pendant des siècles, il demeura sous bonne garde à *Zaharen Yce*, caché de tous, y compris de nous-mêmes. Son chant était si envoûtant qu'on ne pouvait l'ignorer. Alors, sa magie courait dans vos veines, l'air que vous respiriez n'était plus qu'une coulée de miel, et vous flottiez dans un rêve éveillé, dérivant sur les extatiques brumes de l'oubli. Une fois sous son charme, disparus les soucis, le désir, la volonté ! Défier la pierre vous devenait inconcevable. Et quiconque la possédait, humain ou *drakon*, devenait votre maître.

Nous consacraâmes bien des efforts à sa destruction. Hélas ! Par deux fois, c'est elle qui faillit nous anéantir.

Ma foi, auriez-vous fait mieux ? À notre place, auriez-vous pu vous résoudre à faire disparaître la plus puissante source de plaisir connue de votre peuple – une pierre capable, d'un unique

murmure à votre oreille, d'une seule note parfaite, d'ouvrir en vous des mondes de pure béatitude ?

Vous avez vos drogues. Vous avez le gin, le laudanum, et tous vos vins savamment vieillis. Vous vous délectez de l'oubli qu'ils vous procurent. Peut-être certains d'entre vous, ne fût-ce qu'une poignée, comprendront-ils notre répugnance à faire voler la pierre en éclats.

Nous conservâmes *Draumr* enfermé dans un donjon, au cœur de notre château bâti au sommet d'un pic nu, et dont le nom évoque les larmes et les glaces. Nous le gardâmes avec le plus grand soin... jusqu'à ce qu'un humain vienne nous le dérober.

Puis nous le retrouvâmes.

Du moins, en partie.

Kim s'installa pour attendre Maricara dans une chambre qui n'avait pas vu la lumière du jour depuis, lui sembla-t-il, une ou deux saisons. Un léger parfum de cire s'élevait cependant des lambris de bois. Tous les volets étaient clos, et des draps avaient été jetés sur les meubles. Le lit n'était pas fait, mais Kim ne se donna pas la peine d'y remédier. Il se contenta de retirer l'un des draps d'un fauteuil et de le secouer pour en ôter la poussière avant de s'y enrouler, puis de s'asseoir sur le siège.

Il avait dû muer pour éviter d'être attrapé par les responsables de l'hôtel un peu trop zélés. Avant cela, il s'était fort bien tiré d'affaire, réussissant à s'éloigner peu à peu des zones les plus brillamment éclairées de la buvette grâce à son charme ravageur et à quelques mensonges éhontés, mais le client détroussé, ayant perdu de vue Rufus, n'était pas disposé à laisser échapper son autre proie. Il avait poussé Kim dans un angle de la pièce et tenté de poser sur son bras une main large comme un battoir. Sans se départir de son sourire affable, Kim l'avait immobilisé en refermant ses doigts autour de son poignet d'un geste ferme et rapide.

Voyant l'autre pâlir, Kim l'avait aussitôt relâché. Après tout, le malheureux était innocent, et Booke lui avait effectivement volé ce qu'il appelait « sa veste italienne toute neuve ».

Kim espérait que, quel que soit l'endroit où Booke le laisserait, le vêtement serait retrouvé en bon état, et dans les plus brefs délais.

L'un des dons les plus rares parmi les *drakons* était celui de la persuasion, la faculté de soumettre temporairement les Autres à sa volonté, de les persuader d'obéir aux ordres qu'on leur donnait ou d'adhérer à ce qu'on leur demandait de croire. C'était

un don notoirement délicat à maîtriser. Bien que Kim en ait hérité, du moins en partie, convaincre de son innocence une foule surexcitée lui avait paru un cran au-dessus de ses capacités.

Aussi avait-il proposé au client et aux deux responsables d'aller discuter tranquillement dans le vestibule, où régnait une pénombre propice. Là, pendant la discussion animée qui s'était ensuivie, il avait guetté l'instant – il savait qu'il n'aurait qu'une fraction de seconde – où tous les quatre feraient halte sous un nouveau dieu de marbre, et où aucun des regards des trois Autres ne serait tourné vers lui. Le moment venu, d'une voix forte et tranquille, il avait ordonné : « Vous ne me remarquez pas », avait reculé d'un pas pour se plaquer dans l'ombre de la statue... et avait mué, laissant choir sa tenue d'emprunt sur le dallage.

Il ne s'était pas attardé pour guetter d'éventuelles exclamations de surprise. S'il avait eu de l'argent sur lui, et ses propres affaires, Kim aurait acheté le silence de l'homme – c'est fou comme les choses s'arrangeaient, lorsqu'on faisait miroiter la promesse d'espèces sonnantes et trébuchantes ! Mais ce n'était pas le cas, et de toute façon, il ne pouvait prendre le risque de voir un second client furieux – celui qu'il avait lui-même détroussé – faire irruption pendant la négociation. Jusqu'alors, il avait réussi à éviter que son nom et son titre ne soient prononcés, mais, parmi l'assistance, il se serait trouvé plus d'un client ravi de les mentionner à sa place.

C'était un choix cornélien. Muer, ou voir son nom impliqué dans cette malheureuse affaire.

Alors, il avait mué en public, au risque d'être vu – et reconnu – par la moitié du beau monde qui fréquentait l'établissement, violant l'une des lois les plus sacrées du Clan, une loi si profondément ancrée en lui qu'elle était pratiquement tatouée sur sa peau : « Tu ne mueras point devant les Autres. » Il l'avait enfreinte pour sauver sa peau, et parce qu'il ne voyait pas d'autre moyen d'échapper au scandale. Il ne voulait même pas songer au prix que le Conseil lui ferait payer pour sa transgression...

De toute façon, la situation était catastrophique.

Et comme si cela ne suffisait pas, il avait perdu Maricara. Il

ignorait où elle était partie, et sous quel aspect. Tout ce qu'il savait, c'était que lorsqu'il avait mué en fumée, elle n'était pas dans les parages. Et il ne l'avait repérée dans aucun autre endroit qu'il avait traversé.

Il n'était pas facile de passer inaperçu sous forme de vapeur dans un bâtiment fermé – sur ce point, elle avait parfaitement raison. À cause de la pluie qui tombait à l'oblique, poussée par le vent, toutes les fenêtres avaient été fermées avec soin. Il avait fallu à Kim une éternité pour trouver une porte dont l'encadrement soit suffisamment disjoint pour qu'il puisse se faufiler dans l'interstice.

Par chance, la plupart des humains qui hantaient les lieux buvaient plus d'alcool que d'eau minérale, et les gens éméchés étaient en général disposés à la plus grande indulgence.

Kim enfouit son visage entre ses mains. Maricara avait vu juste au sujet des chambres vides, également. Il en avait trouvé trois et s'était installé dans la plus éloignée. Avec un soupir de lassitude, il laissa pendre ses bras par-dessus les accoudoirs.

Si elle ne se montrait pas rapidement, il allait devoir partir à sa recherche. Tout danger n'était pas encore écarté. Elle affirmait n'avoir détecté aucun *sanfici*, et pour sa part, il n'avait rien remarqué de la sorte, mais on ne savait jamais.

Kim était recru de fatigue. Depuis combien de temps n'avait-il pas eu une vraie nuit de sommeil ? Des jours. Des semaines. Cela datait d'avant l'irruption de la belle, de la séduisante, de l'affolante princesse à Darkfrith, il en était certain.

Il se redressa dans le fauteuil. La chambre était plongée dans une épaisse pénombre, traversée çà et là par un rai de lumière grisâtre filtrant par les fentes des volets, mais la vision de Kim commençait à s'accoutumer à l'obscurité. Il laissa son regard errer sur le mur d'en face, recouvert d'un papier peint à rayures bleues et orné d'une aquarelle représentant une famille de lièvres folâtrant dans un champ de fraisiers. Il percevait l'odeur poussiéreuse de la pièce, qui lui chatouillait les narines... les fils de satin des accoudoirs sous ses avant-bras... le plancher en bois de hêtre sous ses pieds... les poutres de chêne qui soutenaient les murs... les souris qui trottaient à toute vitesse de l'autre côté du

bâtiment... un parfum de silex et de fleurs d'été, un subtil mouvement de l'air...

Le dragon en lui s'éveilla aussitôt. Kim le laissa emplir son cœur, se déployer, envahir ses veines.

Elle s'approchait. Elle était là.

Il riva son regard sur la porte. Une volute de fumée entraînait par la serrure.

Elle reprit son apparence humaine au milieu de la pièce et se dirigea vers une commode dont elle ôta le drap d'un geste sec, dessinant un arc blanc dans l'espace. Puis elle drapa autour d'elle sa toge improvisée.

— Jolie chambre, commenta-t-elle en balayant la pièce du regard.

— Elle est surtout bien pratique, répondit-il avec un demi-sourire. Ravi de vous retrouver, princesse. Pas de difficultés majeures ?

— Non. Un gentleman m'a accostée dans une salle en posant la main sur mon bras, mais il m'a présenté des excuses en comprenant qu'il m'avait prise pour sa femme. Il paraît qu'elle a exactement la même robe que moi, figurez-vous. Le temps que j'arrive dans le patio, votre ami avait disparu. Et vous-même ?

— Rien d'insurmontable.

— Ils ne vous ont pas attrapé ?

— Si, mais je leur ai faussé compagnie.

— Je vois...

Elle haussa ses élégants sourcils en une expression étonnée, ou tout simplement amusée.

— Ne seriez-vous pas en train de fouler aux pieds vos sacro-saintes lois, milord ?

— Votre mauvais exemple commence à déteindre sur moi, on dirait.

Elle le remercia d'une courbette, parfaitement naturelle dans sa toge de fortune.

— Merci du compliment, répondit-elle en français.

— Je vous en prie, marmonna Kim. C'est effrayant de voir à quel point il est facile de jeter aux orties près de trente-deux ans de sagesse et de modération durement acquises.

— Ah, oui ? fit-elle, intéressée, avant d'ajouter : Vous avez

trente-deux ans ?

— Trente et un, et la réponse est oui. J'ai pris un très vif plaisir à me donner en spectacle. Je suppose que mon public s'est grandement divertì.

Elle se dirigea vers le lit, s'assit sur le matelas et se pencha en avant, les coudes sur les genoux. Ses cheveux, glissant sur ses épaules, vinrent draper sa poitrine d'un rideau de velours sombre.

— Vous voyez ? dit-elle doucement. La liberté, c'est merveilleux.

— Rester en vie, ce n'est pas mal non plus, répliqua-t-il d'un ton sec. Sans parler de deux ou trois autres passe-temps qui me viennent à l'esprit. Nous pourrions d'ailleurs en essayer un, au lieu de discuter...

Elle pencha la tête en souriant.

— Sir Rufus est en bas, dans le jardin, sous sa forme de vapeur. Vous devriez peut-être aller le chercher. Il ne sait pas où nous sommes.

Kim se leva et la considéra longuement. Elle haussa de nouveau les sourcils d'un air interrogateur.

Sans un mot, il mua et sortit par la voie qu'elle avait empruntée pour entrer.

Mari fit le lit. C'était une expérience inédite pour elle qui, enfant, n'avait connu que la pailleuse pouilleuse de la mesure familiale et, princesse, avait toujours disposé d'une armée de domestiques qui nettoyaient et rangeaient pour elle, l'aidaient à s'habiller et à se coiffer, lui apportaient ses repas, faisaient briller ses bijoux... et lui jetaient des regards de prédateur quand Imre n'était pas là.

En vérité, elle ne fit pas réellement le lit. Ayant trouvé dans une commode une pile de draps propres, elle se contenta de jeter ceux-ci sur le matelas. Il n'y avait dans la chambre ni couverture ni dessus-de-lit, mais les cinq paires de draps suffiraient. Il faisait encore chaud, et elle n'avait pas vraiment l'intention de dormir. Tout ce qu'elle voulait, c'était s'installer confortablement pour attendre le retour de Chasen.

Elle s'étendit sur le dos au milieu du vaste lit, les bras en croix, et leva les yeux vers le plafond orné de moulures de plâtre.

Elle n'était pas fatiguée. Au contraire, elle débordait d'énergie.

Booke ne se trouvait pas dans le jardin, ni sous sa forme de fumée ni sous son apparence d'homme. Il n'était pas non plus dans le ciel. Pendant deux bonnes heures, Kim le rechercha dans la ville, puis dans les bassins de l'établissement thermal, fermés à cette heure tardive, sans une seule lampe pour éclairer leurs eaux qui clapotaient paisiblement contre les rebords carrelés, mais il dut se rendre à l'évidence : le Conseiller n'était plus dans les parages.

Pour l'instant, Kim ne s'inquiétait pas. Booke était sage et, plus important encore, très astucieux. S'il se cachait, c'était qu'il avait de bonnes raisons pour cela. En fait, le plus probable était qu'il avait repris le chemin de Darkfrith.

Kim allait d'ailleurs en faire autant en compagnie de Maricara, dès qu'il l'aurait rejointe. Honor Carlisle était sans doute passée par ici, mais elle ne s'y trouvait plus. Sinon, il aurait depuis longtemps décelé une trace de sa présence, ne fût-ce que les mystérieuses notes de musique que la princesse affirmait entendre.

Il n'y avait rien ici. Et il ne pouvait prolonger son séjour en ces lieux sans attirer l'attention. Le comte de Chasen était trop connu au sein de la haute société.

Il se glissa dans le conduit d'une cheminée située à une extrémité du bâtiment et en sortit par un foyer où se consumaient les restes d'une bûche parmi des charbons calcinés. Les braises rougirent et se brisèrent sous le souffle de son passage, mais rien en lui ne pouvait prendre feu. Kim quitta l'âtre parfaitement indemne.

Une femme était endormie dans le grand lit à baldaquin ; sa camériste somnolait sur un maigre matelas dans la pièce voisine. Elles ronflaient toutes les deux.

Kim se faufila par l'interstice sous la porte.

La chambre où se trouvait Maricara était plongée dans l'obscurité. Dehors, la nuit était d'un noir d'encre. Kim s'immobilisa pourtant un instant près de la fenêtre, captant sur sa peau le peu de lumière qui filtrait par les vitres afin que Maricara puisse le voir.

En vain. Elle aussi dormait. Sans ronfler...

Elle avait roulé sur le côté parmi les draps en désordre, cheveux épars sur le lin en une rivière de soie brune, bras et jambes repliés, comme au prieuré.

Et tout aussi nue.

Sans un bruit, il traversa la pièce, posa ses mains sur le matelas pour en évaluer la résistance, puis s'y étendit. Elle bougea, mais ne se réveilla pas. Cette fois, il se plaça devant elle, allongé sur le flanc, la tête sur un bras, pour observer son visage.

Ils étaient si beaux, ceux de son peuple ! Kim n'y avait jamais vraiment réfléchi jusqu'alors, mais à présent qu'il y songeait, il se demandait si ce n'était pas l'une de leurs plus grandes faiblesses. Leurs corps droits et vigoureux, leurs épaisses chevelures, la finesse de leurs attaches, l'éclat de leur teint et la luminosité de leurs iris faisaient d'eux plus que de simples mortels et les désignaient pour ce qu'ils étaient : des créatures de légende.

Il gardait un vif souvenir de ses premières impressions de Londres, lorsqu'il était enfant. Les humains, les vrais, ne connaissaient que la puanteur, le vacarme et le désordre de la ville ; ils appartenaient manifestement à une autre espèce que lui.

Leur peau était criblée par les maladies, leur dentition jaunie et trouée, leur chevelure clairsemée sous leur perruque. Ils grouillaient de poux et de puces ; empestaient la sueur, le graillon et les ordures diverses dans lesquelles ils avaient marché. Certains étaient bons, d'autres non, mais aux yeux de l'enfant qu'il était alors, leur état de délabrement permanent avait quelque chose de révoltant et de fascinant à la fois.

Le retour à Darkfrith lui avait toujours donné l'impression de rentrer dans un monde hors du temps, où chacun vivait dans un éternel état de grâce. Ici, pas de saleté, pas de poux, pas de dents gâtées ni de sourires édentés. Les siens naissaient dotés de la grâce des fauves et s'éteignaient dans toute leur splendeur. Entre-temps, ils régnaient sur les étoiles.

Maricara n'était pas différente. Endormie ou éveillée, sous la lueur des étoiles ou dans la grisaille d'un ciel pluvieux, elle conservait sa beauté. Son désir pour elle, cette fièvre qui le consumait jusqu'aux entrailles, ne faiblissait pas. Sous tous ses

aspects, dans chacun de ses gestes, elle attisait sa passion.

Chez lui, on avait un adage vieux comme le monde : « Ouvre ton cœur et épouse le feu. » Kim l'avait longtemps considéré comme une allusion aux légendaires appétits sensuels des *drakons*. En vérité, il s'agissait de tout autre chose. Il s'agissait d'amour.

Cette jeune femme endormie – subtile mais volontaire, mystérieuse mais passionnée – était sa reine. La flamme qui éclairait ses jours et réchauffait ses nuits. Elle l'était de toute éternité, mais, par un caprice du destin, il avait dû attendre de nombreuses années que leurs chemins se rapprochent et se croisent.

Peut-être ce besoin d'aimer et d'être aimé était-il une autre des faiblesses de ses semblables, de même que cette profonde et ardente volonté de s'engager dans la voie que le destin avait tracée pour chacun d'eux. Kim l'ignorait, et pour l'instant, étendu aux côtés de Maricara sur ce lit, il ne s'en souciait guère. Quoi qu'il advienne, quelles que soient les menaces que les *sanf* faisaient planer sur les siens, il ne renoncerait pas à elle. Elle pouvait le traiter avec mépris, se détourner de lui, s'enfuir au loin, il n'abandonnerait pas.

Jusqu'alors, il avait été seul. Cela lui semblait à présent évident, mais il ne s'en était pas aperçu. Il avait traversé toutes ses années sans personne à ses côtés, éternel solitaire, pendant qu'autour de lui, ses proches et ses amis se mariaient. Son épanouissement, il le trouvait dans l'exercice de ses responsabilités et dans son statut de chef et d'Alpha. Il avait ses sujets, ses filleuls, ses neveux et nièces. Il était l'héritier d'un vaste domaine et d'une longue tradition. Curieusement, il avait toujours pensé que cela devait le combler.

Certes, ses obligations occupaient toutes ses journées, et nombre de ses nuits. Toute sa vie, il avait pris à cœur les devoirs qui lui incombaient, et lorsque les ténèbres se faisaient trop épaisses, son sens de l'honneur avait toujours été sa lumière, son phare dans la nuit. Il s'était persuadé que cela suffisait.

Mais il s'était trompé. Il manquait à sa vie une dimension si vitale, si essentielle qu'il ne soupçonnait même pas son importance. Imagine-t-on le diamètre de la Terre en mesurant

un grain de sable ?

Durant tout ce temps, il avait attendu sans le savoir une compagne. Son épouse, sa reine, celle qui lui était destinée.

Il n'attendrait plus. Plus jamais ! songea-t-il. C'était à la fois si étrange et si évident qu'il le répéta dans un murmure résolu.

— Plus jamais !

Il tendit une main pour souligner sans les frôler les contours de son visage. Il ne la toucha pas. Il n'en avait nul besoin pour sentir la courbe de ses pommettes, l'arête de son joli nez bien droit, ses lèvres pleines, ses sourcils délicatement arqués, la frange de cils qui bordait ses paupières closes...

Elle se réveilla. Elle n'ouvrit pas les yeux, mais Kim fut soudain conscient qu'elle était présente à lui. Pourtant, elle semblait toujours parfaitement détendue.

— J'ai envie de vous embrasser, dit-il d'une voix calme.

Soulevant les paupières, elle le regarda dans la pénombre.

— M'y autorisez-vous ?

Il la vit crisper sa main sous son menton.

— Oui, dit-elle.

Alors, du bout des doigts, il lui effleura la joue. Il s'approcha d'elle, car elle ne faisait aucun mouvement, ni vers lui, ni pour s'éloigner. Elle demeurerait immobile parmi le désordre des draps qui avaient roulé entre ses genoux, découvrant ses bras et ses épaules.

Sa peau était fraîche, bien plus que l'air de la chambre. De son pouce, Kim souligna sa lèvre inférieure. Elle continuait à fixer sur lui ses yeux où s'attardaient les pâles reflets des dernières lueurs qui flottaient dans la pièce. Il posa son nez contre le sien et respira au même rythme qu'elle jusqu'à ce que leurs souffles se mêlent. Puis, lorsqu'elle détourna les lèvres et baissa la tête dans un soudain mouvement de recul, il la retint d'une main passée derrière sa nuque et posa sa bouche sur la sienne.

Elle se raidit. Peu importait — il savait comment faire. Comment l'apprivoiser, se montrer doux et patient tout en apaisant d'un léger massage la tension de son cou, jusqu'à ce que sa nervosité disparaisse, jusqu'à ce que la rumeur de la tempête qui résonnait déjà en lui se communique à elle et fasse battre

leurs cœurs au même rythme impatient. Elle était plus petite, plus légère que lui, et différente sur bien des points, mais elle était à présent son égale dans le désir, comprit-il lorsque, entrouvrant les lèvres, elle tenta timidement de répondre à son baiser.

Kim la serra contre lui. Il enroula une jambe autour des siennes tout en faisant courir sa main le long de son dos dont il suivit le tracé délicat, descendant toujours plus bas, jusque sous les draps, là où sa peau était plus douce encore, ses rondeurs plus tièdes. Il aspira doucement ses lèvres tandis que sa main dessinait des cercles au creux de ses reins. À chacun de ses gestes, les épaisseurs de draps qui les séparaient s'écartaient.

Maricara se fit plus audacieuse, ses baisers plus longs et plus profonds. En ouvrant les yeux, Kim vit qu'elle l'observait d'un regard intense.

Il roula sur elle. Sans la quitter des yeux, il prit l'un des draps et tira dessus avec force.

Le lin céda dans un craquement, révélant une longue déchirure hérissée de fils cassés net. Kim tenait à présent dans sa paume une bande d'étoffe usée par le temps qui retombait, sans poids, le long de son bras.

Il s'assit en entraînant Maricara avec lui. D'un geste pudique, celle-ci rattrapa vivement le drap qui menaçait de glisser de sa poitrine. Kim approcha son visage du sien jusqu'à ce qu'ils soient nez contre nez, puis traça de ses lèvres un sillon de feu sur ses pommettes, ses tempes, ses paupières. Dès qu'elle eut de nouveau fermé les yeux, il prit le bandeau qu'il venait de tailler et, s'aidant de ses deux mains, l'enroula autour de sa tête.

Elle se figea. Sa bouche était encore humide de leur baiser, ses doigts serrés sur le drap. Kim s'assit sur ses talons pour nouer les deux extrémités du bandeau, ni trop serré – elle devait pouvoir l'ôter si elle le voulait – ni trop peu – il fallait que sa vue soit totalement masquée. Cela fait, il écarta ses cheveux de sa gorge pour y poser ses lèvres, d'abord avec douceur, puis de manière plus appuyée, ouvrant la bouche pour savourer le léger goût de sel qui s'attardait sur sa peau. Puis il l'attira à lui et planta doucement ses dents dans sa chair. Contre son torse, Maricara referma les poings.

Ouvre ton cœur et épouse le feu...

Kim sourit, ses lèvres toujours contre sa peau échauffée, avant de faire courir la pointe de sa langue dans le creux de son cou, puis vers le lobe de son oreille. Elle s'écarta légèrement, avec pour seul résultat de s'offrir plus à ses assauts, ce dont il s'empressa de profiter. Tous ses sens en éveil, il s'enivra de son parfum, du goût de sa peau, des sourds martèlements de son cœur qui battait à présent au même rythme impatient que le sien.

Il referma les bras autour d'elle pour l'étendre de nouveau sur le lit et la regarda lécher ses lèvres rougies et gonflées par ses baisers. Le bandeau de lin qui protégeait ses yeux ne la rendait que plus désirable.

Kim plaqua son bassin sur le sien, l'enfonçant dans le matelas. Elle était fine comme un elfe, mais il ressentait sa présence avec une telle intensité ! Combien de fois l'avait-il imaginée pendant ses nuits d'insomnie, hantées de désirs brûlants et de rêves fous qui le laissaient épuisé et à bout de forces sur les rivages de l'aube ? Enfin, elle était dans ses bras, sa peau moite contre la sienne, ses cuisses s'ouvrant sous la dernière barrière de lin qui les séparait...

Il se pressa contre elle, très doucement malgré la fièvre qui le consumait, attentif à ne pas la brusquer, à ne rien précipiter... mais lorsqu'elle enfouit ses mains dans ses cheveux pour l'attirer à elle et qu'elle murmura son prénom, ses lèvres contre les siennes, il abandonna toute prudence. C'était comme si sa volonté se fendillait et que son être se dissolvait en millions de particules qui roulaient dans un précipice sans fond...

Avec une lenteur délibérée, il fit glisser le drap sur le corps de sa compagne, révélant l'un après l'autre les trésors qu'elle lui dissimulait : ses seins ronds et fermes aux aréoles brun-rose, ses côtes qui se soulevaient au rythme de son souffle saccadé, son ventre plat et, plus bas, la courbe de ses hanches, puis de douces boucles brunes, entre lesquelles il glissa un doigt... arrachant à Maricara un doux gémissement qui lui coupa le souffle.

Kim baissa la tête pour caresser de la joue la pointe de son sein, avant de refermer ses lèvres autour et de lui donner un petit coup de langue. Aussitôt, le mamelon durcit dans sa

bouche, tandis que Maricara laissait échapper un soupir impudique. Kim recommença, tout en pressant sa paume entre ses cuisses. En réponse, elle s'arc-bouta en serrant convulsivement ses doigts dans ses cheveux.

— Maricara...

— Oui ? répondit-elle d'une voix à peine audible, qui se brisa lorsqu'il donna un deuxième coup de langue à la pointe de son sein.

— Ma princesse, murmura-t-il en français.

Il l'embrassa de nouveau. Perdus dans le triangle de boucles brunes, ses doigts étaient humides. Elle souleva les hanches tandis qu'il plantait délicatement ses dents dans ses lèvres.

— Oh ! gémit-elle.

— Juste pour ton information...

Il poussa de nouveau son doigt entre les tendres plis emperlés de désir et réprima un gémissement.

— Cela... est une tentative de séduction. Et tu y réponds diablement bien.

Elle éclata d'un rire cristallin un peu tremblant. Kim retira sa main, se plaça au-dessus d'elle, juste à l'orée de sa féminité... et entra très doucement en elle. Le rire de Maricara s'étrangla dans sa gorge, bientôt remplacé par un petit cri de surprise. Enfin – enfin ! -, elle releva les genoux et le prit par les reins pour l'attirer plus profondément en elle.

Kim posa son front contre le sien et, au contact du bandeau de lin qui cachait ses yeux, ferma les paupières. À présent, ils étaient tous les deux aveugles, et leurs sensations n'en étaient que plus intenses.

Les sens de Maricara étaient pleinement éveillés, et elle découvrait des sensations dont elle n'avait jamais soupçonné l'existence.

Les mains d'un homme qui se posaient sur elle avec respect, la caressaient doucement, soutenaient sa tête pendant un baiser...

Son corps qui possédait le sien sans lui infliger de douleur, mais en allumant en elle un plaisir toujours plus vif, une impatience qui la gagnait progressivement et lui procurait de délicieux frissons de volupté...

Les étincelles dans ses veines qui se transformaient en flammes brillantes...

La danse sauvage dans laquelle son compagnon l'entraînait...

Son poids sur elle, délectable, étourdissant ; le jeu de ses muscles sous sa peau ; le rythme précipité de son souffle...

Le fin duvet qui couvrait ses bras, son torse et ses jambes, son dos solide et large, les rondeurs fermes de ses fesses...

Son visage contre le sien, sa façon de l'appeler d'une voix haletante, entre un soupir et un gémissement...

Mari n'avait pas besoin de voir. Ce dont elle avait besoin, ce qu'elle attendait désespérément... eh bien, elle n'aurait su le nommer. Que l'incendie s'apaise, que cesse ce tourment d'un plaisir qui croissait sans relâche et l'emportait, toujours plus vite, toujours plus haut, sur ses ailes de feu... Elle ne sut jamais comment cela arriva. Un instant auparavant, elle était étendue sous son amant, offerte à ses assauts, pantelante de désir... et voilà que tout son être se dissolvait dans une explosion de pure félicité, au rythme des vagues successives de jouissance qui déferlaient en elle et l'entraînaient à une vitesse vertigineuse vers les plus hauts sommets de l'extase... où Kimber l'attendait avec impatience.

Il la serra violemment entre ses bras, si fort que c'en était douloureux, mais elle ne protesta pas. Au contraire, ce n'était qu'un supplément de bonheur. Puis il fut parcouru d'un long frisson. Enfouissant son visage dans ses cheveux, il poussa un gémissement de plaisir. Une bouffée de joie animale envahit Mari. Elle referma ses jambes autour des reins de son amant pour le retenir en elle, lui interdisant toute retraite.

Dans son sommeil, elle avait fait glisser le bandeau de ses yeux. Kim l'ôta avec douceur pour ne pas la réveiller et le laissa tomber au pied du lit.

Elle avait posé la tête sur son épaule, une main à plat sur son torse, là où battait son cœur. Malgré ses précautions, il s'aperçut qu'il l'avait réveillée. Elle bougea, s'étira, avant de revenir se blottir dans la tiédeur de ses bras.

S'était-elle rendormie ? Non. Sa main caressait lentement son ventre, traçant sur sa peau des motifs paresseux.

— Quel dragon es-tu ? demanda-t-elle d'une voix enrouée de

sommeil.

— Grand, répondit-il en prenant sa main pour la pousser plus bas.

Elle laissa échapper un petit rire étouffé.

— Quelle couleur ?

— Rouge et... Oh !

Elle venait de refermer ses doigts autour de sa virilité. C'était si bon qu'il en eut le souffle coupé.

— Rouge et bleu, reprit-il. Avec des touches d'or.

Elle le caressa de haut en bas, de bas en haut, accentuant et relâchant la pression tour à tour. Puis, très délicatement, elle fit rouler l'extrémité de ses ongles sur son membre.

— Il faudra que tu me montres cela un de ces jours.

— Je suppose que... tu ne manqueras pas d'occasions... de me voir sous mon apparence de dragon.

Elle cessa soudain sa délicieuse torture et leva les yeux vers lui. Kim s'appuya sur un coude et posa sur sa hanche une main de propriétaire.

— Mon beau dragon couleur de nuit... Je te le promets.

19

Toute la nuit, les rêves de Mari furent rythmés par le tambourinement de la pluie. Ce n'étaient pas exactement des rêves, mais plutôt un arc-en-ciel de couleurs, de sensations, de pensées décousues. Refusant de sombrer dans les abîmes de l'oubli, elle somnolait seulement et se maintenait avec peine sur les rives de l'éveil, où lui parvenaient des impressions confuses : l'air chargé de senteurs de soufre et d'orage, la poitrine de Kimber sous sa joue, son souffle qui caressait ses cheveux.

C'était étrange. C'était extraordinaire.

Il y avait si longtemps qu'elle n'avait pas dormi avec un homme qu'elle avait oublié tout ceci – l'intimité au sein d'une nuit pluvieuse, le poids d'une main masculine sur sa taille, deux jambes musclées qui emprisonnaient les siennes... Puis, dans le lent brouillard mouvant de ses pensées, Mari songea qu'elle ne pouvait avoir oublié ce qu'elle n'avait jamais connu.

Le fait d'être ainsi étendue aux côtés de Kimber n'éveillait en elle aucune inquiétude. Au contraire, elle se sentait en sécurité. Comme si sa chaleur, son étreinte, son corps viril lui étaient destinés de toute éternité. Il lui semblait qu'elle aurait pu dormir ainsi jusqu'à la fin des temps.

Idée qui, bien entendu, chassa définitivement tout espoir de sommeil profond.

L'aube n'était pas encore levée, mais Mari avait toujours eu une bonne vision nocturne. Dans la pénombre sereine qui régnait dans la chambre, elle observa Kimber Langford avec curiosité.

Elle n'avait pas l'habitude de voir un homme aussi détendu à ses côtés. En sa compagnie, aucun ne l'était jamais vraiment, pas même Sandu. Parfois, lorsqu'elle passait devant l'un des

innombrables miroirs accrochés aux murs du château, Mari surprenait son reflet : chevelure lustrée, iris argentés, teint plus pâle que l'astre lunaire, que rehaussaient encore ses robes aux éclatantes couleurs d'améthyste ou de rubis... Elle était un fauve de l'hiver caché derrière un visage humain au regard perçant. Un être surnaturel et terrifiant. Lorsqu'elle souriait, ses lèvres au modelé parfait s'étiraient mais restaient de glace, malgré ses tentatives pour leur imprimer un peu de chaleur.

Avant son mariage, Mari avait été une gamine crasseuse et effrontée, aussi ravie que les autres enfants de courir à travers les hameaux et les prairies dans ses jupes en haillons, ses mèches folles dépassant de son foulard. Quand elle avait grandi, en revanche...

Rien d'étonnant à ce que les gens autour d'elle soient devenus méfiants, craintifs. Avec ses épaules d'albâtre et ses sourcils délicatement arqués, la femme qui lui rendait son regard dans les miroirs de *Zaharen Yce* ne ressemblait en rien à la petite sauvageonne d'autrefois. Cette créature aux yeux trop clairs, à la froideur de diamant, semblait bien capable de dévorer tout cru un homme, voire un bœuf. Même elle le craignait, parfois.

Ce Kimber beau comme l'été et fort comme un roi, lui, n'avait pas peur d'elle. Lui aussi était un fauve, et un comte – une sorte de prince dans ce pays. Il était tendre. Et puissant. Et *drakon*.

Elle se frotta les lèvres sans le quitter du regard, avant de les presser sur ses doigts en s'imaginant que c'était sa bouche qu'elle embrassait. Puis elle observa la courbe de ses paupières en songeant à la dernière vision qu'elle avait eue avant qu'il place le bandeau sur ses yeux : le long regard affamé dont il l'enveloppait, le brillant éclat de ses iris de jade sous lesquels, soudain captive, elle avait abdiqué toute volonté.

Elle l'avait laissé faire, s'était fiée à lui. Il pouvait bien lui voler sa vue, et même son corps ! Elle lui avait accordé sa confiance, et il s'en était montré digne.

Oh, ce n'était pas de l'amour. C'était nouveau, étrange, mais elle avait déjà vu l'amour autour d'elle, et cela, c'était autre chose. Il y avait là du désir, sans aucun doute, ainsi que l'inévitable tension due à leur nature de dragons. Il y avait aussi

du plaisir, et une extraordinaire satisfaction de tous ses sens. Chaque fois que Kimber l'effleurait, où que ce soit, une brûlante sensation de volupté courait sous sa peau, aussi puissante que lorsqu'elle plongeait ses mains dans la poussière d'or qui dansait dans les torrents de montagne et parsemait ses doigts de paillettes au doux éclat.

L'amour n'avait rien de doux ni d'éclatant. L'amour n'était que larmes, souffrance, stratagèmes et nuits blanches. Toutes les légendes *drakons* où il était question d'amour s'achevaient en effroyables tragédies.

L'amour, ses parents s'en étaient moqués ; Amalia et Zane étaient tombés dans son piège. Quelques *drakons* dans les villages alentour l'avaient vécu. Pourtant, les mariages arrangés restaient la coutume. L'amour venait ensuite, ou ne venait pas. La vie continuait, bon an mal an.

De temps à autre, deux jeunes gens Zaharen éprouvaient l'un pour l'autre une ardente passion, mais leur sort ne paraissait guère enviable lorsqu'on les voyait soupirer ou prendre des airs tragiques et qu'on les entendait déclarer des choses aussi ahurissantes que : « Sans lui, je mourrais ! »

Mari, elle, n'avait besoin de personne pour vivre, et c'était très bien ainsi. À vrai dire, il lui semblait que tomber amoureux ressemblait dangereusement à ce que les *sanf* vous faisaient si volontiers : cela creusait un trou dans votre poitrine pour arracher votre cœur encore palpitant.

De même que le sien, le cœur de lord Chasen était bien gardé. Tout ce qu'elle avait pu en voir, c'étaient des épines et des flammes. Ce qui lui convenait à merveille. Elle n'avait pas peur de se piquer, et elle adorait le feu. Toutefois, elle n'éprouvait aucune envie de s'aventurer plus loin dans les profondeurs de la passion.

Le pouvoir. Le rang. Le désir. Tout cela lui plaisait et suffirait sans doute à la contenter.

Seulement...

La paume de Kimber la caressa. Dans un soupir, il murmura quelque chose d'une voix ensommeillée tandis que sa main descendait le long du bras de Mari.

Il lui ressemblait tant, bien plus que tous ceux qu'elle avait

croisés auparavant. Et il était si beau, si merveilleusement beau !

Mari ferma les paupières. Le visage tourné vers celui de son amant, elle se laissa doucement glisser dans un demi-sommeil, bercée par la musique monotone de la pluie.

Elle rouvrit soudain les yeux, consciente que la lumière avait changé dans la pièce. Elle était à présent d'un gris opaque, si dense que Mari avait l'impression d'avoir les yeux bandés. Tout était sombre... à l'exception de l'homme qui se tenait debout devant elle, les bras le long du corps.

Rhys.

Leurs yeux se croisèrent. Il ne portait pas de vêtements ; son visage était inexpressif. N'eût été l'émeraude à son oreille, Mari aurait pu croire à un spectre né de ses cauchemars.

Il étira les lèvres en un sourire sec tandis que son regard parcourait les corps nus et enlacés de Mari et de Kimber. La nuit était tiède, et ils l'avaient rendue brûlante. Ils avaient rejeté les draps loin d'eux.

Mari était une tigresse et une reine. Elle demeura impassible sous l'œil scrutateur de lord Rhys.

— Comtesse, murmura-t-il en la saluant d'un hochement de tête.

Soudain, à l'endroit où il s'était trouvé, il n'y eut plus qu'un voile de vapeur, qui disparut à son tour. Sans le léger craquement de la porte sur ses gonds, Mari aurait pu croire qu'elle avait imaginé cette scène.

Ils rentrèrent à Darkfrith en silence. Dans le ciel bas où disparaissaient les dernières lueurs pourpres de l'aube, les nuages s'étaient épaissis pour former un dense manteau de coton. L'air était chargé d'une pluie qui ne tombait plus. Loin en bas, la terre s'éveillait sous des milliards de gouttes d'eau dont chacune captait le reflet du firmament, ainsi que celui de deux dragons volant l'un derrière l'autre, trouant la brume rose, apparaissant et disparaissant au gré des tourbillons des nuages.

Du moins, un dragon. L'autre évoluait un peu plus haut, où il était mieux caché. Mari n'était pas imprudente au point de voler à découvert dans le ciel matinal, mais par moments, elle tendait une griffe ou le bout de sa queue vers le banc de brouillard juste en dessous, traçant sur son passage une déchirure dont les bords

se refermaient rapidement dans les volutes des nuages.

Kimber volait dans son sillage. Lorsqu'elle avait pris son apparence de dragon après s'être élevée dans l'atmosphère, il l'avait imitée. Tous deux savaient que c'était pour lui la seule façon de suivre son allure. Toutefois, ce n'était pas par amour de la vitesse qu'elle avait mué. Certes, elle aurait pu se réfugier derrière cette justification, et cela aurait été vrai. Sans compter qu'elle ne pouvait demeurer uniquement sous son apparence humaine ou de fumée sans se couper d'une part vitale d'elle-même.

Cependant, au-delà du plaisir de la vitesse ou du besoin d'exprimer le dragon en elle, Mari avait mué parce que c'était interdit. Pour voir la réaction de Kimber.

Celui-ci n'avait rien manifesté. Il se contentait à présent de voler au-dessus d'elle, assez près, toutefois, pour qu'elle puisse distinguer l'extraordinaire relief de ses écailles aux riches nuances métalliques de saphir dans l'éclat pourpre du soleil levant, et ses iris de jade pailleté d'or.

Il leva la tête en soufflant un jet de vapeur qui creusa dans la brume des langues d'air transparent, puis il dévoila ses crocs, comme s'il souriait.

Elle lui sourit en retour puis, fermant les paupières, se laissa guider par son antenne intérieure, la langue délicieusement agacée par la fraîcheur de l'aube, le monde en dessous d'elle et Kimber au-dessus.

Cette fois, on ne les attendait pas. Aucun des membres du Conseil n'était posté dans l'allée qui menait au manoir. En fait, il n'y avait absolument personne en vue. Kim fit passer Maricara par le chemin qu'il utilisait lorsque, adolescent, il souhaitait rentrer chez lui sans être remarqué : une fenêtre de sa chambre. Il avait réussi à fixer à travers le châssis une mince bande de métal si fine qu'elle était pratiquement invisible de l'intérieur et dépassait juste assez vers l'extérieur pour empêcher la poignée de se remettre complètement en place lorsqu'on la tournait.

Mais ce procédé, bien qu'ingénieux, avait un inconvénient : il l'obligeait à muer et à reprendre son apparence humaine pour tirer sur la languette métallique. Or, il y avait à peine assez de place sur le rebord extérieur de la fenêtre pour s'y maintenir en

équilibre sur la pointe des pieds. Une fois sur deux, il basculait vers l'arrière et devait muer à la dernière seconde pour ne pas se rompre le cou en tombant sur le sol. Cependant, jamais il n'avait tenté de s'introduire dans sa chambre en plein jour, parfaitement visible depuis les pelouses en contrebas.

Ses appartements étaient orientés à l'est, vers les bois et les premières allées du village. La brûlure du soleil sur son dos n'était rien comparée à celle qui enflammait son visage.

Car il imaginait la scène : le comte de Chasen, nu comme un ver, en équilibre instable sur le rebord d'une fenêtre de son élégant manoir, tirant sans succès sur un mince ruban de métal qui refusait de céder, alors qu'il aurait pu tout simplement entrer chez lui par la porte principale...

Le morceau de métal se brisa, et le battant s'ouvrit à la volée.

Kim entra le premier, Maricara tourbillonnant sur ses talons. Lorsqu'elle mua au beau milieu de la pièce, ses yeux pétillaient.

— Ne dis rien, supplia Kim.

Sans attendre qu'elle exprime en paroles ce qui l'amusait tant, il fondit sur elle et la prit par les épaules pour l'embrasser.

— J'essayais simplement...

— Non, coupa-t-il en mordillant ses lèvres.

— ... de retrouver ce mot...

Kim passa ses mains dans les cheveux de Maricara pour se griser de leur poids, de leur fraîcheur, de leur soyeuse douceur.

— Inoubliable, dit-elle dans un soupir, lorsqu'il libéra sa bouche pour reprendre son souffle.

Il enfouit son visage dans le cou de Maricara. Aussitôt, elle referma les bras autour de lui et se mit à rire.

— C'est le mot anglais exact. Inoubliable. Je n'oublierai jamais, jamais...

— Magnifique, marmonna-t-il. Tu devrais le crier sur les toits.

— J'aurais peur de ne pas être à la hauteur de la vérité, répliqua-t-elle d'un ton songeur. Il fallait voir le spectacle de ses yeux... Il n'y aurait pas une robe, dans cette chambre ?

Il n'y en avait pas. Ah, si seulement ils avaient eu la journée pour eux ! Mais le temps passait, et on n'allait pas tarder à se lancer à leur recherche.

Kim emmena Maricara dans son dressing-room. Il la regarda quelques instants passer ses mains sur les piles de chemises et examiner la rangée de têtes de bois sans visage où l'on posait ses perruques. Un placard en bois de cerisier renfermait tout ce qui était orné de bijoux – manteaux, vestes, boucles de ceinture et de chaussures, chaînes de montre. La dernière image qu'il vit était celle de Maricara debout devant cette armoire, les mains jointes dans le dos, les doigts noués par-dessus sa longue chevelure, frottant son mollet avec son pied d'un geste lent.

Il partit avant que le courage lui manque. Il allait chercher une robe dans les affaires de Lia, dont les appartements étaient moins éloignés des siens que la Chambre des Morts, et revenir au plus vite. Il n'était pas encore midi. Il pouvait entendre des voix dans la maison et alentour, mais on parlait d'un ton tranquille et assourdi. Tout semblait calme.

Il trouva une tenue dans la chambre sombre mais bien époussetée de Lia – une robe bleu acier bordée de dentelle blanche qu'il lui semblait avoir vue sur sa sœur à l'heure du thé, à l'occasion. Peu importait. Elle irait à Maricara, et dans cette toilette, elle offrirait un spectacle plus décent que dans cette petite chose grise qu'elle portait la veille.

Au moment où il se glissait dans le couloir en refermant avec précaution la porte derrière lui, Kim réalisa que les voix s'étaient faites plus distinctes. Ce n'étaient plus les habituels échanges de questions et de directives entre les domestiques, cet arrière-plan sonore si familier que l'on finissait par ne plus l'entendre, mais une conversation aux intonations viriles. Onze hommes. Le Conseil au grand complet.

Kim trouva les Conseillers dans la salle où ils avaient coutume de se réunir. Il y avait dans leurs voix une indignation, une impatience mal contenue qui l'attirèrent irrésistiblement jusqu'au seuil de la vaste pièce. Les membres du Conseil n'avaient pas encore pris place et se tenaient en petits groupes, les mains sur les hanches ou un verre à la main, rayonnant de l'autorité naturelle des dragons, l'air fier et résolu sous leurs perruques poudrées, leurs corps oints d'huiles parfumées. Onze *drakons* étincelants d'or et de perles, bien droits, grommelant dans leurs barbes, éclairés par la lumière intense qui entrait par

les fenêtres et nimbait leurs coupes de cristal de petits arcs-en-ciel. Les arômes capiteux du vin de Porto montaient dans la pièce par bouffées.

L'horloge du grand hall sonna les douze coups de midi. Aussitôt, toutes les autres l'imitèrent dans une puissante cacophonie.

L'espace d'un instant – une seule seconde, mais si intense que son cœur se serra –, Kim fut tenté de faire marche arrière. De reculer d'un pas, puis d'un autre, de s'éclipser dans le labyrinthe des couloirs du manoir, de prendre Maricara par la main et de disparaître.

Comme l'avaient fait ses parents.

Il se figea à cette pensée. Un pied déjà dans la pièce, l'autre encore dehors, il demeura sur le seuil, déchiré par l'indécision. Puis Rufus Booke leva les yeux vers lui, son visage rond s'éclaira, et l'instant passa. L'écho du dernier coup de carillon résonnait encore lorsque Kim entra et rejoignit ses hommes.

Une abeille était prisonnière des plis du rideau de soie. Mari ouvrit la fenêtre, en poussa les battants de ses deux paumes, puis, prenant le bas du rideau entre ses mains pour le soulever, elle guida l'insecte vers l'extérieur. Celui-ci décrivit des cercles affolés en se cognant contre la vitre, puis trouva l'air frais, franchit l'ouverture et s'éloigna, petite tache sombre et bourdonnante vite absorbée par les luxuriantes masses de verdure alentour.

Mari appuya son front contre le panneau de verre et prit une longue inspiration. Le parfum des pommes, des fleurs d'été et des ormes embaumait l'air. Étrangement, la chaleur ne lui était plus aussi insupportable. En fait, en cet instant précis, elle était même très agréable. Le soleil donnait des couleurs à sa peau d'albâtre et révélait la finesse du tissage de la chemise qu'elle avait empruntée à Kimber, ainsi que les délicats motifs de la dentelle qui en bordait les poignets.

Mari aurait pu muer en fumée pour passer ses propres vêtements. Mais la porte de sa cellule était sans doute fermée, et elle ne pourrait y entrer sans la clé. Elle allait donc attendre le retour de Kimber en paressant au soleil...

Lorsqu'elle laissait ses bras retomber, le bord des manches

lui descendait en dessous des mains. Lord Chasen était plus imposant qu'elle. Les culottes qu'elle avait enfilées – un autre emprunt – étaient trop grandes pour elle, si bien qu'elle avait dû enrouler deux fois la taille pour les maintenir en place.

Elle enfouit son nez sur son épaule et inhala. Il lui sembla retrouver sur l'étoffe le parfum de Kimber. Pour un peu, elle aurait presque cru sentir encore sur sa peau l'odeur de leurs corps entrelacés. ... mais c'était sans doute un tour que lui jouait son imagination. Le soleil lui tournait la tête.

Elle perdait la raison. Comment expliquer autrement cette soudaine et grisante sensation de chaleur dans sa poitrine ? Les étincelles s'étaient rallumées dans ses veines et crépitaient sous sa peau au rythme de son impatience grandissante, éveillant en elle une joie toute nouvelle... qui ne fit que s'intensifier lorsqu'elle songea à son amant. Son visage aux longs cils encadrant des iris de jade lumineux ; le creux de son épaule musclée, si accueillant ; la caresse de ses doigts sur elle, parfois lente et douce, parfois plus ferme, plus impérieuse ; son sourire de dragon, son sourire d'homme...

Ravalant un rire attendri, elle plongea le nez dans les flots de dentelle de son poignet pour prendre une nouvelle inspiration.

Dehors, deux enfants venaient de jaillir d'une trouée dans la forêt. Une fille et un garçon, tous deux âgés d'une dizaine d'années. La première portait des jupes beige et bleu toutes froissées. Le second avait le col et les genoux tachés de boue. Ils se disputaient à propos d'un bâton et d'une balle que la rivière avait emportée. Immobile, Mari les écouta.

Elle se souvenait de l'époque, pas si lointaine, où elle était cette fillette, et Sandu ce garçonnet qui la tançait en permanence. Ces gamins étaient blonds comme les blés, ils parlaient une langue étrangère, et cet endroit ne lui était pas familier, mais ils étaient des enfants de son peuple. À cet instant précis, comme par un fait exprès, ils tournèrent tous deux les yeux dans sa direction et, malgré la distance qui les séparait, l'aperçurent, accoudée à la fenêtre dans la lumière du soleil.

La fillette la salua d'un geste, et le garçon l'imita avec un temps de retard.

Mari leur rendit leur salut, puis, une main appuyée sur la

vitre, elle les regarda s'éloigner, de nouveau tout à leur querelle.

Mais ils n'étaient pas les seuls à se disputer... Elle venait soudain d'entendre son nom, et son titre. Puis, comme un seau d'eau froide jeté au visage, ces mots : « Qu'elle soit emprisonnée. »

D'un mouvement preste, elle s'écarta de la fenêtre et lança un rapide coup d'œil en direction des portes qui ouvraient sur le petit salon, lequel donnait sur le couloir. Tout était ouvert.

Cette fois, ce fut une autre voix qu'elle entendit.

Bien trop risqué.

En dépit des vastes dimensions du manoir et de son véritable dédale de couloirs, Mari n'eut guère de mal à repérer l'endroit où étaient réunis ceux qui tenaient ces propos, au rez-de-chaussée. Elle percevait leur présence, bien entendu, mais ils ne se donnaient même pas la peine de s'exprimer à voix basse.

La plante de ses pieds nus lui parut brûlante sur le dallage de marbre.

Pouvons-nous seulement lui faire confiance ?

Elle dépassa trois valets de pied sans s'arrêter. En la voyant arriver, une fille de cuisine se rencogna contre le mur du corridor, sa serpillière à la main, visage baissé. Elle était toujours plongée dans sa révérence lorsque Mari passa à sa hauteur. Personne n'osait la regarder. Tous étaient pétrifiés de frayeur, agités de tremblements nerveux, telles des souris prisonnières des griffes d'un chat. Quant à leur teint, il était livide.

Après tout, lord Chasen, nous ne savons pas qui elle est vraiment.

Dans le miroir au cadre doré près du grand escalier, elle capta son reflet, aussi mouvant qu'une ombre. Lorsqu'elle regarda plus attentivement, elle vit la princesse Maricara des Zaharen, de nouveau d'une pâleur de spectre, son visage brillant d'un éclat glacial. Ses cheveux retombaient en une cascade couleur de nuit jusqu'à ses reins. Ses yeux étaient ceux d'un dragon ; telles deux gouttes d'acier en fusion, ils lui dévoraient le visage, qu'ils éclairaient de lueurs férales.

Ni à qui ira sa loyauté.

Maricara avait toujours ignoré qu'elle possédait ce don.

Personne ne le lui avait dit, et elle ne s'en était pas doutée. Cela lui donnait l'air d'être un fauve derrière un masque humain. Pas étonnant que la petite bonne ait paru si effrayée !

Elle est mon épouse.

Pas encore, milord. Elle ne l'est pas encore.

À peine fut-elle parvenue sur le seuil de la salle où se trouvaient les Conseillers que les conversations cessèrent d'un coup. Elle franchit la porte et se tint, seule, devant eux.

— Bonjour, dit-elle.

Même sa voix avait pris un écho nouveau — plus onctueux, plus menaçant, avec une note de désespoir qui vibrait derrière ses paroles.

Elle repéra immédiatement Kimber au milieu d'eux, à moitié tourné vers elle. Comme tous les autres, il avait probablement perçu son approche. Il finit de pivoter vers elle, la rejoignit d'un pas rapide et félin et la prit par la main. Mari le laissa faire, tout en parcourant du regard les Conseillers rassemblés autour d'elle. Visages fermés, attitudes défensives... Ces hommes formaient un bloc compact, massif et franchement hostile. L'un d'entre eux tourna brusquement la tête pour consulter son voisin du regard ; dans son mouvement, quelques particules de poudre s'envolèrent de sa perruque et voltigèrent dans un rayon de soleil tels des flocons de neige.

Derrière eux, elle pouvait voir les tables disposées en carré, couvertes de papiers et de verres de cristal vides. Un clerc y était assis, l'observant d'un regard absent, sa plume à la main, sans doute trop absorbé dans ses pensées pour sauter sur ses pieds.

— Veuillez m'excuser, princesse, dit Kimber. Je vous apportais justement une robe.

— Inutile.

Lâchant sa main, elle adressa un sourire à la cantonade et vit deux Conseillers se balancer sur leurs pieds.

— Comme vous le voyez, j'ai improvisé.

— Maricara...

— Oui ?

Il attendit qu'elle le regarde pour reprendre la parole. Les rayons du soleil qui entraient par les hautes fenêtres derrière lui auréolaient sa silhouette de lumière, mais son visage était

plongé dans l'ombre et ses yeux voilés d'obscurité. Il désigna une table d'un geste gracieux.

— Je vous en prie, asseyez-vous.

— Ah, non ! protesta l'un des Conseillers en s'avancant d'un pas. Pardonnez-moi, lord Chasen, mais ceci est une réunion officielle du Conseil des *drakons*. Seuls ses membres peuvent y assister. Peut-être Son Altesse pourrait-elle se retirer dans la... dans la chambre que nous avons fait préparer à son intention ?

— À quoi bon ? répliqua-t-elle sans se départir de son sourire. Vous n'imaginez tout de même pas que, de là-bas, je n'entendrai pas ce que vous direz ici ?

— Madame, je ne sais pas ce que vous...

— Puisque c'est de moi qu'il est question, de ma loyauté et de mon avenir, je crois avoir mon mot à dire. Si vous devez proférer des accusations, je me ferai un plaisir d'y répondre. Dans mon pays, même le plus humble des serfs a le droit de se défendre.

L'homme qui avait tenté de la faire partir secoua la tête.

— Ceci n'est pas un procès, répondit-il.

— En effet, admit-elle d'une voix très douce. Cela ressemble plus à une condamnation sommaire.

Un autre Conseiller fendit la petite assemblée, précédé par son estomac. Celui-là, elle le connaissait. Il s'agissait du gentleman de la veille, ce Booke qui s'était enfui pendant la nuit.

— Qui est cette femme à qui vous avez parlé à l'hôtel ? demanda-t-il d'un ton accusateur.

Mari tourna vers lui un regard impassible. Chasen se tenait à ses côtés, à la lisière de son champ de vision.

— De qui parlez-vous ?

— De la dame blonde qui vous a accostée après que cet imbécile s'est mis à brailler. Dans la buvette, juste devant les portes.

Il avait l'air très sérieux et la dévisageait de ses yeux d'un bleu perçant, ses sourcils broussailleux froncés, ses mains refermées sur les pans de sa veste.

Mari le regarda sans comprendre.

— J'ignore de qui vous parlez.

Booke chercha le regard de Kimber.

— Vous l'avez vue comme moi, lord Chasen.

— Non, répondit celui-ci d'une voix posée. Pas du tout. Comme je vous l'ai déjà dit, j'étais occupé à négocier avec ce client et les responsables de l'hôtel. Je n'ai pas vu Son Altesse quitter la buvette.

— Il n'y avait aucune femme blonde, insista Mari d'un ton plus ferme. Pourquoi inventer une telle histoire ?

— Inventer ? répéta Booke, offusqué. Tout de même ! J'ai des yeux pour voir !

— Moi aussi, et je n'ai rien vu.

— Une dame aux cheveux blonds ! Grande ! En robe verte ! Elle portait des améthystes. Elle vous a prise par la main !

— Je l'affirme devant tout le monde ici présent, c'est faux.

— Dans ce cas, jeune fille, vous êtes une menteuse. Voire pire.

Mari s'efforça de conserver une expression sereine, mais le dragon en elle commençait à s'impatisser. Elle appuya ses pieds sur le sol, enfonçant ses orteils entre les brins de laine rugueux du tapis.

Une main vint se poser sur son épaule. Puis la voix de Kim s'éleva par-dessus le brouhaha de protestations, feutrée, mélodieuse.

— Prenez garde, Booke. Mesurez vos paroles.

— Par le Ciel ! s'écria le Conseiller. Ouvrez les yeux, milord ! Elle nous a tous ensorcelés ! Vous ne voyez en elle qu'une femme capable d'accomplir la mue et une éventuelle compagne pour vous, mais c'est tout de même une étrangère ! Une menace pour le Clan ! Usez d'elle comme bon vous semblera, épousez-la, mettez-la dans votre lit si tel est votre bon plaisir, mais de grâce, n'en oubliez pas pour autant nos lois et nos usages ! Nous ne la connaissons pas. En quittant cette salle, elle a suivi une inconnue, je le jure, une femme entourée d'une curieuse musique. Je les ai vues, l'une comme l'autre ! Et elles sont parties ensemble !

Mari fut prise de tremblements, qu'elle tenta de dissimuler en cachant ses mains derrière son dos. La poigne virile de Kim se referma sur son épaule, avant de descendre le long de son bras, mais plus personne ne l'observait. Tous les regards étaient à présent tournés vers le Conseiller Booke.

— D’abord, nos envoyés disparaissent. Puis la voilà qui arrive, nous raconte je ne sais quelles fariboles au sujet de prédateurs humains, met le clan sens dessus dessous, puis se volatilise. Pour elle, tout ceci n’est qu’un jeu. L’une de nos enfants a été kidnappée, et pendant ce temps, cette créature s’affiche en public avec une étrangère ! Enfin, regardez-la, milord ! *Regardez-la donc !*

Sir Rufus tendit vers elle un doigt accusateur avant de reprendre d’une voix rocailleuse :

— A-t-elle l’air de quelqu’un à qui on peut se fier ?

Mari parcourut l’assistance du regard, très droite, refusant de baisser les yeux. Elle dévisagea les Conseillers l’un après l’autre, jusqu’à ce que ses yeux se posent sur Kimber, leur chef, toujours à ses côtés, rayonnant de beauté, tout d’or et de miel.

Elle ne put déchiffrer son expression. Elle avait livré son corps nu à ses caresses, à ses baisers, à ses assauts ; il avait trouvé l’extase en elle... mais en cet instant, il lui était inaccessible.

Soudain, il ferma les yeux et lâcha son bras.

Alors, quelque chose se brisa en elle. Elle ne se sentait plus princesse, ni prédateur aux serres de glace. Son cœur était soudain plus lourd que le plomb.

— Il n’y avait pas de femme, murmura-t-elle une dernière fois à Kimber.

Le Conseiller ventru rougit de colère.

— Je vous avais averti, lord Chasen, comme j’avais averti votre père ! Voilà pourquoi il aurait fallu nous rendre là-bas les premiers, avant qu’ils ne tentent je ne sais quelle fourberie...

— Booke, coupa Kimber.

— Voilà pourquoi il nous fallait aller voir ce château des Zaharen, étudier cet endroit et ses habitants avant d’occuper...

Chasen ne dit pas un mot. Du coin de l’œil, elle le vit simplement lever la main, baisser rapidement les doigts, mais cela suffit à interrompre sir Rufus.

— Occuper quoi ? demanda Mari dans un silence de mort.

Personne ne répondit. Le Conseiller, qui semblait avoir repris ses esprits, pinçait les lèvres d’un air sévère.

— Occuper quoi ? répéta-t-elle.

Elle leva les yeux vers Chasen, qui s'était écarté d'elle. Dans la lumière qui révélait les riches nuances du tapis et soulignait ses mâchoires serrées et ses sourcils froncés, ses iris étaient froids comme la pierre.

Il s'éloigna d'un pas et esquissa une brève révérence, en se gardant bien de la toucher.

— Madame, dit-il, je suis au regret de vous demander de bien vouloir quitter cette salle. Cela est une réunion officielle du Conseil, et l'ordre du jour est assez chargé.

— Oui, répondit-elle dans un souffle. Je vois.

Elle ne se précipita pas, mais refusa de s'attarder un instant de plus. Très digne dans sa chemise et ses culottes trop grandes pour elle, elle pivota sur ses talons et se dirigea vers la porte. Sous ses pieds nus, les brins du tapis cédèrent la place au plancher de bois ciré.

20

Voici la scène que vous avez manquée, vous autres *delis*.

La Princesse s'enfuit en courant. Les portes de verre étaient déjà entrouvertes. Le gros *drakon* venait de s'y engouffrer sans le moindre ménagement ; dans son élan, il en avait brisé l'élégant loquet de laiton. Par le battant fêlé, un filet d'air humide et frais venu des jardins pénétrait dans l'atmosphère aux senteurs lourdes de la buvette.

La Princesse volait comme le vent ; ses souliers touchaient à peine le sol. Avec la grâce d'un elfe, elle sema les Autres, si lents, si empotés. Elle s'élançait à une telle vitesse que l'on ne voyait d'elle qu'un arc de lumière noire – celle que projetaient les perles de jais brodées sur sa toilette, larmes de ténèbres qui scintillaient et bruissaient dans la pénombre, murmurant à chacun de ses pas leur envoûtante mélodie.

C'est à ce moment-là que l'autre femme dragon la croisa et la prit par la main. Ce simple contact leur suffit pour entrer en résonance. D'un même élan, elles franchirent les portes de verre et se fondirent dans la nuit.

Cette femme n'était pas une princesse. Elle avait des cheveux d'or pâle, elle était belle, et née dans une maison de nuages et de lumière. Disons que c'était une Dame.

La Dame étincelait elle aussi de pierres, surtout des améthystes, qui fredonnaient un chant mystérieux où il était question de lacs et de cavernes, et de géodes se brisant en mille éclats de lumière. Autour de son cou était noué un ruban de velours où pendait un médaillon en forme de cœur. Trois diamants étaient enchâssés dans ce bijou, et chacun projetait la même étrange lueur bleu pâle.

La Princesse regarda la Dame. La Dame regarda la Princesse.

La pluie s'abattit sur elles en une myriade d'épingles argentées qui leur transpercèrent la peau.

Le chœur des diamants s'amplifia, leurs voix se mêlant jusqu'à devenir assourdissantes. La Princesse ne percevait rien d'autre. Puis la Dame parla.

— Partez, Maricara. Et oubliez-moi.

La Princesse obéit.

Elle avait traversé un continent sans escorte, avait parcouru le ciel d'un horizon à l'autre, fait halte dans les demeures les plus raffinées pour y prendre un bain ou y voler de quoi se nourrir – un morceau de viande froide, une part de gâteau, parfois une exquisite tranche d'ananas parfumée au gingembre. Tout cela, elle l'avait fait seule, sans jamais en souffrir.

À présent, elle était entourée. Certes, personne ne poussa l'audace jusqu'à la suivre ouvertement, pas même les valets de pied qui s'empressèrent de lui ouvrir les portes avant qu'elle les atteigne, ni le jardinier et son assistant, qui levèrent les yeux de leur tas de paillis pour la regarder passer d'un pas rapide, le visage en sueur sous leur chapeau de paille.

L'endroit était peuplé de *drakons*. Ils étaient partout, dans l'ombre paisible des bois comme dans le ciel bleu cobalt. Ils l'observaient, mais se tenaient à distance. Ils attendaient, elle le savait, l'ordre de leur Alpha. Rien d'autre ne les retenait.

L'air semblait opaque, si lourd et si moite qu'elle peinait à respirer.

Mari se dirigea vers la trouée qui marquait l'entrée de la forêt la plus proche du manoir. Elle traversa un parterre de violettes et d'œillets, froissant sous ses pas leurs pétales qui libérèrent de suaves parfums. L'ombre tachetée d'un châtaignier vint lui draper les épaules, brouillant sa vision, puis se mêla à celle d'un orme, plus dense, qui se confondait avec la pénombre des bois. Une fois sous le couvert des arbres, le visage caressé par une brise fraîche, Mari put enfin respirer plus librement.

Elle s'adossa à un sorbier. Un papillon aux ailes cuivrées voletait sans but au-dessus des houx et des fougères. Elle ferma les yeux devant cette masse de verdure et invoqua le froid.

Le blizzard à la colère blanche. L'hiver aux mains de glace. Les pics enneigés, les sangliers, les champs poudrés de gel, le givre aux fenêtres, les stalactites qui descendaient des toits...

Zaharen Yce !

Le palais aux tours cristallines et aux terrasses suspendues dans l'éther, l'inviolable sanctuaire des dragons... Ce n'est que tardivement qu'on l'avait ceint de murailles et doté d'un arsenal, lui donnant l'aspect menaçant d'une véritable forteresse. Il résistait aux volées de flèches enflammées et aux boulets de canon. Sa herse était en acier. Ses portes de chêne massif portaient encore les marques du bélier qui avait tenté, en vain, de les forcer quatre siècles auparavant. Jamais, dans toute son histoire, les humains n'avaient pu l'envahir.

Des dragons, en revanche, en avaient la capacité...

Mari essuya ses yeux de ses poings serrés. Un sourire sans joie se dessina sur ses lèvres, tandis qu'elle hésitait entre hurler de rage et pleurer de désespoir.

Une offensive militaire ! Ils voulaient occuper son château, en prendre possession. Ils y songeaient depuis longtemps, peut-être depuis des années.

Depuis le tout début. Et les Zaharen, si fiers, si isolés, ignorants du danger, les Zaharen tomberaient, parce que ces *drakons* étaient plus forts qu'eux. Par leurs dons, par leurs ruses, par leur diplomatie toute de sourires mensongers, ils leur étaient infiniment supérieurs.

Qu'ils aillent en enfer !

Et Kimber... Kimber...

Le tremblement qui l'avait agitée dans la salle du Conseil s'empara de nouveau d'elle, glacial, effrayant, plus froid encore que la neige de ses chères montagnes.

Dans ses plus sombres moments, Mari avait envisagé une telle possibilité. Cela expliquait l'insistance avec laquelle les Anglais lui avaient demandé où elle se trouvait, leurs invitations répétées, leurs suggestions de lui rendre visite. Toutefois, elle avait cru que ces *drakons* anglais étaient semblables aux siens – de lointains héritiers d'une race affaiblie, dont certains encore étaient puissants, mais la plupart de sang très dilué. Avant de venir ici, Lia était la seule d'entre eux que Mari connût, et elle

avait beau être impressionnante, elle ne l'était pas plus que Mari elle-même.

Même si ses pires craintes se réalisaient, les Zaharen sauraient se défendre, s'était-elle dit. Ils avaient leur forteresse, et au moins une bonne centaine d'hommes solides et résolus, capables de muer. La victoire lui semblait acquise.

Elle s'était trompée.

Darkfrith était un sanctuaire de la puissance *drakon*, et bien plus grand qu'elle ne l'avait imaginé. Ils devaient être un millier à pouvoir muer, ici.

Un millier !

Ce serait un carnage.

Il fallait qu'elle s'en aille, qu'elle retourne auprès des siens. Elle appartenait aux Zaharen, par sa naissance et par son mariage, elle ne les abandonnerait pas. Ce lord Chasen et ses guerriers anglais pouvaient venir ! Elle et les siens vendraient chèrement leur peau. Les Anglais allaient voir qu'il restait du pouvoir *drakon* dans le sang de leurs cousins des Carpates !

Elle s'écarta du sorbier dans un élan déterminé. Un papillon voletait alentour, mais elle ne lui prêta aucune attention. Elle fit deux pas sous le couvert humide des bois en rassemblant ses forces en vue de la mue... et s'arrêta net.

Le chant des pierres. Non pas celui qu'elle était censée avoir entendu à l'hôtel — Mari se demandait encore pourquoi le gros Conseiller avait inventé cette histoire absurde ; peut-être cela faisait-il partie de leur plan — mais une série de notes plaintives, à la fois étranges et familières. Mari connaissait cette musique. Elle avait déjà entendu cette mélodie.

Malgré la chaleur oppressante, un frisson glacé la parcourut. Immobile, elle se frotta les bras et regarda autour d'elle en direction des troncs élancés et des fleurs sauvages déjà fanées, dont les tiges ployaient tristement sous la canicule. Une brise agita le sorbier et couvrit le chant des pierres. Mari attendit qu'elle s'éloigne et tendit l'oreille, tout en se mettant en marche.

Le son était irréel, inquiétant, si ténu sous les autres chants — murmures de l'eau vive, des pierres, des métaux — qu'elle le perdit de nouveau à trois reprises. Il y avait aussi le craquement des brindilles et le bourdonnement des abeilles, et le son de ses

propres pas. Elle aurait préféré se déplacer autrement qu'en marchant, mais elle savait qu'il lui suffirait de muer pour attirer aussitôt l'attention des prétendus nuages qui croisaient au-dessus d'elle. Bah ! Elle ne doutait pas de pouvoir leur échapper en temps utile... mais d'abord, il fallait qu'elle sache.

Elle chemina un bon moment. Les manches de la chemise de Kimber s'accrochaient aux broussailles, et Mari s'éclaboussa en franchissant un petit ruisseau qui charriait des débris boueux. Après une demi-heure de marche, ses pieds étaient noirs de poussière et sa chemise se plaquait sur sa peau, humide de transpiration, révélant sa poitrine et ses bras, mais les notes devenaient plus distinctes.

La forêt céda la place à une clairière parsemée de silènes écarlates et de jacinthes des bois dont la plupart étaient écrasés. Le sol avait été foulé. L'air était saturé d'une odeur d'humain, d'acier... et de sang.

Sanf inimicus.

Elle traversa les hautes herbes d'un pas prudent, jetant des regards au-dessus et autour d'elle, marchant parfois de côté, à la façon d'un crabe, de manière à ne jamais tourner longtemps le dos à une même direction, bien que les senteurs des *sanf* soient déjà vieilles de plusieurs heures.

Elle repéra le sang, juste quelques gouttes, presque de la même couleur que celle des silènes qu'elles avaient éclaboussés. Puis elle entendit la musique : elle venait d'une émeraude enterrée sous un tas de terre brune et collante. Mari s'agenouilla pour fouiller le sol à sa recherche. Elle la trouva enfin, deux moitiés de pierre d'un vert irrégulier et un anneau d'or écrasé en un paquet informe.

La boucle d'oreille de Rhys. Effleurant le pétale d'un silène, Mari perçut le faible courant électrique du sang de dragon tout juste séché.

Elle se leva et frotta les morceaux d'émeraude entre ses mains, faisant rouler sous ses paumes des notes de musique et des angles tranchants. Puis elle laissa échapper un long soupir. Au-dessus d'elle, la forêt étendait son réseau de branches et de feuilles, mais ni les oiseaux ni les écureuils n'y avaient fait de nids.

Cela ne la concernait pas. Rien de cela ne la concernait. Plus maintenant.

Les fleurs brisées s'agitèrent dans la brise. Non loin de là, un grillon lança un faible appel, puis un deuxième. Au troisième, il fut rejoint par un congénère, et ils entonnèrent un duo grave et lancinant.

Mari cueillit un silène taché de sang, essuya son visage moite d'un revers de manche et repartit vers Chasen Manor.

Le premier *drakon* qu'elle croisa fut le jardinier. Elle se dirigea droit sur lui – il était occupé à réparer les outrages qu'elle avait fait subir au parterre de violettes –, consciente de son regard qui remontait lentement de ses pieds vers ses jambes nues et écorchées, puis vers ses culottes trop amples et sa chemise transparente. Elle attendit qu'il atteigne ses yeux pour tendre la main vers lui.

— Tenez, dit-elle en déposant la boucle d'oreille et la fleur flétrie dans la paume qu'il s'empressait de lever vers elle. Apportez ceci à votre maître. Dites-lui que je les ai trouvées dans les bois, à environ deux lieues. Et que maintenant, je n'ai plus rien à faire ici.

La nuit tombait. Il n'y avait ni lune ni nuages. Seules les étoiles perçaient l'encre du ciel... ainsi que les torches et les lanternes, accompagnées de voix qui murmuraient, telle une rivière serpentant entre les arbres et les allées plongées dans la pénombre : « Ils sont là, où nous cacher, à qui se fier ? »

Les *drakons* cherchaient leur disparu. Ils s'étaient organisés en équipes ; désormais, plus personne ne partait seul. Les hommes muaient en nuages de vapeur pour se faufiler à travers bois ; les femmes mettaient les enfants à l'abri et bloquaient toutes les issues des maisons, puis veillaient, l'œil fixé sur la porte, un couteau de cuisine ou un pistolet chargé sur les genoux à la place de leur ouvrage de broderie.

Leur sanctuaire avait été violé. Un jeune prince leur avait été enlevé — Mari savait que Rhys Langford n'était pas véritablement de sang royal, mais pour ces gens, il était ce qui s'en approchait le plus.

Elle n'avait pas oublié l'Anglais aux cheveux de lin trouvé dans les montagnes, avec son teint étrangement gris. Elle se

souvenait aussi de celui qui gisait dans la mine, les mains crispées, ses lèvres ouvertes sur un cri muet. Elle songea à Rhys, à son sourire de pirate, en regrettant que, de tous les gens qu'elle avait connus ici, le sort l'ait désigné, lui.

Depuis son poste d'observation, contre la coupole de verre brillant qui coiffait le manoir, elle pouvait voir les innombrables points de lumière qui brillaient dans Darkfrith, les étoiles qui scintillaient dans le ciel comme les flammes qui dansaient au sol. Elle était assise, les bras autour de ses genoux ramenés contre sa poitrine, toujours vêtue des affaires de Kimber. Elle ne voulait pas prendre le risque de se faufiler jusqu'à la Chambre des Morts, malgré les trésors qu'elle avait laissés dans la prison. Elle était prête à parier que personne ne la suivrait, mais elle n'avait aucune envie de tenter le sort.

Au moins la nuit était-elle plus fraîche que le jour. Le panneau de verre conservait une agréable tiédeur dans son dos, juste assez pour lui donner une sensation de confort. Elle y appuya l'arrière de sa tête, tout en regardant de sous ses paupières mi-closes l'homme qui se dirigeait vers elle sur les tuiles d'ardoise. Sur le toit de Chasen Manor que rien ne venait éclairer, il demeurait dans la pénombre. La courbe du dôme traversa sa silhouette, brouillant ses contours, la drapant d'ombres lustrées.

L'ouverture dans la coupole se trouvait du côté opposé. Mari avait choisi cet endroit afin qu'il n'ait pas besoin de muer, et qu'il vienne à elle comme n'importe qui, tout comme qu'il était.

— Tu es toujours ici, dit Kimber.

— Comme tu le vois.

Il fit halte devant elle, en équilibre sur la pente du toit, un pied botté au-dessus de l'autre.

— Vingt hommes, dit-elle sans bouger. Leur temps ne serait-il pas mieux employé à chercher ton frère, plutôt qu'à passer la nuit à me surveiller ?

Elle ne pouvait voir son visage mais elle imaginait sans mal son sourire, tendu, sardonique, sans la moindre trace d'humour.

— Ai-je ta parole que tu ne tenteras pas de quitter Chasen Manor ?

— Bien sûr. Autant de paroles que tu voudras !

— Merci. Voilà qui est rassurant. N'est-ce pas merveilleux de voir que nous nous comprenons si bien, toi et moi ? J'ai quatre fois plus d'hommes à la recherche de Rhys, et je ne considère pas comme une perte de temps le fait d'assurer ta sécurité.

Il observa un silence.

— Perçois-tu sa présence quelque part ?

— Non, avoua-t-elle avec regret.

Au-dessus d'eux, quelqu'un mua en dragon, perdit de l'altitude, puis s'éleva de nouveau sans un bruit dans le ciel. Mari leva la tête et plissa les yeux, jusqu'à ce qu'elle repère la silhouette de la bête qui se découpait sur l'éther, corps sinueux couleur de nuit sur un écrin plus noir encore.

— Me crois-tu incapable de les semer ?

— Je crois que si tu le pouvais, ma princesse, tu l'aurais déjà fait.

— Peut-être voulais-je seulement t'attendre ? Kimber se rapprocha d'elle, puis s'assit à ses côtés, les jambes croisées.

— Quel heureux hasard, me voilà justement ! Elle suivit des yeux une lanterne qui dessinait une longue traînée de lumière dans la forêt.

— J'ai réfléchi à ce qu'a dit le Conseiller.

Il avait tourné son regard dans la même direction qu'elle, mais elle comprit que toute son attention était focalisée sur elle.

— Impossible de me rappeler ce qui s'est passé dans la buvette.

— Ah ?

— Je me souviens d'avoir quitté la table, puis je revois l'homme qui m'a accostée ensuite, me prenant pour sa femme, mais entre les deux... Rien.

Il se tourna vers elle pour la regarder.

— Je voulais que tu le saches avant mon départ. Je n'ai pas menti, tout à l'heure – je ne suis pas comme toi. Je n'ai compris que plus tard qu'il me manquait des souvenirs.

Elle eut un haussement d'épaules fataliste.

— Peut-être y avait-il effectivement une femme. Peut-être s'agissait-il de cette jeune fille qui a disparu. Je ne sais pas. Tu dénoueras ce mystère quand je serai partie.

— Maricara...

— Il y a autre chose que je voudrais... Quelque chose à emporter avec moi.

Il secoua la tête. Il était à bout de patience, elle le savait. Cela s'entendait à sa voix tendue, à peine maîtrisée.

— Quoi ?

— Ceci.

Elle tendit une main vers son visage pour effleurer sa joue mal rasée, puis la lourde masse de mèches en désordre qui lui caressaient les épaules. Encadrant ensuite son visage de ses deux mains, elle l'immobilisa, tandis qu'elle posait ses lèvres sur les siennes.

Il ne protesta pas. Elle avait craint qu'il ne la repousse, songeant que, dans son impatience à l'enchaîner au sol pour reprendre la chasse, il ne soit pas d'humeur pour un baiser... pas même pour celui-ci, si doux dans la nuit tiède. Elle ferma les yeux pour ne plus voir ses traits.

Il couvrit son épaule de sa large paume et ne bougea pas. Lorsqu'elle s'écarta enfin de lui, il demanda seulement :

— Est-ce censé être un adieu ?

Les joues de Mari furent envahies d'une légère chaleur.

— Tu es encore très jeune, dit-il sans se départir de son flegme. Et sous tes manières de femme du monde, tu caches une grande naïveté. Tu as vu la vie que nous menons ici, notre ancrage dans ce monde, les précautions que nous déployons pour nous dissimuler. Sans les Zaharen, notre survie restait possible, mais elle a vacillé dès que nous avons eu vent de votre existence... Tu vas devoir changer, et moi aussi. Pour notre bien à tous, nous allons nous unir, toi et moi. Nous avons chacun nos règles et nos opinions, et je crains que sur bien des points, celles-ci ne divergent, mais il en sera tout de même ainsi. Une fois que tu seras mon épouse, tu deviendras le lien idéal entre nous et tous les *drakons* de Transylvanie.

— Je n'ai pas l'intention de me marier, répondit-elle, une main toujours sur sa joue.

— Tu m'en vois désolé, parce que d'une façon ou d'une autre, c'est ce qui va arriver.

— Mon peuple ne se laissera pas faire. Nous sommes de redoutables guerriers.

— Dans ce cas, tu comprends bien que nous irons au carnage. Même en comptant les tiens, il reste si peu de *drakons* ! Je détesterais en voir d'autres disparaître dans des querelles stériles, surtout avec les *sanf inimicus* à nos trousses.

Mari laissa retomber sa main, se rassit et, appuyant de nouveau la tête contre la paroi du dôme, leva les yeux vers le ciel.

— C'est donc ainsi que tu vois notre avenir ? demanda-t-elle, très calme. Dans le sang et les larmes ?

— À moi de te poser une question, princesse. Pourquoi es-tu venue jusqu'ici ?

— Tu le sais très bien.

— Une lettre aurait suffi pour nous mettre en garde contre les *sanf*. Les bagues constituaient une preuve assez éloquente. Tu n'avais aucune raison de venir en personne... à moins d'avoir un autre motif.

Elle laissa échapper un rire surpris.

— Tu crois que je suis venue pour t'épouser ?

— Je crois, répondit-il, que tout au fond de ton cœur, tu savais où était ta place. Tu savais qu'aucun *drakon* des Zaharen n'était fait pour toi comme je le suis. Tu as été mariée à un Alpha parce que le dragon noir qui court dans tes veines l'exigeait. Tu en épouseras un autre.

Il laissa glisser sa paume le long de son bras.

— Je regrette que tu aies entendu ces paroles, au Conseil. Et je regrette de ne pas avoir plus de temps pour te convaincre que j'ai raison. Je ne suis pas ton ennemi, Maricara. Que cela te plaise ou non, pour le meilleur et pour le pire, je suis ton époux. Ton compagnon. Ton Alpha. Tu seras bientôt reine, ni toi ni moi n'y pouvons rien. C'est pour cela que tu es venue ici. À quoi bon combattre ce qui est déjà écrit ?

Maricara avait la gorge sèche. Elle déglutit péniblement en détournant les yeux, soulagée que la pénombre empêche Kimber de voir son visage.

— Comme c'est romantique ! J'en perds la parole.

Du bout des doigts, Kimber imprima une légère caresse sur le dos de sa main.

— Je peux faire pleuvoir des pétales de roses sur toi, si tu le veux. Je peux t'offrir des montagnes de chocolats suisses et des

rivières de Champagne français... mais pour cela, tu devras me suivre à l'intérieur.

Il lui décocha un regard en biais.

— Le veux-tu ?

— Non.

Les étoiles au ciel lancèrent leurs scintillements d'argent, d'azur, d'or et d'améthyste. Des nuages de fumée étirèrent au-dessus d'eux leurs longues volutes charbonneuses.

— Tu peux le faire ici.

Elle sentit la tension qui habitait Kimber s'intensifier, donnant une puissance nouvelle à sa présence.

— J'attendrai, ajouta-t-elle.

Le moment était mal choisi pour le marivaudage, elle le savait aussi bien que Kimber. Il ne leur restait plus de temps ; la conclusion de leur histoire approchait à une vitesse vertigineuse, terrifiante, inexorable. Mari était venue jusqu'ici avec, dans son sillage, un vent de fin du monde, apportant à ce peuple né des brumes et des légendes l'effroyable menace d'être découvert, massacré, exposé à tous les dangers. Elle n'avait jamais voulu cela, mais le mal était fait.

Pourtant, le comte de Chasen la fixait d'un regard si appuyé qu'elle n'avait pas besoin de le voir pour en ressentir la brûlure sur sa peau. Puis il disparut, ne laissant derrière lui que ses vêtements qui retombèrent sur l'ardoise dans un froissement de cuir et de coton, tandis que ses bottes roulaient sur les tuiles.

Quelques instants plus tard, elle entendit sa voix qui provenait de sous le rebord du parapet.

— Ma belle, je crains que tu ne sois obligée de me rejoindre ici, si tu veux des pétales.

Sous sa forme de vapeur, il ne pouvait pas plus les lui apporter que sous son apparence de dragon.

Elle mua donc avant de descendre vers les jardins. Guidée par son odeur, elle parvint à un bosquet agrémenté de tonnelles et de pergolas, entouré de hautes herbes, que surplombait une longue rangée de fenêtres aux carreaux noirs et brillants.

Kimber se tenait dans l'ombre d'une charmille, entouré d'une profusion de vigne vierge et de roses rouges qui retombaient en cascade d'une arche de bois. À peine eut-elle retrouvé son

apparence de femme que les capiteux effluves qui dansaient autour de lui l'envahirent, puissamment épicés, si aromatiques qu'ils lui montèrent à la tête comme un verre de vin.

Elle avait mué tout contre lui. Retrouvant son souffle, elle s'appuya contre lui, nue comme Ève, et le prit par les épaules pour l'embrasser à perdre haleine. Il l'attira à lui pour lui rendre son baiser avec plus de passion encore. Mari entendit un souffle de brise passer dans les rosiers. Sous ses pieds, les graviers qui tapissaient le sol étaient durs, bien réels. Comme lui, songea-t-elle, émerveillée.

Il l'entraîna plus loin sous l'arche fleurie. Là, les ombres se faisaient si opaques qu'il disparut à sa vue. Tout ce qu'elle percevait de lui, à présent, c'étaient ses muscles d'acier qui roulaient sous la tiédeur de sa peau. Elle devina qu'il levait les mains pour laisser tomber sur elle une pluie de pétales de roses, qui volèrent alentour, caressant son front, ses seins, ses bras, glissant sur ses longs cheveux dénoués. Quelques-uns étaient toujours accrochés à sa paume lorsqu'il baissa les mains pour l'enlacer et l'embrasser de nouveau. D'autres s'attardaient sur elle – un sur ses lèvres, un autre sur sa gorge, tel un bijou logé dans le creux à la naissance de son cou.

— Là, murmura-t-il. Tu ressembles à...

— Tu ne peux pas me voir !

— Si.

Il frotta de ses lèvres le pétale collé à sa bouche, souligna ses contours de la pointe de la langue, avant de reprendre son baiser.

— Si, ma belle, je le peux.

Mari ferma les yeux, le souffle court, et rejeta la tête en arrière.

— À quoi est-ce que je ressemble ? chuchota-t-elle.

Les lèvres de Kim s'étirèrent en un sourire contre les siennes.

— À ma princesse. À la reine des dragons.

« À celle qui m'était destinée », faillit ajouter Kim, avant de se pencher vers elle pour un nouveau baiser.

Qu'il regrettait cette obscurité ! Il aurait aimé que les rayons du soleil ou l'éclat d'une torche puissent l'aider à distinguer plus que l'éclat de sa peau laiteuse, le lustre de ses longues mèches, la

faible étincelle de ses yeux d'opale. Tout en elle échappait à sa vue – ses lèvres, ses cheveux, ses seins... Oui, même ses seins, pourtant si chauds et lourds au creux de ses paumes.

Il referma les lèvres sur la naissance de sa gorge, là où son poulx battait au rythme de son désir, puis descendit le long de son cou, avant de se pencher pour frotter son visage contre sa poitrine. Il referma ensuite ses bras autour d'elle pour la soulever, lui arrachant un petit soupir que couvrirent presque les sourdes pulsations de son cœur. Elle était si légère qu'il sentait à peine son poids. Kim arrondit la bouche autour d'un mamelon durci par le désir et l'aspira doucement entre ses dents. Dans un gémissement, elle murmura son nom.

Voilà ce qu'il voulait. Voilà l'instant qu'il espérait – il ne demandait pas l'éternité, rien que quelques minutes durant lesquelles il oublierait le poids de son titre et de sa charge, noierait son inquiétude pour son frère dans le miel des baisers de Mari, dans la douceur de son étreinte. L'effroi qui l'habitait était si vif, si terrible qu'il en tremblait presque. Il lui fallait aujourd'hui assister au naufrage de tout ce qui lui était cher, et il avait beau être un homme fait, un chef résolu, il avait désespérément besoin de ces moments volés auprès d'elle.

Tout au fond de son cœur, en un lieu si profondément caché qu'il n'en connaissait même pas le nom, Kim savait que la terreur était en train de l'emporter. Il perdait son empire sur lui-même. Il ne pouvait songer à son frère sans être fou d'angoisse, et c'était une si vive douleur que son propre sang paraissait en être empoisonné. Il lui semblait à présent qu'il n'était plus de chair mais de plomb, et que cette matière inerte dont il était fait le ralentissait, l'alourdissait, sans lui offrir de protection contre le froid mortel qui le rongait de l'intérieur. Il ne pouvait venir en aide à Rhys, et cela le plongeait dans les affres du désespoir. Il ne pouvait rien non plus pour son Clan. Chaque fois qu'il fermait les yeux, l'image de l'émeraude brisée lui revenait, comme imprimée au fer rouge sur sa rétine. Le bijou fracassé. Son petit frère mort, torturé. Et son cœur... son cœur...

Si même lui s'effondrait, songea Kim, que resterait-il ? Rien de bon. Rien qui puisse aider les *drakons*, ou sa promise.

Maricara avait-elle perçu ses tourments secrets ? Elle était si intuitive ! Elle releva le visage vers lui, environnée du parfum des roses et de la nuit, et Kim se sentit happé par son profond mystère. Il s'accrocha à elle avec un étrange soulagement. Oui, il pouvait se noyer en elle pour se libérer de tous ses fardeaux. En cet instant, il n'avait pas de plus vif désir.

Posant les mains sur les épaules de Kim, elle souleva les jambes et les referma autour de sa taille. Puis elle se cambra et, pendant un instant magique, il entrevit sa silhouette éclairée par les rayons de l'astre lunaire – sa gorge blanche, la ligne de son cou et de ses épaules, ses muscles tendus. Puis il la ramena dans l'ombre des rosiers et, appuyé contre les tiges épineuses, enfouit son visage dans le cou de sa compagne, la fit lentement glisser sur lui...

... et entra en elle. Il la désirait tant, et avec une telle ardeur, qu'il en oubliait tout – les jardins, le manoir, les *drakons* qui patrouillaient alentour. Les feuillages secs des rosiers lui griffaient les épaules, leurs épines lui balafraient le dos, son sang coulait, mais il n'en avait que faire.

Maricara était là, dans ses bras, offerte. Lorsqu'elle l'embrassa sans retenue tout en le guidant en elle, toutes ses pensées rationnelles fondirent comme neige au soleil. Il entendit un gémissement de plaisir impudique... dont, comprit-il avec un temps de retard, il était l'auteur.

Pour toute réponse, le baiser de Maricara se fit plus audacieux. Elle referma les bras autour de son cou, tandis qu'il glissait les mains sous ses fesses pour la plaquer contre lui. Il l'entraîna alors dans une danse primitive, venue du fond des âges. Elle raffermir sa prise sur ses épaules, l'enlaça plus fermement entre ses cuisses, tout en l'enserrant étroitement dans son fourreau de velours. Jamais Kim n'avait vécu cela, jamais il n'avait imaginé qu'il ferait l'amour à une reine dans un jardin, en songeant : « Oui, c'est cela que je veux. C'est elle ! »

Elle se contracta doucement autour de lui. La jouissance était déjà là, prête à l'emporter, ne lui laissant même pas le temps de reprendre son souffle. Elle fut secouée d'un spasme de plaisir et laissa échapper un petit gémissement surpris qui acheva de le rendre fou. De ses mains tremblantes d'impatience, il la pressa

contre lui avec fougue pour entrer plus profondément en elle, faisant tressauter ses seins ronds et pleins contre son torse. Il la souleva légèrement, avant de plonger si loin en elle que c'en était douloureux, et exquis à la fois. Maricara frémit de nouveau, emportée par une seconde vague de volupté. Alors, il laissa sa semence veloutée jaillir en elle, avant d'appuyer contre les rosiers son dos ensanglanté.

Plaquée contre son amant, comblée et meurtrie, enivrée par le parfum des roses auquel se mêlaient les capiteux effluves de l'amour, Mari posa sa tête contre la sienne, embrassant ses mèches emmêlées. Sur la peau de Kim s'attardait un goût de sel et de satin. Elle ferma les yeux en caressant du bout des doigts les contours de son visage, comme pour les imprimer à jamais dans sa mémoire.

Cela, c'était un adieu.

Elle s'endormit debout contre lui. Il la retenait d'une main passée autour de sa taille, l'autre sous sa tête, serrée contre lui. Elle avait son front sur son épaule, et ses longs cheveux venaient lui frôler les hanches.

Les hommes du Clan continuaient à sillonner le ciel au-dessus d'eux, terreurs nocturnes chevauchant les vents. Kim savait qu'il devait la quitter, rejoindre les siens qui patrouillaient. Le temps qu'il avait pris pour la rejoindre sur le toit du manoir était autant de précieuses minutes volées à Rhys, mais il s'était tout de même accordé ce répit. À présent, il lui fallait partir.

Ils s'étaient quittés sur un malentendu à midi, et cela l'avait tourmenté. Il avait participé aux recherches dans l'espoir que la chasse absorberait toutes ses pensées, mais, toute la journée et une bonne partie de la soirée, il avait été hanté par l'expression qu'il avait vue sur son visage.

Le choc. La douleur. Et, pire que tout, le détachement. Elle avait baissé les yeux et, sans un regard pour lui, avait quitté la pièce. Kim avait beau savoir qu'elle ne pourrait aller loin – il lui avait suffi d'un geste de la main pour que des gardes la prennent en filature dès qu'elle avait franchi les portes du manoir –, il regrettait de l'avoir blessée.

Parce qu'elle était son épouse. Son cœur, sa flamme, celle

pour qui il se consumait. Jamais il n'avait voulu lui faire de mal.

Il ne pouvait pas s'en aller sans s'assurer qu'elle était en sécurité. Il avait besoin de savoir qu'elle, au moins, était à l'abri.

Il tourna son visage vers le sien en fermant les yeux et posa ses lèvres sur son front. Elle se réveilla, leva la tête et, clignant des yeux, regarda alentour, toujours lovée entre ses bras. Dans la faible clarté des étoiles, les roses couleurs de cendre déployaient leurs pétales gaufrés tout autour d'eux, ainsi qu'à leurs pieds.

— Mon amour, murmura-t-il. Viens, rentrons.

D'une main, elle écarta une mèche de sa joue.

— Non ! Je ne veux pas y retourner.

— Dans la... dans ta chambre ?

— Je n'irai pas seule.

— Tu ne seras pas seule ; je resterai avec toi, affirma-t-il. Un moment, du moins.

Elle laissa échapper un soupir qui vint caresser la peau de Kim.

— Non.

— Tu es épuisée. Tu as besoin de repos.

Elle leva de nouveau la tête vers lui. Ses yeux brillaient de cette étrange lueur, à la fois pâle et fiévreuse, qu'il leur avait déjà vue à Seaham.

— Pas encore, dit-elle, avant de prendre une longue inspiration. Je ne suis pas encore assez fatiguée.

— Maricara, la gronda-t-il tendrement.

— Pas encore, répéta-t-elle d'une voix brisée, en s'arrachant à son étreinte.

— Je serai là, mon dragon noir. Je te retiendrai. Je ne te laisserai pas t'envoler.

Elle émit un petit rire désabusé qui s'acheva dans un bâillement, qu'elle masqua d'un geste élégant. Kim prit son autre main et, glissant ses doigts entre les siens, la leva pour désigner le balcon de sa propre chambre.

— Là, tu vois ? La fenêtre à gauche de la gargouille, celle avec un bec et des ailes bordées de plumes... Elle est ouverte. Viens avec moi.

Il mua en fumée, en espérant qu'elle le suivrait... ce qu'elle fit quelques instants plus tard. Dans son sillage, elle traversa ses

appartements et se dirigea vers le lit. Toutes les pièces étaient plongées dans le noir. Sur la table de nuit, la lampe mauresque en verre n'avait même pas été allumée. Ce soir, tous les *drakons* du comté étaient occupés, mais pas à des tâches domestiques.

Les draps de Kim étaient doux, lavés au savon parfumé et séchés dans la brise fleurie de l'été. Il les ouvrit pour Maricara et attendit que la délicate brume bleutée se rassemble, que se dessinent les contours de sa silhouette et qu'elle se matérialise de nouveau dans tout l'éclat de sa beauté.

Mari le considéra depuis l'autre côté du lit, les sourcils froncés, l'air indécis.

— Je serai vite de retour, promit-il.

Elle s'étendit sur le matelas, se roula sous les draps et ferma les paupières, un bras en travers de l'oreiller.

Quelques secondes plus tard, elle dormait.

Kim n'avait pas l'intention de rester à ses côtés plus de quelques instants. Il avait encore tant à faire, tant de questions urgentes à régler ! Lorsqu'il s'étendit près d'elle, par-dessus les draps, une douce sensation de bien-être l'envahit, semblable à un puissant narcotique.

Elle dormait. Kim demeura éveillé... du moins le crut-il. Il dut s'assoupir en observant son visage dans la pénombre du dais, la courbe de son cou, le noir de la nuit qui soulignait son épaule... Lorsqu'il leva les yeux, le ciel derrière le balcon s'était teinté de vert, et des nuages chargés de pluie, qui apparaissaient à la lisière de l'encadrement de la fenêtre, arboraient des reflets d'or et de plomb.

L'aube se levait. Il était seul sur les draps en désordre. Maricara avait disparu.

Mari ne partit pas vers l'est. Ils s'attendaient tous qu'elle mette le cap sur *Zaharen Yce*. À l'ouest, c'était l'Irlande et l'océan ; au nord, les terres nues et désolées de l'Écosse. Après avoir décrit quelques tours dans le ciel, indécise, elle prit la route du sud, parce que c'était la direction la plus absurde, celle qui la mènerait vers le cœur de l'Angleterre.

Elle laissait derrière elle les collines au creux desquelles se nichait un pays de verdure et de brumes, un manoir percé de mille fenêtres et bercé de mille chants apaisants, ses robes et ses bijoux, les *drakons* et leur Alpha, cet homme qui était parvenu, malgré tous les efforts qu'elle avait déployés, à déchiffrer l'alphabet secret de son âme, l'avait hypnotisée d'un seul de ses regards verts et, passant sa main sur sa poitrine, lui avait arraché le cœur sans même le vouloir.

Leurs routes se croiseraient de nouveau, mais elle refusait de songer aux circonstances de leur prochaine rencontre.

Elle eut recours au même subterfuge pour quitter le comté que pour y entrer. Elle s'élança vers le ciel de toute sa puissance, aussi haut que ses ailes pouvaient la porter, et plus encore, en gémissant sous l'effort. À cette altitude, l'air était si rare qu'elle craignait que l'on n'entende son souffle haletant, mais les dragons de Darkfrith étaient occupés à rechercher leurs disparus, les *sanf*, pour la plupart des humains, ne savaient pas voler et Rhys Langford, où qu'il soit, ne le pouvait probablement plus.

Ceux qui étaient chargés de sa surveillance – vingt-trois en tout –, en revanche, se lancèrent aussitôt à sa suite, nuages lorsqu'elle était nuage, dragons lorsqu'elle était dragon. Malheureusement pour eux, l'obscurité qui précède l'aube avait

toujours été le meilleur moment pour s'enfuir, elle le savait depuis l'enfance. La vue était gênée, les sens émoussés. L'un après l'autre, ses poursuivants renoncèrent.

Les deux derniers, manifestement d'habiles traqueurs, se révélèrent néanmoins coriaces. Il lui fallut encore quatre ou cinq lieues pour les semer. Elle finit par y parvenir au-dessus des méandres d'une grande rivière. Là, elle descendit très bas, pour que la fraîcheur de l'eau atténue son odeur et que les ombres de la forêt brouillent son image. Un quart d'heure plus tard, elle était libre.

De nouveau, elle monta vers le ciel.

Au-dessous d'elle, le paysage semblait s'écouler comme les flots de la rivière. Champs, lacs et hameaux défilaient à toute vitesse, si bien qu'elle les voyait à peine. Elle fila à travers l'espace jusqu'à ce que la promesse du soleil jette sur l'horizon des touches d'or et de rose et qu'au-dessus d'elle, le ventre de l'énorme masse nuageuse se teinte de jade, et ses contours de bronze. Enfin, la mer apparut. Elle se manifesta d'abord par une soudaine sensation de bruine dans les poumons de Mari, puis par un extraordinaire scintillement lumineux montant des vagues émeraude où flottaient des navires et des paquets d'écume blanche qui venaient se fracasser contre la roche d'une myriade d'îlots.

Mari plissa les paupières, pensive. L'océan s'étendait à perte de vue, n'offrant guère de points de chute au cas où elle aurait besoin de faire halte. Or, elle détestait nager. Mieux valait qu'elle poursuive sa route vers le sud, jusqu'à Douvres si elle était assez hardie. Cependant, alors qu'elle longeait le rivage, Mari se surprit à regarder à plusieurs reprises en direction de la ligne ambrée qui séparait les flots de l'horizon, où elle croyait voir se dresser les sommets des Alpes balayés par les vents, avec leurs glaciers et leurs bouquets d'edelweiss.

Lui revinrent alors en mémoire ses réveils, nue, sur le toit de la plus haute tour de *Zaharen Yce*, le quartz blanc, le foin qui lui écorchait la peau, les cochons de lait dévorés au plus noir de la nuit, les beffrois...

Qu'elle regrettait de ne pas avoir de foyer ! Elle en aurait pleuré. Dans son sommeil, dans ses vols de nuit en somnambule,

c'était cela qu'elle recherchait, un endroit où elle serait acceptée telle qu'elle était, où elle pourrait enfin se reposer. Même si les Zaharen lui réservaient un accueil tiède, *Zaharen Yce* était sien ; cette île ne le serait jamais. Elle avait versé du sang pour lui, elle y avait perdu son innocence, elle avait autant que n'importe qui d'autre le droit de le défendre.

Elle replia ses ailes et vira vers l'est. Au même instant, les premières notes de pure musique s'élevèrent, loin en contrebas.

Un chant surnaturel. Des accents qui évoquaient une jeune fille prénommée Honor, et une disparition.

Non ! Redoublant de vitesse, Mari étira son corps pour devenir aussi mince que possible et fit la sourde oreille. Elle refusait d'entendre cette mélodie. Elle ne reviendrait pas en arrière. Elle ne se laisserait pas prendre au mystère de ces notes qui flottaient jusqu'à elle, ni à leur appel insistant. Peu lui importait de savoir d'où elles venaient. Elle avait une mission, à présent. Un devoir.

Et pourtant... que c'était beau ! Ce chant était le plus pur des cantiques. Poignant de nostalgie, il était si simple et si profond à la fois que, lorsqu'elle battit des cils, des larmes volèrent dans son sillage. Elle s'aperçut que ses ailes s'incurvaient de nouveau, que tout son corps se cabrait pour retourner vers l'intérieur des terres.

Non. Non !

Elle poursuivit sa route en décrivant un vaste cercle. Un éclair de lumière aveuglant monta de l'océan ; un vol de sternes se rassembla au ras des flots et s'élança vers les terres, avant de disparaître dans le paysage de dunes et de falaises aux lumineuses nuances de craie.

Le chant était d'une envoûtante séduction, et toujours étrangement familier. Aussi sûrement qu'une immense et invisible laisse, il l'attira par-dessus les falaises, par-dessus les forêts, par-dessus les toits pentus d'un village à plus d'une lieue de là... mais il ne provenait pas de cet endroit. Il montait d'une clairière aux arbres sauvagement abattus, jonchée de feuilles mortes.

Quelqu'un était occupé à brûler les troncs et les branches. De la fumée s'élevait en lourdes volutes noires dans le ciel matinal.

Au bord de la clairière se trouvait une sorte de vilaine hutte de berger, à demi cachée dans les bois. La fumée venait de l'arrière de cette bâtisse. Mari mua en vapeur et, se mêlant aux fumerolles charbonneuses qui montaient du bûcher, survola le toit de chaume pourrie qu'étaient de lourdes branches fissurées par les ans et ployant sous leur fardeau. Sous l'unique fenêtre, un maigre parterre de géraniums blancs envahi de mauvaises herbes peinait à ouvrir ses fleurs.

Et de la cabane jaillissait le chant qui implorait : « Oui, viens, entre donc ! »

Mari se faufila parmi le chaume.

Il était éveillé. Il ne se souvenait pas d'avoir repris conscience. Enfer, il ne se rappelait pas non plus s'être endormi ! Il était parti dans le bois côté sud, cela au moins, il le savait. Il avait marché dans l'espoir d'apaiser la fièvre qui le consumait, suivant les traces et l'odeur d'un cerf dont la piste s'était soudain interrompue sous ses pieds, parmi les frênes et les ormes. Il avait dû s'endormir là. Il avait tout oublié. En revanche, il était éveillé, maintenant. Douloureusement éveillé. Pour une raison qu'il ignorait, entre ces deux moments, le monde était devenu obscur et puant.

Un capuchon l'aveuglait. Il était enchaîné, à genoux dans la poussière. Lui qui était pourtant solide ne pouvait se redresser plus. Celui qui l'avait attaché de la sorte connaissait donc sa force. Il y avait eu des gens ici, tout à l'heure. Rhys avait perdu la notion du temps, mais de cela, il était certain. Ils étaient humains, à l'exception de l'un d'entre eux, et parlaient une langue qu'il ne comprenait pas. Ce n'était ni du français ni de l'allemand, ni rien d'aussi connu. Leurs paroles s'entrechoquaient en syllabes saccadées qui lui échappaient et qui, lorsqu'il essayait de les suivre, lui donnaient d'effroyables maux de tête.

Mais ils étaient partis. Ils s'étaient enfuis en hâte. Rhys était resté seul, prostré, dans cette pièce où tout lui était étranger. Une curieuse mélodie hantait son esprit et, malgré la chaleur étouffante qui l'environnait, ses mains et ses pieds lui semblaient glacés. Quelque chose coulait dans son cou, imprégnant l'étoffe nouée contre sa gorge. Probablement du

sang.

Soudain, il perçut une nouvelle chaleur au-dessus de lui. Très douce, presque impalpable, et pourtant bien présente, elle venait de pénétrer avec prudence dans l'espace assourdi de ses perceptions. Et elle était indéniablement féminine.

Il la connaissait. Il leva la tête, sa torpeur se dissipant dans un éclair de lucidité horrifiée. Déjà, elle muait, descendait vers lui, s'emparait de ses mains avec force.

— Rhys ? appela-t-elle.

Il serra les poings.

— Muez ! ordonna-t-il d'une voix brisée.

Hélas ! Comme il le craignait, les Autres n'étaient pas partis bien loin.

Depuis trente et un ans, soit la totalité de sa vie, Audrey Langford Downing était la moitié d'un tout. Les naissances gémellaires, voire triples, étaient monnaie courante chez les *drakons*, bien que, depuis quelque temps, elles fussent en nette régression.

Non seulement Audrey était née la deuxième, ce qui était déjà contrariant, mais elle était née fille, ce qui la plaçait automatiquement au rang de cadette, eût-elle vu le jour avant son frère. Kimber, son jumeau mais son aîné, semblait être venu au monde dans un cri de triomphe, déjà pleinement conscient de sa place dans leur société. Du plus lointain que remontent les souvenirs d'Audrey, il avait toujours été prompt à prendre les commandes, à décider, à congédier. Si Kimber avait eu un caractère moins bien trempé, s'il avait été d'un naturel moins généreux, elle en aurait conçu une vive amertume. N'obtenait-il pas tout ce qu'il désirait, et cela depuis toujours ? Il était rayonnant de beauté, doté d'un charme ravageur, adoré de tout le Clan. Il avait été l'héritier de l'Alpha, puis Alpha à son tour. Depuis des années, elle le voyait recevoir les faveurs de leur peuple avec cette grâce dénuée de manières qui ne laissait pas de la fasciner.

Elle aurait pu le haïr. Parfois, lorsqu'ils étaient plus jeunes – quand, le visage éclairé d'un sourire radieux, il lui racontait la vie à Londres, les bals, la cour royale, merveilles qu'elle ne connaîtrait jamais –, Audrey songeait que, peut-être, une infime

part d'elle-même le détestait. C'était Tess qui avait arraché la graine d'amertume avant qu'elle germe dans le cœur de sa fille. Tess, qui ne tolérait ni la mesquinerie ni la malhonnêteté chez ses enfants – quoique sa définition personnelle de l'honnêteté fût très peu orthodoxe, pour ne pas dire plus.

Sa mère l'avait interceptée tôt le matin de son dix-septième anniversaire. Les réjouissances avaient commencé la veille au soir, par des feux d'artifice et des danses endiablées à la taverne. Des flots de rubans bleu et or accrochés aux fenêtres des maisons et aux devantures des boutiques du village se balançaient joyeusement, donnant aux rues un air de fête. Une réception était prévue le soir même au manoir, ouverte à qui voudrait venir. Il y aurait un buffet raffiné, et on servirait du punch dans la salle de bal. Peut-être même danserait-on le quadrille.

Tout cela en l'honneur de Kimber.

Car Audrey avait beau être née le même jour des mêmes parents, c'était à Kimber, et seulement à lui, que le Clan s'apprêtait à rendre hommage.

À l'époque, elle n'avait pas encore réussi à muer. Ce don ne lui serait accordé que trois ou quatre mois plus tard. Aussi était-ce sous sa forme humaine qu'elle s'était faufilée hors de Chasen Manor, à pied, vêtue de noir. Elle se trouvait au niveau de la bibliothèque de prêt du village lorsque Tess s'était matérialisée devant elle, lui barrant le passage.

Oui, c'était bien cela. Devant la bibliothèque, vers 4 heures du matin... Audrey s'était adossée à la vitrine en regardant ses pieds, maussade. À cette heure indue, tout le monde dormait, sauf quelques buveurs qui s'attardaient à la taverne, mais ils étaient ivres et se trouvaient de l'autre côté de la bourgade. Et de toute façon, personne ne s'occupait jamais d'elle...

L'un des rubans, libéré de son attache, retombait sur le pavé en ondulations serpentine. Elle l'avait considéré d'un regard morne, poussé de-ci, de-là par la brise, frôlant parfois ses jupes. Elle était assoiffée, mais elle avait oublié d'apporter de quoi boire.

— Il est tard, avait déclaré sa mère d'une voix tranquille, tout près d'elle.

Parce qu'elle avait la gorge sèche et que son bref élan de rébellion commençait déjà à se briser, Audrey avait répliqué d'un ton acide :

— Et alors ?

— Alors rien, avait répondu Tess, depuis l'ombre de l'auvent qui surplombait la porte de la bibliothèque. Moi aussi, j'ai toujours aimé la nuit. C'est bien pratique, pour partir en maraude. Jolie robe. Elle ressemble comme deux gouttes d'eau à celles des domestiques. Qu'avez-vous fait du tablier ?

— Rien du tout, avait grommelé Audrey, avant d'ajouter : Je le recoudrai.

— Mieux vaut que ce soit vous, plutôt que moi ! s'était joyeusement exclamée Tess, dont le peu de goût pour les travaux d'aiguille était notoire.

Audrey avait relevé le menton d'un air de défi.

— Eh bien, vous ne me punissez pas ?

— Moi ? Dieu du Ciel, de quoi êtes-vous donc coupable ?

— De... ça, avait répondu Audrey en désignant d'un geste les rues aux volets fermés. De m'être enfuie.

— Oh. Vous appelez cela vous enfuir ?

Il y avait dans sa voix une telle douceur, une telle compassion qu'Audrey s'était emportée.

— Absolument ! Ce n'est peut-être pas grand-chose comparé à vous, le célèbre Voleur de Brume, mais je vous rappelle que ce n'est pas autorisé. De plus, j'ai arraché ce ruban, et j'ai bien l'intention d'en faire tomber d'autres, autant que je le pourrai. Je vous assure que si j'avais un dixième de vos dons, j'aurais quitté cet endroit depuis longtemps !

Tess n'avait pas répondu. Audrey avait le souffle court, et à sa grande humiliation, des larmes lui brûlaient les paupières. La rue obscure devant elle prenait des contours mouvants, tandis que le son d'un cor s'élevait de la taverne bruyante.

Audrey avait éteint la flamme de la lanterne à la devanture de la bibliothèque à l'aide d'une pierre habilement lancée. Lorsque Tess s'était avancée d'un pas, elle était toujours dans l'ombre.

— Croyez-vous que ce sera facile, pour lui ? avait-elle demandé avec douceur, tout en posant une main sur le bras de sa fille.

Audrey s'était libérée d'un geste vif.

— Je n'ai pas envie de discuter de ça.

— Cela ne le sera pas, voyez-vous. Il est fort, et c'est une bonne chose, parce que le rôle de chef de notre peuple est un fardeau que les faibles ne peuvent porter.

— Oh, c'est vrai. Pauvre Kimber !

— Non. Pauvre Audrey, qui doit supporter tout cela en sachant qu'elle est aussi solide et intelligente que son frère, mais qu'elle ne sera jamais autorisée à vivre sa vie. Elle grandira, deviendra une très belle jeune femme, tombera amoureuse et se mariera. Elle apprendra à voler — oui, ma chère, vous y arriverez ; nous nous ressemblons beaucoup, et je n'en doute pas, je vous ai transmis cela aussi. Seulement, vous serez toujours une femme.

Tess avait levé une main dans l'air nocturne et l'avait examinée d'un air pensif.

— Et peut-être, un jour, Audrey se hissera-t-elle au-dessus de nous tous. Peut-être réussira-t-elle à convaincre son Clan que les femmes méritent une meilleure place que celle qu'on leur réserve aujourd'hui. Peut-être réussira-t-elle là où sa mère a échoué.

Elle avait laissé retomber son bras.

— Le monde de Kimber est à la fois plus vaste et plus étroit que le vôtre. Il n'aura jamais à se battre autant que vous. Il n'apprendra jamais autant que vous. Quand votre père avait son âge, il avait déjà été obligé de tuer en public deux hommes considérés comme des menaces pour le clan. Pour notre sécurité à tous. Est-ce là un destin que vous enviez ?

Cela était vrai, Audrey le savait. Elle avait suivi du regard le ruban qui se tordait dans la brise nocturne et secoué la tête.

— Votre frère non plus n'en veut pas, avait poursuivi Tess, mais il s'y pliera. La violence, le meurtre, les mensonges, la tromperie, la mort... Il accomplira son devoir. Comme sa sœur jumelle, il est né avec un cœur tendre, mais le chemin qui l'attend ne fera que l'endurcir. Je ne pense pas que vous deviez le jalouser pour cela. Vraiment pas.

Bien des années plus tard, l'écho de la voix de sa mère résonnait encore à ses oreilles. Audrey n'avait pas oublié ses

paroles pleines de bon sens, ni la chaleur de sa main sur son bras.

Elle regarda son frère, qui se tenait à présent dans la salle de réception noir et ivoire de Chasen Manor, où luisaient doucement les incrustations d'ambre et les motifs à la feuille d'or. Les leurs se pressaient en nombre dans la vaste pièce.

La moitié d'un tout... Du haut de l'estrade des musiciens – celle-là même où, quatorze ans plus tôt, on avait joué un fameux quadrille –, son jumeau haranguait la foule, mais elle ne l'écoutait pas. Elle était bien trop occupée à l'observer.

Cet homme, malgré la ressemblance, n'était pas Kimber. Taillé dans la glace et le marbre, c'était un étranger, qu'elle n'avait croisé que dans des circonstances aussi rares qu'exceptionnelles.

Un homme au cœur empli de ténèbres.

Il portait des vêtements qu'elle lui avait vus cent fois : une chemise amidonnée, des culottes de daim, de hautes bottes de cuir brun. Pas de veste. Dans les rayons du soleil qui descendait vers l'ouest, sa tenue pourtant rustique se parait d'un flamboiement d'or et de cuivre, et ses cheveux défaits se nimbaient d'éclatantes nuances de miel et de blé. Mais c'était bien le seul aspect de sa personne encore humain ! Dans la salle, tous avaient les yeux tournés vers lui, captivés par son magnétisme et par le charisme sauvage qui émanait de lui. Seul un dragon était capable d'un tel tour de force.

Son visage dur et froid avait des traits de statue. Il se tenait bien droit, comme s'il jaillissait de l'estrade, ou du manoir lui-même, pour ne faire qu'un avec le ciel, les arbres, le sang de la terre. Il parcourait la foule d'un regard étincelant qui faisait rouler de grands yeux effarés à plus d'une jeune fille dans l'assistance.

Tess n'était pas là pour l'admirer. À sa place se tenait à présent Joan, qui, tout comme sa sœur aînée, observait, les mains nouées, la métamorphose de Kimber. Ce qui restait de lui semblait se détacher de sa personne, tels des lambeaux d'écorce se flétrissant et tombant, pour révéler l'Alpha dans toute sa terrible splendeur, un fauve qui n'avait nul besoin de hausser le ton ni de prendre des poses théâtrales pour imposer son

autorité. En quelques phrases prononcées d'une voix chaude et feutrée, il avait littéralement électrisé l'assemblée.

— Considérez n'importe quel inconnu croisé dans le comté comme un *sanf*, quoi qu'il dise. Abattez-le si vous le devez ; rapportez-le-moi vivant si vous le pouvez.

Un couple de passereaux traversa à tire-d'aile le paysage qui s'étendait derrière la baie vitrée située dans son dos, rapide tache sombre qui se fondit dans la masse verte de la forêt qui barrait l'horizon.

— Soyez sans pitié, ajouta l'Alpha.

La question de savoir si *Draumr* a réellement existé fait l'objet de débats parmi les *drakons*, de nos jours.

Certes, on en discute avec la plus grande courtoisie. Ces dames dragons en dentelles et corset sirotent leur thé dans les salons à la mode en échangeant leurs impressions à ce sujet d'une voix feutrée. Les jambes croisées avec grâce, elles répandent leurs sourires à la ronde, laissant parfois apercevoir une dentition d'un blanc éclatant.

Ces messieurs se comportent à peu près à l'identique dans leurs élégants fumoirs, leur rapière au pommeau serti de gemmes battant leur hanche, les mains chargées de bagues de topaze et de cornaline d'où montent de subtiles harmonies.

Aucun ne parvient à une conclusion définitive.

Comment le pourraient-ils ? Ces dragons n'ont jamais réellement entendu l'envoûtant appel du diamant. Il arrive qu'à l'occasion, l'un d'entre eux lève la tête de ses occupations journalières, son attention soudain attirée par quelques notes qui semblent jaillir de nulle part pour l'envelopper de leurs accents nostalgiques et l'envahir d'un bien-être extatique. Nées de l'écho et vite emportées sur ses ailes, elles disparaissent à peine ses lèvres se sont-elles entrouvertes sur un soupir de bonheur.

Ce soir-là, il va se coucher en proie à une sourde mélancolie, se demandant s'il est fiévreux, ne sachant pas s'il a rêvé ou non.

Draumr ne s'appelle-t-il pas, après tout, le diamant-qui-rêve ?

Et il a bel et bien existé. Beaucoup d'entre nous n'y croient plus, mais moi, j'étais là. J'ai été la proie de sa malveillance plus souvent qu'à mon tour, et lors de ma dernière altercation avec

Draumr, je le maîtrisais suffisamment pour utiliser moi-même son pouvoir.

Si je possédais ce diamant aujourd'hui – n'en serait-ce qu'un éclat –, qui sait de quoi je serais capable ?

Le plaisir absolu est un puissant aiguillon.

La douleur l'est tout autant.

Cette ville ne pouvait être que Londres. Mari en était certaine, bien qu'elle n'en eût rien vu. On l'avait amenée ici dans un attelage tiré par des chevaux qui soufflaient et gémissaient chaque fois qu'elle changeait de position sur la banquette.

On l'avait bâillonnée et ligotée, mains dans le dos, à l'aide d'une lourde chaîne. Ses ravisseurs, au nombre de quatre, avaient voyagé avec elle dans l'habitacle. Leur poulx était rapide et irrégulier. Trois d'entre eux, qui exhalaient une odeur fétide d'oignon cru, de sueur et de crasse, auraient eu besoin d'un bon bain. Puis l'attelage avait atteint les abords de la ville, et une nouvelle source de puanteur avait envahi l'air.

Aucun d'entre eux n'avait prononcé un mot pendant le long trajet. Seul le quatrième lui avait parlé, et encore n'avait-ce été que quelques mots murmurés à son oreille, lorsqu'ils l'avaient capturée dans la cabane et lui avaient couvert la tête du capuchon, tout en appuyant la pointe d'un couteau sur sa gorge jusqu'à ce qu'elle sente la chaleur de son propre sang.

S'agenouillant dans la poussière où elle était prostrée, il avait frôlé le capuchon de ses lèvres et chuchoté en français :

— N'essayez pas de résister, et gardez le silence.

Elle lui avait obéi. C'était de lui que provenait l'envoûtante mélodie. C'était à cause de lui qu'elle se trouvait à présent dans cet endroit inconnu – ni une cabane ni une maison particulière, si elle en jugeait par les effluves raffinés qui emplissaient l'air : du cognac tiède, de vagues réminiscences d'opium, de lampes à huile, de produits de toilette parfumés à l'eau de Cologne. Autour d'elle, des couloirs étroits, de nombreuses pièces... Elle n'avait pas de chaussures aux pieds. Sur le trajet qui l'avait menée jusqu'à cette chambre, elle avait foulé d'épais tapis

recouvrant le sol de pierre froid. Elle n'avait perçu aucun changement de température ou de luminosité à travers l'étoffe qui lui couvrait le visage ; aucun panneau de verre n'avait répercuté le moindre son. S'il y avait des fenêtres, elles devaient avoir été obturées par des briques.

Londres ! De l'autre côté des murs et des couloirs lui parvenaient les cris des vendeurs de rue vantant leur poisson, leurs cerises ou leur thé. Des attelages passaient bruyamment, si nombreux qu'elle ne pouvait les compter, accompagnés par les aboiements des chiens et les cris des petits mendiants. Non loin de là, elle pouvait distinguer une conversation entre deux hommes ; il y était question d'alizés, d'ivoire et de chanvre. En ralentissant sa respiration et en détendant les muscles de ses mains, elle parvint à se concentrer suffisamment pour capter l'imperceptible et continuels clapotis d'une formidable masse d'eau contre des quais de pierre. Ce ne pouvait être que les quais de la Tamise, cette vaste artère marchande par laquelle transitaient les richesses du pays. Mari avait lu dans les livres des descriptions de la grande voie fluviale essentielle au commerce de l'Angleterre.

Jamais elle n'aurait cru être un jour à ce point désespérée...
Jamais elle n'aurait imaginé en arriver là...

Son poulx battait la chamade. Elle obéissait aux ordres du quatrième homme. Elle ne pouvait parler, même si elle le voulait, et résister était hors de question. Du moins, pour l'instant.

Les *sanf inimicus*. Une vague de peur et de rage monta en elle, tandis qu'un nœud douloureux se formait au creux de son ventre, lui donnant la nausée. Si elle pouvait leur dévorer le cœur, elle le ferait !

Par-dessus son capuchon, Numéro Quatre l'avait enveloppée d'une couverture, qu'il avait fixée à l'aide d'épingles de métal afin qu'elle ne glisse pas. Elle était faite d'une méchante matière rugueuse, mais n'était pas aussi insupportable que l'étoffe qui l'aveuglait et la bâillonnait et qui, humidifiée par sa respiration, se plaquait sur le bas de son visage et la faisait suffoquer. Le tissu, de couleur noire, était noué sous son menton. Sans doute s'agissait-il du même que celui qu'elle avait vu sur Rhys.

Rhys. Lorsqu'on l'avait entraînée hors de la cahute de berger, il se trouvait toujours à l'intérieur. Elle ignorait ce qu'il était advenu de lui. Il n'était plus dans les environs, à présent.

Peut-être l'avaient-ils assassiné. Seule l'odeur d'un mince filet de sang lui était parvenue.

Les *sanf* l'avaient amenée dans cette chambre, et Numéro Quatre l'avait aidée à s'asseoir sur le bord du lit. Dans son mouvement, la couverture avait remonté et ses pans s'étaient écartés. D'un geste impatient, il l'avait remise en place en la glissant sous les genoux de Mari.

Celle-ci avait senti une bague sur sa main. Le bijou avait dû se tourner vers la paume de l'homme pendant qu'il refermait les doigts sur la couverture, car elle avait perçu le frôlement d'un diamant sur son genou. Pas n'importe quel diamant.

Celui-ci brûlait. Il lui avait fait mal – dans des proportions supportables, car la pierre semblait de petites dimensions –, traçant sur sa peau un sillon agressif qui lui avait douloureusement agacé les nerfs. Un violent vertige était monté en elle, envahissant son esprit, faisant danser sous ses paupières un essaim de lucioles bleu et noir.

Ç'avait été une sensation exquise et intolérable à la fois.

Mari connaissait cette pierre. Et elle savait à présent, avec une absolue certitude, qui menait les trois *sanf*.

Kimber monta, seul, sur le toit de Chasen Manor. Il se rendit à l'endroit où il avait trouvé Maricara assise, jambes repliées contre sa poitrine, adossée à la paroi de verre bleu du vaste dôme. Il s'agenouilla et posa une paume sur l'ardoise qui se trouvait à sa base.

Elle était encore là. Son souvenir flottait dans l'air. Son doux fantôme se leva pour l'envelopper en une tendre étreinte, se mêlant à sa substance la plus intime dans une union parfaite, telle une épouse accueillant son mari.

Il ne ferma pas les paupières. Levant les yeux vers le rebord du toit de tuiles, il regarda au-delà des cheminées, des gouttières de pierre sculptée, vers la ligne hérissée des arbres qui semblaient tendre des doigts accusateurs vers l'immense coupole bleu nuit du ciel.

Il inspira, puis expira.

Plus rien en Maricara ne lui était étranger. Il savait qui elle était, d'apparence comme de caractère. Il n'ignorait plus rien de sa fragilité, de sa vivacité d'esprit, de sa bravoure qui confinait parfois à la témérité. Il avait appris par cœur toutes les nuances de ses iris, depuis leur couleur dans la lueur de l'astre lunaire à celle qu'ils prenaient au soleil. Il connaissait la douceur de sa peau, les rondeurs de ses seins, la finesse de sa taille. Il avait exploré ses replis les plus intimes, goûté l'ivresse de la posséder. Tout ce qu'il savait d'elle s'assemblait en une clé qui allait lui livrer le mystère de sa disparition.

Il la retrouverait. Il irait la chercher jusque dans les flammes de l'enfer s'il le fallait.

La subtile présence de Maricara prit corps et commença à émettre des pulsations. De son odeur, des souvenirs qu'il avait d'elle, monta une énergie. Une coloration particulière.

Kim avait déjà vécu cette expérience en de très rares occasions, lorsque la recherche d'un fuyard s'était révélée si ardue qu'il en avait perdu le sentiment d'être tout à fait humain. Il était *drakon*, à présent – pleinement *drakon*, et uniquement *drakon*. C'était tout ce dont il avait besoin.

Il s'agenouilla dans la flaque d'or moirée d'améthyste et de cornaline qui s'ouvrait peu à peu autour de lui, telle une corolle s'épanouissant pour accueillir en son sein des rubans d'énergie, lumineuses vibrations de la femme qu'il considérait comme sienne. En tournant la tête, il vit, avec ses yeux de dragon, le chemin qu'elle avait suivi, une traînée de lumière évanescence qui filait vers le sud, scintillante comme la trace que laisse l'étincelle d'un feu de joie dans la nuit. Il l'observa jusqu'à ce que sa vision se brouille.

Une infime senteur de silex lui parvint alors, portée par les vents. Maricara. Elle était si menue, si inconsciente du danger, et en même temps si forte ! En un éclair, il bondit sur ses pieds.

Il mua en dragon et s'élança du toit de Chasen Manor, délogeant plusieurs ardoises qui glissèrent et allèrent s'écraser sur le sol en contrebas.

Pour la première fois depuis ce qui lui semblait une éternité, Mari était consciente d'évoluer dans un rêve. Ce n'était pas un cauchemar. Pas encore... Elle ne volait vers aucun but

particulier, ne fuyait rien. En fait, elle ne volait pas du tout. Elle arpentait des couloirs sombres et glacés qu'elle n'avait jamais empruntés auparavant. Pourtant, elle connaissait bien ce lieu. Mais il ne s'agissait pas de son château, ni de Chasen Manor.

Elle entendait des murmures qu'elle ne comprenait pas. Ces voix l'incitaient à aller plus loin, l'attiraient dans les profondeurs de ce labyrinthe de pierre où jouaient l'ombre et la lumière.

En baissant les yeux, elle vit qu'elle était sanglée dans une robe bleu cobalt rehaussée de gemmes, de dentelles, et de toutes sortes d'ornements qu'affectionnaient les humains. Puis elle regarda de côté et croisa son reflet dans les fenêtres des pièces devant lesquelles elle passait : celui d'un dragon à la démarche souple, aux écailles couleur de nuit, aux pupilles d'argent.

Elle atteignit un croisement entre les couloirs et comprit soudain qu'elle était dans ce prieuré de la campagne anglaise où elle avait déjà trouvé refuge. Si elle tournait à gauche, elle irait vers la partie en ruine, un dédale de corridors et de cellules vides. En prenant à droite, elle se dirigerait vers l'alcôve ouverte sur le paysage, dont les piliers encadraient un ciel de braise piqueté de comètes et de galaxies.

La silhouette d'un dragon à la robe azur et grenat se détacha sur cet horizon d'une étrange beauté. Solitaire, il volait dans le lointain, au gré des courants ascendants et descendants. Il la voyait, elle le savait. Elle marcha jusqu'à la rambarde de pierre et, s'appuyant contre une colonne, observa longuement sa chorégraphie aérienne... avant de comprendre qu'il ne s'approchait pas d'elle. Les comètes semblaient jaillir de ses claquements d'ailes, les galaxies rouler sur elles-mêmes dans son sillage.

Il s'en allait. Sa silhouette diminuait tandis qu'il se détournait d'elle.

Une détresse inattendue serra le cœur de Mari.

Attends ! Je t'aime !

Elle ignorait si ces paroles venaient d'elle ou de lui, mais elle savait qu'elles étaient vraies. Elle tendit la main vers la créature ailée dans l'espoir de réduire la distance qui les séparait. Son contact lui manquait tant qu'elle en aurait pleuré.

Je t'aime ! Oh, si tu savais comme je t'aime... Reviens-moi !

Il disparut sans un regard en arrière.

Elle fut réveillée par les larmes qui coulaient sur ses joues. Ses mains et ses pieds étaient attachés aux quatre montants du lit par des chaînes si courtes qu'elle pouvait à peine remuer. Elle tira dessus, faisant gémir le métal contre le métal, mais aucun des liens ne céda. Elle imprima une poussée plus vigoureuse, qui ne fit même pas trembler le lit. Celui-ci devait être fixé au plancher.

Elle s'immobilisa, inhalant péniblement à travers son bâillon, et fit de nouveau le point sur sa situation.

Sa geôle était un lieu plein de contradictions. La courtepoinette était manifestement en velours, et les fourrures pliées à ses pieds semblaient être de la zibeline ou du vison. L'air était toujours imprégné des mêmes senteurs d'épices et de produits nettoyants. Elle ne percevait ni ordures ni égouts à proximité. L'odeur la plus désagréable restait la puanteur laissée par ses ravisseurs. Ainsi que celle de la Tamise, très présente.

Le lit refusait de bouger, les chaînes de céder. Mari s'était déjà énergiquement frotté les joues contre les couvertures dans l'espoir de se débarrasser du capuchon, en vain. À croire que ses ravisseurs l'avaient attaché autour de son cou à l'aide d'un filin d'acier !

Malgré les voix qu'elle avait perçues dans son rêve, elle n'entendait personne parler alentour. Ils étaient plus astucieux que cela ! Elle les avait entendus marcher sur le plancher de l'étage supérieur, mais c'était des heures – des heures ? – auparavant. À présent, il n'y avait plus un bruit. Alors, elle demeura silencieuse elle aussi, étendue sur le dos, sur le matelas moelleux, attendant le retour de l'homme au diamant qui chantait et brûlait.

Draumr.

Elle ignorait ce qui l'attendait. Allait-on la violer ? l'assassiner ? lui arracher le cœur sans lui ôter son capuchon ? Si oui, elle garderait comme dernière image celle de Rhys enchaîné dans la cabane de berger.

Mari tenta de contenir la vague de panique qui montait en elle. Elle songea à Kimber, mais à sa place, ce fut le dragon qu'elle vit, s'éloignant d'elle dans un battement d'ailes écarlate et

doré.

— Il faut la tuer, marmonna le Roumain barbu. Il n'a jamais été question d'en prendre deux d'un coup. Surtout pas *elle*.

Il avait craché ce dernier mot avec un mépris qui, songea Zane, était surtout destiné à conjurer la peur que Dentgrise éprouvait en présence de Son Altesse Royale la princesse Maricara. S'ils s'étaient encore trouvés à proximité de la maison où elle était retenue prisonnière, Zane n'en doutait pas, le Roumain aurait hésité à manifester un tel mépris.

Malgré la demi-lieue qu'ils avaient mise entre elle et eux, ils continuaient à s'exprimer à voix basse, et les véritables noms de Son Altesse ou de lord Rhys n'étaient jamais prononcés – on ne savait jamais qui pouvait vous entendre.

À ce sujet, Dentgrise n'était pas non plus le véritable patronyme du Roumain. Il s'appelait en réalité Barasab, un nom qui sonnait mal aux oreilles de Zane et lui écorchait les lèvres. Non seulement Dentgrise était plus élégant, mais, ce qui n'était pas un hasard, ce sobriquet convenait à merveille à son propriétaire.

L'Angleterre se rendait coupable de bien des injustices à l'égard des pauvres, mais pour qui avait assez de cran pour se servir sans demander l'autorisation, elle regorgeait de richesses et de nourriture. En revanche, au cours de ses années de voyage, Zane avait remarqué que le régime dans les Carpates consistait essentiellement en pain noir, chou et pommes de terre bouillis, quel que soit l'endroit où l'on se rendait. Pas étonnant que ces hommes fussent si affaiblis !

Zane savait apprécier les bons côtés de la vie, lesquels consistaient en l'occurrence en une tasse de moka brûlant et parfumé, qu'il tenait dans sa main gauche, et en une paire d'éclairs au citron bien rangés sur une assiette, près de sa main droite. Étirant les jambes, il s'accorda le luxe d'un instant de rêverie et songea à la première bouchée de gâteau – le craquant du glaçage sucré, la pointe d'acidité du citron qui viendrait ensuite lui agacer les dents, bientôt suivie de l'onctuosité de la crème pâtissière sur sa langue, puis du moelleux de la pâte à chou...

À une époque qui ne lui paraissait pas si lointaine, il avait été

l'un des innombrables gosses affamés qui hantaient les rues de Londres. Le sucre était resté sa faiblesse. Il pouvait se détourner sans peine d'une assiette de charcuterie ou de pâtés à la viande – son corps était l'un de ses plus solides atouts, et Zane l'entretenait comme une arme de prix -, mais lorsqu'il voyait une sucrerie...

Les éclairs provenaient d'une boulangerie enchâssée comme un joyau au cœur du luxueux quartier de Mayfair, et dirigée par le meilleur pâtissier français de la ville. Ils avaient été livrés jusqu'à cette demeure passe-partout de Clerckenwell par un jeune garçon de courses qui avait empoché sans un mot les cinq shillings de pourboire que Zane lui avait donnés.

Le gamin appartenait bien entendu à ses troupes ; il était le fils de l'un de ses meilleurs experts en coffres-forts. Jamais Zane n'aurait confié une information aussi cruciale que l'une de ses adresses privées à quelqu'un dont il n'était pas absolument sûr.

La fine équipe de *sanf inimicus* s'était installée dans le salon sans autre commentaire qu'un grognement. Le trio avait refusé le café puissant et légèrement amer que Zane appréciait tant, mais il avait fait main basse sur les éclairs, n'en laissant que deux.

Ceux qui se trouvaient sur l'assiette de Zane.

Celui-ci prit sa fourchette en argent. Sous le regard des trois compères, il coupa un éclair avec la tranche du couvert, piqua le morceau ainsi séparé et le porta à sa bouche avec une lenteur délibérée, avant de refermer ses lèvres dessus.

Exquis !

Il ne mangeait pratiquement jamais de crème – un aliment bien trop riche pour son régime –, mais il avait besoin de gagner du temps. Il lui fallait à présent réfléchir à sa prochaine manœuvre, aussi faisait-il en sorte de manger aussi lentement que possible.

Il savait que ces hommes n'étaient pas près de le quitter. Il était à leurs yeux le *mágos* anglais, l'homme qui maîtrisait la magie des dragons, et ils se demandaient encore par quel miracle il réussissait à maintenir ainsi sous sa coupe deux des plus puissants *drakons* qu'ils eussent connus. Cependant, à présent que leurs proies étaient manifestement à leur merci, ils

risquaient de se demander pourquoi Zane semblait si peu enclin à les abattre.

À leur place, il se serait posé la question.

La bague à son doigt était en or massif, remarquablement lourde, et les éclats de diamant qui y étaient incrustés projetaient un continuels faisceau à la brillance bleu pâle. Il ne s'agissait pas de son alliance, qu'elle remplaçait. Zane avait eu plus de mal qu'il ne l'aurait cru à retirer le symbole de son union avec Lia pour glisser, à sa place, cette bague à son doigt. Le diamant ne quittait plus sa main. Ces derniers temps, Zane avait appris à dormir avec son poignard serré dans cette paume.

De fait, ses heures de sommeil avaient été comptées, récemment. La peste soit de ces *drakons* !

— En l'abattant tout de suite, murmura-t-il enfin, nous sacrifierions une pièce de grande valeur. Elle doit être fiancée à leur Alpha, à l'heure qu'il est... Qui sait ? Ils sont peut-être même mariés ! Le Clan anglais doit donc être à sa recherche. Ils seront dispersés, leurs défenses affaiblies. Je vous ai dit combien ils étaient dangereux en groupe, bien plus que les Zaharen que vous connaissez. En la gardant en vie, nous conservons l'avantage sur eux.

L'un des nombreux points qui différenciaient Zane de ses nouveaux amis était la langue. Pour ses communications écrites comme pour ses échanges verbaux, la fraternité très informelle des *sanf inimicus* utilisait un mélange confus de patois français et de hongrois. La maîtrise de ce sabir aussi complexe que déconcertant représentait l'une des premières conditions pour être admis dans la confrérie. Son apprentissage avait demandé à Zane près de huit mois d'efforts, ce qui était assez significatif.

Car, outre l'anglais, Zane parlait couramment le français, ainsi que l'allemand, l'italien et l'espagnol.

Sans compter le hongrois et le roumain.

Personne ne le savait, bien entendu. Zane avait toujours été très doué pour garder le silence lorsqu'il le fallait. Il ne commettrait pas l'erreur de sous-estimer un seul de ses camarades, et surtout pas Dentgrise.

Les *sanf* étaient excessivement pointilleux quand il s'agissait de recruter de nouveaux membres. Quant à leur meneur, il lui

donnait tout simplement le frisson, un exploit dont peu de gens pouvaient se vanter.

— Nous avons eu un sacré coup de chance, poursuivit Zane en sirotant son café, qu'elle vienne se jeter dans nos filets. Personne ne savait qu'elle était dans les parages, mais nous ne pouvions espérer meilleure prise. Même si elle le voulait, elle ne pourrait pas retrouver l'endroit où est située la hutte.

Le rapt de Maricara, pour dire le vrai, avait été le pire coup du sort que Zane aurait pu imaginer. La capture de Rhys avait représenté un acte délibéré, qui s'inscrivait à la perfection dans la secrète stratégie de Zane ; celle de la princesse, en revanche, risquait d'être le grain de sable qui enraierait toute la machine.

Maricara semblait posséder un don particulier pour les surprises...

— Je n'aime pas cela, dit l'un de ses acolytes.

En son for intérieur, Zane l'appelait Clem, d'après le prénom de l'homme qui lui avait enseigné, voici bien longtemps, le beau métier de cambrioleur... avant de tenter de l'assassiner. Ce Clem possédait les traits de celui d'autrefois : même innocent regard bleu, même bouille ronde. Zane, qui le croyait fort capable de lui planter son couteau entre les côtes à la faveur d'un moment d'inattention, se trouvait déjà suffisamment balafgré comme cela. Clem était l'une des nombreuses raisons pour lesquelles il dormait avec son poignard dans la main.

Clem avait toujours les yeux rivés sur le visage de Zane.

— Morte ou vive, ils viendront la chercher. Vivante, elle est dangereuse. Morte, plus tellement.

— Parce que tu crois qu'ils ne sauront pas immédiatement si elle est en vie ou non, dès qu'ils se mettront en chasse ? Qu'ils ne capteront pas ses battements de cœur ou sa respiration ?

— Alors, le mieux, c'est...

— Pas question. Si nous l'abattons maintenant et qu'ils perdent tout espoir de la sauver, ils peuvent faire demi-tour. S'ils sont certains de la retrouver vivante, en revanche, ils prendront des risques considérables. Je peux la maîtriser jusqu'à leur arrivée. Ils ne mueront jamais ici, en ville. Vous aurez toutes vos chances contre eux, homme contre homme. Vous n'aurez plus à rôder dans la campagne ni à vous cacher dans les tavernes ou

dans les granges. Vous allez leur porter un coup fatal comme personne ne l'a jamais fait avant vous. Quand les nôtres nous rejoindront, imaginez leur tête lorsque vous leur montrerez le cœur des dragons !

À l'expression avide qui se peignit sur leurs faciès obtus, il vit qu'il avait fait mouche. Il le comprit aux regards qu'ils échangèrent, à la façon dont ils se mirent à faire craquer leurs doigts, visiblement mal à l'aise dans leurs beaux habits anglais flambant neufs.

— Pensez-y donc, suggéra-t-il d'un ton suave, avant de porter à sa bouche un nouveau morceau de délicate pâtisserie au citron.

— Bonsoir, princesse, dit la voix. Je vais soulever ce capuchon, juste assez pour dégager votre bouche. Accordez-moi l'immense faveur de ne pas tenter de m'assassiner pendant ce temps. J'ai dans la main un couteau à la lame très bien affûtée, aussi vous saurais-je gré de vous tenir tranquille.

Le chant aux notes légères, surnaturelles, qui ponctua ses paroles l'ayant convaincue d'obéir, Mari demeura étendue sur le lit, les poings rageusement serrés. Une délicieuse bouffée d'air frais passa sur sa peau. Puis le diamant qu'il portait au doigt lui frôla le cou, plus brûlant qu'un fer chauffé à blanc.

— Il est temps que nous ayons une petite discussion, murmura-t-il rapidement, en roumain.

Mari humecta ses lèvres parcheminées.

— Parlez anglais. Je déteste entendre ma langue maternelle dans votre bouche.

Zane éclata de rire.

— Bien. Je suppose que j'aurais dû me douter que vous aviez appris l'anglais. Vous étiez une enfant très précoc.

— Enlevez-moi ce capuchon, dit-elle en se composant une voix menaçante. Je veux voir votre visage.

— Hélas ! Pas si précoc que cela, je le crains. La persuasion ? C'est un de mes dons préférés. Seulement, il ne prend pas sur moi, Maricara. Vous imaginez bien pourquoi. *Draumr* n'est plus exactement ce qu'il était, mais en rassemblant suffisamment d'éclats, il a toujours le pouvoir de contrôler une *drakon* rebelle... du moins pendant quelque temps. Je vais vous proposer quelque chose, mon petit. Je vais soulever le capuchon,

et vous ne muerez pas. Entendu ?

« Vous ne muerez pas », répétèrent en écho les fragments du fabuleux diamant autrefois appelé *Draumr*, en une injonction qui la traversa par vagues successives. *Vous ne muerez pas...*

— Oui.

— Parfait.

La chambre, plongée dans la pénombre, était décorée dans des tonalités assourdies mais précieuses – murs recouverts de papier peint aux nuances cuivrées, meubles ornés de dorures et de motifs floraux. Des tentures aux reflets de pourpre et d'or bruni retombaient en plis opulents du plafond jusqu'au sol et se reflétaient dans les psychés disposées dans tous les angles de la pièce. Sur un bureau brûlait une lampe à huile en simple laiton, si modeste qu'elle paraissait déplacée, et dont la flamme immobile semblait avoir été peinte.

Au-dessus de Mari était fixé un autre miroir. La courtepointe d'un bleu profond et velouté s'y reflétait. Une poupée de porcelaine était étendue par-dessus, drapée dans une couverture. Son visage, ses mains et ses pieds étaient d'un blanc éclatant.

— Vous aimez ? demanda Zane en désignant le miroir au plafond d'un regard ironique. Un peu tapageur à mon goût, entre nous soit dit, mais j'ai acheté l'immeuble à une vieille amie, et je ne me suis jamais occupé de refaire la décoration. C'était ce que l'on appelle une maison de plaisir. Vous connaissez le terme, princesse ? Oui, on dirait.

Quoi qu'il en soit, il n'y a pas de fenêtres. Très pratique.

Il n'avait pas changé, ou si peu ! Son visage était peut-être plus mat, ses traits plus marqués. Plus tirés. En revanche, ses cheveux avaient la même nuance fauve et lustrée qu'autrefois, et ils étaient toujours bien trop longs pour un homme. Ils étaient tressés en une natte qui retombait sur son épaule et lui barrait la poitrine telle une cartouchière. Quant à ses iris couleur d'ambre, ils étaient toujours aussi pétillants d'intelligence.

— Cet endroit empeste, dit-elle.

— Bien le pardon, Votre Altesse, mais c'est impossible. Nous sommes dans Threadneedle, un quartier des plus respectables. Même les rats, ici, sont remarquablement propres.

— Oh. Dans ce cas, ce doit être vous.

— Alors là, c'est de la pure méchanceté. Pour votre information, sachez que je prends un bain tous les jours. Enfin, presque. J'utilise du savon exotique, fabriqué par les plus jolies vahinés des mers du Sud et parfumé aux extraits d'hibiscus et de fleurs de tiaré. Essayez donc de trouver cela en Transylvanie !

Elle leva les yeux vers son propre reflet et vit Zane, penché sur elle, avec ses larges épaules et sa chevelure sombre.

— Vous utilisez la pierre, du moins ce qu'il en reste, pour nous contrôler. Vous avez amené les *sanf inimicus* droit sur nous. Nous détestez-vous donc à ce point ?

— Les hommes qui m'accompagnent, répondit-il dans un souffle, ignorent tout du diamant. Vous ne leur en parlerez pas.

Draumr entremêla son chant à ces paroles, imprimant celles-ci dans l'esprit de Mari comme au fer rouge.

— Suis-je clair, Votre Altesse ?

— Très.

Elle passa sa langue sur ses lèvres desséchées, avant d'ajouter :

— Où est Rhys ?

— Loin de l'endroit où vous l'avez vu pour la dernière fois, et loin d'ici. Il devrait être le cadet de vos soucis, ne pensez-vous pas ? À votre place, c'est surtout pour mon propre sort que je m'inquiéteraïs.

— Vous ne l'avez pas tué ?

Il haussa les sourcils d'un air faussement offensé.

— Je vous en prie. Il me rappelle bien trop sa sœur cadette.

— Qu'avez-vous fait de la jeune fille, Honor ?

Zane se redressa légèrement tandis que son sourire s'évanouissait. Il baissa les yeux vers ses mains, vers l'inquiétant scintillement des éclats de diamant dont le chant s'insinuait malgré elle dans son esprit. Dans les profondeurs du miroir, la tresse de Zane ondulait en vagues sombres.

— Honor est en sécurité, répondit-il d'un ton soudain grave. Pour l'instant. Combien de temps le restera-t-elle, je serais bien incapable de le dire.

Il chercha son regard.

— Elle est avec Lia.

Mari en resta muette de surprise.

— Vous avez aperçu ma femme, à ce propos, poursuivit Zane. Vous n'en avez aucun souvenir, mais c'est pourtant vrai. C'était à Harrogate, un soir. Lorsque vous avez fait irruption, Chasen et vous, comme deux diables sortant de leur boîte, vous avez bien failli anéantir plus d'un an de patient travail de sape. Par chance, Lia vous a trouvés à temps. Elle possède ses propres éclats de *Draumr*, qu'elle utilise pour se dissimuler aux perceptions des vôtres. Elle m'a dit avoir fait en sorte que vous n'ayez aucun souvenir de votre rencontre.

— C'était elle ?

Mari secoua ses chaînes, furieuse.

— Pour quelle raison se cacherait-elle de moi, et de son frère ? Pourquoi n'est-elle pas rentrée à Darkfrith ? Est-elle devenue une traîtresse et une couarde, comme vous ?

— Ma chère, tant de venin dans une si jolie bouche ! Bigre ! On peut dire bien des choses au sujet d'Amalia Langford, mais certainement pas qu'elle est lâche. Elle ne rentre pas à Darkfrith parce qu'elle m'a promis de ne plus y retourner. Jamais. Peu m'importe ce qu'elle en dit ; je suis intimement convaincu que le Conseil s'empresserait d'appliquer sa sinistre et moyenâgeuse « justice » à une fuyarde, a fortiori une fuyarde ayant eu l'audace d'épouser un humain ! Lia a eu du mal à s'y résoudre, mais elle avait quelque chose à me demander – quelque chose de très important pour elle. Je n'ai accepté qu'en échange de cette promesse.

— Que voulait-elle de vous ?

— Que je protège sa famille. Pourquoi croyez-vous donc que je fasse tout ceci ?

Il lui décocha l'un de ses sourires en coin, sous lequel elle distingua une ombre douloureuse.

— L'amour nous jette parfois sur de bien étranges routes. Lia voit l'avenir en rêves, le saviez-vous ? Elle avait prédit tout ceci. Les *sanf*. Votre départ pour Darkfrith. Rhys, ce pauvre diable fou de passion. La jeune Honor, qui semble avoir devant elle un parcours des plus passionnants... Croyez-moi, Votre Altesse, je préférerais être n'importe où plutôt qu'ici. Seulement, c'est là qu'Amalia m'a envoyé. Alors, me voilà.

Elle le regarda, bouche bée.

— Vous avez rejoint les rangs des *sanf inimicus* pour *aider* les *drakons* ?

— La vie vous joue de ces tours...

— Vous êtes un espion !

Il prit un air peiné.

— Tout de suite les grands mots !

— Pourquoi avez-vous...

— Quel que soit le plaisir que je prendrais à vous exposer les détails de ma vie qui, j'en conviens, est fascinante, je crains que le temps ne nous manque. Les gens qui m'entourent parlent un anglais rudimentaire, et encore, mais ils apprennent vite. Je préférerais...

Il n'acheva pas sa phrase. Mari le vit se redresser en serrant ses lèvres au dessin parfait. Depuis les ombres du couloir jaillit un inconnu, bientôt suivi d'un deuxième, puis d'un troisième. Ils les observaient d'un œil vif, bien mieux vêtus qu'elle ne l'aurait cru. Ils n'étaient pas habillés comme des paysans mais comme des Anglais ordinaires. Tout, dans leur apparence, au demeurant, était ordinaire : leurs chapeaux, leurs vestes... tout sauf leurs traits, déformés par l'avidité. L'un d'eux était jeune, les deux autres plus âgés, mais tous les trois la dévisageaient avec la même expression de sinistre gourmandise. Pieds et poings liés aux montants du lit, Mari eut soudain l'impression d'être un animal aux yeux fous de terreur attaché à un arbre. Une proie sur le point d'être dévorée.

L'homme barbu dit quelque chose dans une langue qu'elle n'avait jamais entendue. Zane lui répondit d'un ton brusque par-dessus son épaule.

Les Autres refermèrent imperceptiblement leur cercle autour d'eux.

Zane se tourna vers elle.

— Ils veulent vous faire du mal, murmura-t-il, auréolé d'or et de velours, mais je suppose que vous l'aviez compris.

— Oui.

— Je vais les retenir aussi longtemps que je le pourrai.

La gorge nouée par l'angoisse, Mari serra les dents. Elle s'obligea à sourire à Zane avant de lui demander, de sa voix la

plus indifférente :

— Pourquoi ne les tuez-vous pas ?

— Ma chère, il faut parfois savoir consentir quelques sacrifices. Et comme vous avez considérablement bouleversé mes plans, ceci est le mieux que j'aie à vous proposer pour l'instant. Veuillez accepter toutes mes excuses.

— Peu importe. De toute façon, Kimber arrive.

Elle leva les yeux vers lui et le considéra sous ses paupières à demi closes. Puis, réprimant un sourire, elle ajouta d'une voix très douce :

— Vous feriez mieux de vous sauver.

Kim traversa le toit, qu'il fit voler en éclats. À quoi bon procéder autrement ? C'était la façon la plus rapide d'entrer.

Le faîtage en bois était lisse et pentu. Lancé à pleine vitesse, Kim le visa, les pattes en avant, ses ailes tendues bien au-dessus de lui pour gagner encore de la puissance. Le rugissement du vent à ses oreilles et le bourdonnement de son sang dans sa tête furent soudain couverts par un autre son : le hurlement collectif d'un millier d'Autres qui levaient les yeux vers le ciel pour regarder un dragon à la robe azur et écarlate jaillir du ciel nocturne, serres ouvertes, yeux brillants. L'écho de leurs cris vint ricocher sur ses écailles. Il plongea à travers le scintillement sonore, sans un regard pour les humains qui le montraient du doigt ou s'égaillaient le long des ruelles pavées. Des chevaux s'emballaient, entraînant cochers et passagers dans leur course folle. Chats, chiens, oiseaux, chèvres et petits rongeurs s'enfuyaient dans des cris stridents tandis qu'il fondait vers le sol.

La dernière image qui s'offrit à ses yeux avant qu'il ne heurte le toit fut celle d'une femme, coiffée d'une perruque et drapée d'un châle, qui courait à perdre haleine, semant dans son sillage les petits bouquets de fleurs qu'elle avait lâchés pour prendre ses jupes à pleines mains, son panier d'osier passé à son coude lui battant frénétiquement le flanc.

Il percuta les bardeaux et les deux cheminées du toit, faisant voler des briques rouges et des éclats de bois alentour comme des confettis. Ce fut plus rapide qu'un battement de cils, et presque indolore. Il ne songeait qu'à *elle*, quelque part au-dessous de lui, elle dont il voyait les couleurs, dont il percevait l'odeur. Une chanson aux notes étranges, aériennes,

résonnait autour d'elle.

Il franchit une série de paliers, brisant sur son passage, pêle-mêle, chaises, lits, tables et chandeliers. Il n'y avait pas d'Autres – ceux-ci se trouvaient plus bas, au rez-de-chaussée... qu'il atteignit lui-même rapidement. Ses serres heurtèrent le sol tandis qu'il atterrissait enfin au beau milieu d'un vaste salon meublé de canapés moelleux, déchirant des tapis et arrachant de larges éclisses au parquet de chêne. Ses ailes claquèrent furieusement contre les murs. Des tableaux tombèrent et se brisèrent ; des lampes volèrent en éclats, projetant à la ronde de grosses gouttes d'huile à l'odeur âcre.

Kim releva son mufler pour ouvrir une large gueule, révélant une rangée de crocs acérés à l'Autre qui s'élançait vers lui depuis le seuil.

L'homme était armé d'un pistolet. Sans cesser de courir, il leva son arme et fit feu. Une étincelle de chaleur déchira la poitrine de Kim et vint se loger dans quelque chose de dur qui se brisa sous l'impact. Un os.

L'autre n'avait réussi là aucun exploit : Kim occupait presque tout l'espace de la pièce. Et pour la même raison, tout ce qu'il lui restait à faire, c'était attendre que le tireur passe à sa portée avant de se pencher vers lui pour le décapiter d'un coup de dents.

Le corps sans tête s'immobilisa, tomba sur ses genoux et roula sur le flanc. Kim recracha sa tête, enjamba le cadavre et s'élança dans le couloir sans un regard en arrière.

Le deuxième Autre qu'il croisa était lui aussi muni d'un pistolet, mais il semblait plus âgé, et plus endurci. Au lieu de gaspiller ses munitions, il se campa sur ses jambes et attendit. Kim marcha sur lui, fouettant l'air de furieux coups de queue, arrachant les moulures de plâtre et les lambris de noyer du corridor, creusant de grands trous dans les cloisons. Ce ne fut que quand Kim fut assez proche de lui pour voir les postillons dans sa barbe que l'homme pressa la détente. Kim mua en fumée avec aisance, puis reprit aussitôt son apparence de dragon. Entre-temps, la balle le traversa sans le blesser et alla se fichir dans le mur derrière lui.

Kim retroussa ses babines en un rictus – ce qu'il pouvait faire

de mieux en matière de sourire. Le *sanf* cria quelque chose, pivota sur ses talons et s'enfuit vers un couloir sur sa gauche.

Elle n'était pas là. Kimber mua en fumée, afin d'échapper à un éventuel autre tireur, et finit par trouver sa chambre, une pièce envahie de meubles et d'ombres. Celles-ci s'animèrent soudain. Kim mua de nouveau en dragon et laissa libre cours à sa fureur.

À peine Kimber fut-il entré qu'il arracha le haut des montants situés au pied du lit. Mari crut d'abord qu'il les avait brisés en les frappant de ses ailes, mais c'était plus probablement avec sa queue, épaisse et puissante, hérissée sur toute sa longueur d'une rangée de huit pointes dorées affûtées comme des rasoirs. Une fois les piliers de métal sectionnés, elle leva haut les pieds pour s'en dégager. Elle était toujours entravée, mais n'était plus attachée à un point fixe.

Les chaînes qui lui liaient les poignets étaient trop courtes pour qu'elle puisse se redresser en position assise. Alors, repliant les genoux sur sa poitrine, elle exécuta une roulade vers l'arrière. Dans son mouvement, les pans de la couverture s'écartèrent, faisant voler les épingles qui s'éparpillèrent, étincelles d'argent pâle sur le bleu de la courtepointe. Ses pieds vinrent frapper la cloison à la tête du lit dans un fracas de chaînes. Emportée par son élan, Mari finit de ramper vers le bas, jusqu'à ce qu'elle puisse se mettre à genoux, les bras croisés devant elle.

Kimber n'était plus qu'un scintillant tourbillon de couleurs qui se reflétait dans tous les miroirs. Il rayonnait de chaleur, et sa silhouette se brouillait à chacune de ses ondulations, trop rapides pour qu'elle puisse les suivre du regard. L'un des *sanf* lui résistait toujours, mais il grognait sous l'effort. Ce n'était pas Zane, qui semblait avoir suivi le conseil de Mari car elle ne l'apercevait plus.

Du corps à corps indistinct que formaient l'homme et la bête jaillit une éclaboussure qui atteignit Mari à la gorge. Le liquide était tiède. Du sang. Celui de Kimber.

Au même instant, elle le vit vaciller, puis mettre un genou à terre. Il heurta le bureau sur lequel se trouvait la lampe à huile. Celle-ci tangua, roula et s'écrasa au sol dans une langue de feu.

La flamme grossit, puis s'éleva dans un ronflement grandissant.

L'Autre et le dragon s'écartèrent d'un même bond. Mari vit Kimber secouer la tête dans la lumière vive. Ses écailles ruisselaient de sang. L'homme le remarqua également.

Rassemblant ses forces, Mari pencha la tête en avant, ramena ses bras vers elle et bloqua sa respiration. Puis, poussant un grognement d'effort qui lui brûla les poumons, elle tira. Les deux derniers montants du lit plièrent dans un gémissement de métal.

Les maillons cédèrent. Enfin libérée, elle sauta à bas du lit et se tourna vers le *sanf* qui, armé d'une épée à la pointe sanglante, faisait face à Kimber.

Elle se plaça prestement derrière lui, entoura son cou de la chaîne qui pendait de son poignet droit et tira de toutes ses forces. L'homme se cambra. Lâchant son arme, il agrippa la chaîne dans un gargouillement étranglé.

— Vous ne le blesserez pas, gronda-t-elle en roumain. Vous ne...

Des voix s'élevaient d'une autre partie de l'immeuble. Des voix humaines, haut perchées, qui se rapprochaient. Les flammes de la lampe brisée, parvenues au pied d'une tenture de soie pourpre, s'élancèrent à l'assaut du plafond.

Kimber mua et prit sa forme humaine. Auréolé de feu, il ramassa l'épée du *sanf inimicus* et en perça le cœur de son ennemi d'un coup rapide.

Mari lâcha le cadavre. Elle prit Chasen par les bras et l'embrassa avec une ardeur désespérée. Ses lèvres avaient un goût de sang. Pourtant, Kimber la serra contre lui et lui rendit son baiser avec passion.

Un autre humain apparut sur le seuil en titubant. Il portait un uniforme, et un insigne de métal était accroché à sa poitrine. Il couvrait son visage de sa main.

— *Oy !* Vous, là ! Vous deux !

Il parcourut la chambre d'un regard affolé.

— Il faut sortir d'ici !

Mari s'écarta de Kimber, haletante, la poitrine humide du sang qui coulait toujours d'une plaie bien trop proche du cœur de son amant. Entretemps, le policier s'était rué dans la pièce, suivi d'un collègue. Ils considérèrent d'un œil rond l'homme

tombé à terre, puis Mari et Kimber, nus au milieu des flammes.

— Je ne peux pas muer, dit-elle, sa voix couverte par le rugissement de l'incendie. J'ai essayé. Impossible de prendre une autre forme.

— Allons ! insista le second policier.

Il se baissa pour attraper le cadavre du *sanf* et le traîna en passant ses mains sous ses bras.

— Suivez-moi !

D'une main distraite, Kimber essuya son torse. Sous ses doigts, le sang se sépara en petits ruisseaux. Il baissa les yeux vers sa paume, le visage masqué derrière un rideau de mèches blondes, puis chercha le regard de Mari. Des volutes de fumée noire s'élevèrent autour de lui, emplissant les poumons de la jeune femme.

Prise d'une quinte de toux, elle couvrit ses lèvres de ses mains avant de coasser :

— Peux-tu voler ?

Les lèvres de Kimber s'étirèrent en un rictus qui n'avait rien d'un sourire.

— Enfer ! cria le premier policier en retournant vers le seuil. Que fichez-vous donc, tous les deux ?

Le feu gagnait à présent le plafond et encadrait la porte de ses joyeuses lueurs. Le policier s'éloigna et disparut. Kimber mua. Mari, tirant ses chaînes derrière elle, monta sur le large dos musclé de son compagnon, l'Alpha des *drakons*, et passa ses jambes autour de la base de ses ailes aux solides membranes de cuir.

Elle noua ses doigts dans sa crinière, serra ses cuisses et ses chevilles autour de lui et cacha son visage entre ses bras pendant qu'il pivotait sur lui-même dans un mouvement fluide et puissant, frappant le mur de sa queue.

Le plâtre tomba, des braises tournoyèrent, la brique se réduisit en poussière. Il donna de nouveaux coups, jusqu'à ce qu'un trou apparaisse, de plus en plus large, et qu'une bouffée d'air frais s'engouffre à l'intérieur. Puis le ciel nocturne apparut.

Kimber se faufila à travers l'ouverture, ses griffes dorées éclairées par les reflets du brasier.

De la foule assemblée autour de l'élégant bâtiment en

flammes de cette rue chic de Threadneedle s'élevèrent de nouvelles clameurs.

Mari garda la tête baissée pendant la majeure partie du vol. Le vent d'été lui paraissait glacial sur sa peau nue, mais ce froid était compensé par la chaleur du corps de Kimber.

Elle posa sa joue contre le cou de son amant et, fermant les paupières, fit courir le bout de ses doigts le long des motifs que dessinaient les écailles entre sa mâchoire et son épaule pour en souligner la symétrie parfaite, tout en savourant le rythme régulier de ses battements d'ailes.

Je t'aime. Les mots résonnaient en elle en ondes concentriques, en une magie aussi puissante que celle du dragon qu'elle chevauchait. *Tu es fort, tu vas vivre. Je t'aime.*

Une à une, des gouttes de sang tombaient sans un bruit vers la courbe lointaine de la terre comme autant de perles vermillon.

Un silence de mort planait sur le comté. Comme si, en même temps que l'Alpha perdait son sang, tout ce que cette terre portait de vivant et de lumineux s'était évanoui.

Le teint de Chasen était spectral, son visage avait pris l'éclat surnaturel de l'ivoire, mais le comte ne mourut pas. Il demeurerait seul dans ses appartements, bien plus souvent qu'il ne semblait le désirer. Mari entendait les domestiques parler de lui, depuis tous les recoins du manoir où ils s'affairaient, évoquant la façon dont il dirigeait le Clan depuis la pénombre de son sanctuaire, le peu d'appétit dont il faisait preuve, les rares heures de sommeil qu'il prenait, de jour ou de nuit.

Elle savait déjà tout cela, bien entendu.

Il était aussi puissant et aussi têtu qu'elle. Il survivrait. Il avait seulement besoin de temps pour guérir. Hélas ! Le temps était devenu le nouvel ennemi des *drakons*. Nul ne savait quand ni où frapperaient de nouveau les *sanf inimicus*.

La machine de guerre de Darkfrith se mettait lentement en marche, et Kimber Langford était toujours à sa tête. Les mesures de sécurité déjà existantes avaient été renforcées, reliant en un maillage serré les maisons entre elles, les âmes entre elles. Plus personne ne voyageait seul, pas même Mari. Celle-ci avait parlé au comte, puis à son Conseil, de Rhys, de Zane, de Lia et du diamant. Elle était même retournée à l'endroit où elle avait été

capturée – en attelage, car elle ne pouvait toujours pas voler –, mais, comme l'en avait avertie Zane, Rhys ne s'y trouvait plus. Ni elle ni aucun des *drakons* qui l'accompagnaient n'avaient relevé la moindre trace de lui.

Elle avait également tenté, à plus d'une reprise, d'aborder un autre sujet avec Kimber alors que, assis face à face dans les appartements du comte, ils prenaient leur repas à la lueur des chandelles, du soleil ou même de la lune. Elle baissait la tête, commençait à formuler le tendre aveu qui lui était venu si spontanément aux lèvres dans ce rêve fait à Londres, sous un ciel rouge piqueté d'étoiles – *je t'aime* –, mais au dernier moment, les paroles s'étranglaient toujours dans sa gorge. Elle se trouvait toutes sortes d'excuses : Kimber était épuisé, il semblait ailleurs, il était accaparé par les innombrables visiteurs qui s'invitaient chez lui à toute heure du jour ou de la nuit – parents proches ou lointains, médecins, membres du Conseil...

Chaque fois, il lui semblait qu'il savait déjà. Elle s'exhortait au courage, redressait la tête et prenait son souffle. Chaque fois, quelle que soit l'occupation à laquelle il se livrait, il s'interrompait pour lever vers elle un regard fervent... et les mots mouraient sur les lèvres de Mari.

Elle ne se considérait pas comme une lâche – elle avait sans aucun doute prononcé des paroles et accompli des actes bien plus audacieux que cela –, mais il lui semblait impossible de franchir le gouffre qui s'était creusé entre eux. Même lorsqu'ils partageaient le même lit, la même extase, elle ressentait la distance qui les séparait et qu'elle ne parvenait pas à combler... du moins, pas avec des mots.

Parfois, en le voyant effectuer les gestes les plus ordinaires – tirer sur sa veste, affûter sa plume à l'aide d'un couteau de poche, produisant de minces copeaux qui venaient s'enrouler autour de ses doigts –, elle avait l'impression qu'elle allait étouffer si elle gardait plus longtemps secret ce qu'elle avait sur le cœur.

Pourtant, elle restait silencieuse, et il ne semblait pas s'en émouvoir.

Il lui fallut une semaine pour retrouver le don de muer en dragon ou en fumée – sept interminables journées durant

lesquelles, obligée de se déplacer à pied, elle demeura incapable de voir le manoir, le village et la forêt depuis un autre niveau que celui des humains. Elle s'épuisait en longues marches afin d'évacuer le trop-plein d'énergie qui lui donnait des impatiences dans les jambes, balançant les bras avec vigueur à chaque pas, tandis que, peu à peu, les rayons du soleil atténuaient les petites lignes rouges laissées par les chaînes autour de ses poignets.

Avec plus d'effroi qu'elle ne voulait se l'avouer, elle songeait parfois qu'elle resterait peut-être enfermée indéfiniment dans son aspect humain. Chaque fois qu'elle tentait de muer en fumée ou en animal, les notes hypnotiques du chant de *Draumr* surgissaient de nouveau autour d'elle, l'enveloppaient telles des vrilles et plongeaient en elle, la paralysant jusqu'au plus profond de son être.

Zane avait disparu, *Draumr* également, tous deux consumés par les flammes ou avalés par la nuit aveugle de Londres. Aucun des *drakons* envoyés par la suite dans la ville n'avait découvert de traces de leur passage. Il semblait cependant que ni l'homme ni la pierre ne voulussent lui laisser oublier cet instant où, dans la maison de plaisir, ces quatre mots avaient été murmurés à son oreille d'une voix aux inflexions sensuelles : « Vous ne muerez pas. »

Quelle ironie ! Alors que les dragons de Darkfrith sillonnaient le ciel avec moins de discrétion que jamais au cours de leur histoire, Mari était prise au piège de son corps de femme, enchaînée au sol.

Maudit soit Zane, et maudit soit ce diamant ! Maudit soit le monde entier ! Tout ce qu'elle avait jamais demandé, c'était qu'on la laisse libre. Maintenant que Kimber devait garder la chambre et que ses propres talents n'étaient plus aussi exceptionnels, Mari trouvait sa liberté plus pesante encore que la prison. Le ciel, bien que bas et lourd, restait hors d'atteinte pour elle. Le plafond de nuages d'un blanc lumineux s'étirait tel un dôme au-dessus d'elle avant de redescendre, comme aimanté par l'horizon, vers les lointains renflements des collines.

Au septième jour de son incarcération sous sa forme humaine, munie d'encre, de plumes et de papier, elle se rendit au kiosque des quatre saisons. Elle s'assit sur le sol de marbre

propre et se mit à écrire à son frère, ses jupes ramassées autour d'elle en un tourbillon de soie et de dentelles, tandis que ses ongles se teintaient peu à peu d'encre de Chine.

Le pilier brisé, qui n'avait toujours pas été réparé, donnait l'impression d'avoir été mordu par un géant. Chaque fois que le regard de Mari se posait sur la colonne, celle-ci semblait lui décocher un sourire navré.

Une fois, une seule, Mari entendit de nouveau l'alouette. Levant la tête, elle porta la main à son cou pour masser sa nuque endolorie. Ses yeux se tournèrent vers le manoir, puis vers l'alignement de fenêtres auxquelles succédaient le balcon du maître des lieux et la gargouille emplumée qui souriait de son sourire de pierre.

Kimber, accoudé à la balustrade, regardait dans sa direction. Il s'appuyait sur une jambe, et sa chemise était gonflée par la brise. Teint d'ivoire, crinière d'or, il était aussi immobile qu'une statue. Il l'observait.

Tout comme la petite fille que Mari avait vue sortir des bois par un bel après-midi d'été, il n'y avait pas si longtemps, elle lui adressa un signe de la main, mais il se redressa et s'en alla.

Avec un soupir, elle considéra les feuillets froissés qu'elle avait jetés – sept brouillons ratés où elle tentait d'expliquer à Sandu tout ce qui s'était passé. En vérité, elle en était incapable. Elle comprenait à peine les courants contraires qui traversaient sa propre existence, et l'Alpha en elle répugnait à coucher par écrit trop de détails.

Il restait toutefois certains points qu'elle continuait à maîtriser.

À tout le moins, il y en avait un.

Ramassant son matériel, elle reprit le chemin du manoir.

Ce n'est pas dans la chambre de Kimber mais dans la sienne qu'elle trouva celui-ci, paresseusement assis dans le fauteuil qu'on avait installé en remplacement du Chippendale brisé en mille morceaux. Recouvert de satin bleu et vert, le nouveau siège était plus petit, et de facture encore plus précieuse que le précédent. Ses pieds, songea-t-elle, ne risquaient pas d'égratigner la porte !

— Est-il confortable ? lui demanda-t-elle en s'appuyant

contre l'encadrement métallique de la porte.

— Non, répondit Kimber, plongé dans la contemplation de ses chaussures. J'ai vu des allumettes plus solides que ces accoudoirs, et l'assise est si glissante que je ne tiens pas en place. Je me demande bien pour qui on fabrique ce genre de babiole.

— Pour des ladies, répondit Mari, qui prennent leur thé dans des salons raffinés en croquant des bâtons de céleri et boivent de l'eau citronnée pour le dîner. Elles n'ont jamais peur de glisser sur quoi que ce soit.

— Oh. Je vois. Tout ce dont j'ai besoin, c'est peut-être d'un peu plus d'eau citronnée dans mon régime.

— Alors, tu risques d'avoir faim en me voyant manger du pain et boire du vin. Je te préviens, je ne partagerai pas, même si tu me le demandes très gentiment.

Elle vit le coin de ses lèvres frémir imperceptiblement. Il avait toujours le regard baissé. Trois des sept bougies du chandelier étaient allumées, mettant sur son visage des couleurs factices.

— Merci pour l'avertissement. C'est bien dommage ; moi qui m'étais promis de me montrer vraiment conciliant !

Mari entra dans la cellule. Elle déposa ses affaires sur le bureau situé derrière Kimber, passant si près de lui que sa jupe lui frôla la manche. Il ne réagit pas.

Il était trop tôt pour dormir, trop tôt pour dîner, même de thé et de céleri. Elle regarda le lit, puis les larges épaules de son compagnon. Le bandage qui lui couvrait le torse dessinait une tache d'un blanc très pâle sous sa chemise bien repassée.

Elle l'effleurait parfois, la nuit. Elle passait le bout de son doigt sur la bande de tissu, faisant appel à toutes ses perceptions pour évaluer l'état de la blessure qu'elle recouvrait, épiant tout signe de fièvre, d'infection, ou même de douleur. Elle ne captait que les battements de son cœur, paisibles et réguliers sous sa caresse. Rien ne semblait pouvoir le ralentir, pas même le sommeil.

Elle s'assit sur le bord du lit et commença à ôter ses chaussures.

— Pourquoi n'es-tu pas encore partie, Maricara ? demanda Kimber.

Relevant les yeux, elle lui lança un regard en biais. Son sourire, remarqua-t-elle, s'était fait un peu plus froid.

— Tu semblais si pressée de t'en aller, l'autre jour. Quelque chose me dit que vingt mille dragons ne pourraient pas t'en empêcher, si tu le voulais.

— Ils ont essayé, répondit-elle après quelques instants. Deux d'entre eux ont failli y arriver.

— Deux ! Voilà de sacrés gaillards. Je leur ferai graver des médailles.

— Tu es trop dur.

— Non, je suis fatigué. Et au bout du rouleau.

Il passa un doigt sur l'arête de son nez, puis leva les yeux pour chercher son regard.

— Pourquoi n'es-tu pas encore retournée chez toi, princesse Maricara des Zaharen ?

Elle retira sa seconde chaussure, qu'elle garda à la main. C'était un escarpin rose à talon haut, orné d'une boucle d'argent ciselé. Par contraste, ses doigts maculés d'encre manquaient terriblement d'élégance.

— À Londres, dit-elle sans quitter le soulier du regard, j'ai découvert autre chose, en plus de Zane et des *delis inimicus*.

— Quoi ? demanda-t-il d'une voix tendue.

— J'ai compris...

Elle tourna lentement la chaussure d'un geste pensif.

— ... que sans toi, je mourrais.

Il observa un silence avant de répondre.

— Tout à fait flatteur. Je reconnais que j'ai eu quelque utilité en tant que sauveur, mais je suis certain que tu aurais réussi à trouver un moyen de t'enfuir si je n'étais pas venu à la rescousse, ma chère.

Il lui lança un regard indéchiffrable. Sur ce délicat fauteuil de satin, il semblait plus large et plus viril que jamais.

— Inutile de me dévisager ainsi, répliqua Mari, mal à l'aise. Je ne te mens pas.

— Désolé. Je crois que... Je ne sais pas quoi dire.

— Je t'aime, dit-elle en articulant posément, penchée en avant. Je t'aime.

— Une femme amoureuse ne fuit pas l'objet de son affection.

Même une *drakon*.

Elle esquissa un haussement d'épaules évasif.

— Je te l'ai dit, c'est à Londres que je l'ai compris.

Il commença à rire doucement. En le voyant porter ses mains à ses joues, elle fut de nouveau frappée par la pâleur de son beau visage, et par son expression épuisée. Dans la faible lueur des bougies, ses longues mèches prenaient des reflets de miel et d'or pâle.

Elle posa la chaussure et se leva. L'ayant rejoint, elle se laissa tomber à genoux et enferma ses mains entre les siennes.

— Je n'ai jamais voulu tomber amoureuse de toi. J'ai toujours refusé de croire à l'amour. C'est la première fois que j'éprouve cela, et pour être honnête, je ne suis pas entièrement ravie de ce qui m'arrive. Je crois... que cela risque d'être un calvaire. Tu es autoritaire, retors, et j'ai remarqué que quand tu ne m'embrasses pas, je voudrais que tu le fasses.

Ses paroles avaient pris des intonations si plaintives qu'elle s'interrompit pour s'éclaircir la voix.

— Ma situation est des plus pénibles. Je suis extrêmement indécise.

Il baissa les yeux vers elle.

— Je suis aussi têtu comme une mule, tu as l'air de l'oublier.

— Pas de risque. C'était le point suivant que je m'apprêtais à mentionner.

— Ma douce, ta définition de l'amour est tout à fait unique, pour dire le moins. Je m'étonne que tu ne m'aies pas encore écrit un sonnet. Tu pourrais l'intituler *Ode à un rustre*.

— J'ignore ce qu'est un sonnet, mais « rustre » n'est pas le terme que j'emploierais.

— Un sonnet est un poème. Mais peu importe...

Il considéra les mains de Mari, fermement posées sur les siennes. Une expression de curiosité amusée se peignit sur ses traits.

— Quel terme utiliserais-tu ?

— Pour te caractériser ?

— Oui.

— En un seul mot ? Voyons...

Elle recula un peu, retirant doucement ses doigts des siens.

Les pieds de Kimber, pris dans ses jupes, restaient immobiles entre ses genoux.

— Je dirais « mien ». *Ode à celui qui est mien.*

Il s'agita sur son siège. Reculant ses pieds, il se pencha vers elle, tandis qu'une lueur nouvelle, brûlante et intense, s'allumait au fond de ses iris ourlés par d'épais cils bruns.

— En ce moment, par exemple, tu voudrais que je t'embrasse ?

— Ma foi, puisque tu m'y fais penser...

Sans la quitter du regard, il prit sa main pour la porter à ses lèvres mais ne l'effleura pas, lui laissant tout juste deviner la tiédeur de son souffle sur sa peau.

— Et maintenant ?

— Je n'avais pas remarqué que tu étais aussi pervers.

Il plaqua sa paume contre sa joue, ferma les paupières et laissa échapper un soupir saccadé.

— Je crois que j'ai une solution à ton problème. ...

Mari se redressa et, sans plus de façons, posa sa bouche sur la sienne.

— Tu prenais trop de temps, murmura-t-elle.

Il sourit, ses lèvres toujours sur les siennes, et enfouit ses mains dans sa longue chevelure. Son baiser se fit si appuyé, si audacieux qu'elle en eut bientôt le souffle court. Le dragon en elle se réveilla, allumant une soudaine fièvre dans ses veines. Elle recula, décocha à Kimber un sourire mystérieux... et mua — enfin ! — en fumée.

Le lit n'était qu'à quelques pas. Même sous son aspect vaporeux, Mari put soulever légèrement le drap. Elle reprit son apparence de femme sur le matelas, refermant ses mains sur le lin frais et un peu raide pour se glisser dessous. Puis, d'un geste gracieux, elle souleva le drap à l'intention de Kimber, qui s'était levé pour la regarder.

— Lord Chasen, auriez-vous l'obligeance de fermer la porte avant de me rejoindre ? lui demanda-t-elle.

Apparemment, il n'y vit aucun inconvénient.

Les bougies s'étaient consumées jusqu'au bout. Ce fut ce qui la réveilla, bien que cela ne parût pas déranger Kimber. Celui-ci dormait profondément, étendu sur son côté valide, lorsque la

dernière flamme vacilla et s'éteignit. Pendant quelques minutes, une légère senteur âcre flotta dans l'air, avant de se dissiper, peu à peu recouverte par les habituelles odeurs de pierre, de vêtements, de cire d'abeille... et par le parfum qui émanait de lui.

Jamais, lui semblait-il, elle ne s'en lasserait ! Lorsqu'elle frottait son visage contre l'épaule de son amant, elle y retrouvait un peu d'elle-même, et c'était une sensation étrangement satisfaisante.

— Plus bas, murmura-t-il.

— Pardon ?

— Essaie un peu plus bas.

Il roula sur le dos et fit courir sa paume sur son bras.

— Entre tes mains expertes, ma princesse, j'abdique toute volonté.

— Ah, oui ? fit-elle en accédant à sa demande. Ce n'est pas exactement mon impression.

Il laissa échapper un rire bas.

— Enfin, façon de parler.

Elle rencontra son bandage. Ramenée à la réalité, elle souligna du bout des doigts les lignes de son torse, savourant la douce chaleur qui montait de sa peau.

— J'ignore comment ces choses-là sont censées se passer, dit-elle finalement dans l'obscurité. J'ai été élevée entre les montagnes et la Voie lactée. Toutefois, il me semble que si une dame avoue à un homme qu'elle est éprise de lui, même si elle n'est en réalité qu'une serve, il doit lui retourner sa déclaration, ou quitter la pièce.

— N'y a-t-il pas une troisième possibilité ? Disons, par exemple, une tentative de séduction ?

— Cela n'est pas digne d'un gentleman. Et je crois que tu devrais cesser de me donner du « princesse », désormais, et m'appeler « comtesse ».

— Mais non, ma belle. Aurais-tu oublié ? Tu es une souveraine.

— « Reine » me conviendrait.

— Reine Maricara ? Cela me plaît.

Elle posa sa main sur son épaule, solide et musclée, douce comme la soie, qu'elle caressa en remontant jusqu'à sa

mâchoire. Il tourna la tête pour déposer un baiser sur ses doigts.

— J'attends, lui rappela-t-elle.

— Toutes mes excuses. Hum. Ma douce et tendre aimée, toi qu'avec dévotion, j'admire, chéris et adore...

D'un geste agacé, elle le repoussa.

— Peu importe. Si tu n'es pas capable de prendre cela au sérieux...

D'une main, il la retint et la ramena à lui, puis la serra contre lui, la maintenant fermement plaquée sur son corps, au milieu des draps en désordre.

— Je t'aime, murmura-t-il. Mon beau dragon noir, je t'aime de tout mon cœur. Je...

Tout en parlant, il fit courir ses paumes sur son dos en une caresse impatiente.

— Quand tu as disparu, quand j'ai compris qu'ils t'avaient enlevée et que je t'ai retrouvée dans cette chambre, je...

Sans un mot, elle posa la joue sur son torse pour écouter sa voix résonner en lui, grave et feutrée.

— Je ne m'en souviens pas aussi bien que je le devrais, mais je revois ton visage, le feu... ces hommes.

— Tu as été très courageux, chuchota-t-elle.

Il émit un petit rire sec.

— Tu appelles cela du courage ? Ce n'était que de la folie. La bête perdant tout contrôle.

— Je crois que nous avons tous un peu perdu la raison, là-bas.

Il immobilisa ses mains. Aussitôt, une sensation de chaleur envahit le dos de Mari.

— La situation est sur le point d'empirer. Tu le sais, n'est-ce pas ?

— Oui, Kimber. Je le sais.

— Rien ne peut t'arriver. Plus jamais. Quand je t'ai vue sur ce lit, avec ces chaînes, et ces brutes autour de toi...

Il garda le silence pendant un long moment. Elle demeura étendue contre lui, calquant le rythme de sa respiration sur la sienne.

— Rien ne doit jamais t'arriver, dit-il finalement.

— Cela risque d'être difficile.

Elle leva le visage vers lui.

— Les *sanf* sont rusés et nombreux. Cela dit, tu avais raison. Nous sommes plus forts ensemble que séparés.

— Je ne veux pas de cette guerre, poursuivit-il d'un ton résolu. Je ne veux pas me battre, ni contre les Zaharen, ni contre les Autres. Je veux vivre avec toi dans le monde où j'ai grandi, avec des familles unies autour de nous, des rires, et le plus précieux des secrets pour nous lier... mais ce monde-là n'existe plus. Rhys est parti, ainsi que plus des nôtres que je ne supporte d'en compter.

— Nous gagnerons.

— Le crois-tu ?

Elle comprit qu'il secouait la tête.

— Il me semble que je ne rêve que de sang, de carnages. Du visage de mon frère. De cette jeune fille disparue. Et à mon réveil, je n'aspire qu'à la vengeance.

— À la justice, rectifia Mari.

— Au meurtre, dit-il en retirant un oreiller de sous sa tête pour le jeter au loin d'un geste rageur.

Mari posa la main sur son torse.

— Nous sommes ainsi faits, et c'est ainsi que nous avons survécu. Ce sont eux qui nous ont pourchassés les premiers, et il en a toujours été ainsi, mais c'est nous qui mettrons un terme à cette guerre, mon amour. Je t'en fais le serment.

— J'aimerais te croire. Chaque matin...

— Oui, coupa-t-elle, sereine. Je sais ce que c'est que de se réveiller d'un cauchemar. Mais lorsque cela nous arrive, nous trouvons un profond réconfort dans la présence de celui ou celle que nous aimons à nos côtés.

Il poussa un soupir, et lorsqu'il expira, il la serra un peu plus fort contre lui.

— Dis-le encore...

— Je te promets que nous gagnerons.

— Non.

Il s'appuya sur un coude, son visage contre le sien, ses longues mèches effleurant sa gorge en une caresse odorante.

— Dis-moi que tu m'aimes.

— Je t'aime, Kimber Langford, Alpha des *drakons*. Je t'aime.

— Alors, cela me suffit, murmura-t-il, ses lèvres contre sa joue. Cela me suffit pour continuer à y croire.

*Lettre de Maricara, comtesse de Chasen, à Son Altesse
Royale le prince Alexandru Château de Zaharen Yce des
drakons*

(Traduit du roumain)

1^{er} août 1782

Votre Altesse,

Les Autres sont en route. Préparez-vous à une invasion.

M.

Épilogue

Guerre et fumée, flammes et trahison ! Nous avons été réduits en lambeaux ; nous ne sommes plus que l'ombre de nous-mêmes.

Vous direz, je suppose, que nous l'avons bien mérité. Que si notre peuple se dissout en tourbillons de poussière, le monde civilisé ne s'en portera que mieux.

Pourtant, jamais nous ne vous cherchons querelle, jamais nous ne vous combattons sans avoir été provoqués. Nous dansons aux confins de vos empires, nous voguons dans l'éther, attentifs, accomplissant notre destin dans le silence. De quel droit nous harcelez-vous ?

Vous avez supprimé nos frères et nos sœurs, enlevé nos enfants, brisé nos âmes. Alors, si notre vengeance s'exerce de même, n'ayez pas la naïveté de croire que nous ferons preuve de miséricorde !

Nous sommes les dragons. Si nous vous dévorons tout entier, ce sera encore une fin trop douce pour vous.

Lorsque nous laisserons couler des larmes de diamants pour nos plus jeunes disparus, lorsque nous pleurerons nos cœurs brisés, vous n'en verrez rien.

Soyez sur vos gardes. Nous sommes plus près que vous ne l'imaginez.

Fin du tome 3